



BIBLIOTECA CENTRALA
UNIVERSITARA
BUCUREȘTI

Cota ^T 142 747

Inventar 732228

LAMARTINE

OUVRAGES DE M. LOUIS BERTRAND

ROMANS

- Le Sang des races.* (ALBIN MICHEL, éditeur.)
La Cina. (ALBIN MICHEL, éditeur.)
Le Rival de Don Juan. (ALBIN MICHEL, éditeur.)
Pépète et Balthazar. (ALBIN MICHEL, éditeur.)
L'Invasion. (FAYARD, éditeur.)
Les Bains de Phalère. (FAYARD, éditeur.)
Mademoiselle de Jessincourt. (FAYARD, éditeur.)
La Concession de Madame Petitgand. (FAYARD, éditeur.)
Sanguis Martyrum. (FAYARD, éditeur.)
L'Infante. (FAYARD, éditeur.)
Cardénio. (ALBIN MICHEL, éditeur.)
Le Roman de la Conquête. (FAYARD, éditeur.)

MÉMOIRES

- Une Destinée :* I. *Jean Perbal* (FAYARD).
II. *La nouvelle éducation sentimentale.*
III. *Hippolyte porte-couronnes.*
IV. *Sur les routes du Sud.*
V. *Mes années d'apprentissage.*
VI. *Jérusalem.*

HISTOIRE, ESSAIS ET VOYAGES

- Louis XIV.* (FAYARD, éditeur.)
Histoire d'Espagne. (FAYARD, éditeur.)
Africa. (ALBIN MICHEL, éditeur.)
La Grèce du Soleil et des Paysages. (FAYARD, éditeur.)
Le Mirage Oriental. (PERRIN, éditeur.)
Le Livre de la Méditerranée. (PLON, éditeur.)
Saint Augustin. (FAYARD, éditeur.)
Les plus belles pages de saint Augustin. (FAYARD, éditeur.)
Les Villes d'Or. (FAYARD, éditeur.)
Philippe II à l'Escorial. (L'Artisan du Livre.)
Sainte Thérèse. (FAYARD, éditeur.)
Philippe II, une ténébreuse affaire. (GRASSET.)
La Riviera que j'ai connue. (FAYARD, éditeur.)
Le Livre de Consolation. (FAYARD, éditeur.)
Vers Cyrène, terre d'Apollon. (FAYARD, éditeur.)

CRITIQUE

- La Fin du Classicisme et le Retour à l'Antique.* (FAYARD, éditeur.)
Gustave Flaubert. (ALBIN MICHEL, éditeur.)

LOUIS BERTRAND

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LA MARTINE

Livia Rebreaun

24. III. 43 Bxl.



PARIS

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD, 18-20

Biblioteca
Cota I 142747
Inventaire 3228

Re 502/72

Il a été tiré de cet ouvrage :

QUINZE EXEMPLAIRES
SUR PAPIER DE HOLLANDE VAN GELDER ZONEN,
NUMÉROTÉS DE 1 A 15.

TRENTE EXEMPLAIRES
SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL DES PAPETERIES LAFUMA,
NUMÉROTÉS DE 16 A 45.

L'ÉDITION ORIGINALE A ÉTÉ IMPRIMÉE
SUR PAPIER ALFA CLASSIQUE DES PAPETERIES NAVARRE.

B.C.U. "Carol I" Bucuresti



C732228

*Copyright by F. Brouty, J. Fayard et C^{ie}, 1940.
Tous droits de reproduction, traduction
et adaptation réservés pour tous pays,
y compris la Russie.*

403303

AVANT-PROPOS

Lamartine, littérairement, a été mon premier amour. Il sera sans doute ma dernière consolation.

J'ai dit ailleurs ce qu'il a été pour moi pendant mes années d'adolescence, lorsque, petit élève au Lycée de Bar-le-Duc, je cherchais dans l'anthologie du vieux Merlet, de quoi me consoler de la solitude affreuse et de toutes les souffrances de l'internat. Lamartine a été mon refuge. Il m'a ouvert le ciel, il m'a révélé la poésie qui n'était encore chez moi qu'un presentiment dévoyé par les mauvais exemples des livres scolaires. J'ai aimé d'abord Le Crucifix, et cela d'un amour absolu, ne concevant pas de poésie en dehors de celle-là. J'aimais moins Le lac, banalisé par la musique, devenu une romance que j'entendais roucouler au piano par les sœurs de mes camarades.

Malgré « l'océan des âges » et « l'éternelle nuit », c'était trop épicurien, trop païen pour moi. C'était de l'Horace plus grandiosement orchestré, et je n'aimais pas beaucoup Horace en ce temps-là. Mais la Muse au front cou-

ronné d'étoiles me transportait. Rien qu'à me murmurer ces vers, jamais oubliés, toute ma jeunesse me remonte au cœur.

Non, non, je l'ai conduite au fond des solitudes,
Comme un amant jaloux d'une chaste beauté,
J'ai gardé ses beaux pieds des atteintes trop rudes
Dont la terre eût blessé leur tendre nudité.

J'ai couronné son front d'étoiles immortelles.
J'ai parfumé mon cœur pour lui faire un séjour,
Et je n'ai rien laissé s'abriter sous ses ailes
Que la prière et que l'amour.

Ou bien, par les soirs d'hiver, dans l'atmosphère méphitique de la salle d'étude, sous le bec de gaz qui me brûlait les tempes, je me récitais tout bas, les yeux fermés :

Ala molle clarté de la voûte sereine
Nous chanterons ensemble, assis sous le jasmin
Jusqu'à l'heure où la lune, en glissant vers Misène,
Se perd en pâissant dans les feux du matin...

Ou encore :

J'ai vu des cieux d'azur, dont les nuits sont sans
Dorés jusqu'au matin sous les pieds des étoiles. [voiles

Pendant les vacances, chez mes parents, dans ma petite chambre de Briey, je pouvais ouvrir, sans crainte du surveillant, Les Harmonies poétiques et religieuses, gros volume acheté sur mes premières économies d'écolier.

Et c'était « *L'Hymne du soir dans les temples* », dédiée à « *Madame la Princesse Aldobrandini Borghèse* ». Cette Princesse au nom sonore, ces syllabes mélodieuses et traînantes comme un manteau de cour, cet air de mystère dans une pénombre où flottait un parfum d'encens, ces suprêmes roulements du grand orgue, dans la nuit tombante, c'était pour moi l'initiation aux « choses infinies », la préfiguration de toutes les grandeurs. Et c'était plus encore : l'annonce de tout ce que je devais tant aimer plus tard, les pays du Midi, la lumière, la joie, la volupté du Sud...

Et puis la fascination de Hugo et des Parnassiens me détourna pour un temps du « *Grand Cygne blanc* ». Mais le son si pur de la harpe éolienne était toujours dans mon oreille. Lamartine traversait alors ce que j'ai appelé la période pénitentielle, temps de purgatoire qui est imposé par chaque génération nouvelle à toute grande renommée littéraire, après quoi vient l'entrée définitive dans la gloire. Quelques phrases justicières de Jules Lemaître me mirent bientôt sur la voie d'un retour d'admiration. J'avais vingt-deux ans, et, comme, à cet âge-là, il faut bien s'appliquer à conquérir des grades universitaires, l'idée me vint d'élucubrer sur Lamartine je ne sais plus quelle thèse de doctorat.

Je professais alors à Bourg-en-Bresse, à deux pas des pays lamartiniens. J'en profitai pour aller visiter, à Belley, le vieux collègue où Lamartine acheva ses études : aimable

visite, d'où je rapportai, avec les plus charmants souvenirs, à la fois pittoresques et gastronomiques, tout un petit butin de notes documentaires, que d'autres ont utilisées plus tard. Je me rendis aussi à Mâcon, et, de là, à Saint-Point, où vivait encore la nièce du poète, la vieille M^{me} Valentine de Lamartine. J'étais en pleine jeunesse dansante et cavalcadante. Entraîné sans doute par l'exemple d'Alphonse qui, comme on l'a dit, a passé sa vie avec les chevaux, je crus devoir y aller à cheval, tout autre moyen de locomotion étant difficile en ce temps-là. J'y avais mis aussi quelque prétention. Médiocre cavalier, je rentrai harassé de cette expédition, qui représente près de quarante kilomètres, — et assez mal enchanté de l'accueil de la châtelaine. J'avais eu la maladresse de témoigner peu d'enthousiasme devant le cabinet du maître, alors encombré de tout un fatras poussiéreux : ce qui froissa M^{me} Valentine, très susceptible pour tout ce qui touchait à la personne de l'oncle illustre.

Quelque temps après, dans le courant d'octobre de 1890, j'assistai aux fêtes du Centenaire de Lamartine. Je rencontrai, à Mâcon, l'abbé Perrotin, curé de Prissé, qui avait desservi, pendant les dernières années du grand homme, la chapelle de Monceau et qui me conta sur lui maintes anecdotes. D'autre part, mes recherches lamartiniennes m'avaient mis en relations avec diverses notabilités de la ville et même quelques membres de la célèbre Aca-

démie de Mâcon, notamment avec M. Léonce Lex, l'archiviste du département et M. Félix Reyssié qui préparait alors un volume sur Lamartine. Et c'est ainsi que je fus convié, malgré ma jeunesse et mon indignité, à prendre la parole en cette circonstance solennelle, après d'innombrables orateurs. Au milieu du brouhaha d'une foule impatiente, je lus au galop je ne sais plus quelle étude sur Les Méditations, sans doute fort prétentieuse et fort pédante. Heureusement que l'éloquence larmoyante de Jules Simon, qui présidait, je crois, noya l'impression fâcheuse produite par tous ces discours et enthousiasma l'assistance. Je reçus là ce que j'ai appelé ma première leçon de rhétorique. Quant à mon discours à moi, je n'en ai plus retrouvé trace que dans le livre du cher M. Reyssié, qui veut bien me qualifier en sa préface d'« auteur si distingué » de l'étude sur Les Méditations. Cela m'a fait bien plaisir, lorsque, tout récemment, j'ai exhumé ces vieux papiers et que, dans le même moment, je lisais cette phrase de M^{me} de Lamartine, la mère, sur Edgar Quinet : « Alphonse a reçu, hier, M. Quinet, de Bourg, jeune homme distingué par ses connaissances ».

Et puis, vers la fin de l'année suivante, je dus partir vers de nouveaux rivages, et ce fut une autre histoire. Alger, l'Afrique me sollicitaient. J'abandonnai mon projet de thèse sur Lamartine pour des spectacles et pour des sujets qui me paraissaient plus neufs et plus

passionnants. J'ai écrit, depuis, maints articles sur lui et je n'ai jamais cessé de le relire. En 1930, la ville de Mâcon ayant décidé de célébrer le centenaire des Harmonies, j'acceptai d'y représenter l'Académie française, avec mon confrère et ami Georges Lecomte, et j'y prononçai même une allocution, où j'insinuai que la prose de Lamartine est souvent supérieure à ses vers : ce qui scandalisa fort les Mâconnais... Et voici que maintenant j'ai entrepris d'écrire sur lui tout un livre.

*
* *

Je ne sais si le besoin s'en faisait sentir. Mais une demande de mon éditeur a réveillé mon vieil amour. Je me suis plongé dans toute une partie de l'œuvre lamartinienne encore inconnue de moi, œuvre immense souvent indigne de lui, où le médiocre voisine avec l'excellent, toute traversée d'éclairs de génie, et j'ai été émerveillé de le trouver encore plus grand, plus riche, plus profond, plus génial que je croyais et qu'on le croit ordinairement. Et d'abord un don verbal, comparable à celui de Hugo, plus naturel, plus spontané, s'il est moins varié, moins coloré et moins étendu dans ses moyens d'expression. Et surtout ce don souverain de poésie, que personne, chez nous, n'a possédé au même degré. Il est la poésie même. Il poétise tout ce qu'il touche, même quand il n'est pas en état d'inspiration, — par habitude d'âme et d'esprit. Quand l'inspira-

tion est en lui, c'est la poésie pure, à l'état naissant, une poésie qui n'a pas besoin du vers pour s'exprimer, qui se répand dans toute sa prose, et qui, affranchie des entraves prosodiques, atteint quelquefois à son suprême épanouissement. Quelle que soit sa facilité de versificateur, sa poésie n'est pas là, dans ces cataractes d'alexandrins dont se moquait Vigny et qu'il déversait avec une virtuosité déplorable : elle est éparse dans toute son œuvre, comme dans toute sa vie de grand écrivain et de grand seigneur, de paysan, de solitaire et d'homme des foules. Sa plus grande poésie, ç'a été sa vie, avec quelques strophes à peu près parfaites, qui dureront sans doute autant que la langue et qu'il a écrites dans la possession du dieu.

Et puis la richesse de ce tempérament, de cette nature, de cette âme : « Sept âmes, ô Phidias ! » disait-il dans ses fameuses stances au comte d'Orsay. Il ne se vantait pas. Il fut un type vraiment extraordinaire d'humanité, avec ses dons prodigieux, ses élans vers toutes les grandeurs, malgré ses faiblesses, ses défaillances, on n'ose pas dire ses petitesesses. Tout était noble en lui, sinon toujours grand. Et quel appétit de vie, quand les circonstances lui devinrent favorables, quel héroïsme aussi, quand son heure fut venue ! Jusqu'alors je n'avais guère considéré en lui que le poète : l'homme d'action, le gentilhomme campagnard, le tribun, l'affairiste chimérique sont aussi un magnifique spectacle.

Enfin, quand on l'étudie, la surprise et la joie, — selon la formule de Goethe, — de se connaître mieux dans une âme étrangère. La vie de Lamartine, comme celle de tous ses pareils, n'est pas seulement un beau spectacle, mais un enseignement. Elle nous rappelle d'abord que le grand écrivain, l'Elu, l'homme du Seigneur, ne doit pas, ne peut pas être un homme d'action. Flaubert l'avait déjà dit et c'est la conclusion de l'expérience et de la sagesse. Mais, pour les âmes de cette trempe, la tentation est invincible. La chute de l'Ange est éternelle. Pourtant, si le châtement a été cruel pour lui et la désillusion amère, il n'a jamais voulu désespérer. Lamartine est en somme un grand consolateur, à la différence de Chateaubriand, dont les yeux hagards, pendant ses dernières années, n'exprimaient plus qu'une sorte de terreur de la damnation, avec le sentiment désespéré de la vanité de l'effort : « Speravit anima mea ». Lamartine a fait inscrire ces mots de l'Écriture sur sa tombe, à Saint-Point, à deux pas de la petite chambre voûtée qui fut le témoin de son long labeur : ce pourrait être la devise de toute son œuvre et de toute sa vie.

*
* *

Il va sans dire que je ne prétends pas apporter de documents nouveaux sur Lamartine. Tout a été dit ou écrit sur lui, et même plus qu'il ne fallait. On a dressé avec tout cela

des bibliographies sans fin. Sa vie a été fouillée dans tous ses recoins et aussi les à-côtés de son œuvre. On a glosé à l'infini sur les sources de sa poésie, sur sa politique, sur sa vie privée, ses amours. Je ne vais pas raconter tout cela après tant d'autres, qui ont épuisé le sujet. D'ailleurs Lamartine lui-même s'en est chargé le premier. Il a été le premier et le meilleur de ses critiques et de ses biographes, bien que ses mémoires soient souvent poétisés, sans nul souci de l'exactitude matérielle. Qu'importent les faits particuliers ! Ce qui compte seul, à ses yeux, c'est l'idée qui les domine, la sincérité de l'ensemble et du sentiment. Oui, il a tout dit sur lui-même et avec une complaisance inlassable. Quand on a lu ses vers, ses Confidences, suivies des Nouvelles Confidences, ses Souvenirs et impressions, Le manuscrit de ma mère, les Mémoires inédits, Graziella, Raphaël, quoi encore?... il n'y a plus qu'à rectifier des défaillances de mémoire, ou des embellissements voulus et qu'à essayer de tirer de tous ces fragments une image complète et véridique.

C'est ce que je voudrais tenter. Je voudrais suivre le développement de son caractère, en faire une étude plus psychologique que biographique, éclairer tous les aspects de cette âme souveraine, tout ce qu'il y eut d'humanité dans ce jeune dieu. Je dis : jeune, car, le génie étant sans âge, Lamartine fut jeune jusqu'à la fin. Nature si riche qu'elle contient tous les contrastes et même toutes les contra-

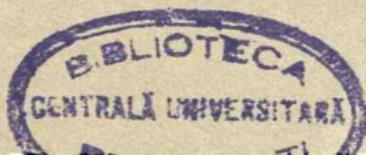
dictions apparentes. Les contemporains s'y sont maintes fois trompés, et, scandalisés par les sautes brusques de ses opinions et les accidents pittoresques de sa carrière, leur ont assigné des mobiles indignes de lui :

« Homme de tous les partis ¹, écrit Brifaut, son confrère à l'Académie, porteur de toutes les cocardes, armé de tous les langages, pirouettant avec une rapidité effrayante pour embrasser tous les nuages qui passent devant lui, criant vivat aux monarchies et aux républiques, aux conservateurs et aux destructeurs, ami de tout le monde et ne tenant à personne, jouant sa destinée avec celle de son pays, sur la première carte et s'étonnant ensuite d'être taxé de légèreté, incapable d'amour ni de haine, d'enthousiasme et de dénigrement, prêt à tendre la main à qui l'a offensé, comme à oublier qui le sert, mais par-dessus tout séduisant au plus haut point ». Tout cela est très ressemblant et tout cela serait la vérité et la justice mêmes, si l'on négligeait de voir au-delà des apparences et si l'on faisait abstraction des grands mobiles qui ont gouverné toute la vie de ce grand homme, uniquement soucieux de son idéal et dédaigneux des moyens.

Sans doute, au premier abord, il y a non pas précisément contradiction, mais contraste déconcertant entre la vie qu'il a menée et la prédication essentielle de son œuvre. En géné-

1. Ch. Brifaut : *Œuvres complètes*, Paris, 1858, t. II, p. 493.

ral, c'est ainsi : il y a peu de grands écrivains, dont l'œuvre ne soit une protestation contre leur vie. Et cela se comprend trop. On peut s'étonner que Lamartine, ce grand inspiré, cet homme de Dieu, qui n'avait que son nom à la bouche, ait été aussi un petit étudiant noceur, un petit bourgeois soucieux de trouver une bonne place et de faire un beau mariage, puis un politicien habile manœuvrier, un marchand de vins, un spéculateur éperdu, et, avec cela, un bellâtre un peu fat, un gentilhomme crotté, homme d'écurie, ne rêvant que chiens et chevaux, un vieil officier de cavalerie, un scrogneugneu, ayant toujours le juron à la bouche. Je ne me charge pas d'expliquer et de concilier tout cela. Je constate simplement. Les points lumineux de cette belle vie sont assez éblouissants pour en faire oublier les obscurités ou les taches. Mais pourquoi rejeter dans l'ombre ces côtés moins glorieux d'un grand caractère ? Pour moi, je me passionne à ses faiblesses et à ses défaillances. L'humanité tout entière de Lamartine m'intéresse. Elle m'ouvre des profondeurs où ses vers ne pénètrent point. Et puis, il y a sur toute cette noble existence, l'ardent foyer de poésie qui la fait resplendir dans tous ses replis. Que cela soit bien entendu : Lamartine s'est permis tout ce qu'on croit pouvoir se permettre, quand on a du génie. S'il y a eu faute en cela, c'est affaire entre sa conscience et lui.





Ainsi donc je n'apporte rien d'inédit dans cette étude. Plus je vais, plus je pense comme Brunetière, qui répétait : « le véritable inédit, c'est l'imprimé que personne ne lit ». Lire Lamartine, — tout Lamartine, — n'est point une petite affaire, sans parler de ses critiques, de ses biographes, bibliographes, monographes, commentateurs et glossateurs de toute sorte, armée innombrable et jalouse, dont il ne faut pas médire, car ils nous ont appris beaucoup. Je ne me pique pas de les avoir tous lus, tant s'en faut ! Évidemment, bien des lacunes subsistent encore. La Correspondance est incomplète, le Manuscrit de ma mère, très retouché, l'est aussi. Les archives de Saint-Point n'ont pas livré tous leurs secrets, ni les collections particulières. Enfin, ce qui intéresse surtout le grand public, les deux épisodes amoureux de Graziella et de Julie, si l'on en devine le vrai, ne s'éclaircissent d'aucun document positif. Néanmoins, il est douteux que les trouvailles ou les révélations futures ajoutent de nouveaux traits à la figure de l'homme ou du poète. Ce que nous en savons paraît bien être tout l'essentiel et cet essentiel a de quoi satisfaire toutes nos curiosités.

CHAPITRE PREMIER

LE FILS DE FAMILLE

Lamartine est le dernier rejeton d'une famille qui va s'éteindre. Cela explique une partie de sa destinée, du moins la stagnation de ses premières années de jeunesse, jusqu'aux approches de la trentaine. Il a été le fils de famille, tel que des hobereaux de petite ville pouvaient le concevoir au début du dernier siècle, alors que les idées et les préjugés des temps monarchiques sur l'éducation et les traditions nobiliaires subsistaient encore. On peut dire qu'il a été victime de ces idées et de ces préjugés, qu'il en a traîné le poids et qu'il en a subi les conséquences jusqu'à la fin d'une vie de luttes et de détresse domestique.

Son grand'père, Louis-François de Lamartine, seigneur de Monceau et autres lieux, ancien capitaine aux régiments de Tallard et de Monaco-infanterie, chevalier de Saint-Louis, avait épousé, en 1749, une riche héritière franc-comtoise, Jeanne-Eugénie Dronier

de Pratz, fille d'un conseiller honoraire au Parlement de Besançon, qui lui apportait en dot un château, des terres et même des usines. La fortune des conjoints était donc considérable et elle le resta jusqu'à la Révolution.

De ce mariage naquirent six enfants : François-Louis, l'aîné, qui entra d'abord aux chevaux-légers de la garde du Roi, et qui, réformé pour cause de santé, revint bientôt à Monceau, auprès de son père, qu'il aida dans la gestion de leurs biens. Cet aîné, fut dans toute l'acception du terme, le chef de la famille. Après la Révolution, d'accord avec ses frères et sœurs, il considéra comme non avenue l'abolition du droit d'aînesse. Et ainsi toute la fortune patrimoniale fut, au moins en principe, réunie entre ses mains. De ce chef, il était fort considéré et redouté de ses frères, sœurs et belle-sœur. Pour le jeune Alphonse, ce fut l'oncle à héritage, en même temps qu'un censeur et un pédagogue qu'il fallait ménager.

Le second fils, Jean-Baptiste-François, entra dans les ordres et fut, avant la Révolution, vicaire général du diocèse de Mâcon. Plus tard, il rentra dans le siècle et, à la suite d'arrangements de famille, il obtint le domaine de Montculot, près de Dijon, où il s'installa jusqu'à sa mort, avec une gouvernante-maîtresse, dont Lamartine nous a laissé un portrait assez sympathique.

Le troisième fils, Pierre de Lamartine,

était le propre père du poète. Entré au service dès l'âge de seize ans, il fut, en 1775, nommé capitaine de cavalerie au régiment Dauphin.

Les trois filles, toutes trois restées célibataires, étaient :

Marie - Charlotte - Eugénie, qu'on appelait Mademoiselle de Lamartine et qui vécut à Monceau, avec son frère aîné, François-Louis : personne douce et charitable, elle laissa dans le pays une véritable réputation de bienfaisance.

Marie-Sophie, appelée Mademoiselle de Monceau, simple d'esprit, qui, d'après Alphonse, vécut « dans une demi-enfance » chez son frère cadet.

Marie - Suzanne, la chanoinesse du Villard (ou de Villars), qui entra d'abord au chapitre noble de Salles en Beaujolais, et, après la Révolution, revint vivre avec les siens et, plus tard, dans sa terre de Péronne.

Ainsi les oncles et les tantes de Lamartine étaient tous vieux garçons et vieilles filles. Le droit d'aînesse demeurant, en principe, maintenu par eux, le jeune Alphonse, fils de Pierre, devenait leur unique héritier, en sa qualité d'aîné d'une famille de six enfants. La fortune familiale, quoique diminuée par la Révolution, se montait encore, selon les évaluations peut-être un peu complaisantes d'Alphonse, à environ seize cent mille francs. D'abord, il put se croire plus que millionnaire. Cela l'éblouit, le grisa. Il oubliait trop

facilement, que pour maintenir, en sa faveur, le droit d'aînesse, sans déshériter absolument ses sœurs, ses oncles et ses tantes lui avaient imposé l'obligation de payer des rentes à celles-ci. Elles étaient cinq : lourdes charges qui pesèrent singulièrement sur le budget toujours obéré de ce grand prodigue. Le mirage millionnaire, la confiance du gros propriétaire terrien, les habitudes de vie large et facile à la campagne, tout cela l'entretint dans des illusions de richesse et de revenus illimités, tout cela favorisa ses instincts de joueur et de spéculateur aventureux. Tous ses malheurs d'argent sont venus de là.

*
* *

Il vint au monde, à Mâcon, (et non à Milly, comme on l'a cru longtemps ; sans doute à cause de son poème, intitulé : *Milly, ou la terre natale*), le 21 octobre 1790, dans une petite maison, dépendance de l'hôtel familial et sise, comme celui-ci, rue des Ursulines. Si ses parents s'étaient mariés à Lyon, le 7 janvier de cette année, il était donc venu à terme : il est impossible d'expliquer par une naissance prématurée une faiblesse de constitution qui aurait inquiété les siens et qui aurait décidé sa mère à lui faire changer d'air pendant l'été de 1791. C'est ainsi que M^{me} de Lamartine la mère aurait passé la saison chaude de cette

année-là à Lausanne, dans le voisinage de l'historien Gibbon, qu'elle aurait connu autrefois dans l'entourage du duc d'Orléans. Je crois plutôt qu'il y eut là, une première velléité d'émigration, les prodromes révolutionnaires ayant alarmé la famille. Sans doute les oncles et les tantes jugèrent-ils qu'il convenait de sauver de la tourmente ce précieux rejeton. Songeons que plusieurs des siens et son père avec eux furent emprisonnés, qu'ils n'échappèrent que tout juste à la guillotine. Lui-même, dans une scène pathétique, nous a représenté sa mère aux pieds du conventionnel Javogue, implorant la liberté de son mari et de ses beaux-frères. En 1815, il dut fuir, encore une fois, en Suisse, pour échapper aux vengeances bonapartistes. En 1830 et en 1851, il fut menacé dans ses châteaux par des bandes d'émeutiers. Si souvent traqué par elles, il aurait dû avoir une sainte horreur des révolutions. Par quelle ironie du sort, cet aristocrate fut-il sinon tout à fait le père, du moins le parrain de la révolution de 1848 ?

Faisant allusion à ses premières années passées à la campagne, Lamartine a écrit dans ses *Confidences* : « J'étais alors un des plus beaux enfants qui aient jamais foulé de leurs pieds nus les pierres de nos montagnes ». Cela me rappelle la vieille M^{me} Juliette Adam commençant ainsi un de ses récits : « En ce temps-là, j'étais admirablement belle » ! Il est très probable pourtant

que Lamartine vieilli n'exagérait pas trop sa beauté d'enfant. Sa mère note, dans ses mémoires, à la date du 11 septembre 1801 : « Je trouve mon Alphonse en très belle santé, grandi engraisé, *embelli* ». Il avait alors plus de dix ans. Quelques années plus tard, vers la même date, en 1805, elle écrit au sujet de son fils qui vient de rentrer du collège de Belley : : Il est plus grand que moi d'une main, *un peu maigre et un peu pâle*, mais fort élancé ». Il va avoir quinze ans. La période orageuse commence, l'âge des passions dit-elle. A partir de ce moment, cette bonne mère ne cessera guère de gémir sur la santé de son fils : elle le trouve « maigre et jaune ». C'est surtout cette maigreur persistante qui l'effraie.

Et, de fait, quand on lit la correspondance de Lamartine, on constate que ce bel enfant devenu grand, a été toute sa vie un malade. Il insiste tellement sur ses maux, qu'on finit par le soupçonner d'y mettre de la coquetterie, surtout à l'époque où il était élégant d'être le jeune poitrinaire qui fait ses adieux à la vie. Il est certain pourtant qu'il a souffert de maux trop réels, mais il est non moins certain qu'il s'est complu à les étaler, comme à tirer de sa mauvaise santé tous les petits bénéfices possibles. A de certains moments, quand on le lit, on songe à Voltaire, l'éternel malade, si habile à exploiter cette pose d'éternel mourant. Il paraît que Lamartine emportait, tous les soirs, dans sa chambre,

avant de se coucher, un tome des lettres de Voltaire, ou de M^{me} de Sévigné. Le châtelain de Monceau puisait sans doute dans la correspondance du châtelain de Ferney des leçons d'élégances épistolaires (et, disons-le, en passant, ses lettres sont souvent charmantes), mais il y apprenait aussi l'art de faire valoir une mauvaise santé.

Il est incontestable, néanmoins, qu'entre vingt et trente ans surtout, il s'est plaint de toute espèce de maladies : crachements de sang, laryngites, bronchites, palpitations, engorgements du foie, gastralgies, rhumatismes, fièvres. Il est perdu dans les remèdes. Il va à Aix-les-Bains soigner ses rhumatismes, à Vichy pour son foie, dans les Pyrénées pour sa poitrine. Pendant cette période de jeunesse, il a été presque constamment fiévreux. C'est sans doute à Rome, toujours malsaine à cette époque, qu'il a dû prendre les fièvres, pendant le séjour qu'il y fit en 1811. Quant à ses crachements de sang et à sa maladie de poitrine, il est curieux de noter que ses deux maîtresses les plus notoires étaient tuberculeuses. Pour Graziella cela semble se dégager du récit romanesque dont la jeune napolitaine est l'héroïne. Pour Julie Bouchaud des Hérettes, c'est incontestable : elle est morte de tuberculose. Cette mort, survenue à la fin de 1817, affecta beaucoup Lamartine. L'année suivante fut très mauvaise pour lui : il a des sueurs nocturnes, ses médecins

le mettent au lait d'ânesse. Il se voit déjà mort, fait son testament et lègue ses œuvres à son ami de Virieu. Il lui écrit dans le courant de mars : « Je ne sais si je vivrai encore en automne et souvent j'en suis à désirer la mort par la seule intensité des souffrances physiques. Je ne puis ni travailler, ni écrire... »

Admettons qu'il y ait bien du romantisme dans ces perpétuels gémissements : il est certain que les maladies chroniques dont il a souffert ne donnent pas l'impression d'une santé très robuste. Jusqu'à la fin, il a été tourmenté par son foie, par son estomac et surtout par ses rhumatismes. Pendant les dernières années de sa vie, il avait les doigts noueux et déformés, des « oignons » aux pieds, il était condamné à porter des pantoufles spéciales : ce qui consternait fort ses jeunes admiratrices. Et il est mort à demi paralysé.

Et pourtant ce grand homme a laissé un souvenir de beauté, de grâce et de séduction incomparables. Ce sont surtout ses portraits et ses bustes qui nous le représentent dans cet éclat de beauté. Les photographies, bien postérieures, nous le montrent un peu épaissi et marqué par les brutalités de la politique et des affaires, ou bien, grande ruine humaine, aux traits tombants, aux yeux vagues, mais gardant toujours sa distinction et sa hauteur souveraines, sauf pendant les tout derniers jours.

Je laisse de côté ses portraits d'enfant,

simples croquis au crayon faits par des amateurs : à huit ans, il ressemble à tous les marmots de son âge : joufflu, cheveux ébouriffés, petit nez droit et pointu, ce qui est singulier chez quelqu'un qui devait l'avoir si long et d'une si belle courbe. Les seules effigies de lui qui me paraissent vraiment caractéristiques et dignes de retenir l'attention, seraient les suivantes, — du moins jusqu'à de nouvelles découvertes toujours à prévoir : d'abord le portrait qui est à Saint-Point et qui le montre vers l'âge de 22 ou de 23 ans, — le Lamartine ossianesque et byronien, le joli cavalier, fou de chevaux et de chiens, le coureur de cotillons et l'ami de Graziella. — Tenue négligée, grand col lâche dégageant bien le cou, écharpe jetée sur les épaules et retombant sur la poitrine, cheveux aux vents (*Emportez-moi, orageux aquilons*) de beaux yeux noirs hardis et voluptueux, sous des sourcils bien tracés, un nez sensuel sur de fines lèvres ombrées d'un soupçon de moustache, un visage d'un ovale régulier qu'ennoblit un très beau front, brillant d'intelligence, — en somme un joli garçon, en qui il reste encore du chérubin et qui semblerait fait uniquement pour l'amour, n'était ce front où l'on sent déjà le baiser de la Muse. C'est peut-être le plus vivant, le plus véridique et le plus annonciateur de tous les portraits de Lamartine.

Le voici maintenant en fashionable de la Restauration : il a vingt-sept ou vingt-huit

ans. Il est en quête d'une sous-préfecture ou d'un secrétariat d'ambassade. Il est l'amant de M^{me} Charles, femme d'un membre de l'Institut, zélée protectrice, qui connaît une foule de personnages influents. On croit voir Eugène de Rastignac, ou Lucien de Rubempré, héros balzaciens, beaux jeunes gens en mal de parvenir. Alphonse a la taille bien prise dans un spencer à longues manches fendues, qui recouvrent la moitié de la main, aux larges revers étalés et au col de velours très montant. Gilet de soie, cravate noire à plusieurs tours d'où émerge une charmante figure aux yeux fripons et spirituels, à la bouche en fleur, encadrée d'une abondante chevelure qui se relève en toupet et de deux pattes descendant jusqu'aux lobes des oreilles. Et toujours ce front haut et rayonnant qui semble contredire la mollesse et la sensualité du visage. C'est le Lamartine officiel et galant, qui va se faire admirer à l'ambassade de Naples comme à la Légation de Florence.

En regard de cette miniature, conservée également au château de Saint-Point, le magnifique buste de marbre blanc, exécuté par David d'Angers et légué à l'Académie française par M. Louis Barthou, semble, au premier abord, être celui d'un autre homme. C'est l'Inspiré, le poète des *Méditations* et des *Harmonies*, dans tout l'épanouissement de sa triomphante jeunesse, l'image idéale de Lamartine,

Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change.

La splendeur du verbe dans la plénitude de la santé et de la beauté physiques.

Et le voici maintenant, à quarante-cinq ans, visage glabre, aminci et affiné, les cheveux éclaircis et ramenés sur les tempes, la courbure aristocratique du nez plus accentuée et plus élégante, les lèvres plus minces aussi, fermées et comme réticentes, les yeux perçants et pleins de flammes sous l'arcade sourcillière harmonieusement dessinée et le beau front rayonnant. La cravate doctrinaire aux nombreux tours enserre toujours son col de cygne et il a le buste enfermé dans une redingote démocratique, boutonnée haut. On sent que la diplomatie et la politique ont assagi ses ardeurs. On reconnaît l'homme en place, le personnage important qui est obligé de se surveiller, le député libéral, resté néanmoins grand seigneur et homme du monde. Sa poésie est en vacances. La prose le gagne.

Les images du tribun de 48, emphatiques et caricaturales, véritables images d'Épinal, ne méritent pas de nous arrêter. De cette époque-là, on voudrait ne retenir que le fameux buste de d'Orsay : le grand vaincu du suffrage universel, visage hautain et dédaigneux qui a pris une sorte de majesté olympienne, mais trop évidemment composée en vue de l'effet.

Il semble plus vrai dans cette photogra-

phie qui date probablement des premières années du Second Empire et que Lacretelle a mise en tête de ses souvenirs : un Lamartine vieilli, épaissi, l'air dur, la bouche sarcastique, le cou toujours engoncé dans la cravate-restauration, la taille sanglée dans une ample redingote. Un type qui tient de l'homme d'affaires et du vieil officier de cavalerie et sur la physionomie duquel les vulgarités et les brutalités de la vie ont marqué leur empreinte : l'associé ou l'exploité du banquier Mirès, le lanceur de souscriptions alimentaires, le mercenaire du *Cours familier de littérature*.

Et puis c'est la décrépitude finale. Ceux qui l'entourent essaient vainement de redresser cette ruine. Je vois une photographie datée de 1868, où on l'a drapé dans un grand manteau et où on lui a donné une pose héroïque, un air de vieil aigle qui défie toujours les tempêtes. Evidemment arrangée, elle doit être antérieure aux toutes dernières années. L'humble et lamentable vérité me paraît être dans cet autre portrait qui nous met sous les yeux un pauvre vieil homme au front dégarni et sans pensée, aux yeux éteints, aux joues creuses, au visage ossifié, à la bouche close, déjà sombré dans l'inconscience et la stupidité de la matière. Son bras est ankylosé et sa main est tendue comme en un geste de perpétuel mendiant. Epave humaine, prête pour la tombe. On n'imagine pas que le génie ait

jamais habité ce masque terreux sans intelligence et sans vie.

Détournons - nous : le vrai Lamartine, c'est celui qu'a sculpté David d'Angers : l'Inspiré, le jeune dieu du Verbe et de la Poésie...

*
* * *

Ce porte-lyre avait une belle ascendance.

Dans ses *Nouvelles Confidences*, il nous a laissé de véritables portraits en pied de son père et de sa mère, comme de ses oncles, de ses tantes, de ses sœurs, de toute sa famille enfin et de jolies esquisses de leurs amis et de la société mâconnaise de ce temps-là. Nous pouvons le croire sur parole, en nous rappelant toutefois sa tendance congénitale à tout voir en beau, y compris lui-même.

Une des plus charmantes scènes de ce livre, c'est celle de son retour à Mâcon, après une longue absence. Son père l'attend, à la descente du coche d'eau, sur les quais de la Saône. C'est une scène très arrangée, où il a fondu des souvenirs d'époques différentes. S'il fallait fixer une date et le fait initial qui a servi de motif à cette petite composition, j'inclinerais à croire que cela s'est passé aux vacances de 1805, lorsque le jeune Alphonse, alors âgé de quinze ans et couvert de lauriers scolaires, revint du collège de Belley dans sa ville natale. Ce qui me le fait penser, c'est qu'il nous parle de l'hôtel que son père vient d'y acheter et

qu'il est tout fier de montrer à son fils. Or c'est évidemment l'hôtel d'Ozenay, où la famille s'installa pendant l'été de 1805.

Mais écoutons le jeune voyageur : « Mon père, en me ramenant du bateau à la maison, me faisait traverser avec un certain orgueil de tendresse paternelle, les rues les plus longues et les plus peuplées de Mâcon. C'était l'heure où les oisifs de la petite ville sortaient après leur dîner, au coucher du soleil, pour aller respirer la fraîcheur de l'eau, en se promenant sur le quai, ou en s'asseyant sous les tilleuls du bord de la rivière. Il rencontrait ça et là quelques-uns de ses anciens camarades de régiment, de ses parents, ou de ses amis de la ville. On l'abordait. *Il me montrait* : il semblait fier des regards qu'on jetait sur moi, du seuil des maisons ou des boutiques, — ce fils aussi grand que lui, revenant de longs voyages, un peu maigri, et un peu pâli par l'absence, mais attirant pourtant les yeux par sa taille, par sa chevelure, par sa ressemblance avec sa mère, par cette mélancolie même des traits, qui ajoute un mystère à la physionomie, le flattait évidemment. J'entendais murmurer aux fenêtres : « *Voilà le chevalier de Lamartine qui passe avec son fils, venez voir !* » Quant à moi, je supportais ces regards et ces saluts par respect pour mon père, mais je brûlais d'y échapper et d'arriver enfin à la maison. »

Est-ce croyable ? En tout cas, lorsqu'il

évoque ce joli souvenir, on peut dire qu'il se met aux fenêtres avec les gens de Mâcon, pour se regarder passer en compagnie de monsieur son père. Et avec quelle complaisance pour lui-même ! Mais le vieux chevalier reçoit aussi son bouquet d'éloges. C'est le type du capitaine de cavalerie en retraite, du gentilhomme campagnard, chasseur et agriculteur. Grand, fort, l'allure militaire, ayant toujours l'air de traîner à ses pieds « ses lourdes bottes à l'écuycère qu'il avait longtemps portées », comme si « le cheval d'escadron manquait à ses jambes. Il ne passait jamais devant lui un soldat ou un cheval, sans qu'il s'arrêtât un moment et qu'il prît sa lorgnette pour regarder l'homme ou l'animal ». Et, là-dessus, le fils s'extasie sur l'air martial et la beauté virile de son père. Il nous en fait un portrait physique qu'on voudrait un peu moins insistant (il y a de certaines pudeurs, ou de certaines réserves que Lamartine n'a jamais connues). Tout y passe, le nez, les yeux, la bouche, les lèvres et jusqu'aux dents, qui, paraît-il restèrent jusqu'à la fin d'un émail éblouissant. Il va sans dire que les qualités morales sont à l'avenant, si les intellectuelles sont moins brillantes. Lamartine a une façon bien élégante de nous faire comprendre le lourd bon-sens, le prosaïsme un peu matériel de son père, son absence totale de fantaisie : « son front, nous dit-il, n'était pas tout à fait assez relevé pour y laisser jouer

les ailes d'une imagination à grand vol ». Evidemment.

Il suffit de jeter un coup d'œil au portrait que nous avons du chevalier de Lamartine, pour nous convaincre que son fils ne l'a pas trop flatté. C'est un bon gros bourguignon à la figure carrée, au gros nez droit, aux yeux rieurs, à la mine épanouie dans le grand col à pointes et la cravate à multiples tours de ce temps-là. Certainement, cet ancien militaire, discipliné et ponctuel, ce brave homme sans prétentions ni ambition, n'a pas pu transmettre à son fils les dons du génie et du lyrisme. Mais la solidité de charpente, la sensualité épicurienne de celui-ci viennent très probablement de lui et aussi les éclairs de bon-sens et d'esprit pratique qui traversaient souvent les chimères de Lamartine, qui étaient peut-être le fond de son caractère. Il a dû enfin à ce père sa simplicité, son goût pour la vie rustique, sa passion pour les chiens et les chevaux, tous ces instincts primitifs et nobles qui ont fait de lui aussi, jusqu'au dernier moment, un gentilhomme campagnard.

*
* *

Tout autre nous apparaît Madame sa mère.

Alexis-Françoise Desroys ou Alix des Roys appartenait, comme son mari, Pierre de Lamartine, à une famille de petite noblesse,

vraisemblablement originaire du Bugey. Son père, Jean-Louis des Roys, seigneur de Rieux et autres lieux était intendant général des finances du duc d'Orléans. Sa mère, née Marguerite Gavaut, était sous-gouvernante des enfants de ce prince. C'est ainsi qu'elle passa son enfance et une partie de sa jeunesse au Palais-Royal et au château de Saint-Cloud, où elle fut élevée avec les enfants de Philippe-Egalité et notamment avec le futur Louis-Philippe. Il semble que sa mère, sous-gouvernante des enfants du Prince, ait eu des démêlés avec M^{me} de Genlis, gouvernante en titre. C'est une question qui n'a jamais été bien éclaircie. De là la malveillance que M^{me} de Genlis aurait témoignée à Lamartine, comme celle de Louis-Philippe à l'égard de celui-ci. M^{me} de Genlis aurait desservi le petit-fils de la sous-gouvernante auprès du futur Roi des Français.

Quoiqu'il en soit, Lamartine a parlé maintes fois avec complaisance de la vie princière que sa mère aurait menée dans la famille d'Orléans. Et, de son côté, M^{me} de Lamartine, née Alix des Roys s'est toujours montrée pleine de gratitude pour les princes dans la maison desquels elle avait vécu, gratitude qui ne s'est jamais démentie, même lorsque son fils, comme nous le verrons, entra en conflit avec le duc d'Orléans.

Le fait est qu'elle devait beaucoup au père de Louis-Philippe. Son acte de mariage

avec Pierre de Lamartine la qualifie de *mineure* : ce qui est inexact. Elle devait avoir vingt-trois ans en 1790 et son mari trente-huit. Si elle n'était pas mineure, elle était fille cadette et, en cette qualité, destinée, suivant la coutume du temps, à entrer en religion. Elle entra, en effet, comme chanoinesse au chapitre noble de Salles en Beaujolais, et cela, dès l'âge de dix-huit ou dix-neuf ans, car sa présence est constatée à Salles en 1785. Or le duc d'Orléans était comte de Beaujolais : « il avait, nous dit Lamartine lui-même, dans ses *Confidences*, la nomination d'un certain nombre de dames au chapitre de Salles, qui dépendait de son duché ». C'est grâce à sa protection qu'Alix des Roys fut agréée comme chanoinesse dans une maison où elle allait retrouver la propre sœur de son futur mari, M^{lle} Marie-Suzanne de Lamartine du Villard.

Les deux jeunes filles n'avaient pas plus l'une que l'autre la vocation religieuse. Néanmoins, résignées à leur sort, elles accomplissaient en conscience les devoirs de leur condition. Les événements politiques devaient bientôt les forcer à sortir de leur couvent, dont la Révolution allait fermer les portes. En 1790, la situation devenait de plus en plus menaçante. Alix des Roys fut tout heureuse et tout aise d'épouser le frère de son aînée et sœur en religion, Marie-Suzanne du Villard. Le fiancé, capitaine de cavalerie au régiment

Dauphin, était, en somme, un bon parti pour une fille sans dot. Bel homme, unique héritier d'une grande fortune, il lui offrait au moins un refuge et il était pour elle un appui au milieu des circonstances tragiques qu'on allait traverser.

Les débuts, en effet, furent on ne peut plus pénibles. Pierre de Lamartine fut emprisonné avec tous les membres de sa famille. Mais ils n'émigrèrent point, sauf l'aîné, François-Louis, et encore pour peu de temps, — de sorte qu'ils purent rentrer en possession d'une grande partie de leurs biens. La tourmente passée, Pierre, le cadet, obtint de son père la terre de Milly, dont le revenu était tout au plus de 3.000 livres par an.

Voilà donc Alix des Roys, la compagne de jeu des princes d'Orléans, réduite à vivre dans un misérable village avec un époux plus âgé qu'elle, sévère et taciturne, et des enfants dont le nombre augmentait chaque année. Elle s'y résigna, comme elle s'était résignée au couvent. Elle fut, paraît-il, une épouse et une mère admirables, dont son fils n'a parlé qu'avec des mots d'adoration. Là encore, il a tout dit ce qu'il lui était possible de dire, et elle-même, dans son manuscrit intime, nous a laissé de quoi compléter le portrait tracé amoureux par la main filiale. Grâce à lui, on la voit comme une vivante.

*
* *

Etait-elle belle ? Son fils n'en doute pas. Ecoutons-le : nous ne saurions mieux dire que lui, même en tenant compte de certains traits un peu trop appuyés et un peu déplaisants : « Elle avait dans l'élévation et dans l'élégance de sa taille, dans la flexibilité du cou, dans la pose de sa tête, dans la finesse de sa peau rougissant comme à quinze ans sous les regards, dans la pureté des traits, dans la souplesse soyeuse des cheveux noirs ruisselants sous son chapeau et surtout dans le rayonnement du regard, des lèvres, du sourire, cet invincible attrait qui est à la fois le mystère et le complément de la vraie beauté. On la croyait toujours à vingt ans, car elle n'avait que l'âge de ses impressions, et ses impressions avaient l'éternelle fraîcheur de son éternelle virginité d'esprit... » On croit deviner, à travers ces lignes trop ferventes, que M^{me} de Lamartine était moins belle que jolie et fraîche dans sa perpétuelle jeunesse. La miniature conservée à Saint-Point et qui la représente coiffée d'un chapeau-fanchon aux brides strictement nouées sous le menton et tout auréolée d'une grosse ruche blanche, donne bien cette impression. Cette lourde capote emprisonne un charmant minois à la bouche malicieuse et aux yeux fûtés, qui semblent

sourire entre deux grappes de papillottes collées contre les tempes.

Ce qui surnage dans cette physionomie féminine, c'est la finesse, — une finesse qui n'a rien de séraphique, indice d'une âme calme, reposée, qui voit les choses telles qu'elles sont. Evidemment elle est pieuse, et même très pieuse. Ce pli de piété elle l'a pris au couvent et elle le gardera jusqu'à la fin. Piété raisonnable et sage, quoique touchée par l'influence de Fénelon et de Rousseau et qui reposera toujours, comme chez son fils, sur un arrière-fond de quiétisme et de déisme un peu vague. Charité, résignation, acceptation courageuse, abandon total à la volonté de Dieu, voilà tout l'essentiel de sa religion. Cela s'associait assez bien avec un esprit pratique que Lamartine n'a jamais eu, avec beaucoup d'habileté, de souplesse, de finesse et de tact dans la direction et le commandement domestiques. Quelqu'un qui a connu des vieilles gens qui l'ont connue, me dit : « c'était une fine-mouche ». Il ne faudrait pas exagérer. La finesse, chez M^{me} de Lamartine, procédait d'une réelle noblesse d'âme. Lui ferons-nous grief d'avoir su si bien diriger son ménage, ses enfants et son mari ? Il est certain qu'elle a été une bonne conseillère pour ce brave homme, un peu indolent, un peu encroûté dans les traditions de famille et les habitudes de la vie rustique. L'ancienne chanoinesse du chapitre noble de Salles,

l'habituée du château de Saint-Cloud et du Palais-Royal ne pouvait pas se considérer comme enterrée définitivement à Milly. C'est très probablement elle qui a poussé son mari à acquérir le château de Saint-Point au commencement de 1801, — c'est elle très certainement qui l'a décidé, après quelques récoltes et opérations heureuses, à acheter en ville l'hôtel d'Ozenay, sous le prétexte très plausible que cela faciliterait le mariage de leurs cinq filles. Et, de fait, elle les maria très convenablement. Elle sut combattre avec beaucoup de discrétion les préjugés de ses beaux-frères et de ses belles-sœurs qui voulaient faire d'Alphonse un hobereau ou un bourgeois de Mâcon. Elle obtenait d'eux le pardon de ses frasques. Elle veillait à l'héritage. Elle s'évertua à aiguiller vers une carrière, ce grand garçon désœuvré, lui suggéra d'entrer dans la diplomatie à l'exemple de son propre frère à elle, paya ses dettes et ses voyages, dans l'espoir de l'arracher à l'ornière provinciale et de le mettre en posture pour un bel emploi. On conçoit ainsi l'admiration et la reconnaissance que son fils lui voua, sans parler d'une tendresse exaltée qui provenait d'une réelle communauté d'âme.

L'âme religieuse de Lamartine a été formée par sa mère : cela est trop évident. Il lui a dû encore le meilleur de sa sensibilité, ses instincts de grandeur et d'ambition, voire même son goût du faste : toujours le

souvenir de la vie princière d'Alix des Roys ! En tout cas, elle sut orner de poésie et de mille délicatesses de manières et de sentiments l'enfance villageoise d'Alphonse et de ses sœurs. Entre son clavecin et la table à jeu du pauvre salon de Milly, elle leur donna le pressentiment d'élégances inconnues des simples gens du village. Et lorsqu'elle leur commentait religieusement la beauté d'un crépuscule, lorsqu'elle allait et venait à travers les charmilles du petit jardin, derrière la maison, en récitant son chapelet, lorsqu'elle se recueillait dans la petite église de Milly, elle leur ouvrait tout un monde spirituel, elle les initiait aux joies et aux exaltations de la Prière. Mais Lamartine encore a dit tout cela si admirablement !... « Nous croyions que Dieu était derrière elle... Il était né en nous avec nos premières et plus indéfinissables impressions. Nous ne nous souvenions pas de ne l'avoir pas connu. Il n'y avait pas un premier jour où l'on nous avait parlé de lui. Nous l'avions toujours vu en tiers entre notre mère et nous. Son nom avait été sur nos lèvres avec le lait maternel... »

*
* *

L'influence de la mère sur le fils a donc été très grande. Celle de la terre natale, de la famille, du milieu social a été considérable aussi.

Cependant il me semble qu'on a quelque peu exagéré, — et Lamartine tout le premier, — la part de Milly dans la formation de son caractère et de son génie poétique. Il a dit : « Je suis né parmi les pasteurs », On l'a cru sur parole. Et lui-même s'est complu à se représenter comme un petit paysan, partageant les jeux des gars de Milly et vivant de la même vie rude et misérable. C'était une bonne attitude électorale. Cela flattait tous les préjugés sociaux et démocratiques de 1848. Mais il n'est pas né à la campagne, il est né à la ville. Il n'est venu à Milly que vers l'âge de quatre ou cinq ans, si ses souvenirs sont exacts : « Je commençais à voir et à comprendre les choses extérieures, quand mon père et ma mère nous amenèrent, toute leur tribu d'enfants, dans une longue file de chariots à bœufs, nous établir à Milly ». S'il a vu réellement, de ses yeux d'enfant, le cortège rustique qu'il nous décrit, il avait au moins l'âge que je crois. D'ailleurs son père était encore emprisonné à Mâcon en 1794.

Vraisemblablement, celui-ci était venu chercher un refuge à Milly, pendant les premières années qui suivirent la Terreur. Quand le calme fut revenu, la famille reprit ses habitudes. On passait l'été et l'automne à la campagne, jusqu'après les vendanges. Après quoi, on rentrait en ville pour l'hiver. Il est vrai qu'en ville, on était fort mal logé et fort à l'étroit dans la petite maison

de la rue des Ursulines, voisine de l'hôtel familial. C'est seulement en 1805, — Alphonse avait quinze ans, — qu'on s'installa, plus fastueusement et plus au large, à l'hôtel d'Ozenay. Enfin, on avait, pour l'été, outre Milly, le château de Saint-Point, dont Pierre de Lamartine eut la jouissance dès 1801.

Que le jeune Alphonse ait vécu, à Milly et à Saint-Point, à peu près comme les petits paysans du village, cela est assez probable. Son père, vieux militaire et gentilhomme campagnard, devait être assez partisan, pour son fils, d'une vie rude, à la spartiate. Et sa mère, en lectrice de Rousseau, malgré ses souvenirs princiers de Saint-Cloud et du Palais-Royal, devait certainement incliner dans le même sens. De sorte que Lamartine, vraisemblablement ne poétise pas, lorsque, dans ses *Confidences*, il nous conte l'emploi de sa journée enfantine : « Je me lève. Mes habits sont aussi grossiers que ceux des petits paysans voisins. Ni bas, ni souliers, ni chapeau. Un pantalon de grosse toile écrue, une veste de drap bleu à longs poils, un bonnet de laine teint en brun, comme celui que les enfants des montagnes de l'Auvergne portent encore, voilà mon costume. Je jette par-dessus un sac de coutil qui s'entr'ouvre sur la poitrine comme une besace à grande poche. Cette poche contient, comme celle de mes camarades, un gros morceau de pain noir, mêlé de seigle, un fromage de chèvre, gros et dur comme un

caillou et un petit couteau d'un sou, dont le manche en bois mal dégrossi, contient en outre une fourchette de fer à deux branches... Ainsi équipé, je sors et je vais sur la place du village, près du portail de l'église, sous deux gros noyers. C'est là que se rassemblent autour de leurs moutons, de leurs chèvres et de quelques vaches maigres, les huit ou dix petits bergers de Milly, à peu près du même âge que moi... » Et le jeune monsieur du château part pour la montagne avec les petits bergers.

Evidemment, il a vu de près la vie rustique. Il sait ce que c'est qu'un train de culture, il y a même mis la main. Il connaît comme un vigneron, la fièvre du vin, à l'époque des vendanges. Il a respiré chez son père l'odeur des chais et des pressoirs et aussi celle des écuries. C'est sûrement à Milly qu'il a pris son amour des chevaux et des chiens. Son père était grand chasseur, comme tous leurs voisins de campagne. Lamartine ne l'a jamais été : il avait horreur du sang. Mais il aimait les chiens autant que les chevaux, d'abord pour leur fidélité, leur attachement au maître, et puis parce que les meutes et les attelages faisaient partie de son décor de seigneur terrien. Enfin, il aimait la terre, ses vignes, ses champs. Il se vante maintes fois de remplacer son père pour les vendanges comme pour la moisson. En 1812, il est maire de Milly, et tient, dit-il, la queue de la charrue.

Il était vraiment l'homme de sa terre. Et voilà qui le distingue profondément de la plupart des gens de lettres ses contemporains, les Hugo, les Vigny, les Musset. A part George Sand, aucun des écrivains de sa génération, qui ont tant célébré la nature, ne l'a connue et aimée comme lui. Cela lui donne tout de suite, sur eux tous, une supériorité évidente de naturel, de simplicité et de profondeur de sentiment.

Milly a donc été tout d'abord pour Lamartine une bonne école de sincérité et, à de certains égards, de réalisme. Ç'a été aussi, pour lui, une solitude féconde. Quand sa famille était à Mâcon, il venait s'y réfugier pour écrire et méditer en paix. En février 1818, il écrit à son ami de Virieu : « Je monte à cheval, je vais, le plus possible, passer des soirées et des matinées, *seul*, à Milly, et je vais y aller davantage à présent que je vais être pourchassé jusque dans ma chambre par des beaux-frères et des enfants criards. C'est un supplice pour moi... » Là, dans la vieille maison déserte de Milly, il est tranquille, il est son maître. Pas de domestique. Il panse son cheval et fait lui-même sa cuisine. Il adore cela. Il n'est jamais si content que lorsqu'il a les pieds dans ses sabots de villageois et les jambes dans son flottard de toile écrue. Cela s'est reflété dans sa littérature : « Trop de souquenille et trop d'or ! » disait malicieusement Sainte-Beuve, qui ne goûtait pas ce mélange :

cet azur des blouses et des salopettes mêlé à l'azur et aux splendeurs célestes.

Et maintenant le paysage de Milly a-t-il marqué l'imagination de Lamartine autant qu'on l'a dit ? Là encore, je crois qu'on a beaucoup exagéré et que Lamartine s'en est persuadé après coup. Ni les enfants, ni même les adolescents ne remarquent les paysages au milieu desquels ils vivent. Ils ne les découvrent que longtemps après. Pour Lamartine, la grande initiatrice, ç'a été l'Italie, peut-être un peu aussi le Dauphiné et la Savoie. C'est seulement beaucoup plus tard qu'il s'avisera de trouver des analogies entre la Lombardie et la grande plaine de Bresse, qu'on domine du haut des quais de Mâcon, ou de comparer les collines du Charolais « aux immortelles collines d'Arqua, où vécut et mourut Pétrarque ». Ses critiques et ses biographes, se sont évertués après lui à discerner de pareilles analogies italiennes dans la campagne et les environs de Milly. En réalité, il n'y a rien là d'italien. C'est le paysage de la vieille Gaule centrale, avec ses collines et ses vastes ondulations montagneuses, qui ont l'air de grandes vagues figées d'une mer minérale. Ça et là, des blocs de rochers émergent, dénudés, en forme de proues de navires, comme le Monsard ou la roche de Solutré. C'est âpre, sec et pierreux, avec des taches vertes et rouges qui sont des vignes, des bouquets de bois ou des villages,

mais le mouvement de ces énormes vagues géologiques solidifiées dans leur élan saisit le regard : cela ne manque pas d'une réelle grandeur. Impression qui s'accuse davantage, lorsqu'après avoir traversé la région accidentée du Charolais, on arrive au col de Pierreclos et qu'on embrasse du regard l'immense plaine bressane qui se fond dans les lointains bleuâtres du Jura et des Alpes. Pour Lamartine, ce beau spectacle ne faisait que raviver ses nostalgies de l'Italie.

De même, il a été injuste pour Mâcon, dont le paysage fluvial est vraiment très beau. Il s'ennuyait dans sa ville natale, il s'y sentait, ou s'y croyait un méconnu. A quinze ans, il n'avait qu'un désir : s'en aller. Et pourtant cet admirable paysage de la Saône, fluide et doux, avec ses verdure étalées, ses lointains voilés d'une brume délicate comme des mousselines flottantes, il ne pouvait pas ne pas en sentir la noblesse et la suavité virgiliennes. Longtemps plus tard, il écrira : « Je reconnaissais les noms familiers à mon oreille de ces charmants villages qui bordent le cours de la Saône, mon fleuve natal, les îles couvertes de forêts de saules et d'osiers, les grands troupeaux de vaches qui les abordent à la nage, pour aller paître leurs longues herbes, en ne laissant voir que leurs museaux blancs et leurs cornes noires au-dessus de l'eau ; les belles montagnes du Beaujolais et du Mâconnais, qui, aux rayons du soleil

couchant, deviennent bleues comme des vagues et semblent flotter comme une mer, dont le rivage est caché par leur roulis ; et, à droite, ces immenses prairies vertes de la Bresse, parsemées, ça et là, de points blancs qui sont des troupeaux et noyées à leurs confins dans une brume qui les fait ressembler aux paysages de la Hollande... »

*
* *

Ce grand paysage fluvial et montagneux de la Saône et du Charolais a laissé son empreinte sur tout ce qu'il y a d'idyllique et de pastoral dans l'œuvre de Lamartine. Pareillement, le milieu familial et mâconnaise n'a pas laissé de marquer son caractère.

A l'en croire, Mâcon était une ville délicieuse. Mais, comme pour le paysage, il a mis du temps à s'en apercevoir. Aux approches de la soixantaine, dans ses *Nouvelles Confidences*, il s'émerveille de l'importance et des agréments de Mâcon, à la fois centre mondain et centre intellectuel. Pour lui, « c'était un Weimar français, une Florence gauloise, un centre de bon goût, de bon ton, de loisir, d'aisance, d'arts, de littérature, de science et surtout de société et de conversation ». Il n'y va pas de main morte, après avoir déblatéré pendant toute sa jeunesse contre sa « détestable patrie ». Et voici qu'il se rappelle le passé fastueux de

sa ville... Mâcon avait un évêché immensément riche. Le dernier évêque d'avant 89 dépensait quatre cent mille livres de rentes ecclésiastiques en munificences et en fêtes. Le chapitre, dont les chanoines appartenaient aux grandes familles du pays, était, lui aussi, très riche. « Enfin il y avait deux maisons de haute noblesse qui dominaient tout et qui égalaien^t le luxe des princes. L'une de ces maisons était celle du comte de Montrevel, qui n'allait jamais à la cour et qui mangeait six cent mille livres de rentes à Mâcon. Il avait une écurie de cent chevaux de chasse, un théâtre et une musique à sa solde, qui rivalisait avec la musique des Condé à Chantilly... »

Le souvenir de ces splendeurs défuntes a dû hanter plus d'une fois le châtelain de Monceau et de Saint-Point, qui, d'une façon plus ou moins consciente, tenait à honneur de perpétuer ces traditions seigneuriales.

Il en restait quelque chose, même au lendemain de la Révolution. On avait rassemblé tant bien que mal les débris des anciennes fortunes. La vie mondaine avait repris à Mâcon. Lamartine nous donne à entendre que sa famille y tenait le haut du pavé. De cette famille et de la petite société mâconnaise il a laissé des portraits et des silhouettes on ne peut plus aimables ou pittoresques.

D'abord, le chef de sa famille, l'aîné de son père, le seigneur de Monceau, François-Louis de Lamartine, qui n'avait rien de la

belle prestance et de l'allure martiale de son cadet : « Il portait les souliers à boucles de diamant, les bas de soie, la culotte courte bouclée sur le genou, la veste à longues basques et à larges poches, pleines de tabatières, les chaînes de montre en anneaux d'or flottant sur les cuisses, l'habit ouvert, à cravate étroite comme un collier sous le menton, la coiffure en ailes de pigeon, la queue sur le collet, la pommade et la poudre qui voltigeait autour de sa tête à chaque mouvement de sa conversation... » C'était un esprit sec et une âme chagrine, homme de science et de mathématiques, de tendance libérale en politique et partisan de la révolution sous la monarchie. Il gouvernait sévèrement toute la famille : le jeune Alphonse en savait quelque chose.

Son autre oncle, l'abbé de Lamartine, vivait dans son château de Montculot, près de Dijon : « il avait vécu à Paris et à la cour, faisant son noviciat d'évêque dans les salons des femmes les plus belles et les moins austères de la cour de Louis XV. Après avoir été emprisonné, jeté sur les pontons de Rochefort pendant la Révolution, « il avait profité de sa liberté et de sa belle fortune pour dépouiller les liens du sacerdoce et pour vivre seul, en philosophe et en agriculteur, au fond des bois, où ses arbres au moins et ses troupeaux ne lui demandaient pas compte de sa désertion... » Il venait rarement à Mâcon. Son neveu ne

le voyait que lorsqu'il allait passer ses vacances à Montculot.

En revanche, Alphonse visitait tous les jours son oncle François et ses tantes : l'aînée M^{lle} de Lamartine qui vivait à Monceau avec son frère, et la cadette, la chanoinesse du Villard, quand elle quittait sa propriété de Péronne. Il y en avait une troisième, qu'on appelait M^{lle} de Monceau, vieille fille tombée en enfance et que l'on ne montrait pas.

Tous les jours, après le dîner (on dînait à une heure), le chevalier de Pratz, — ainsi nommait-on le père de Lamartine, — sortait de l'hôtel d'Ozenay, flanqué de sa femme et de ses enfants et venait rendre ses devoirs à son frère aîné et à ses sœurs. C'était à deux pas. L'hôtel familial, aujourd'hui encore, s'élève au sommet de l'acropole mâconnaise, dans le quartier aristocratique : belle maison de maître, dont Lamartine, avec sa faculté d'embellissement, a sans doute exagéré les splendeurs. Enfant et adolescent, il redoutait fort cette visite quotidienne. L'oncle et les tantes ne lui ménageaient pas les remontrances. Sa mère aussi en avait sa part. Ces demoiselles de Lamartine censuraient aigrement les faiblesses qu'elle avait pour son fils, les dépenses exagérées du ménage. M^{me} de Pratz, s'évertuait à apaiser cet oncle et ces tantes à héritage, elle se disculpait comme elle pouvait, habile à flatter et à ménager ses belles-

sœurs. Son mari, le bon Pierre de Lamartine, condescendant et taciturne, approuvait tout le monde.

Le soir, après le souper, les salons de la ville s'ouvraient pour d'interminables parties de whist ou de reversi. Alphonse, au milieu de ces joueurs silencieux et pénétrés de la gravité de leur fonction, s'ennuyait démesurément. Il préférerait peut-être passer la soirée chez son oncle, qui réunissait quotidiennement les beaux esprits de Mâcon, types de vieux provinciaux et de vieux émigrés comme on en voit dans les romans de Balzac. Il y avait l'abbé Sigorgne, une gloire mâconnaise, « longue et grave figure de parchemin, avec une loupe énorme sur la lèvre inférieure », un puits de science, — un autre abbé, l'abbé Bourdon « homme de table et de boudoir », qui avait fréquenté les salons du Cardinal de Bernis et de M^{me} de Pompadour ; M. de Valmont, personnage mystérieux, mêlé autrefois à la diplomatie secrète de Louis XV ; M. de Larnaud, gentilhomme franc-comtois, marié à Mâcon, homme d'une taille colossale et d'une voix tonnante, un ancien révolutionnaire assagi ; un officier de marine, le marquis Doria, le plus charmant causeur de la ville ; deux émigrés, parents de la famille, M. de Davoyé et M. de Sorigny, tous deux distingués, le premier par sa culture et sa passion politique, le second « par un rare talent de peintre... »

Dans ce groupe de beaux esprits qui fré-

quentaient le salon de son oncle, Lamartine voit comme l'ébauche d'une petite académie. La célèbre académie de Mâcon, naissante ou renaissante, serait sortie de l'hôtel de la rue des Ursulines.

D'autres Mâconnais, non moins distingués ou originaux, attireraient l'attention et les sympathies de l'adolescent : un chevalier de Sennecey, ancien émigré, qui avait appris le métier d'horloger, et qui, retiré dans une petite chambre de l'hôpital, passait ses journées à démonter des montres ou à raccommoder des tabatières. Il avait appris l'horlogerie au jeune Alphonse, qui, par désœuvrement, venait passer de longues heures auprès de son établi et qui, quelquefois, partageait avec lui le bœuf bouilli de son dîner. Un aimable vieillard, M. Blondel, épicurien et lettré, qui vivait « dans un petit appartement, sur un petit jardin, au centre de la ville ». Il prêtait ses livres au collégien en vacances, lui ouvrait sa bibliothèque et même sa bourse, pour faire un voyage, payer ses dettes, le retenait à dîner, lui donnait des conseils pour sa carrière, l'engageait à entrer dans l'armée.

Et, à côté de ces amis citadins, il y avait aussi les voisins de campagne, qui entretenaient des relations d'amitié avec les parents de Lamartine, les châtelains des environs, les Bruys d'Ouilly, M^{lle} Couronne dont le frère, M. de Vaudran, donna à Lamartine ses premières leçons d'écriture, le

curé de Bussières, l'abbé Dumont, qui lui inspira le type de Jocelyn, l'important seigneur de Pierreclos, dont la gentilhommière, même aujourd'hui, a toujours grande mine. Le vieux M. de Pierreclos était, lui aussi, un type, — le type du vieux féodal « illettré, rude, sauvage, ne comprenant absolument rien ni à la marche, ni aux idées de son siècle, treizième siècle empaillé dans un homme bizarre, grotesque autant de costume que d'esprit ». A côté de lui, un autre phénomène, sa sœur, une madame de Moirède, femme « aussi étrange de costumes et d'habitudes que son frère. Elle habitait, dans le vaste salon démeublé une espèce de tente roulante avec un ciel de lit et des rideaux pour se garantir du froid. Elle ouvrait ses rideaux et faisait rouler sa tente vers la table de jeu, quand l'heure du réversi et du trictrac sonnait, et elle sonnait avec le jour. Car, depuis huit heures du matin, on jouait, au château, jusqu'à midi, heure du dîner. Après dîner, on se remettait au jeu jusqu'à quatre heures. On se promenait alors un moment sur les hautes terrasses qui dominant les prairies et les champs. Le maître du château, armé d'un porte-voix, donnait ses ordres du haut de ces terrasses, à ses bergers et à ses laboureurs dispersés dans la vallée. Puis, on rentrait au salon, et l'on se remettait au jeu jusqu'au souper. Et ainsi de suite, tous les jours de l'année... »

Il est certain qu'à coudoyer ces fantoches,

ces hobereaux, ces académiciens de province, ces émigrés, Lamartine n'a pas tout à fait perdu son temps. Il lui en est resté quelque chose : habitudes de gentilhomme campagnard, et, avec cela, traditions mondaines, goût de la bonne compagnie. Il n'est pas jusqu'à la discipline et aux préjugés de famille, sévèrement représentés par son oncle François, qui n'aient eu leur influence sur sa formation. S'il en a souffert, cela contribua certainement à lui donner une tenue morale, une dignité un peu hautaine, qui contrebalancèrent heureusement le laisser-aller de sa conduite et de son caractère.

Mais il n'en est pas moins vrai que ce milieu mâconnais, qu'il revoit à distance sous un aspect si aimable, lui était insupportable, à l'âge où il rongait son frein. Quand il sortait du salon de la rue des Ursulines, l'ennui, disait-il, le ressaisissait à la porte. Il a écrit, dans ses *Nouvelles Confidences* : « L'ennui était alors le mot de ma vie, le mal incurable de mon âme. » Il exagère sans doute ce mal romantique. Il est incontestable, en tout cas, que, pendant son adolescence et sa jeunesse inoccupées, il s'est beaucoup ennuyé à Mâcon.

*
* *

Le collège ne lui a pas été moins contraire. On sait que, sur les instances de son oncle François, il fut mis, vers l'âge de

onze ans, dans une institution lyonnaise, l'Institution Pupier, que tenaient, à la Croix-Rousse, deux frères de ce nom, vagues marchands de soupe, dont les brutalités exaspérèrent si bien l'enfant qu'il se sauva de cette boîte en compagnie de deux camarades, les jeunes de Veydel. Grand scandale et grand émoi dans la famille. Mme de Lamartine, toujours indulgente à son Alphonse, obtint qu'on le fit entrer au collège de Belley, alors dirigé par des Jésuites, sous le nom de « Pères de la Foi », et jouissant de la meilleure réputation dans le monde bien-pensant de la région.

Il s'y plut certainement mieux qu'à Lyon, bien que l'internat fût dur pour un enfant habitué à vagabonder dans les champs et les vignes de Milly. Il aimait ses professeurs. Il a toujours parlé d'eux avec respect. A peine sorti du collège, il écrit à un de ses amis : « Je n'entends pas plus parler de ces messieurs que s'ils étaient tous morts. Je pense cependant souvent à eux. Je voudrais les voir et j'ai toujours le projet de retourner à Belley visiter notre petite salle, le dortoir où j'ai eu tant de peine à me lever à cinq heures, notre classe de rhétorique, mon banc à l'église, ma place au réfectoire et cette tribune, où j'allais prier Dieu trois ou quatre fois par jour. J'aurais tant de plaisir à m'y remettre à genoux, tout pécheur que je suis ! »

Au collège de Belley, il eut un regain de

piété, plutôt par entraînement du milieu et sentimentalité un peu trouble d'adolescent, que par une foi sérieuse et profonde. Il ne semble pas que la sévère formation doctrinale des Jésuites l'ait beaucoup pénétré. Lorsque ses souvenirs ramèneront l'homme mûr à cette époque de sa vie, il en exagérera beaucoup la ferveur et l'exaltation religieuse. Et cependant ces exagérations mêmes trahissent ce qu'il se mêlait de sensualité inconsciente à cette vague religiosité. « En retrouvant la piété, dit-il, je retrouvai le calme dans mon esprit, l'ordre et la résignation dans mon âme. ... *les voluptés* de la méditation et de la prière, l'amour du recueillement intérieur et ces extases de l'adoration en présence de Dieu auxquelles rien ne peut être comparé sur la terre, excepté les extases d'un premier et pur amour... Toutes mes passions futures en pressentiment, toutes mes facultés de comprendre, de sentir et d'aimer encore en germes, toutes *les voluptés* et toutes les douleurs de ma vie encore en songe s'étaient, pour ainsi dire, concentrées, recueillies et condensées dans cette passion de Dieu... »

On le voit : c'est déjà l'exaltation romantique qui confond Dieu avec l'être aimé et qui va, comme on l'a dit, jusqu'à mettre Dieu dans son lit. C'est cette sensualité, ce paganisme à forme catholique que Sainte-Beuve reprochait à Châteaubriand. Le jeune Lamartine en avait-il conscience, lorsqu'il

était sur les bancs, lui qui notait déjà très finement tout ce qu'il y a d'extérieur dans la religiosité du *Génie du Christianisme* et qui en sentait l'artifice littéraire ? Il prétend qu'après une lecture, en classe, de ce livre par un de ses professeurs, il aurait répondu à quelqu'un qui lui demandait son avis : « C'est beau, mais c'est trop beau ! » Opinion qui ne manque pas de justesse.

Quant à l'enseignement qu'il reçut chez les Pères, c'était toujours le vieil humanisme classique : exercices de style et de mémoire, amplifications et développements de rhétorique. Lamartine en a gardé quelque chose dans sa prose et jusque dans son lyrisme. Il *développe* immodérément, il abuse des procédés oratoires. Mais il fut un des plus brillants élèves de ce genre de culture. Sa connaissance toute formelle des anciens se traduit en citations, qui émaillent souvent sa correspondance. Il ne dépassait pas la conception fénélonienne et conventionnelle de l'antiquité. Quant à la philosophie qu'il rapporta du collège et qui, paraît-il, demandait deux ans d'études, elle semble n'avoir laissé aucune trace dans son esprit.

D'ailleurs il n'alla pas jusqu'au bout des cours : il ne fit pas sa seconde année de philosophie, on ne sait trop pour quelles raisons. Joua-t-il habilement de sa santé pour obtenir de ne plus retourner au collège et esquiver ainsi des études qui l'ennuyaient ?

Ou, — ce qui est plus probable, — sa famille, toujours très gênée, ne pouvait-elle continuer à payer ses frais de pension ? Quoi qu'il en soit, il ne revint pas à Belley après les vacances de 1807 : il n'acheva pas le cycle de ses études. Le baccalauréat n'avait point, à cette époque, l'importance qu'il prit plus tard. Il est probable que Lamartine ne fut jamais bachelier. Néanmoins l'établissement d'où il sortait avait un prestige qui éblouissait les bonnes gens de Mâcon. Il rentra dans sa ville natale en triomphateur, écrasé sous les lauriers scolaires.

* * *

Il allait avoir dix-sept ans. A ce moment-là, son caractère n'est pas encore complètement formé. Mais il se dessine déjà dans ses grandes lignes.

Au physique, sa mère le trouve toujours un peu maigre, mais il est grand et fort, lesté, bien découplé et beau de visage. S'il est sujet fréquemment à de petites maladies, qu'il sait très bien exploiter, cela ne paraît pas grave. Au moral, très indépendant, mais d'une indépendance bridée et réduite à l'obéissance par la crainte des oncles et des tantes à héritage. Il est brusque, autoritaire, quelquefois brutal. Dès 1801, sa mère notait dans son journal : « J'ai à lui reprocher de manquer souvent de patience, avec ses sœurs surtout. Je crain-

drais qu'il n'eût le caractère un peu trop fier et trop impérieux s'il ne se corrige pas ». Il n'a de goût, dit-elle, que pour les livres et les chevaux : ce qui, généralement, ne va pas très bien ensemble. Mais sa passion des chevaux était quelque chose de très particulier, où il entrait, à la fois un peu de snobisme et beaucoup de sentimentalité et même d'idéologie. Cette passion ne fera que s'accroître avec les années et le poussera à plus d'une folie : elle lui vaudra maints ennuis d'argent.

L'amour des chevaux va, semble-t-il, le conduire à celui de la cavalerie. Sa mère s'y laisse tromper : « il adore, écrit-elle, l'état militaire, qui est celui de son père. Mais cette guerre contre la Prusse dévore tant et tant de jeunes gens !... » Alphonse avait quinze ans quand elle écrivait cela. Trois ans plus tard, lui-même écrit à son ami Guichard de Bienassis : « J'avais envie d'entrer dans la garde impériale. Mais ma mère dit qu'elle en mourrait de chagrin ». En 1810, dans une lettre à Virieu : « tu me verras sous-lieutenant de hussards ou de dragons, en France ou à Naples, dans peu de temps ». Mais il considère cela comme un pis aller, en désespoir de cause, ou bien il dit cela pour faire enrager ses oncles et ses tantes, qui ne se consoleraient pas de le voir servir l'usurpateur. En réalité, il hait le métier militaire, il exécra l'armée comme l'instrument de tous les despotismes. S'il

parle d'être hussard ou dragon, c'est à cause des chevaux et de l'uniforme, en fils de famille qui menace de s'engager pour faire une fin et pour échapper à la surveillance de ses parents.

Car il est coureur, il aime faire la fête, il fréquente les théâtres et les estaminets. Sa sensualité n'est peut-être pas très ardente. Ce n'est pas un sanguin, un homme à tempérament. Mais il aime les femmes, ou il le croit, il s'y excite, il proclame éperdûment son culte pour elles, il s'évertue à les célébrer. Sa bonne mère s'en épouvante : « Alphonse m'inquiète toujours beaucoup... Ses passions commencent à se développer. Je crains que sa jeunesse et sa vie ne soient bien orageuses. Il est agité, mélancolique, il ne sait ce qu'il désire... » Pour compléter son type de mauvais sujet, il s'est mis à jouer, il fait des dettes, terreur des familles.

Au fond, ce ne sont pas les cartes qui le passionnent, c'est le risque. Il aime les jeux de hasard. Il est le spéculateur né, le spéculateur chimérique, qui se lance intrépidement dans les combinaisons les plus aventureuses. Très positif au fond, le sens des réalités lui manque souvent, comme celui de la vérité. La vérité est gênante, offensante pour ce grand nonchalant, ennemi de l'effort. Il faut qu'il l'esquive, ou l'embellisse. Il se laisse aller au premier mouvement. Il se fie au cœur plus qu'à l'intelligence. Et, pourtant, il a des illuminations qui surprennent, il est

capable des vues les plus pénétrantes. C'est un grand intuitif et même, souvent, en matière de critique, un juge des plus fins.

Avant tout, une riche nature, qui a tous les enthousiasmes, tous les élans et toutes les avidités de la jeunesse. A dix-sept ans, il ne rêve que d'aventures et de voyages. Il veut voir l'Italie, la Grèce, l'Orient, qui l'a toujours fasciné. Il entend mener une vie large, la vie de château, recevoir, avoir des chevaux et des équipages. Et, pour couronner le tout, être un grand homme par les lettres, comme par l'action. Etre illustre, arriver à la gloire !... Mais, pour mener une telle vie, ce campagnard positif est bien convaincu qu'il faut être riche. Pas de gloire sans argent ! Ce jouvenceau de dix-huit ans écrit à son ami Guichard : « Tu vas peut-être bien te moquer de moi de ce que je mets ainsi ensemble deux choses que la nature sépare toujours, et tu vas rougir d'avoir un ami qui tient tant à l'argent. Rassure-toi cependant, je n'y tiens point réellement. J'en voudrais seulement pour en jouir et le dépenser noblement, pour en faire jouir mes voisins et mes amis. Car il en faut quoi qu'on dise :

La gloire ne promet qu'un nom et des lauriers !...

Il est tout entier dans ces phrases : avoir de l'argent, pour le dépenser. Il a été un grand dépensier, un grand prodigue, un grand gaspilleur. De l'argent d'abord ! La

gloire ne sert qu'à donner de l'argent!... L'argent, ce sera l'obsession et le supplice de toute sa vie. L'argent et la terre le tueront. *Post gloriam lucrum!* dit-il à son ami de Virieu. Ce pourrait être sa devise...

Dans de telles dispositions, avec cette soif de richesse et de plaisir, ce désir de paraître et de s'illustrer, avec les dons de son esprit, le charme de sa figure et toutes ses séductions, que va devenir ce fils de famille dans la quiétude bourgeoise d'une petite ville de province?...

*
* *

Depuis longtemps, la question de son avenir se posait pour les siens. Ceux-ci en avaient décidé sans le consulter. Pour ses oncles et ses tantes, fervents royalistes, il était entendu qu'Alphonse ne servirait jamais l'Usurpateur. Par conséquent, il ne serait ni militaire, ni magistrat, ni fonctionnaire, ni administrateur, ni diplomate. Alors que faire, quand on a dix-huit ans et qu'on se sent au cœur toutes les ambitions? L'échappé du collège de Belley avait conscience de l'absurdité de sa situation. Avec la haute idée qu'il se faisait de lui-même, il écrivait intrépidement à son ami de Virieu : « toute carrière active nous est fermée, hors celle du génie et des arts ».

Mais son oncle François, le seigneur de Monceau, ne l'entendait pas ainsi. Il ne

voulait pas d'un neveu gribouilleur de papier : « La volonté de mon oncle, dit Lamartine, dans ses *Confidences*, était de me garder à Mâcon, comme une jeune fille dans un gynécée de province, de me faire cultiver toutes les sciences froides auxquelles mon esprit répugnait le plus, de se continuer en moi, pour ainsi dire ; puis de m'adonner dans un de ses domaines à l'agriculture et à l'économie domestique, enfin de me marier et de faire de moi une souche plus ou moins fertile de ce taillis humain, dont aucune tête ne dépasse l'autre, dans une province reculée ». C'était l'étouffement voulu, imposé, sous peine d'être déshérité. Lui qui, dans ses écrits, a tant célébré la famille, allait en être la victime, de même qu'après avoir tant souffert des révolutions, il allait patronner celle de 48. Les préjugés nobiliaires des siens vont le condamner pendant des années, jusqu'à l'âge de trente ans, à une existence mesquine, tout à fait contraire à son caractère comme à ses capacités et à ses grands dons.

On le trouve hautain et distant. On s'effraie de son imagination et de ses fantaisies. Pour lui « mettre du plomb dans la tête », son oncle ne trouve rien de mieux que lui donner un professeur de mathématiques : il fait semblant de se soumettre, il s'arrange pour en prendre le moins possible. Il prend aussi des leçons de danse et de violoncelle : un jeune homme bien élevé doit posséder

quelques arts d'agrément. Alors, il se met à « râcler la basse », comme il dit, et sans grand entrain. Comme beaucoup de poètes, il n'est pas musicien : « la musique est dans mon cœur, écrit-il à un ami, mais non dans mes yeux et dans mes oreilles ». Il lit surtout, il se met aux classiques français, grecs et latins, dont le collègue lui a laissé la curiosité plutôt que la connaissance. Avec cela, une foule de désirs insatisfaits. Dans une lettre à Aymon de Virieu : « Ah ! que n'ai-je un bon professeur de grec, d'anglais et d'italien, un bon maître de musique et de dessin, un homme de lettres et d'un goût antique à consulter ! Que n'ai-je une jolie maison de campagne à une demie-lieue de la ville avec un beau cheval et un boguey bien propre pour y venir prendre mes leçons ! Que n'ai-je une bibliothèque où je puisse au moins trouver un Homère, un Cicéron, un Ovide complet, un Plaute, un Térence, un Lucrèce, que sais-je ?... Je ne sais tout ce qui me manque, quand ce ne seraient que vingt mille livres de rentes pour Paris et nos voyages !... »

Pour se consoler, il monte à cheval. Monter à cheval, quel triomphe ! Quand il dit : « je monte à cheval ! », c'est comme s'il disait : je monte au ciel. Flaubert lui attribue cette phrase ridicule, que j'ai vainement cherchée dans ses livres : « l'équitation est le piédestal des princes ». S'il ne l'a pas écrite, il l'a certainement pensée. A dix-

neuf ans, il disait d'Alfieri qui venait de lui être révélé : « Je l'aime à la folie. *Il aimait tant les chevaux*, la poésie, les lettres, ses amis, les voyages et la gloire !... » Le beau programme de vie ! Lamartine, lui aussi, a aimé tout cela. C'est au moins tout son rêve de jeunesse.

*
* * *

Cette belle jeunesse allait-il donc l'ensevelir à Mâcon ? Sa mère en était encore plus consternée que lui. Elle songeait toujours à le faire entrer dans la diplomatie. Mais, pour cela, est-ce qu'une préparation, des études spéciales n'étaient pas nécessaires ? Alphonse était bien de cet avis. Pour conquérir sa liberté, il parlait d'aller faire son droit à Dijon ou à Lyon. Mener la vie d'étudiant, ce serait charmant. Le difficile était de trouver l'argent. Or la famille se montrait récalcitrante. Son père, qui ne pouvait compter que sur le produit aléatoire de ses récoltes, ne lui assurait qu'une pension de 1.200 francs par an. A cela s'ajoutaient les cadeaux de ses tantes, les subsides secrets de sa mère. Mais la pauvre femme était elle-même fort gênée. Elle confie à son journal que son mari ne lui donnait que 600 francs par mois, avec les légumes et les fruits de Milly, pour l'entretien de toute la maison, à savoir huit personnes, — et en outre le paiement de la pension d'Al-

phonse, quand il était au collège. Que faire dans de telles conditions ? Elle dût s'évertuer à convaincre son mari, les oncles et les tantes, qu'il était indispensable pour son fils de compléter ses études, à tout le moins de sortir et de voyager. On devait faire cela pour l'héritier du nom et le prestige de la famille.

Finalement, on adopta un moyen terme. Il fut décidé qu'Alphonse irait passer l'hiver à Dijon, ou à Lyon, pour y poursuivre on ne savait trop quelles vagues études. Et c'est ainsi que, le 24 janvier 1809, il pouvait écrire à son ami de Virieu : « Ma chambre est grande, j'ai deux lits, j'ai tout ce qu'il nous faut : je t'attends... Veux-tu savoir comment je vis ici ? Je me lève à neuf heures. Je travaille à l'anglais jusqu'à midi, je vais prendre ma leçon d'anglais à une heure et puis un peu à la bibliothèque publique. Je dîne et je vais au Grand-Théâtre, où je suis abonné, passer ma soirée. Je travaillerai bien plus que ça dans quelque temps, quand je serai chez moi... » Il était alors chez des parents puisqu'il parle d'une cousine, qui lui fait des agaceries, au moment où il écrit. Une fois installé chez lui, à Lyon, ce fut la vie d'étudiant telle qu'on peut se l'imaginer. Il court les filles, les théâtres, les guinguettes de banlieue avec des compagnons de rencontre. Il paraît enchanté de cette nouvelle existence : « Je passe ma vie ici avec des Anglais,

qui, heureusement, parlent très bien le français, car je ne les entendrais presque pas, tant leur prononciation est difficile à saisir. Nous allons faire de petits dîners de poètes chez les différents traiteurs des environs, des Brotteaux, de Saint-Just. Nous portons livres, crayons, papier, et, tandis que nous vidons quelques bouteilles de bordeaux que ces messieurs aiment fort, leur verve et la mienne s'échauffent. Nous parlons poésie, littérature, voyages et griffonnons quelques impromptus. La nuit nous prend quelquefois dans ces doux loisirs, dans ces charmantes folies... » On le voit : ce n'est pas « la fête » vulgaire : il s'y mêle de la littérature. Cela n'empêche pas Alphonse de se laisser aller à tous les entraînements, plutôt par imitation que par goût. Il a des liaisons galantes. Il se vante d'avoir des maîtresses et, naturellement, toutes les bonnes fortunes que mérite sa belle figure. Naturellement aussi, il fait des dettes : il emprunte pour les payer. Il est vrai qu'il prête à son tour et il se plaint qu'on l'exploite : tel son professeur d'anglais. Mais il empruntait plus qu'il ne prêtait, car il n'a jamais le sou. Dans ces lettres de ce temps-là, il ne fait que gémir : « je n'ai pas le sol ! » Déjà ! Ce sera la complainte de toute sa vie.

N'exagérons pas ces banales folies, bien que lui-même dans la première griserie de cette vie libre, ait l'air de les prendre au sérieux. Ses camarades l'appelaient, paraît-

il, « *le grand diable de Bourgogne* ». Il écrit à son ami Guichard : « le grand diable de Bourgogne t'embrasse et t'aime ». Pas si diable que cela ! Quelques lignes plus haut, après avoir annoncé à l'ami qu'il allait retrouver, au théâtre, dans une loge, « une femme assez jolie et très coquine », il ajoute vertueusement : « Quels indignes plaisirs à mon avis que ceux sans sentiment et sans pudeur ! J'aime autant et même mieux m'en passer ! » Voilà la note vraie : il n'a jamais été le vulgaire « fêtard ». Au fond, c'est un sentimental, par nature et aussi par auto-suggestion, par entraînement littéraire. Il me semble qu'on peut l'en croire sur parole, lorsqu'il confesse au même Guichard : « Je deviens amoureux de toutes les femmes que je vois et cependant je n'ose pas faire un pas vers une ». Il disait cela à dix-huit ans.

*
* *

Ces folies lyonnaises ne pouvaient durer bien longtemps avec un gâcheur d'argent comme Alphonse. Il fallait bientôt revenir à Mâcon reprendre sa chambre à l'hôtel d'Ozenay, ou à Milly, dans ce qu'il appelait sa cellule. Que devenir ? Pour tuer le temps, il écrivait à ses amis de collègue, ou il allait les visiter, Il partait pour le Dauphiné ou la Savoie, il s'installait chez Guichard à Bienassis, chez Aymon de Virieu, au Grand-Lemps ou chez Louis de Vignet à Servolex. Il abu-

sait peut-être un peu de l'hospitalité, peut-être un peu aussi de la bourse de ses amis, — d'ailleurs à charge de revanche. Mais on peut dire qu'il fut un excellent ami. Il avait le culte de l'amitié, à la manière antique, selon le *De amicitia*, qu'il avait lu et qu'il appréciait : communauté d'idées et de sentiments, association en vue de la gloire ou de la conquête du pouvoir.

Celui qu'il a peut-être le plus aimé de cœur, c'est Guichard de Bienassis, brave homme, un peu naïvement sentimental et qui finit juge de paix dans son canton. Louis de Vignet, apparenté à la famille de Maistre et Italien de nationalité, était un autre personnage. Plus âgé que Lamartine, il était aussi plus mûr, plus formé que lui. Il avait été son concurrent dans les classes, et un concurrent presque toujours victorieux, avec le prestige du sujet d'élite prédestiné au plus brillant avenir. Alphonse, dans son admiration pour ce grand aîné, n'était pas loin de lui croire du génie et il ne lui en voulait pas de sa hauteur et de ses dédains. Il ne s'offusquait pas non plus de son irréligion, assez étonnante chez un neveu de Joseph de Maistre. Plus tard, Vignet, converti, devint un modèle de piété pour son camarade, dont il se rapprochera davantage, en lui témoignant du repentir de ses petites jalousies et de ses dédains passés. Lamartine a fait de lui un portrait très sagace et aussi très admiratif, où il lui reconnaît

des dons merveilleux de penseur et de poète. En somme, ce fut le raté supérieur, toujours mélancolique et chagrin des succès d'autrui, celui dont on dit : « Ah ! s'il avait voulu ! ou si les circonstances s'y étaient prêtées ! »

Mais le grand ami d'Alphonse, pour ne pas dire son seul ami, fut Aymon de Virieu, plus âgé que lui comme Vignet et aussi différent que possible par le caractère et la tournure d'esprit. C'est peut-être la raison pour laquelle Lamartine l'aima tant. Ils se complétaient l'un l'autre. Virieu était sceptique, positif, absolutiste en matière de politique, classique en matière de littérature, grand amateur de Montaigne et de la Fontaine, enfin de tout ce que l'autre n'aimait pas. Ils n'avaient de commun que l'ambition, et, au début de leur carrière, le désir de la gloire. Cela passa assez vite chez Virieu. Il n'en est pas moins vrai qu'il eut une heureuse influence sur son ami, dont il combattit les chimères et l'esprit aventureux. C'est dommage qu'il soit mort en 1840, au moment où ses conseils auraient été le plus utiles à Lamartine. Peut-être qu'il l'aurait retenu sur la pente révolutionnaire...

*
* *

De Mâcon, au mois d'août 1809, il écrit à Guichard : « On veut à toute force que je ne fasse rien ». Pour s'occuper, il se met à lire,

un peu au hasard. Je doute fort qu'il ait beaucoup pratiqué les classiques grecs et latins, bien qu'il en ait la prétention. C'est comme pour l'étude du grec qu'il se flatte d'approfondir. Il est plus que probable qu'il en est resté à l'intention. Mais il lit les auteurs à la mode, ou les auteurs consacrés par la critique, les romanciers anglais de la fin du XVIII^e siècle, bien entendu Voltaire et Rousseau, Chateaubriand, M^{me} de Staël, M^{me} Cottin, Marchangy, tout cela pêle-mêle. Il se laisse prendre à des mystifications littéraires, comme les poésies de Clotilde de Surville, ou l'Ossian de Macpherson. De son père il a hérité l'admiration de Pétrarque et de *La Jérusalem délivrée*. Mais il lit aussi les Italiens modernes, Alfieri surtout qui sera sa grande passion jusqu'au moment où il s'éprendra de Byron. Ajoutons à cela un penchant assez vif pour les érotiques et les élégiaques du siècle précédent, les Parny, les Bertin, les Bernard, et enfin un goût secret pour une certaine gauloiserie, par exemple pour les romans grivois de Pigault-Lebrun.

Le démon des vers est en lui : il rimaille furieusement. Il écrit à Guichard : « J'ai un fatras horrible de pièces en vers ou en prose, commencées, esquissées, abandonnées ». Il cultive tous les genres, depuis l'impromptu et l'épître badine jusqu'à la tragédie et jusqu'au poème épique. Cela durera longtemps. Il aura sur le chantier une *Médée*, une *Bru-*

nehaut, un *Mérovée*, un *Jules César*, plus tard un *Saül*. Il méditera une épopée sur *Clovis*, sans doute après une lecture de *Marchangy*. D'abord il n'y voit que des exercices de versification. Et, de fait, il y acquit bientôt une facilité déplorable. Puis, avec ses perpétuels besoins d'argent, il ne tarde pas à s'aviser que la littérature, que les vers eux-mêmes se vendent. On peut gagner de l'argent avec sa plume. L'idée lui vient de concourir pour les prix des académies. L'académie de Besançon lui suggère ses premiers essais d'historien : il prépare pour elle une étude sur la rivalité des Ducs de Bourgogne et d'Orléans. En attendant la gloire, la littérature est, pour lui, un moyen de gagner de l'argent. Et pourtant, dès cette époque, il a conscience que c'est une profanation, que la poésie, au moins, doit être quelque chose de sacré, — « une prière, une fête de l'âme ». Mais la nécessité l'emporte. Et quand on considère toute sa carrière, on arrive à cette conclusion que les lettres ont d'abord été pour Lamartine un moyen de gagner quelques sous, puis un moyen de parvenir et enfin une entreprise pour payer ses dettes

Ces occupations poétiques sont entrecoupées par des aventures galantes, des amourettes, des ébauches de passions à grand orchestre, qui ne sont que de la littérature rentrée et le produit de son désœuvrement. Et ainsi les années passent, il

gâche sa vie en tentatives qui avortent. Il ne fait rien et il ne cesse de proclamer qu'il est né pour l'action. La contrainte de la famille était-elle donc si forte qu'il n'y eût aucun moyen d'y échapper ? Et peut-on expliquer cette inertie par la peur de manquer l'héritage des oncles et des tantes ? On s'étonne de cette mollesse, de cette perpétuelle stagnation, de ces velléités tout de suite découragées. Quand on lit les jérémiades de sa correspondance, on voudrait le pousser du coude et lui dire : que diffères-tu ? Jette-toi donc à l'eau, bravement !... On a envie de prononcer sur lui le mot de Chateaubriand, rapporté par Sainte-Beuve : « le grand dadais ! »

*
* *

Au milieu de ce calme plat, il éprouvait des inquiétudes, dont il n'a rien dit et qui tourmentaient surtout sa famille. C'était le moment des grandes guerres napoléoniennes. On craignait dans son entourage qu'il ne fût pris par les recruteurs du tyran et envoyé aux armées. Sa mère écrit dans son journal : « Nous sommes bien aise qu'on ne le voie pas trop ici, parce qu'il est d'une taille remarquable et qu'il pourrait tenter les agents de l'empereur pour nous contraindre à le faire entrer dans l'armée et *nous refuser le remplaçant que nous lui achetons* ». Pourtant il avait tiré un bon numéro à la conscription

et il paraît qu'il avait été réformé, sans doute à la suite des crachements de sang et de ce retour de « son vieux mal de poitrine », dont il se plaint dans une lettre à Virieu, datée du 1^{er} septembre 1809.

Deux ans après, les hécatombes de la guerre d'Espagne, les préparatifs de la campagne de Russie redoublèrent les angoisses de la famille. D'autre part, Alphonse s'était amouraché d'une jeune fille de Mâcon, une demoiselle P. Il était résolu à l'épouser envers et contre tous : ce qui faisait jeter les hauts-cris à la famille, qui considérait ce mariage comme une mésalliance. Pour toutes ces raisons, on décida de l'envoyer en Italie, de lui payer ce beau voyage, après lequel il soupirait depuis si longtemps. Sans le moindre souci de celle qu'il appelait son Armide, Alphonse se mit en route et passa près d'une année de l'autre côté des Alpes. Il s'éternisait à Naples, auprès de la petite cigarière, qu'il a appelée Graziella, lorsque la famille effrayée de ses débordements, lui envoya son ami Virieu pour l'arracher à ses amours et à ses folies de dépenses. C'était au printemps de 1812, époque tragique pour nos armées. On ne tenait pas tant à le revoir à Mâcon, dans des conjonctures comme celles-là. Allait-il rester en Italie, pour échapper aux recruteurs ? Et puis une lettre de son père qu'il reçut à Milan calma ses craintes : « elles étaient mal fondées, écrit-il à Virieu. Vraisemblablement, les réformés

et surtout ceux qui ont des numéros aussi éloignés que le mien ne marcheront pas... » En conséquence, il s'en revint à petites journées en France, après avoir passé par le Lac Majeur, les Iles Borromées, le Simplon, Lausanne et Genève.

L'année s'achève en courreries, en agitations sans but. En juillet, il est à Dijon, puis, en août, à Paris, où il reste trois semaines. Enfin à Milly, où il s'essaye à diriger la maison, en l'absence de son père. Mais voici bientôt toute la famille en émoi, à cause de lui : il a fait des dettes en Italie et ailleurs. Sa mère écrit dans son journal : « Je viens d'avoir bien du chagrin à cause de lui. On a envoyé, de Lyon et d'Italie, à ses oncles et à ses tantes, des notes assez considérables de dettes qu'il a faites pendant ses voyages... » Alors ce sont des scènes, des menaces. On paie, mais en l'accablant de reproches, on lui fait la vie dure, on le traite, dit-il, « comme un chien », tant et si bien qu'il prend le parti de se sauver, sans doute d'abord à Montculot, chez son oncle l'abbé de Lamartine, puis à Paris, avec l'illusion qu'il gagnera au jeu de quoi suffire à ses dépenses. Comme Lucien de Rubempré, qui monte dans un tripot du Palais-Royal avec les mille francs que lui a prêtés M^{me} de Nucingen et qui voit sextupler sa mise, il risque les douze cents francs de la pension paternelle...

Il ne tarde pas à tomber malade, ou à

feindre une maladie. Sa mère s'inquiète. Accompagnée d'une de ses filles, elle part, elle va le relancer à Paris, dans l'intention de le ramener à Mâcon. Mais le prétendu malade mène joyeuse vie. De la fenêtre de l'hôtel, où ces dames sont descendues, sa sœur l'aperçoit dans une voiture, en compagnie d'un ami. Elle appelle sa mère :

— Maman, dit-elle, venez voir ! Je crois bien que je vois Alphonse !...

« Il était, écrit celle-ci, dans un élégant cabriolet, qu'il conduisait lui-même, avec un autre jeune homme à côté de lui. Il avait l'air fort gai et fort animé : ce qui me rassura beaucoup. C'était bien lui ! Toutes mes inquiétudes tombèrent à sa vue... »

Et cette mère vraiment trop indulgente ajoute : « Je ne voulus pas gêner sa soirée ». Elle le laisse donc passer dans l'élégant cabriolet, sans trahir son incognito. Mais elle lui écrit pour lui dire sa présence à Paris, ses inquiétudes, et le but de son voyage. « Il accourut tout de suite, dit-elle, et il parut enchanté de nous voir et très sensible à la démarche que nous avons faite. Sa santé me parut moins mauvaise que je ne le craignais. Il me dit qu'à cause de moi il reviendrait à Mâcon, mais qu'avec tout autre il ne serait pas revenu ». Et plus loin : « J'ai donné tout mon argent à Alphonse pour le dégager des dettes qu'il a contractées au jeu, après avoir d'abord beaucoup gagné... »

Alphonse est vraiment bien bon. Il prend l'argent de la pauvre femme et il daigne revenir à Mâcon.

Enfin le « grand diable de Bourgogne » consent à être sage. Sa vie d'oisif recommence, partagée entre Mâcon et Milly, entre la surveillance des biens paternels et des travaux littéraires désespérément stériles. Il est près de renoncer à tout, résigné à planter ses choux. A cette époque, il est maire de Milly, en remplacement de son père.

*
* *

1814. Un coup de théâtre semble devoir changer sa destinée : l'Empereur est vaincu, Louis XVIII vient de faire son entrée à Paris. Tout le parti royaliste est en effervescence, toutes les ambitions, toutes les avidités si longtemps contenues vont se donner carrière : à nous les places ! A nous les préfectures !... Maintenant que l'usurpateur est par terre, la famille ne peut qu'encourager les ambitions d'Alphonse. Est-ce à ce moment qu'il adressa une demande au ministre de l'Intérieur, pour être nommé sous-préfet de Louhans ? Et serait-ce parce que cette nomination ne venait pas, qu'il se résolut, comme beaucoup de jeunes gens de la noblesse provinciale, à solliciter son admission dans les gardes du Corps ?

N'y entrait pas qui voulait. Il fallait avoir cinq pieds six pouces, être de bonne

conduite et né noble. Alphonse avait bien les cinq pieds six pouces, mais il n'avait pas les quartiers de noblesse requis. Il est vrai qu'une exception était faite en faveur des fils de chevaliers de Saint-Louis. Mais son père ne l'était point. C'est pourquoi celui-ci s'empressa, dès le mois d'avril, de partir pour Paris, en vue de demander la croix. Il l'obtint seulement en juillet, date à laquelle son fils entra enfin dans les gardes du Corps.

Il y entra sans enthousiasme. Il considérait l'état militaire comme « un insipide métier de machine ». Mais on portait un bel uniforme, un casque à chenille et des bottes à l'écuyère. Et puis enfin, il allait retrouver les chevaux, sa passion, faire valoir ses talents et sa prestance de beau cavalier. A l'en croire, il aurait fait sensation au manège : « On m'y admire, dit-il, les instructeurs n'ont qu'une voix : Bien placé ! A merveille ! Regardez Monsieur ! » Lors de sa présentation, le Prince de Poix qui commandait sa compagnie, se serait exclamé : « Quelle belle taille ! Quelle belle attitude sous l'uniforme !... Marchez, monsieur ! Quelle belle démarche militaire ! Qu'on le reçoive à l'instant ! Il apprendra vite le métier... » Il passa quelques mois en garnison à Beauvais, où, bien entendu, il aurait eu toutes les bonnes fortunes, s'il l'avait daigné. Existence plate et monotone, sans autre évènement que d'avoir accompagné

la chaise roulante du Roi, lors d'une visite que Louis XVIII fit au Louvre. Après quoi, dès le mois de novembre, il s'en revint tranquillement à Mâcon, en congé de semestre.

Il y est repris par des souvenirs sentimentaux et de vagues retours de piété. Mars arrive. Nouveau coup de théâtre ! Napoléon a débarqué de l'île d'Elbe. Rien ne s'oppose à sa marche triomphale. Dans quelques jours il va être à Paris. Au milieu de l'affolement général, que va faire notre jeune garde du corps ? Va-t-il voler à la défense de son Roi ?... D'après ses mémoires et ses confidences, il serait parti, d'ailleurs assez mollement, pour rejoindre sa compagnie. Chemin faisant, il aurait donné un coup d'épée à un officier polonais qui essayait de l'attirer dans le camp bonapartiste. A Paris, défection générale. Le Roi est en fuite. Lamartine, avec ses camarades, l'accompagne jusqu'à Béthune. Là, les Princes les remercient en leur disant : « nous allons hors des frontières de la France. Nous ne vous engageons pas à nous suivre plus loin... » Et les voilà congédiés !

Encore une fois, que faire ? Cernés par des hordes bonapartistes, les gardes de Louis XVIII courent les plus grands dangers. C'est alors que, sous les traits d'un officier de hussards, originaire de Bourg-en-Bresse, parent et ami d'Alphonse de Lamartine, la Providence intervint pour le sauver. Le hussard lui procure un cheval. Il prend

les habits d'un marchand de chevaux et ainsi déguisé en maquignon, un bâton clouté pendu à son poignet par une courroie de cuir, une paire de pistolets cachés dans son porte-manteau, il s'enfuit en direction d'Abbeville. Après un arrêt dans cette localité, où les dames de l'auberge l'accueillent avec tendresse, il arrive à Paris, y passe quelques jours et rallie enfin Mâcon. La situation lui paraît si mauvaise qu'il juge prudent d'émigrer en Suisse, en passant par la Franche-Comté. Là, nouvelles aventures jusqu'au moment où il rentre en France, après le retour des Bourbons. Le 1^{er} août 1815, il a rejoint sa compagnie.

Tout cela est conté par Lamartine, de la façon la plus vivante et la plus pittoresque. Malheureusement, on a pu se demander¹, si tout cela n'avait pas été rêvé, à tout le moins embelli et arrangé, comme l'épisode de Graziella et de Raphaël. Ses mémoires, on le sait, sont très souvent romancés. Or, d'après les archives du ministère de la guerre, le garde du corps « de Lamartine, Alphonse-Marie-Louis », resté dans ses foyers le 19 mars 1815, n'aurait rejoint sa compagnie que le 1^{er} août de la même année. Donc, il n'aurait pas fait le voyage de Béthune, il n'aurait pas accompagné le Roi jusqu'à la frontière.

1. Voir à ce sujet la très intéressante étude du Dr. L. Babonneix : *Lamartine garde du corps* (Paris, G. Doin, 1925), que nous avons suivie pour tout ce récit.

Si l'on peut soupçonner Lamartine d'embellissements, il est difficile de le soupçonner de mensonge. Son récit est tellement circonstancié et si joli ! Il nous révèle un Lamartine bretteur et même déjà orateur, car il aurait harangué ses camarades, sur la place de Béthune, pour les engager à se disperser. Et puis l'intervention providentielle de l'officier de hussard, le déguisement en maquignon, les amabilités des dames de l'auberge. Ce serait dommage d'être obligé de sacrifier tous ces charmants détails !... Pourtant, les documents officiels sont là. De Lamartine (Alphonse, Marie-Louis), parti en congé de semestre en 1814 n'est rentré au corps que le 1^{er} août 1815... Je ne vois qu'une façon de trancher la difficulté : c'est de supposer qu'il a effectivement suivi le Roi jusqu'à Béthune, mais sans se joindre à ses camarades, les gardes du corps, et qu'il a vu la débandade de l'armée royale en simple spectateur. Il était sans doute arrivé très en retard à Paris, avait négligé, dans le désarroi du moment, de se faire porter comme rentré de congé et s'était borné à suivre de loin sa compagnie. Ce Bourguignon positif avait trop de bon sens pour se mêler à des échauffourées inutiles et approuver une résistance qui ne pouvait aboutir à rien.

*
* * *

Dans cette Suisse, où il s'était prudemment réfugié, il eut, cela va sans dire, bien des consolations féminines. Si ce qu'il nous raconte n'est pas du pur roman, il dut à une jeune batelière de Narnier, au bord du lac de Genève, de passer assez agréablement les dernières semaines de son exil.

De retour en France, après un séjour en Savoie, chez son ami de Vignet, il reprend pendant trois mois son service de garde du corps, et, finalement, il démissionne en novembre 1815.

Le voilà pour quelque temps à Paris, en quête d'une place. Mais il ne tarde pas à s'apercevoir qu'il faut décidément renoncer aux sous-préfectures qui sont très demandées : on se rappelle qu'il avait vainement brigué celle de Louhans. Alors il se retourne vers la diplomatie et, en attendant, il espère un emploi quelconque au ministère de l'Intérieur. C'est du moins ce qu'il écrit à son camarade de régiment, Fortuné de Vaugelas : « Je ne crois plus guère aux sous-préfectures... » Mais, toujours par la même malechance, il ne peut rien obtenir. Les ministères lui sont fermés : de guerre lasse et découragé, il revient s'ensevelir à Mâcon. C'est la fin. Il ne voit plus d'autre avenir pour lui que d'être le fermier de son père. Il se range, il se fait une raison, il revient

à la religion, il est, dit-il, « de plus en plus dévot en théorie et le plus possible en pratique ». Le nouveau régime l'exige : il faut être dévot et royaliste, sinon pour réussir, du moins pour vivre tranquille.

Cependant, il se plaint toujours de ses maladies. Cette fois, ce sont des douleurs hépathiques. Le médecin lui conseille les eaux d'Aix. Il s'y rend au mois de septembre 1816. Il y rencontre M^{me} Charles. Et voilà son destin qui rebondit. Ce que son ambition n'avait pu faire, l'amour le fera pour lui. Il va être arraché à sa vie stagnante de provincial et de gentilhomme campagnard. Lancé à Paris dans un monde brillant, où sa maîtresse va le servir auprès de personnages influents, il trouvera enfin sa voie dans les lettres, en même temps que la « carrière » après laquelle il soupire depuis si longtemps, s'ouvrira finalement pour lui.

CHAPITRE II

L'AMOUREUX

La liaison de Lamartine avec Julie Bouchaud des Hérettes, femme de Jacques-César-Alexandre Charles, membre de l'Institut, semble avoir été le grand évènement de sa vie sentimentale. En tout cas, plus de trente ans après, dans *Raphaël*, il s'est efforcé de magnifier cet évènement : il a voulu y voir pour lui une révélation de l'amour, une initiation à un culte inouï, où l'amour et la prière se fondent en une sorte d'adoration perpétuelle. Or la divinité, objet de ce culte tardif, était morte depuis longtemps. Ce bel amour était une création posthume de l'imagination idéalisatrice du grand poète. Mais tel est le prestige de la poésie romanesque qu'on l'a cru sur parole. Les survivants de la génération romantique ne se sont pas demandé de quel amour Alphonse avait aimé Julie. On a accepté, sans y regarder de plus près, le brevet de grand amoureux qu'il se décernait à lui-

même. Comment en douter, devant ces magnifiques témoignages en vers et en prose ? Et d'ailleurs, un homme doué de tels avantages de figure et d'esprit, pouvait-il être autre chose qu'un don Juan ?

*
* *

Que Lamartine ait été beaucoup aimé, qu'il ait reçu d'une foule d'inconnues, des monceaux de lettres et de déclarations d'amour, voire des boucles de cheveux envoyées par de jeunes admiratrices, qu'il ait eu des aventures passionnelles ou galantes un peu partout où il est passé, cela paraît bien incontestable. Mais il me paraît impossible aussi de le considérer comme ayant été volontairement un bourreau des cœurs, un mâle au tempérament exigeant et violent, capable de se laisser prendre lui-même à la passion brutale qu'il inspire. Cet ancien garde du corps, si fier de ses grandes bottes et de son casque à chenille, affectant volontiers un langage et des façons de corps de garde, n'avait rien d'un Lovelace. Tant pis pour celles qui se laissaient prendre à sa jolie figure ! N'oublions pas, en effet, que ce « grand diable de Bourgogne », comme disaient ses camarades de Lyon, ce grand garçon maigre et jaune, dont la pâleur effrayait sa mère, a été un malade pendant toute sa jeunesse, pour ne pas dire pendant toute sa vie. Oui, sans doute, comme nous

l'avons déjà remarqué, il a joué très habilement de ses maladies. Il n'en est pas moins vrai que, dès sa sortie du collège, il a eu des crachements de sang, une faiblesse de poitrine, que les médecins de ce temps-là traitaient par le lait d'ânesse. Il n'est question que de lait d'ânesse pendant toute une période de sa correspondance. Avec cela, des palpitations et des douleurs cardiaques, de la dyspepsie, des engorgements du foie et enfin de l'arthrite et des fièvres perpétuelles. Dans ses moments de grand abattement, il ne parle que de mourir, il est le jeune poitrinaire qui fait ses adieux à la vie et qui rédige son testament littéraire. Au moment de son grand amour pour Julie, il a une obstruction du foie, qui le met dans l'impossibilité de travailler. « Une lettre même, dit-il, est une fatigue pour moi, je suis obligé d'écrire debout. » Ainsi, c'est un malade que Julie allait rencontrer à Aix-les-Bains, un malade qui suivait, comme elle, un traitement, et qui avait à ménager sa santé. Mais peut-être allait-il mieux quand il vint s'installer dans la pension de famille où ils se rencontrèrent. Et puis, en dépit de son foie, Alphonse gardait certainement tout son charme de beau cavalier et de séducteur-né.

Séducteur, il se croit irrésistible. Il a toute la fatuité donjuanesque. Il estime qu'il a droit à l'amour de toutes les femmes. Il trouve cela tout naturel. Lui-même

s'adore sans aucune espèce de fausse modestie. Chez ce beau garçon, nulle délicatesse sentimentale. Il se vante de ses bonnes fortunes auprès de ses maîtresses. Et c'est ainsi qu'il torture la pauvre Julie avec le souvenir de Graziella. Il lui fait lire les vers où il célèbre cette première Elvire. Est-ce seulement pour se disculper des désordres dont on l'accuse qu'il parle de M^{me} Charles à sa future femme ? Est-il vrai que ce soit celle-ci qui lui ait demandé de donner le nom de son ancienne maîtresse à leur petite fille ? Comme c'est invraisemblable et comme ce mélange d'amour conjugal et d'amour libre est déplaisant ! Il parle de ses maîtresses à sa femme. Il laisse traîner ses lettres d'amour. Il n'est pas fâché que ses nouvelles élues ou ses vieilles protectrices s'en éblouissent. Comment se fait-il, par exemple, qu'une lettre de Julie soit tombée entre les mains d'une amie de Hyde de Neuville, qui, longtemps après, crut devoir la restituer à Lamartine ? On suppose que ce fut sur les indications de M^{me} de Montcalm, une protectrice d'Alphonse au temps de sa jeunesse. Quel besoin avait-il d'étaler ses amours chez les vieilles dames, ou les dames mûres ? Mais comment s'étonner qu'il exhibe ses maîtresses quand il s'exhibe lui-même avec tant de complaisance ? Que n'a-t-il pas dit de sa beauté, — et de la beauté de tous les siens, son père, sa mère, ses sœurs, sa petite Julia ? Celle-ci est un

ange tombé du ciel. Ses sœurs sont des vierges de Raphaël. Sa mère a un port de déesse. Son père est un modèle de dignité et de robustesse viriles.

Alphonse était trop beau pour s'intéresser beaucoup aux autres. Il ne pouvait que s'aimer ou se laisser aimer. Ajoutons qu'il avait de trop hautes ambitions pour ne pas leur sacrifier les faiblesses de l'amour. Ce qu'il rêvait, ce qu'il désirait, était bien au-dessus de l'amour. Cet ambitieux a su de bonne heure ce qu'il voulait. Avant même d'avoir vingt ans, il écrivait à son ami de Virieu : « Pourquoi avons-nous tous deux ce je ne sais quoi dans l'âme, qui ne nous laissera jamais un instant de repos, avant que nous l'ayons satisfait ou étouffé ? *Est-ce un besoin d'attachement et d'amour ? Non, j'ai été amoureux comme un fou et ce cri de ma conscience ne s'est pas tu. J'ai toujours vu quelque chose avant et au-dessus de toutes les jouissances d'une passion, même vraie et pure. Est-ce l'ambition ?* Pas tout à fait. Je sens que pauvre comme Homère et persécuté comme le Tasse, pourvu que j'eusse un ami et que je travaillasse à connaître ce que mon esprit veut savoir, à satisfaire en un mot ce besoin de tout voir, de tout observer, peut-être même de le peindre, je serais heureux... *Il n'est qu'un vrai malheur, c'est de ne pas satisfaire tous les besoins de notre âme et de notre esprit, toutes nos facultés en un mot...* » Plus tard,

son désir d'action, qui se muera bientôt en appétit du pouvoir, se précisera et s'ajoutera à toutes ces belles ambitions. C'est un programme magnifique. Il aspire d'abord aux joies de la connaissance, à l'exaltation métaphysique et religieuse. Savoir, voir, voyager, observer, être capable de peindre ce qu'il a vu, être un grand artiste, un grand écrivain, voilà ce qu'il rêve, ce qui lui paraît un besoin supérieur à tout. Que pèse l'amour humain en regard de telles ivresses ! Vers le milieu de sa vie, il confondra l'adoration avec l'extase amoureuse. Ce qu'il verra dans une femme aimée, comme dans les beautés du monde physique, dans la nature enfin, c'est un reflet de Dieu. C'est Dieu qu'il adore sous les espèces sensibles. Il a le sens de l'adoration bien plus qu'il n'a de tendresse. Et ainsi il ne s'attache à aucun être en particulier, puisque Dieu resplendit en tous. Son ami Guichard de Bienassis, qui semble avoir été une bonne âme sentimentale, le déclarait incapable de tout attachement. Et bien qu'il ait beaucoup abusé des larmes dans ses vers et dans tous ses livres, je ne suis pas trop surpris de lire dans les souvenirs de Lacretelle, cet aveu qui donne à penser : « *Je ne l'ai jamais vu pleurer* ». Au fond, il était trop poète, trop homme de lettres, pour aimer vraiment autre chose que son œuvre, trop politicien pour aimer autre chose que le pouvoir et ses ambitions. Il n'est pas sûr qu'il ait aimé ses maî-

tresses plus que ses chevaux et ses chiens.

Cela n'empêche qu'il s'est battu les flancs désespérément pour se donner à lui-même l'illusion de l'amour. Il céda à l'entraînement. On doit avoir au moins une passion, et, si possible, une grande passion. Cela fait bien aux yeux du monde. Cela fait encore mieux en littérature. Quelle gloire que de créer un type idéal d'amoureuse, que d'imposer à la mémoire des hommes une Laure ou une Béatrice ! Lamartine jeune se contenterait même d'une Eléonore comme celle de Parny. Mais le romantisme passionnel, avec ses frénésies déclamatoires, va bientôt le saisir et ce sera pour la vie. Sexagénaire, il sera encore sous le coup de l'émotion qui le souleva à sa première lecture de *La Nouvelle Héloïse* et dont il fit part à de Virieu : « Quel livre ! Comme c'est écrit !... C'est le meilleur que nous puissions lire, celui qui est le plus capable d'inspirer des sentiments nobles et vrais. Tâche de le découvrir au Grand-Lemps et lis-le. Tu ne t'ennuieras certainement pas, quoi qu'on dise. La critique fait pitié, quand on lit une ou deux pages de feu. Je voulais me réserver la volupté que j'éprouve en le lisant pour le temps où j'aurais été à la campagne. Mais je n'ai pu modérer mon impatience et je suis au cinquième volume, sans m'être arrêté un instant... Je voudrais être, pendant que je le lis, amoureux comme Saint-Preux, mais surtout je voudrais écrire comme Rous-

seau... » On frémit, quand on songe que cette déplorable littérature a été pour lui un modèle et qu'elle a vicié toute sa sentimentalité amoureuse. Avant tout, ce qu'il y voit, ce sont des effets de style : (je voudrais écrire comme Rousseau). Cette phraséologie éperdue s'est étalée plus tard dans son *Raphaël*. Et c'est ce manque de sincérité, ce mélange de rhétorique et de vague religiosité, et peut-être, pour cette fois, d'amour vrai, qui rend ce livre si déplaisant. Lamartine avait fini par s'en rendre compte lui qui avouait, paraît-il, à Emile Ollivier : « *Raphaël* est le plus mauvais de mes romans parce que ce n'est pas vrai ». Et pourtant il est certain qu'il a aimé Julie, et sans doute aussi Graziella... comme il savait aimer.

*
* *

Il ne faut donc pas chercher la vérité dans ce livre, non plus que dans ses *Confidences* et ses *Mémoires*, qui sont, d'un bout à l'autre, romancés. Essayer de démêler, dans cette prose romanesque, la part du vrai et du faux, c'est s'exposer à s'égarer, à prendre la fantaisie pour la réalité. Il convient d'en faire à peu près complètement abstraction, quand on étudie Lamartine amoureux. Comment croire à ses prétendues confidences, lorsqu'il nous dit, à propos de l'aventure de Graziella : « Je partis

pour Naples vers les derniers jours de mars ? » Or ses propres lettres nous prouvent que, parti de Rome, il est arrivé à Naples fin de novembre 1811. Il continue : « arrivé le 1^{er} avril, j'y fus rejoint quelques jours plus tard par un jeune homme de mon âge, avec qui je m'étais lié, au collège, d'une amitié vraiment fraternelle. Il s'appelait Aymon de Virieu... » En réalité, — et toujours d'après la correspondance de Lamartine, — Virieu arriva à Naples à la fin de janvier 1812, c'est-à-dire environ deux mois après son ami. Et celui-ci d'ajouter par on ne sait quelle coquetterie : « Mon ami avait vingt ans, j'en avais dix-huit ». Erreur encore. Alphonse allait avoir vingt et un ans, tandis qu'Aymon en avait vingt-trois.

Pour quiconque cherche simplement l'humble vérité, il va de soi qu'on ne saurait faire état de récits qui ne tiennent aucun compte ni des faits ni des dates.

*
* * *

L'aventure de Naples a eu pour préambule quelques passionnettes, auxquelles il se mêle toujours beaucoup de littérature. C'est sous le signe d'Ossian que le futur chantre d'Elvire s'éprit de la jeune Lucy L. sa voisine de campagne. Et c'est sous le signe de Rousseau et de *La Nouvelle Héloïse*, qu'il s'amouracha d'une M^{lle} P., jeune fille de Mâcon, chaperonnée par une mère qui

ne badinait point avec les convenances. De son côté, la famille d'Alphonse considérait comme une mésalliance un mariage avec cette petite bourgeoise. Les oncles et les tantes déclarèrent que cela ne se ferait point. Alors, l'amoureux désespéré s'épanche dans le sein de Guichard de Bienassis, amoureux lui-même et qui comprendra son désespoir. Il lui écrit à la date du 1^{er} février 1811 : « Oui, mon ami, voilà mon déplorable état depuis deux mois à peu près : pas un ami, pas même une ligne de mes amis pour me consoler, livré à moi-même, me nourrissant de désirs inutiles et de rêves impossibles !... ayant trop souvent devant les yeux le séduisant objet d'un amour, qui ne me mènera qu'à des soupirs et à des larmes... » Deux mois plus tard : « J'aime pour la vie, je ne m'appartiens plus, et je n'ai nulle espérance de bonheur, quoiqu'étant payé du plus tendre retour. Tout nous sépare, quoique tout nous unisse... » Mais ce bon Bourguignon voit aussi le côté utilitaire de son aventure sentimentale : « Si je ne puis rien obtenir qui me donne l'espérance prochaine d'une honnête et libre aisance, j'entre définitivement au service et j'essaie de me faire tuer, ou du moins d'acquérir un grade, qui puisse me faire vivre sans d'autres secours, ma femme ayant elle-même une fortune assez considérable pour elle, trois ou quatre mille livres de rentes comptant et cinquante mille écus assurés. Je dis *ma femme*, parce

que je la regarde comme telle et que rien au monde ne peut nous séparer... »

Il parle de se faire tuer. Il avait déjà parlé ailleurs de prendre une résolution tragique. Il déclare à Virieu qu'il est las de la vie. Littérature rousseauiste que tout cela ! Deux mois passent encore. Et cet amant désespéré annonce, d'un cœur léger, et sur un ton des plus guillerets, qu'il part pour l'Italie : « La première lettre que tu recevras de moi, écrit-il à Guichard, sera datée de Rome ou de Florence... Je vais, avec une jeune femme et son mari, parcourir ce vieux théâtre de la gloire et des arts. Une occasion charmante s'est offerte, ma famille l'a saisie, et, dans quinze jours, je quitterai ma famille et la France pour des pays nouveaux. Nous voyagerons en poste... »

Voilà qui va fort bien. Mais que devient M^{lle} P. dans tout cela ? Alphonse ne s'en met pas en peine : « ce soir, dit-il à Virieu, je vais annoncer mon triste départ. Que de larmes vont couler ! Combien j'aurai d'assauts à soutenir pour ne pas me dédire ! *Mais j'ai du cœur, et toutes les Armides de ma patrie ne retiendront pas un preux chevalier qui va courir les aventures et voir tout ce qu'il y a eu et tout ce qu'il y a encore de beau et de grand dans le monde...* » Il est difficile de s'en tirer avec plus de désinvolture : il y a souvent du comique dans la conduite de ce grand lyrique. Pauvre M^{lle} P. !...

N'oublions pas, d'ailleurs, que, pour la famille du voyageur, il ne s'agissait pas du tout de lui faire voir, en Italie, « ce qu'il y a de beau et de grand dans le monde ». On voulait sans doute lui faire rompre un projet de mariage qu'on estimait impossible. Mais la grande raison paraît bien avoir été la préoccupation de le soustraire au service militaire. La campagne de Russie est proche. Mme de Lamartine la mère nous a déjà confié ses craintes au sujet des recruteurs impériaux, qui pourraient bien être tentés par la belle taille d'Alphonse. Et nous avons déjà vu que ces mêmes craintes ont influé sur la date de sa rentrée en France. Au printemps de 1812, il ne s'y décidera que sur une lettre rassurante de son père.

Mais, aux yeux de ses amis, il s'évertue à sauver la face. Il finira même par se persuader qu'il ne voyage que pour se consoler de ses chagrins d'amour. D'un bout à l'autre de l'Italie, il promènera une âme mélancolique. Devant les grands spectacles de la nature et ce qu'il appelle « le théâtre de la gloire et des arts », il portera son cœur en écharpe. Et cela lui composera, pense-t-il, une belle attitude romantique. A Naples même, au moment où il va rencontrer Graziella, il écrira à Guichard : « Pour moi, mon ami, je traîne, je promène, je berce par toute l'Italie mes ennuis déchirants. Quelquefois, ils paraissent s'endormir un instant, mais ils se réveillent bientôt avec

plus de force. Je suis comme un malade à qui la force de la douleur en ôte parfois le sentiment, mais qui revient, trop tôt pour lui, à la souffrance et à la vie ».

L'ami, qui connaissait son Alphonse, qui le croyait incapable d'attachement, ne dut pas être fort surpris de ce qui allait arriver.

*
* *

Qu'avait fait Lamartine, à Livourne et à Rome, pendant l'été et l'automne de 1811 ? Ses mémoires sont trop fantaisistes pour qu'on puisse en déduire quoique ce soit de positif, bien qu'ils paraissent, ça et là, très proches de la vérité. Ce qui semble certain, c'est que sa première impression ne fut pas très bonne. Nos armées occupaient l'Italie. Rome était un chef-lieu de département français. On juge, d'après cela, des dispositions des Italiens à notre égard, et l'on comprend fort bien notre voyageur écrivant à Virieu : « Ah ! le triste pays que l'Italie, si on veut y vivre avec les vivants ! Aucune politesse, aucune prévenance, personne qui réponde aux vôtres. Voilà du moins ce que j'ai vu jusqu'à Bologne. Quand je trouve un Français, je l'embrasserais volontiers. Je parle à tous nos soldats que je rencontre, ils sont plus aimables qu'un seigneur italien... » Il n'a pas l'air de se rendre compte de la situation. Et comme tout bon Fran-

çais, il est persuadé qu'il suffit de se présenter, le sourire aux lèvres, pour conquérir tous les cœurs, et cela en dépit de toutes les sottises ou de toutes les violences commises par nous à l'égard de l'étranger.

Quoi qu'il en soit, il ne se plut réellement qu'à Naples, où régnait Joachim Murat, beau-frère de l'Empereur, et c'est là qu'il eut une liaison plus ou moins sérieuse, qu'il a tellement embellie plus tard qu'on ne sait plus du tout ce qu'il faut en croire.

D'après sa correspondance, — unique source à peu près sûre, — il y arriva au commencement de décembre 1811. Dans ses Mémoires, il prétend que, chemin faisant, il faillit être arrêté, peut-être tué par des brigands : cela est bien possible. Quel dommage qu'on se défie toujours de son imagination et qu'on se rappelle invinciblement ces mots révélateurs griffonnés par un de ses camarades sur son dictionnaire de collégien : « *Lamartine, diseur de contes* » !... Arrivé à Naples en décembre, il en partit dans le courant, peut-être au début, du mois de mars suivant. Il y aurait donc séjourné un peu plus de trois mois seulement et non, comme on pourrait le penser d'après *Graziella*, près d'une année entière.

Il descend d'abord dans un hôtel garni, tenu par une Française, une M^{me} Josse, à *Monte-Oliveto, vicolo di donna Albina*. Faut-il le croire lorsqu'il nous dit dans ses Mémoires qu'il descendit d'abord dans

un hôtel plus reluisant, celui du *Fiorentino*, près de la rue de Tolède ? Les deux sont parfaitement possibles. En tout cas, il semble avoir été immédiatement enthousiasmé par Naples. Il écrit à Virieu, qu'il veut y attirer : « Tu ne verras rien au monde de plus beau que le golfe de Naples et de plus bruyant que cette ville... » Et ailleurs : « les mots me manqueraient pour te décrire cette ville enchantée, ce golfe, ces paysages, ces montagnes uniques sur la terre, cet horizon, ce ciel, ces teintes merveilleuses. Viens-y vite !... » Pour lui, il commence par passer un mois tout entier à courir, à battre les rues et les environs de Naples : Baies, Pouzzole, la Solfatare. Il se vante d'avoir organisé une partie au Vésuve avec des « dames napolitaines » (?). Plus tard, il y serait retourné avec une de ses connaissances de Rome, le baron de Humboldt, diplomate prussien, — bien supérieur, nous assure-t-il, à son frère Alexandre, l'auteur très surfait du *Cosmos*. Il s'intéresse à une éruption du fameux volcan, il descend dans le cratère, il y déjeune, dit-il, il en rapporte de curieuses observations. Naturellement, il visite Herculanium et Pompéi... Toutefois, il convient de noter que, dans ses lettres, il n'est nullement question du baron prussien et qu'il prétend être monté seul au Vésuve...

« Je suis solitaire, écrit-il à Virieu, à la fin de décembre, je vis seul, partout seul,

avec mon domestique et un guide ». Mais, comme il jette l'argent par les fenêtres et qu'il est à sec, — ce sont ses propres expressions, — dès le milieu de décembre, nous sommes bien forcés de le croire lorsqu'il nous avoue, dans ses mémoires, qu'il se mit à jouer et qu'il prit même des leçons, auprès d'un individu, rencontré dans un tripot et qui lui enseigna l'art de guider la fortune. L'enfant prodigue n'en manifeste nulle vergogne. A la fin du même mois de décembre, il écrit à Virieu : « Je me trouve, en ce moment-ci, sans le sol et avec des dettes, à Naples. Je ne pourrais pas en partir si je ne trouvais ici une âme charitable, qui eût la complaisance de me prêter quelques ducats. Je ne sais trop si je les trouverai. Je m'endors là-dessus et fais une dépense de fol en attendant. Tu ne saurais croire à présent à quel point je porte l'insouciance et l'imprévoyance. Je deviens un vrai lazzarone. Je dors, je ne fais rien, rien du tout. Je lis à peine des bêtises que j'ai lues cent fois. Je ne vais ni dans la société, ni même aux théâtres... »

Dans ces conditions, il n'est pas surprenant qu'au début de janvier, il ait accepté l'hospitalité que lui offrait un ami de sa famille, M. Daresté de la Chavanne, un Lyonnais, alors directeur de la manufacture de tabacs de Naples. Sa mère lui avait donné pour ce haut fonctionnaire une lettre de recommandation, dont il s'abstint pru-

demment d'user pendant le premier mois de son séjour, afin de garder sa liberté. Chez M. Dareste, il se doutait bien qu'il allait être en surveillance. Mais sans doute n'avait-il plus de quoi payer son hôtel.

Il se trouve là dans un milieu un peu étrange, du moins s'il faut l'en croire. Ce M. Dareste était un homme d'une cinquantaine d'années, encore frais et gaillard et de joyeuse humeur. Il avait laissé sa femme à Lyon et vivait à Naples en célibataire entre une intendante nommée Antoniella, qui habitait et mangeait avec lui et une jeune Procitane dont les fonctions dans la maison ne paraissent pas très bien définies : celle qui devait être l'héroïne de *Graziella*. Que faisait là cette jeune fille ? Protégée par Antoniella, bonne fille serviable, elle était censée apprendre le français chez M. Dareste, « pour servir un jour d'interprète entre l'administration et les directeurs, nos compatriotes ». Elle était aussi l'intermédiaire entre le maître de maison et la domesticité, à qui elle traduisait ses ordres. Tout cela n'est pas très net, ne s'explique pas très bien, et, tranchons le mot, paraît un peu invraisemblable. On ne se représente guère un haut fonctionnaire comme celui-là, vivant entre deux ouvrières de sa manufacture, car Antoniella et Graziella n'étaient pas autre chose, la dernière recevant, nous dit Lamartine, une paie de cigarière. Ce qui surprend surtout, c'est de

les voir toutes les deux installées à sa table et en familiarité avec lui.

Quoi qu'il en soit, il est certain que notre joueur décavé trouva un gîte à la Manufacture des tabacs installée dans un ancien couvent qui s'appelait *San Pietro Martire*. Il y eut une chambrette donnant sur la mer et communiquant avec la terrasse par un petit escalier. Ce serait Graziella elle-même qui aurait conduit le jeune voyageur dans sa chambre et qui aurait rangé ses effets dans l'armoire. « Je me figurais, dit-il dans ses mémoires, que c'était une de mes jeunes sœurs qui me recevait dans la maison, au retour d'un long voyage ». Singulier rapprochement ! Mais Lamartine a toujours été étranger à certaines pudeurs. Que se passa-t-il entre eux ? Cela se devine assez. Toutefois, il serait imprudent de vouloir préciser. Les prétendues confidences du poète, même interprétées, ne pourraient que nous conduire à un autre roman ! Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y eut entre eux plus que l'échange d'une fantaisie réciproque. Il est probable que le jeune Français fut aimé d'amour par la Procitane. Quant à lui, il l'a avoué plus tard : « j'étais de glace et elle était de feu ». Mais une héroïne de roman doit mourir d'amour. Est-il vrai que Graziella serait morte de son abandon ? Le romancier tend à nous le faire croire. Peut-être que la plate vérité est dans cette réponse brutale qu'il fit un jour à Lacre-

telle, lequel voulait savoir la suite de son aventure avec la petite Napolitaine : « Elle s'est mariée et elle a eu beaucoup d'enfants ! »

Mais comment admettre qu'à ce moment-là, lorsqu'il se laissait aimer par Graziella, il ait encore pensé à M^{lle} P., sa grande passion mâconnaise ? Evidemment, ce n'était pas très convenable de la tromper ainsi avec une cigarière, surtout après avoir affiché une telle adoration pour elle et un tel désespoir d'amour. Mais ses scrupules, s'il en eut, ne durèrent pas longtemps. Il aurait reçu préalablement, de Mâcon, une lettre qui tranquillisa tout à fait sa conscience : on lui annonçait que sa Dulcinée se mariait. Et ainsi il était libre. Quelle chance !...

* * *

L'idylle nouvelle était vraisemblablement commencée, lorsqu'Aymon de Virieu vint rejoindre à Naples son ami Alphonse. D'après la correspondance de celui-ci, il y serait arrivé fin de janvier et il aurait passé avec lui tout le mois de février. Au début de mars, il repartit probablement pour Rome, en tout cas il quitta Lamartine, puisqu'il dut revenir en poste à Naples pour arracher son ami à sa Procitane. Tel est du moins le récit que le romancier nous donne et que confirme le mémorialiste. Il est possible que la famille avertie par

M. Dareste, peut-être par Virieu lui-même, se soit inquiétée des débordements d'Alphonse et qu'elle ait chargé cet ami fidèle de le ramener, à tout prix, au bercail.

Ce que nous savons certainement, c'est que Virieu, malade, ou indisposé, se trouvait à Rome au mois d'avril. Alphonse était à Florence, indisposé lui aussi, mort de fatigue et fiévreux comme d'habitude. On le trouve changé, « maigre et jaune ». Mais il se délecte à respirer aux bords de l'Arno un air plus pur qu'à Rome et à Naples. Son grand souci est de savoir s'il va rentrer en France, au risque d'être enrôlé malgré lui par les recruteurs de « Buonaparte ». Son père lui conseille la prudence. Finalement il part pour Milan. Les nouvelles sont meilleures. On lui écrit qu'il peut revenir sans crainte, tant et si bien qu'il va retenir sa place sur la diligence du Simplon, après avoir passé douze ou treize jours dans un excellent hôtel, où il a été traité « divinement ». Il a eu le temps d'écrire des vers, qu'il déclare excellents, non pas des vers d'amour, mais une satire ! Il a pris, dans ce bon air, un appétit d'enragé. C'est lui qui le dit : « on m'apporte dans ma chambre un excellent bouilli, un succulent rôti, un fricandeau et des champignons assaisonnés d'un mauvais vin de Lombardie, mais qui est du nectar auprès du vin de Rome. Je mange tout. Il est vrai que, depuis que je t'ai quitté, je n'ai eu que dix ou douze indi-

gestions, mais je n'en ai que plus faim... »
Les bonnes dispositions que voilà !

Arrivé à Lausanne, après avoir voyagé avec une « aimable et grosse Suisse », il écrit à Virieu, resté toujours à Rome : « Quel pays, mon ami, quelle vallée, quelles montagnes, quels horizons, quelles délicieuses collines ! Comme tout cela réveille dans l'âme ce *vague désir* d'amour et de bonheur qui nous tourmente ! » Ainsi Naples est bien oubliée et, s'il se souvient encore de Graziella, ce n'est plus qu'un vague *désir d'amour*. Devant ces francs aveux, comment relire *Le premier regret* :

Mon cœur est plein : je veux pleurer !...

*
* *

Le voilà rentré en Bourgogne au début de l'été de 1812. Et sa vie de stagnation, de vaines agitations et de stériles tentatives littéraires, va recommencer pendant de longues années encore, — jusqu'en 1820 environ, jusqu'à son mariage et à son départ pour Naples en qualité d'attaché d'ambassade.

[Comme toujours, il aspire à secouer le joug de sa famille. Il rêve de se marier pour faire une fin. Ses ambitions sont devenues des plus modestes : un emploi quelconque, une sous-préfecture, un poste diplomatique, une femme qui lui apporte trois mille francs

de rentes. Et puis le démon de la littérature le reprend. Il se persuade de plus en plus que c'est un moyen de parvenir, à tout le moins de gagner de l'argent. En 1813, il est élu membre de l'académie de Mâcon, sous les auspices de son oncle, membre très actif de cette compagnie. Il élucubre des tragédies. Il jure « d'employer sa vie » à écrire un grand poème épique sur Clovis. Il court de Milly à Montculot, de Montculot à Paris. Au milieu de tout cela, il ne cesse de se plaindre de ses maux. Il gémit sur sa poitrine et sa gorge, sur ses fièvres, ses maux d'estomac, son foie : « Je me vois décliner peu à peu ! » écrit-il à son ami Virieu. Et la cantilène continue, même lorsqu'il est garde du corps, en garnison à Beauvais, où il se plaint encore et toujours de ses fièvres, en même temps qu'il se déclare « presque amoureux de la fille d'un charpentier », son voisin.

Après les Cent-jours, sa fuite en Suisse, son séjour à Narnier, il vient faire un tour à Paris, en solliciteur comme d'habitude. Il y retrouve Virieu, qui sollicite, lui aussi, un poste diplomatique. Virieu est nommé secrétaire d'ambassade au Brésil. Les deux amis vont être obligés de se séparer. Alphonse lui écrit : « J'ai éprouvé pour la première fois, en te perdant, une douleur véritable, semblable à celle que les amants éprouvent en quittant une maîtresse. Elle m'a même ôté tout à fait mon excellent appétit et je

n'exagère rien en te disant que je n'ai pas encore pu dîner depuis ton départ... » L'amitié lui inspire des accents certainement moins magnifiques, mais beaucoup plus sincères; que l'amour.

Virieu parti, il sent qu'il perd son temps à Paris. Le voilà de retour à Montculot où il se met à versifier avec rage : « Je me suis jeté avec une fureur nouvelle dans le sein des Muses... J'ai attrapé dans leur commerce trop vif un mal de foie, qui m'a fait beaucoup souffrir... » Le médecin lui découvre une obstruction du foie et l'engage à aller faire une cure à Aix-les-Bains. Rien ne pouvait sourire davantage à Alphonse, qui commence à combiner des projets de voyages et qui, finalement, se met en route pour Aix, où il arrive vers la fin d'août de 1816.

Une autre malade l'y attendait, sans le savoir, depuis plusieurs semaines. Serait-ce, cette fois, pour l'un et l'autre, le coup de foudre de l'amour ?...

*
* * *

Celle qui allait partager le poétique pseudonyme d'Elvire avec une petite cigarière de Naples s'appelait de son vrai nom Julie-Françoise Bouchaud des Hérettes. On a discuté sur la date et le lieu de sa naissance. Il semble établi aujourd'hui qu'elle était née en 1784, à Paris, de parents originaires de

la Martinique. Elle n'était donc pas précisément créole, comme Lamartine l'a peut-être cru, mais née d'une famille martiniquaise, originaire de Nantes. D'une santé fragile, peut-être phtisique de naissance (c'est ce qu'on appelait alors une maladie de langueur), elle avait épousé en 1804 Jacques-César-Alexandre Charles, membre de l'Institut et physicien distingué, qui avait eu un moment de célébrité lors des premiers essais d'aérostation. Lorsqu'il se maria avec Julie Bouchaud, cet époux débonnaire avait 58 ans : il était encore fort gaillard, et ses portraits de jeune homme donnent de son physique une idée plutôt avantageuse. Ce n'était donc pas le vénérable vieillard, qu'on serait tenté d'imaginer d'après le *Raphaël* de Lamartine. En 1816 il avait 70 ans : ce qui n'est pas encore l'âge de la décrépitude.

M^{me} Charles, qui habitait depuis quelque temps le Palais de l'Institut, avait un salon où se coudoyaient quelques-unes des principales notabilités littéraires, scientifiques, ou politiques de ce temps-là. Elle avait des relations assidues et d'un caractère vaguement sentimental avec le grand théoricien catholique et royaliste de la Restauration, le vicomte de Bonald. Elle était du dernier bien avec la famille du baron Mounier, conseiller d'Etat et directeur des bâtiments, elle recevait le comte Lainé, député influent et bien en cour, le comte de Rayneval, haut

fonctionnaire des Affaires étrangères. Sans être précisément une quémandeuse, Julie Charles était une protectrice on ne peut plus zélée pour ses amis : il en est resté des preuves. Était-ce bonté naturelle, ou tendre intérêt pour des jeunes gens, à qui cette malade ne pouvait guère témoigner autrement ses sympathies ou ses inclinations ? Certaines personnes la trouvaient coquette et même volage. Les quelques lettres d'elle qu'on a conservées, en dehors de ses lettres d'amour, témoignent plutôt d'une âme délicate et bonne, capable d'un réel attachement et empressée à rendre service. Quant à ses portraits, ils sont, comme toujours, contestés. Celui qu'on peut voir à Saint-Point, n'est qu'une miniature représentant une petite dame coiffée d'un chapeau-tonnelet et assez généreusement décolletée. Le vieux Scarron qui vantait à ses amis les yeux fripons et le beau corsage de sa jeune épouse, la future M^{me} de Maintenon, lui eût trouvé une assez jolie gorge et des yeux qui semblaient annoncer un cœur capable des plus beaux désordres.

Cette languissante jeune femme se trouvait à Aix, sans doute depuis le début de juillet. On nous dit qu'elle avait quitté Paris depuis le 27 juin et qu'après un arrêt à Genève, elle s'était installée à Aix, dans une pension de famille tenue par un médecin de la localité. Autant qu'on peut faire état du roman de Lamartine, elle était sa

voisine d'appartement : une porte les séparait. Alphonse, malgré son foie malade, était toujours le beau cavalier que ses chefs admiraient au manège de Beauvais. Et Julie, sous ses châles de poitrinaire, isolée et mystérieuse, était certainement une bien troublante et touchante figure. Ce qui devait arriver arriva, et cela ne traîna point. Si les calculs auxquels les critiques se sont livrés sont exacts, Lamartine arrivé à Aix à la fin d'août, aurait vu sa voisine de chambre repartir pour Paris dans la seconde quinzaine de septembre ¹. Ainsi l'idylle aurait duré quinze jours, préliminaires compris. Les amants brûlèrent les étapes : il est difficile vraiment d'être plus expéditifs.

Hâtons-nous d'ajouter que tout cela est fort sujet à caution. Nous en sommes réduits, du moins jusqu'ici, à des documents incomplets ou insuffisants, tendancieusement interprétés, très souvent non datés, ou datés arbitrairement et après coup. Le plus sûr moyen de se tromper est de rapprocher ces documents du texte de *Raphaël* et d'essayer d'en tirer des conclusions, qui ne résistent pas à l'examen, ou qui nous laissent devant un dédale de contradictions. La correspondance de Lamartine elle-même présente une grande lacune entre le 28 juin et le 8 décembre 1816, de sorte que tout l'épisode amoureux en est absent. D'après les lettres

1. C'est ce qu'affirme Léon Séché ; *Lamartine de 1816 à 1830*, p. 94.

que nous possédons, tout ce qu'on peut affirmer, c'est que Lamartine se proposait d'attendre jusqu'au mois d'août pour prendre une décision au sujet du traitement de sa maladie de foie, — et qu'il a dû revenir d'Aix, en compagnie de son ami Louis de Vignet, qui l'y avait accompagné, probablement dans la seconde quinzaine d'octobre, puisqu'il passa tout le mois de novembre à Mâcon et à Milly, toujours avec Vignet.

Si Lamartine est arrivé à Aix, fin d'août, ou commencement de septembre, — et non le 30 septembre, comme le dit le *Manuscrit de ma mère*, très probablement corrigé¹, — il n'y est guère resté qu'un mois et demi, puisqu'il en est reparti dans la seconde quinzaine d'octobre. Quant au départ de Julie, les dates proposées paraissent fort problématiques. En tout cas l'idylle fut brève : cinq ou six semaines tout au plus.

*
* * *

Nous ne savons rien sur l'aventure elle-même. Nous ne pouvons qu'essayer d'imaginer les deux personnages l'un en face de l'autre : Alphonse, vingt-six ans, dans toute la vigueur et l'épanouissement de la jeunesse, en dépit de ses maux passagers, — Julie trente-deux ans, peut-être trente-quatre, la démarche lasse, la figure quelque

1. Voir note à la fin du volume, p. 419.

peu fanée par la maladie, une femme mûre, qui bientôt n'aura plus d'âge, mais une parisienne devant ce provincial, et qui a du monde, des relations brillantes dans les milieux politiques et littéraires, qui a du charme, qui sait causer et qui enfin est la femme d'un homme presque illustre. On conçoit l'éblouissement de notre Mâconnais. Non seulement on causa, mais on sortit ensemble, on fit la classique promenade en barque... J'incline à croire qu'il n'y eut pas siège en règle de la part du jeune homme, mais, de part et d'autre, surprise des sens, surprise sentimentale. Voilà ce que c'est que de se promener en barque, le soir ! La fameuse strophe dite du « baiser » supprimée dans *Le Lac*, semble bien autoriser cette interprétation. Et Lamartine lui-même a confié plus tard à ses familiers que ce baiser n'avait rien eu de platonique : « mes bras, disait-il à Lacretelle, ne se sont pas refermés sur le vide ».

Pourquoi M^{me} Charles, après avoir goûté ces délices, eut-elle l'air de fuir son jeune ami, en le quittant si vite pour rentrer à Paris ? On dit que son mari, malade lui-même, la rappelait. Il est probable qu'elle eut peur du scandale. Comment garder secrètes des relations de ce genre dans une pension de famille ? Mais ne multiplions pas les conjectures : nous ne savons rien de certain sur ce qui s'est passé entre eux après comme avant le baiser. Une seule lettre de

Lamartine à Virieu, datée du 8 décembre 1816, c'est-à-dire trois mois après la rencontre, paraît contenir une allusion à l'aventure d'Aix. Virieu est à Paris. Il vient de rentrer inopinément du Brésil, avec son ambassadeur : « Serait-il possible ? lui écrit Alphonse. Je lis le journal, et je vois « M. le duc de Luxembourg et sa suite... » Je brûle d'impatience de t'aller embrasser... Rien n'a changé en bien dans ma position pendant ces huit mois. *Mon cœur seul a changé, hélas ! il était plus heureux à ton départ.* Je viens des eaux d'Aix pour un mal de foie qui me ronge encore... »

Que déduire de ces phrases volontairement un peu vagues ? C'est que, dans sa solitude de Mâcon ou de Milly, il s'est mélancolisé au souvenir de l'absente. Mais ces chagrins d'amour ne paraissent pas peser très lourd en regard de ses soucis d'avenir, qui sont toujours sa grande préoccupation : « Maintenant, ajoute-t-il, je ne suis ni bien ni mal, *soupirant après une place quelconque*, comptant aller très incessamment à Paris pour tenter de nouveau cette fortune-là, plus empressé encore d'y courir pour t'embrasser... Ah ! mon ami, que parles-tu d'oubli ! Tu ne sauras jamais à quel point tu m'es nécessaire, à quel point j'ai été accablé de ton absence, de ce vide affreux autour de moi. Tout m'était égal, je ne vivais plus qu'à demi. Car, entre nous soit dit, il n'y a que toi pour moi ! *Le reste*

n'est pas parfait. Ce n'est plus cette consanguinité naturelle, cette parenté véritable comme entre nous deux. Il n'y a que nous sur une certaine ligne, le reste ne vient que bien loin après, je l'ai trop senti... » Il écrit cela, trois mois après avoir tenu Julie dans ses bras. On tremble que le « reste » qui vient bien loin après l'ami si cher, ce ne soit Julie elle-même...

D'ailleurs, a-t-il le loisir de penser beaucoup à elle ? Il faut qu'il se débrouille avec ses paysans et il rêve toujours d'être sous-préfet : « ah ! trouve-moi, à dix, à vingt, à trente lieues de Paris, une sous-préfecture. Ou bien sois envoyé en Italie et emmène-moi avec toi, — *avec appointements*, entends-tu ?... » Il est donc prêt à partir bien loin, en province, à l'étranger, s'il le faut, en tout cas, loin de Julie. Et il suggère à Virieu une ruse pour hâter son voyage de solliciteur à Paris : « Écris-moi dans ta première lettre que tu pourras peut-être m'être utile, m'aider à me caser dans quelque bonne sous-préfecture. Cela engagera beaucoup mon père à me donner les moyens d'y aller en effet... » D'avance, la vision de Paris le transporte et aussi la joie de retrouver Aymon : « Mon Dieu, mon Dieu ! que ne suis-je dans la cour de l'hôtel Richelieu, que n'allons-nous dîner chez Doyen, et, tout en achevant la bouteille de vin Rosey, que ne sommes-nous les pieds dans le feu, à nous dire nos aventures, nos voyages, nos peines

et nos tourments passés et présents ! Adieu, je t'embrasse et j'ai ta bague qui ne m'a pas quitté. As-tu la mienne ?...

Quelle ardeur d'amitié ! Cet échange de bagues ! On croirait d'abord que ces dernières lignes s'adressent à Elvire. Et quelle impatience d'obtenir une place !... C'est dans ces sentiments qu'Alphonse partit pour Paris, où il allait revoir M^{me} Charles.

*
* * *

[Il allait donc la revoir ! Dans quels termes s'étaient-ils quittés ? Autant qu'on en peut juger d'après quelques phrases des lettres de Julie, les deux amants se seraient promis de n'avoir plus d'autres relations que celles de mère à fils. Sans doute la pauvre malade sentait-elle qu'elle ne pouvait plus guère donner à son ami qu'une affection maternelle. Et celui-ci, toujours féru de Jean-Jacques, aurait voulu avoir en M^{me} Charles une autre M^{me} de Warens. Rousseau appelle sa vieille maîtresse : maman. Comme il est déplaisant d'entendre Lamartine, si prosterné devant sa mère, donner ce nom sacré même à la plus adorable des femmes ! Maman !... ah ! ce n'est pas sous ces traits que nous nous représentons l'amante éperdue du *Lac* ! N'insistons pas. Il y avait là une situation fautive, pour ne pas dire équivoque, sur quoi il vaut mieux ne pas appuyer. Une autre question qui se pose, c'est celle

de leurs rapports après le départ de M^{me} Charles. S'étaient-ils écrit ? On a l'impression que tout commerce entre eux, même épistolaire, avait cessé pendant les trois mois qui suivirent l'aventure d'Aix. Car enfin, si l'on s'écrivait, comment se fait-il que Virieu ait été chargé par Lamartine d'annoncer à M^{me} Charles son arrivée inopinée à Paris et en quelque sorte de la négocier ? Et comment s'expliquer le ton de surprise de celle-ci, après ce premier tête-à-tête : « Est-ce vous, Alphonse ! Est-ce bien vous que je viens de serrer dans mes bras ?... Je me demande, si ce n'est pas une apparition céleste que Dieu m'a envoyée, s'il me la rendra, si je reverrai encore mon enfant chéri et l'ange que j'adore ! » Avait-elle eu des remords après l'aventure délicieuse ? Cette aventure avait-elle fait quelque bruit ? Se sentait-elle surveillée ?...

Toujours est-il que Lamartine arriva à Paris à l'improviste, non pas précisément pour revoir Julie, mais surtout pour y intriguer avec Virieu inopinément de retour du Brésil. Auparavant, il avait dépêché son ami auprès de la belle connaissance qu'il a faite à Aix, la femme d'un membre de l'Institut, tenant un salon qui pouvait passer pour influent, où nos jeunes arrivistes allaient faire leur cour au baron Mounier et au comte de Rayneval, voire au vieux Monsieur de Bonald, — dont le rôle auprès de M^{me} Charles n'a pas encore

été bien éclairci. On a conservé une lettre d'elle où elle recommande aux bons offices de Mounier le jeune Lamartine, à la famille de qui, prétend-elle par un innocent mensonge, elle aurait des obligations personnelles. Que celui-ci ait rapporté à son amie une tendresse toujours vive, cela semble tout à fait indéniable. Mais il est non moins certain qu'il s'y mêlait des arrière-pensées ambitieuses. On ne peut guère le contester non plus.

Qu'advint-il de tout cela ?... Il advint qu'ils se reprirent d'amour plus peut-être qu'ils ne l'avaient jamais fait. Je suis même tenté de croire que c'est à ce moment-là que commence leur véritable amour. A Aix, ils avaient eu à peine le temps de se connaître. Chez Julie surtout, ce fut la passion dans tout son paroxysme, la passion délirante, à en juger par ses lettres, qui sont certainement parmi les plus belles lettres d'amour qu'on aît jamais écrites. Elle ne veut plus être une mère, elle veut être une amante dans toute la plénitude du mot. Et pourtant elle l'appelle encore « mon enfant chéri ». Il est son « ange adoré », et, pour tout dire, il est Alphonse, le seul, l'incomparable, l'adorable... *Alphonse ! Alphonse !* ... Dans ces syllabes, qu'elle répète, qu'elle crie avec un égarement de folie, avec une obstination de maniaque, elle met tout ce que son pauvre cœur peut contenir de puissances aimantes. Elle devient jalouse

de l'autre Elvire, son « enfant chéri » ayant eu l'inconscience ou la légèreté de lui faire lire des vers consacrés au souvenir de la vague Graziella. A son tour, il lui reproche de ne plus l'aimer. Ils se boudent, ils se querellent. Finalement, on a l'impression que tous deux se fatiguent à jouer ce grand jeu de la passion. Songeons que M^{me} Charles est une phtisique arrivée à la dernière période, qu'elle n'a plus que quelques mois à vivre et qu'enfin, sous l'influence vraisemblable de M. de Bonald, elle aspire à se purifier de cet amour trop humain, bien qu'elle y mêle Dieu perpétuellement, et à faire une fin chrétienne. Et, d'autre part, Alphonse est venu à Paris pour obtenir un quelconque emploi du gouvernement et il poursuit toujours l'insaisissable sous-préfecture. Après avoir passé l'hiver de 1817 à courir les salons et les ministères, tout en continuant son rôle de soupirant aux pieds de Julie, il dut se décourager, voyant que rien ne venait, que ses efforts n'aboutissaient à rien et que la maladie de sa maîtresse empirait. Au printemps, il se décida à revenir en Bourgogne, tandis que M^{me} Charles, pour changer d'air, allait s'installer à la campagne, chez des amis, entre Viroflay et Versailles.

*
* *

[Le voilà donc loin d'elle, dans sa solitude de Mâcon ou de Milly. Il ne la reverra plus.

Julie est condamnée et ne passera pas l'année 1817. Dans quel état d'âme et d'esprit Alphonse l'avait-il quittée ? Sa correspondance et tout ce qu'il a écrit par la suite ne nous renseignent, à cet égard, que très incomplètement. Il est probable qu'après la séparation, il eut un revif de tendresse pour l'absente. Comme tous les hommes d'imagination et de sensibilité, Lamartine aimait mieux de loin que de près. Il lui faut l'éloignement pour que l'idéalisation de l'objet aimé puisse s'accomplir en toute liberté et se donner carrière. C'est surtout quand elles sont mortes que ses maîtresses lui apparaissent en beauté et en perfection. Et n'oublions pas qu'aux passions des hommes de cette époque il se mêle toujours beaucoup de littérature et de pose romantique. Déjà, en 1814, dans sa « cellule » de Milly, il s'excitait sur l'image d'une amante idéale, qui le ravissait et le désespérait à la fois : « Oui, je le crois, si, pour mon malheur, je trouvais une de ces figures de femme que je rêvais autrefois, je l'aimerais autant que nos cœurs auraient pu aimer, autant que l'homme sur terre aima jamais. Mon cœur bondit dans ma poitrine, je le sens, je l'entends. Dieu sait tout ce qu'il contient, tout ce qu'il désire. Pour moi, je jouis et je souffre de cet état, et je sens tomber *quelques larmes*. Oui, si cela durait, il faudrait sans doute mourir. Mais je mourrais du moins avec quelques sentiments

nobles et vertueux dans l'âme... » Ainsi s'exprimaient, en ce temps-là, les héros de roman. Alphonse ayant trouvé M^{me} Charles aurait dû être bien heureux, s'il n'eût eu, en même temps, envie de mourir et de « verser quelques larmes ». Et pourtant il est bien certain que cette passion, sans cesse fouettée dans la solitude, c'était de l'amour.

Il écrit à la malade. Virieu est même chargé de remettre une de ses lettres à Julie et de servir d'intermédiaire entre les deux amants. Et puis, peu à peu, il a l'air de prendre assez philosophiquement son parti de la séparation, d'autant plus que ses soucis d'avenir et ses préoccupations littéraires ne l'abandonnent pas. En juin, il est à Péronne, sans doute chez sa tante la chanoinesse, il dîne, écrit-il à Virieu, avec tous les curés du pays : « Il fait beau et chaud. Nous sommes dans les bois. Ce calme des champs se communique à l'âme... » Le voilà, dirait-on, rasséréiné. En août, il se prépare à aller faire une cure d'une quinzaine à Aix-les-Bains. S'était-il entendu avec Julie, pour un rendez-vous, une commémoration des jours heureux de leur premier amour ? On se souvient de la strophe fameuse :

Et près des flots chéris *qu'elle devait revoir*,
 Regarde, je viens *seul* m'asseoir sur cette pierre
 Où tu la vis s'asseoir...

Rien ne prouve que son état de santé ait permis à M^{me} Charles d'accepter ce rendez-

vous pour le mois de septembre, qu'elle ait pu caresser ce beau projet, sans doute formé à Paris, pendant l'hiver. Le fait est qu'elle ne vint pas et que l'amant solitaire dut se borner à commémorer en vers le sentimental anniversaire : ce fut l'entrée en littérature de la seconde Elvire. Il se consola auprès d'une demoiselle de Canonge, rencontrée à Aix, et qui va devenir une de ses correspondantes assidues et la confidente de son amour malheureux. Le 16 septembre, il lui écrit d'Aix : « Voilà les huit jours mortels écoulés, Mademoiselle : j'use de la permission (sans doute de lui écrire), mais je n'en use que pour quelques lignes et d'une main tremblante de la fièvre. Elle ne m'a presque pas quitté depuis votre départ... Je ne persiste pas dans ces eaux, mon dernier espoir... » Qu'entend-il par ces « huit jours mortels » ? Attente désespérée de la bien-aimée ? En tout cas, il se déclare « anéanti », sans qu'on puisse affirmer absolument si c'est par la fièvre ou par le chagrin.

Toujours fiévreux, il fait un séjour au Grand-Lemps chez les Virieu et finalement il vient se réenterrer à Milly, d'où il suit, dans une crise de neurasthénie aiguë, la lente agonie d'Elvire. Néanmoins, il continue à versifier. Il annonce à son ami Aymon qu'il vient d'écrire une nouvelle strophe de l'*Ode aux Français*. Et puis, il retombe : douleurs de foie, battements de cœur, vésicatoires et lait d'ânesse. Il parle de mourir,

il s'accoutume, dit-il, « aux idées de séparation éternelle ». Il traîne ainsi, tout l'hiver, gémissant sur son état de santé, tenaillé toujours par la littérature, repris par sa marotte d'un grand poème épique sur *Clovis*. Dans les derniers jours de décembre, il apprend enfin la mort de M^{me} Charles.

Ce lui fut certainement un très grand chagrin. Le Manuscrit de sa mère en témoigne, si toutefois il n'a pas été trop retouché par lui. Le 12 janvier 1818, il écrivait à M^{lle} de Canonge : « la fatale nouvelle d'où dépendait le sort de ma vie m'est arrivée le lendemain même de votre passage ». Il est impossible d'en dire plus. Certainement, dans l'état lamentable où il était, une nouvelle comme celle-là pouvait avoir un contre-coup funeste sur sa santé. Toutefois il n'en mourut point. Et même il se remit assez vite. Dès la fin de ce même mois de janvier, il annonce à Virieu qu'il a recommencé à travailler. La littérature sera sa consolation, en attendant qu'elle devienne pour lui un moyen de parvenir, à tout le moins de sortir de ses embarras d'argent. Il s'acharne à rimer sa tragédie de *Saül*, qu'il ambitionne de faire jouer par Talma et pour le succès de laquelle il va remuer terre et ciel. L'amour l'ayant quitté, je crois bien sans espoir de retour, il va se livrer au démon de l'ambition, mais en homme positif, qui connaît le fort et le faible des choses. Avant tout, réussir, gagner de l'argent, en finir

avec cette vie misérable de fils de famille besogneux. Il répudie maintenant ses belles illusions de jeunesse et il l'avoue cyniquement à Virieu : « *je me fouts de la gloire*, à présent, plus que de toute autre chose. De tous les néants, c'est le plus néant. Cela n'a pas l'ombre de sens commun. J'en voudrais, si je vivais, *pour me faire de l'argent*. Mais, pour le reste, c'est bien la plus dupe de toutes les niaiseries de l'homme... »

*
* *

Et voilà. « Je me fouts de la gloire ! » C'est sur ce brutal blasphème qu'il ensevelit sa jeunesse et ses amours. Il approche de la trentaine. Le moment est venu pour lui de faire une fin... Et, il s'aperçoit que la littérature, bien loin de le servir, ne lui sera qu'un obstacle dans la carrière qu'il rêve.

Il s'acharne néanmoins à remanier et à faire jouer son *Saül*. Malgré son désir d'en tirer de l'argent, on ne peut pas dire qu'il s'enfonce dans la littérature industrielle. Cette tragédie, coulée dans le vieux moule pseudo-classique, n'est pas sans mérite. Et puis enfin, l'instinct poétique, en lui, est plus fort que tout. A côté de ces élucubrations encore trop pénétrées de l'esprit et de la phraséologie du XVIII^e siècle, il écrit quelques-unes de ses meilleures méditations : outre *Le Lac*, *l'Isolement*, *le Vallon*, *la Foi*... Mais il considère cela comme des effusions

personnelles qui ne peuvent intéresser que lui, ou pour lesquelles il redoute l'incompréhension du grand public.

Finalement, Talma se dérobe, malgré toutes les influences mises en œuvre : *Saül* ne sera pas joué. Alors, à quoi se raccrocher ? Toutes les sous-préfectures sont pourvues depuis longtemps. Inutile de s'y acharner. Restent les ambassades : un poste d'attaché avec l'assurance d'un traitement et l'espoir plus ou moins lointain d'un secrétariat. L'exemple d'Aymon de Virieu, nommé secrétaire d'ambassade au Brésil, puis à Munich, l'encourage. Malheureusement, M^{me} Charles n'est plus là pour le recommander à M. Mounier ou à M. de Rayneval. Il faut essayer de faire agir de nouvelles connaissances, qu'il doit, en partie, à l'entremise de Mesdames de Virieu et peut-être aussi aux anciennes relations parisiennes et aristocratiques de sa mère. Cette bonne mère se saigne pour permettre à Alphonse de nouveaux séjours à Paris, où il est censé intriguer dans les salons. Que de beau monde il fréquente ! M^{me} de Lamartine s'en émerveille et s'en éblouit dans son journal : Alphonse est reçu chez la princesse de Talmont, chez la princesse de la Trémoille, chez M^{me} de Raigecourt, l'ancienne amie de M^{me} Elisabeth, chez M^{me} de Saint-Aulaire, la belle-mère du ministre Decazes, chez la duchesse de Broglie, la fille de M^{me} de Staël, chez M^{me} de Montcalm, sœur du duc

de Richelieu, chez M^{me} de Dolomieu, attachée à la famille d'Orléans. Tout l'armorial du Faubourg ! Et il voit le jeune duc de Rohan, bientôt cardinal et archevêque de Besançon, le duc Mathieu de Montmorency, MM. Molé, Laine, Villemain, Decazes lui-même, le tout-puissant ministre et favori de Louis XVIII. Le gentilhomme campagnard redevient élégant pour pénétrer dans des milieux si distingués. Le vigneron de Milly dépose ses sabots pour revêtir le frac et le pantalon à sous-pieds. Il écrit à Virieu : « je me suis fait habiller et je tâche de redevenir un peu joli garçon. Mais j'en suis à ce point où la toilette fait l'homme ». Il se montre partout où il devine une influence utile, il séduit et trouble les femmes par ses vers, par sa belle figure de jeune inspiré. Il les intéresse et les émeut par ses attitudes languissantes. Il est le jeune malade, peut-être le jeune poitrinaire, qui a besoin du midi pour sa santé chancelante. Et, comme d'habitude, il joue de sa poitrine, afin d'attendrir les belles dames ou les cabotins qui hésitent à recevoir *Saül* : « Ne dis pas à Talma, écrit-il à Virieu, que je suis un auteur habitant la province. Cela lui donnerait de mauvaises impressions. Dis-lui pour m'excuser de n'être pas à Paris que je suis très malade et mourant à la campagne. Et tu ne mentiras guère, car je m'en vais à grands pas depuis le beau temps ».

Pour être complet, pour être tout à fait

le jeune homme Restauration, il affecte des sentiments religieux qui sont très bien portés dans ce monde mi-voltairien, mi-dévoit. C'est ainsi que, pendant la semaine sainte de 1819, il prend part à une pieuse retraite organisée par le duc de Rohan dans son château de la Roche-Guyon. Il en parle à Virieu, d'un ton assez dégagé : « J'ai fait des enthousiastes par delà tout ce que tu peux imaginer. Le duc de Rohan, Mathieu de Montmorency sont du nombre. Je viens de faire pour eux, à la Roche-Guyon, pendant la semaine sainte, les plus ravissantes stances religieuses que tu puisses imaginer. C'est original, pur comme l'air, triste comme la mort et doux comme du velours ». Il se moque agréablement des gens et de lui-même. Ces strophes « douces comme du velours » sont en effet ravissantes, mais d'une religiosité un peu vague. Il est vrai qu'avec lui, on ne sait jamais s'il est complètement sincère. A tout instant son tempérament l'emporte au-delà de ses petits calculs. Il est poète : il croit à ce qu'il chante, au moins pendant qu'il chante.

Sans doute on se défie de son imagination comme du sérieux de sa vocation diplomatique. Car, en dépit de toutes les protections et de toutes les recommandations, il n'est toujours pas nommé. Comment confier un poste, si modeste soit-il, à un jeune malade, qui parle de mourir, à un poète perdu dans les nuages et dans les brumes de la mélancolie.

colie romantique?... Il s'irrite, il s'exaspère de cette malchance persistante, il jette le manche après la cognée. A Virieu qui, lui, est secrétaire de légation à Munich, il demande anxieusement ce qu'il peut faire : « Qu'est-ce que tu me conseilles, voyons ? Où faut-il aller, que faut-il tenter, quelle voie prendre ? Si Saint-Lambert ton ami n'était pas parti, je partirais avec lui. *Je ferais un commerce avec lui en Amérique*, je prendrais une bonne petite fille pour femme, je ferais ma fortune, et je vivrais du moins en la faisant... » Comme nous voilà loin des pieuses dispositions de La Roche-Guyon, toutes de détachement et de dédain pour les vaines agitations terrestres !... Plus que jamais, il rêve d'une bonne petite femme qui lui apporte trois ou quatre mille francs de rentes, lesquels joints à la pension faite par son père lui permettront de vivre. Encore une fois reprendre les sabots du campagnard, revenir à Milly, cultiver ses vignes, être vigneron, il n'y a que cela de vrai et de sûr. Il conseille à Louis de Vignet d'affermir un bien de son frère et de se faire laboureur, « seul état fait pour nous, quand nous n'avons pas la place qu'il nous faudrait ». Et enfin se marier ! Le mariage apparaît dorénavant à Alphonse comme l'unique port de salut.

Dès les premiers déboires de son *Saül*, il s'en était préoccupé : trouver une femme, une dot, au plus tôt ! En juillet 1818, il

écrit à Virieu, alors à Munich : « Vignet m'a apporté l'idée de deux mariages pour moi... » Et, quelque temps après : « je suis déterminé, aussitôt que j'aurai été refusé par M^{lle} D. à partir pour Paris et à y passer une quinzaine à voir un peu s'il n'y aurait aucun moyen de me marier tout seul avec M^{lle} B... » Ces beaux projets échouent, ce qu'il ne tarde pas à confesser piteusement : « Tu auras vu, que je n'avais rien à espérer pour moi de M^{lle} D. Je n'ai pas eu même la possibilité de me présenter. Mon père ne s'est prêté à rien, et je vois clairement qu'il n'y a rien à faire. » C'est seulement pendant l'été de 1819, que la chance finit par lui sourire. Il entrevit un parti possible, et, bien décidé à réussir envers et contre tous, il fit un grand effort pour emporter, cette fois, la femme et la dot. Cela devait aboutir à son mariage avec Miss Maria-Anna-Elisa Birch, fille d'un colonel anglais. Après avoir rêvé d'être un grand amoureux, après avoir même goûté à la grande passion avec Julie Charles, il allait trouver la paix et la félicité dans l'amour conjugal.

* *

Auparavant, avait-il eu un revif passionnel avec cette mystérieuse Italienne à laquelle il a fait maintes allusions dans ses écrits et dont il s'est souvenu dans un épisode de ses *Nouvelles Confidences* : l'aventure

Regina-Saluce ? On nous la donne tantôt comme une comtesse, tantôt comme une princesse. Ce qui est probable c'est que, comme toujours, il se laissa aimer par cette étrangère et même soigner par elle, pendant une de ses maladies. Il n'aurait éprouvé aucun scrupule à la présenter à sa mère, si le journal de celle-ci est exact, et sa mère paraît avoir été fort éblouie par cette belle et très aristocratique personne. Mais il ne semble pas que l'intrigue aît été poussée bien loin. Ç'aurait été une violente aventure sensuelle plutôt que de l'amour.

En tout cas, il se croyait libre et le cœur vacant, lorsque, dans le courant de l'été de 1819, il pensa avoir trouvé la femme qu'il cherchait, en homme qui veut se ranger et se faire un état. Il était à Chambéry au début de juillet et il y retourna à la fin du mois : il était allé voir sa sœur Césarine mariée à un M. de Vignet, frère de son ami Louis de Vignet, le génie méconnu. C'est lors de ces deux séjours qu'il dut voir M^{lle} Birch. La mère de la jeune fille se trouvait, en qualité d'invitée, à moins que ce ne fût comme pensionnaire, chez une marquise de la Pierre, émigrée autrefois en Angleterre et qu'elle y avait sans doute connue. Cette dame habitait une belle maison de campagne aux portes de Chambéry, et cette maison était le rendez-vous de la société distinguée et lettrée de la capitale savoyarde. Devant ce petit cercle mondain, Louis de Vignet aurait

fait, paraît-il, un vif éloge de son ami, Alphonse de Lamartine, il aurait même lu quelques pièces de vers de lui, le comparant à lord Byron, « jeune poète anglais, dit M^{me} de Lamartine la mère, qui écrit des poèmes fantastiques et mystérieux, d'une grande vogue, à ce moment ».

On désira voir l'auteur de ces admirables vers et c'est ainsi qu'Alphonse, lors de son passage à Chambéry, fut présenté à la jeune Anglaise. Il est probable que sa sœur Césarine, amie des dames de la Pierre, ne fut pas étrangère à ce rapprochement et que c'est elle qui, la première, eut l'idée de marier son frère à M^{lle} Birch. Ce n'était pas précisément une beauté et le prétendant n'était pas précisément emballé : « J'ai un mariage en train depuis quelques mois avec une jeune anglaise, écrit-il, vers la fin d'août, à M^{lle} de Canonge. Je ne sais comment cela tournera. Il y a de grands obstacles de part et d'autre, mais il y a aussi des volontés assez prononcées. Je crois que cela finira par réussir. La jeune personne est très agréable et *a une très belle fortune*. Il y a des penchants communs, une conformité de goûts, des sympathies, tout ce qui peut rendre heureux un couple qui s'unit ». Ainsi, cela s'annonce comme un bon et solide mariage de raison : de l'argent, des qualités, des goûts communs, des promesses d'entente et de bonheur ! Ne laissons pas passer cette bonne occasion ! Alphonse est

persuadé qu'une Anglaise qui voyage, qui passe sa vie dans les villes d'eaux, qui est orpheline et fille unique, ne peut avoir qu'une très belle fortune.

Cependant il conviendrait de s'en assurer, de faire prendre des renseignements. Tout de suite, il écrit à sa protectrice M^{me} de Raigecourt : « J'ai besoin d'avoir de Londres des renseignements importants... Il y a quelques mois, j'ai fait connaissance d'une jeune Anglaise, qui passe pour *un fort bon parti*... » Quelques mois ! Il exagère, comme toujours : il y a tout au plus quelques semaines. Mais il ne veut pas avoir l'air d'être trop pressé... Il faut croire que les renseignements ne furent pas si bons qu'il l'espérait. Quelque temps après, M^{me} de Lamartine la mère doit rabattre des espérances de son fils. Elle note dans son journal, à propos de sa future bru : « Sans être riche, elle a une fortune aisée ». Le mirage anglais les avait, un moment, éblouis. De son côté, Alphonse avait quelque peu ébloui la naïve Marianne Birch, en lui vantant sa propre fortune. Héritier unique, lui aussi, il devait hériter de ses oncles et de ses tantes plus de huit cent mille francs, près d'un million. Il n'est pas improbable qu'au début M^{me} Birch ait vu, elle aussi, dans un fils de famille aussi argenté, un beau parti pour sa fille. De sorte qu'on aurait été trompés ou déçus de part et d'autre.

Alphonse n'était pas homme à se laisser

arrêter par une question d'argent. M^{lle} Birch lui plaisait. Il voulait faire une fin, et, du moment qu'elle apportait une honnête aisance, il n'y avait plus à tergiverser. Marions-nous ! « Marie-toi ! », écrivait-il à Virieu. Plus de vaines ambitions ! Soyons modestes, accommodons-nous aux préjugés et au train du monde. Pour cela, « enchâssons-nous dans l'ordre établi... appuyons-nous sur les soutiens qui ont servi à nos pères, et, s'ils ne nous suffisent pas totalement, implorons de Dieu lui-même la force et la nourriture qui nous conviennent spécialement, faisons-lui, pour l'amour de lui, le sacrifice de quelques répugnances de l'esprit, pour qu'il nous fasse trouver la paix de l'âme... *ergo*, marions-nous ! »

Cela ne l'empêche pas de jouer les grands sentiments avec celle qu'il considère déjà comme sa fiancée. Il lui jure qu'elle seule peut faire le bonheur de sa vie et il lui promet de lui donner tout l'amour dont il est capable. Nous avons sa lettre de déclaration, qui contraste étrangement avec le ton de sa correspondance. Il s'y mêle beaucoup de rhétorique sentimentale et l'on a l'impression que, ça et là, il force le ton : « Je tâche de me rendre le plus amoureux possible », dira-t-il jusqu'à la veille de son mariage. Mais il y tient, à ce mariage, il s'irrite des obstacles qu'il prévoit, des résistances de sa famille : « Cela me désole, sans que je sois le moins du monde ce qui s'ap-

pelle amoureux. Mais la chose était bonne et raisonnable. C'était tout ce que je pouvais espérer... » Il y a donc tout de même un fond de sincérité dans les protestations de fidélité de ce beau séducteur à la parole trop facile. Il veut sérieusement se marier et, pour l'instant, il ne voit pas d'autre femme possible que la chère Marianne Birch, qui croit de tout son cœur aux discours enflammés de son poète. Et ainsi on ne peut pas dire qu'il l'ait trompée. Il finira même par déclarer à Virieu que, s'il se marie, c'est par religion. Faire comme tout le monde, vivre en règle avec sa conscience et avec Dieu...

*
* * *

[Mais ce n'était pas chose facile. L'affaire traîna pendant près d'un an. Il y eut des résistances très vives des deux côtés. M^{me} Birch estimait que son futur gendre n'était pas assez riche. Il n'avait pas de situation et avec cela il passait pour avoir des dettes, pour être joueur, débauché, coureur de dots. Enfin cette bonne protestante répugnait à donner sa fille à un catholique. Mêmes répugnances du côté des oncles et des tantes : Alphonse épouser une protestante !... Et savait-on qui étaient ces Anglaises, peut-être des aventurières ?... Enfin, le fiancé avait un rival inattendu dans la personne de son ami Louis de Vignet, qui

songeait, lui aussi, à épouser M^{lle} Birch. Heureusement que les choses s'arrangèrent et que Louis n'insista pas, quand il s'entendit répondre par Marianne qu'elle aimait ailleurs. Pour compliquer l'affaire, M^{lle} Clémentine de la Pierre, secrètement éprise d'Alphonse, le dénigrait auprès de sa fiancée : il menait une vie de débauche, il avait des maîtresses, il s'en vantait et il jetait l'argent par les fenêtres ! Celui-ci, de son côté, s'évertuait à mettre M^{lle} Birch en garde contre les médisances et les manigances de Clémentine. Il affirme même, dans une lettre à M^{me} de Raigecourt, qu'il détermina Marianne à se faire catholique : ce qui est inexact, si l'on s'en rapporte au témoignage de M^{me} de Lamartine elle-même. « Mais, ajoute-t-il, la mère est dans le désespoir et nous refuse tout consentement : il faudra s'en passer ».

Elle finit par le donner tout de même, lorsqu'il fut avéré que le prétendant avait une situation ! Il entra enfin dans la carrière ! Le 4 mars 1820, Lamartine l'annonçait à M^{lle} Birch : « Je suis nommé attaché à l'ambassade de Naples. On me donne par faveur 3.000 francs d'appointements et mes voyages sont payés... Je puis aussi par mon travail me faire ici quelques revenus accidentels. Je viens de retirer quelque argent, comme vous savez, du peu de vers que j'ai laissé imprimer... » C'est-à-dire que *Les Méditations* allaient paraître. On se

rappelle que ce fut un véritable évènement littéraire, d'ailleurs quelque peu grossi par l'auteur lui-même. Ce succès aurait-il eu une décisive influence pour la nomination de Lamartine à Naples ? Cela est possible, malgré les résistances du ministère qui ne devait pas tenir beaucoup à faire entrer un poète amateur dans le personnel diplomatique. Ce fut une faveur arrachée à force de sollicitations, accordée péniblement à un jeune écrivain royaliste, qui venait de donner des gages éclatants à la religion comme à la monarchie. Et puis enfin, on ne s'engageait pas beaucoup en attribuant un poste subalterne à un jeune poitrinaire, qui se disait mourant et qui demandait le climat du midi pour mourir au soleil. C'est à peu près le sentiment que semble traduire une lettre de M. de Bonald, apprenant la nouvelle à M^{me} de Sèze. « Ce jeune homme, d'une figure intéressante, d'un caractère mélancolique, d'une faible poitrine, a été attaché à l'ambassade de Naples, où il a été longtemps et dont le climat lui convient... »

*
* *

M^{me} Birch avait cédé. Ce mariage de raison et de volonté allait se faire, grâce à la persévérance et à la fermeté des deux principaux intéressés. Mais dans quelles conditions de fortune se mariait-on ? Grave

question pour les deux familles. De part et d'autre, on dut renoncer à bien des illusions. L'héritage de seize cent mille francs dont Alphonse s'était vanté était toujours en espérances. Quant à la fiancée, sa mère lui reconnaissait une dot de 10.000 livres sterling, soit 250.000 francs. Mais cette dot, elle aussi, était dans le futur. M^{me} Birch gardait le capital et ne concédait à sa fille qu'une rente de 4.000 francs. Il est vrai que M. de Lamartine le père donnait à son fils son domaine de Saint-Point, d'une valeur de cent mille francs, mais à charge de payer à ses sœurs une rente de 2.400 francs. Les oncles et les tantes lui donnaient l'hôtel de famille, situé à Mâcon, plus une somme de 125.000 francs, le tout, sauf 10.000 francs, n'était payable qu'après le décès des donateurs. Enfin, ils payaient les dettes de leur neveu. Inutile de dire que beaucoup de ces chiffres, fournis par Lamartine lui-même, sont fort sujets à caution. Ainsi, le ménage allait disposer, en tout et pour tout, de 4.000 francs garantis par M^{me} Birch, auxquels le fiancé joignait 1.500 livres de pension versés par son père et ses 3.000 francs d'appointements, comme attaché d'ambassade. Ajoutons quelques rogatons : cadeaux des tantes ou droits d'auteur. Le revenu annuel du couple ne dépassait guère 10.000 francs, s'il les atteignait. Tout le reste était en espérances.

Malgré tous ces arrangements, et sa pro-

messe d'être sage, Alphonse était, comme toujours, fort désargenté à la veille de son mariage. Il l'était tellement qu'il ne pouvait même pas offrir le cadeau d'usage à sa fiancée. Il dut recourir à un ami, M. Delahante, qui lui prêta la somme nécessaire : « n'ayant rien reçu *ad hoc* de mon père, avoue-t-il à Virieu, j'étais dans l'impossibilité de faire les cadeaux d'usage à ma future. J'ai heureusement rencontré M. Delahante. Nous avons couru ensemble et j'ai acheté une parure charmante, que j'offre, ce matin, comme une surprise. Cela me ravit... »

Espérons que la fiancée fut non moins ravie du présent. En tout cas, la signature du contrat eut lieu avec une certaine solennité, au château de Caramagne, près de Chambéry, que les dames Birch habitaient avec la marquise de la Pierre. M^{me} de Lamartine, la mère, venue de Mâcon, y assistait, en compagnie des témoins, qui étaient le chevalier de Montbel, le chevalier de Maistre, Rodolphe-Amédée, comte de Maistre, Louis de Vignet, l'ami du marié. Longtemps après, Lamartine prétendit qu'il avait eu pour témoin l'illustre Joseph de Maistre en personne, en habit de cour et chamarré de décorations, et même que ce diplomate avait suscité une querelle de préséance pour la signature. Or Joseph de Maistre n'était pas là. Sa prétendue présence n'est qu'une illusion de Lamartine, très enclin,

comme on sait, à ce genre d'embellissements. Quant à la cérémonie religieuse, elle eut lieu en grand secret, dans la chapelle du château de Chambéry, à cause de M^{me} Birch qui ne voulait pas ébruiter ce mariage catholique. Le lendemain, une cérémonie protestante était célébrée à Genève.

Cela fit pourtant un certain bruit dans les journaux parisiens. Lamartine, peut-être entraîné par son ami Eugène de Genoude, homme passé maître en réclame, ne fut pas fâché qu'on apprit, dans les milieux littéraires et mondains de la capitale, cette brillante union avec une riche étrangère, qui ne pouvait être que millionnaire, étant Anglaise. Une bouffonnerie de Balzac nous apporte un écho de ces commérages : « Je tâcherai, écrit-il à sa sœur, de faire des poésies romantiques, comme M. de La Martine (*sic*). Il a composé une rêverie intitulée *Le Lac*, et tu sais qu'il était en Italie pour rétablir sa santé. Il tombe chez lui une Anglaise qui lui dit : « *Vous aïtes Monchieu de Le Mertine. Ché vien épouser vous, pâce que j'ai aimé peaucoupe votre Laque, et ché doune à vous vingt quatre heures pour vous décidé, et che vous empaurte dans le Angleter pour mon méri, si vous le foulez* ». Lamartine, pour se débarrasser de cette folle, prit des chevaux de poste et s'en fut à Naples. L'Anglaise, qui le guettait, paya les postillons grassement et prit trois chevaux et elle arriva à Naples avant lui. Il

se croyait délivré, quand, cinq ou six minutes avant l'expiration du délai, milady reparait disant : « *Avié vous réflaichis ? Je ai quinze mille livres sterling de revenu. Foulez-vous me épouser ?...* » Ce qu'il fit. Or, si on l'a épousé pour la lune, je vais, moi, chanter le soleil et comme ses rayons sont bien plus violents que ceux de la lune, j'espère que ma milady aura bien plus de rentes que celle-là... »

Ainsi, les bons confrères croyaient à un mariage d'argent, ce qui faisait dire à Lamartine : « Nous ne sommes pas riches encore, quoi qu'en disent les journaux ». Comme on l'a vu, il s'en fallait de tout : les nouveaux époux allaient partir pour Naples avec une escarcelle bien légère. Et, de plus, le marié, encore mal remis d'une récente maladie, n'était pas précisément très gail- lard. Au moment de prendre la route, il écrit à Virieu : « ma santé me traite cruellement, je suis dans mes agonies, les trois quarts du temps ». Mais quoi ? C'était à Naples qu'il allait ! Il allait revoir enfin sa chère Italie !...

CHAPITRE III

L'APPRENTI DIPLOMATE

En prévision de ce grand voyage, il a acheté, dit-il, pour une somme de huit cents francs, ce qu'il appelle « un bon et solide reste de calèche », dans laquelle il espère pouvoir filer jusqu'à Naples. Il emmène sa femme, sa belle-mère et « l'écuyer » de celle-ci, un certain Monkey, dont on ne sait trop quel était au juste l'emploi auprès de la vieille dame. On s'arrête d'abord à Turin, où Virieu est secrétaire d'ambassade, puis à Florence et à Rome. Mais la révolution gronde à Naples. Lamartine est obligé de laisser sa femme à Rome, pour aller rejoindre son poste au plus vite. Dans le trajet, il aurait échappé à un mystérieux attentat, qui fit quelque bruit en France, peut-être habilement exploité par l'ingénieur Eugène de Genoude, qui ne négligeait pour son ami aucun moyen de publicité. Guet-à-pens de *carbonari* ou de sbires payés par la fameuse princesse italienne, furieuse

du mariage et de la trahison d'Alphonse ? Passons sur cette fantômatique aventure qui n'eut, d'ailleurs, aucune suite. L'apprenti-diplomate prit contact avec son ambassadeur, le duc de Narbonne, et fut chargé par lui de retourner à Rome avec des dépêches. Il finit par en ramener sa femme et sa maisonnée, la révolution napolitaine s'étant subitement assagie. C'était au commencement d'août.

Pendant les quelques jours qu'il avait passés à Naples, il s'était empressé de louer « un logement d'hiver à Chiaia, au bout de la villa Reale, près de la grotte du Pausilippe ». Il en paraît fort satisfait : « c'est meublé, écrit-il à Virieu, j'ai écurie et remises, et cela me coûte 200 francs par mois. J'ai eu un bonheur rare en cela : tous les autres sont de 400 ou de 500. Tu peux te figurer quel délicieux séjour cela fait... »

Le voilà donc au comble de ses vœux ! Il est à Naples, attaché d'ambassade, marié à une femme selon son cœur et dont il apprécie de plus en plus les qualités. Il le déclare bien haut à ses amis : « J'aime décidément ma femme, à force de l'estimer et de l'admirer. Je suis content, absolument content d'elle, de toutes ses qualités, *même de son physique*. Je remercie Dieu ». A sa protectrice, M^{me} de Raigecourt, il confie : « vous serez bien aise d'apprendre que je trouve ma femme la plus parfaite des femmes pour moi, c'est aussi vous dire que j'espère

être pour elle un bon mari ». Enfin il est plus épris de Naples que jamais. Sa villa de Chiaia, habitation d'hiver, étant trop chaude en ces mois de canicule, il loue un *casin* dans la petite île d'Ischia où il séjourne jusqu'en octobre, avec sa femme, sa belle-mère et le fameux écuyer. Lamartine, rhumatisant, a besoin d'un climat sec : il trouve l'air de Naples humide et mou. Mais les beautés du paysage l'aident à supporter ces contrariétés. Devant ces splendeurs naturelles, il retrouve toutes ses admirations juvéniles : « Il n'y a pas deux jours dans un été de France qui valent les jours que nous avons tous les jours au mois de novembre. On respire la vie, le soleil, l'amour, le génie, le repos, la rêverie, les parfums de l'âme et des sens... Tous les matins, en ouvrant mon balcon, je vois cette belle mer étincelante se dérouler sans bruit sous les orangers du Pausilippe, sillonnée par des barques sans nombre, dont les deux petites voiles latines ressemblent aux ailes blanches des hirondelles de mer. A mes pieds, les gazons de la Villa Reale, semés de roses, verdissent déjà comme dans nos plus beaux printemps. A ma gauche, les montagnes de Castellamare et de Sorrente nagent dans une vapeur si légère, qu'elles ont l'air d'être prêtes à se dissiper elles-mêmes au moindre souffle. Plus près, le Vésuve, sillonné du côté de Portici par une lave qui coule toujours, élève ses torrents de fumée, que le

soleil levant teint de rose et qu'un léger vent du nord fait pencher comme une colonne embrasée sur la mer... »

Toutes ces impressions vont s'épanouir dans les vers du poète, et, plus tard, dans les descriptions enthousiastes du romancier.

*
* *

Ces enchantements, comme il fallait s'y attendre, n'étaient point sans mélange. Ennuis domestiques d'abord : cette belle-mère qu'il fallait traîner partout, lourd fardeau sous lequel l'époux de Marianne Birch va gémir pendant de longues années encore. La vieille Anglaise était d'humeur tâtilonne et bougonne, « fatiguant même sa fille, dit M^{me} de Lamartine, la mère, par un excès de soins et d'affection ». Habitée à une vie errante, toute de plaisir et d'oisiveté, elle ne tardait pas à s'ennuyer partout. Alors la bougeotte du touriste et de la cliente des villes d'eaux la reprenait : il fallait déménager. Et puis la présence de ce Monkey, ce ridicule écuyer, que le gendre devait supporter et peut-être entretenir ! Que faisait-il là ?... Avec cela, les embarras d'argent, l'éternelle cantilène de cet éternel panier percé : Je n'ai pas le sol ! Je ne touche pas un sol ! Dès le début d'octobre, il se lamente : « Je ne reçois rien de chez moi, dit-il à Virieu, on ne me paie pas encore d'appointements. Mes présentes économies sur mon mariage

s'en vont. Je ne sais comment diable je tiendrai à tout ceci. Ce pays est affreux : nous mangeons quinze mille francs dans notre stricte économie sans pouvoir diminuer d'un sol et bientôt obligés d'augmenter à cause des enfants. Si rien ne change, je serai obligé de me retirer. C'est trop lourd pour moi.... » Quinze mille francs ! Et l'on ne peut compter, pour l'instant, que sur la rente de quatre mille francs payée par Mme Birch. Alphonse ne reçoit rien de ses parents. On ne lui paie pas son traitement d'attaché. Et l'éditeur Nicolle, qui exploite en ce moment ses *Méditations*, ne lui verse aucuns droits d'auteur : « il y a six mois que j'attends les 1.500 francs qu'il m'a laissé protester. Depuis cela, il a vendu ou vend deux ou trois éditions de mon méchant livre... J'ai mangé tout ce que j'avais : je suis ici à emprunter pour tenir mon ménage... Je suis ennuyé comme tous les diables, comme on l'est en pays étranger, quand on compte, pour y vivre sur cinq à six mille francs, qu'on a son train monté et qu'on ne peut pas décemment montrer sa nudité à sa belle-mère... »

Ainsi, il n'ose pas emprunter à Mme Birch. Il ne compte sur un quartier de son traitement que pour la fin de l'année, — et il est obligé de payer les frais arriérés de sa noce et jusqu'aux ports de lettres de l'ambassadeur ! Est-ce qu'une pension de mille écus ne vaudrait pas mieux que ces appointe-

ments dérisoires et si difficiles à toucher ? Voilà où il en est. Il prie modestement son ami Virieu de mettre en branle ses protections et ses belles connaissances pour lui obtenir au moins cette petite pension.

Son nouveau métier lui vaut-il quelques dédommagements, quelques satisfactions d'amour-propre, quelque espoir d'un meilleur avenir ? Sans doute ses occupations ne sont pas très absorbantes ni très fatigantes : « nous n'avons pas grand chose à faire. L'ambassadeur fait tout. C'est tout ce que je veux. J'aime ainsi le métier... » Mais l'ambassadeur va partir en congé, dès que son secrétaire, le chevalier de Fontenay, sera arrivé à Naples. Ce M. de Fontenay va devenir l'ami et l'initiateur de Lamartine, il enseignera du moins à l'attaché les minuties administratives, la routine des bureaux. Et celui-ci se félicite d'avoir, en outre, dans son collègue, « un bon enfant de camarade ». Ces agréments mis à part, la politique n'est pas précisément très passionnante à l'ambassade de Naples. On est, en ce moment, en pleine révolution, une révolution qui semble avorter. Et pourtant, « jamais peut-être, écrit Lamartine, depuis les grands jours de Rome, ces rivages n'ont retenti d'accents de liberté aussi énergiques. Il serait dans notre intérêt national d'y applaudir : il est dans notre morale et dans nos principes de ne pas les favoriser. Nous marchons, à ce qu'il me semble, entre ces

deux lignes ». Il est trop évident que le gouvernement de Louis XVIII ne pouvait pas favoriser la révolution napolitaine. Sans doute jugeait-il plus prudent de rester neutre, de ne pas bouger. Lamartine conclut que la diplomatie est un métier de paresseux : « si vous voulez faire de votre fils, écrit-il à M^{me} de Raigecourt, un paresseux de bonne compagnie, faites-en un diplomate... »

Si encore il y avait des relations mondaines possibles ! Mais la révolution a dispersé la colonie étrangère. Plus de Russes, ni d'Anglais ! Quant aux gens du pays, ils ont la haine du Français, considéré par eux comme libéral et révolutionnaire, s'ils sont aristocrates, et comme réactionnaire, s'ils sont libéraux et nationalistes. Aux yeux de ces derniers, un attaché de l'ambassade de France ne pouvait être qu'un suppôt du trône et de l'autel, un partisan plus ou moins avoué de la dynastie bourbonnienne. Alors, personne à voir : « pas ombre de société ici ! Il n'y a pas à la lettre dans tout Naples la possibilité de passer une soirée ». Lamartine dit cela, en arrivant. Il le redira au moment de partir : « Nous menons, comme société, la plus nulle et la plus triste des vies : nous n'avons pas reçu une ombre de politesse de personne, Anglais ou Italiens. Nous en avons beaucoup fait. Je n'ai pas pu réussir à lier mes dames avec qui que ce soit, j'excepte la marquise Gagliati, qui est bonne et charmante, mais qui vit

dans la retraite. Tout cela ne m'afflige que pour ma belle-mère, car nous nous suffisons à nous-mêmes, ma femme et moi ».

M^{me} Birch s'ennuie. Son gendre aussi sans doute. La poésie, « fête de l'âme », n'est pas une occupation de tous les instants. Il se convainc de plus en plus qu'elle ne peut que le desservir et compromettre son avenir diplomatique : « les vers m'ont tué ; on me laissera *in æternum* attaché ». Dans ces conditions, à quoi bon s'éterniser à Naples, où il ne trouve aucunes sympathies, où il mène un train ruineux ? Si encore ses revenus lui permettaient de continuer cette vie désœuvrée, mais agréable en somme ! Il fait de tristes réflexions sur ce que coûte un ménage. Sans doute il aime de plus en plus sa femme. Quel dommage qu'elle lui ait apporté une si maigre dot ! Avis aux futurs épouseurs ! Il écrit à Virieu : « ne te marie pas comme cela en l'air... Le mariage est irréparable. Ne le risque qu'à coup sûr ! » Et puis enfin ce métier de gratte-papier lui devient odieux. Ce qu'il lui faut, c'est la vie des champs. Comme il ferait bon à Milly, ou à Saint-Point ! Vie saine et facile. On vivrait largement à la campagne, tandis qu'à Naples on se ruine pour mener une existence de représentation sans confort et sans compensations d'aucune sorte. Alors l'idée lui vient de tout planter là. Plutôt que de se laisser enterrer à Naples, il va demander un congé payé, en mettant

encore une fois en branle toutes ses connaissances. A défaut de ce secrétariat, il aimerait peut-être mieux une pension fixe, une pension de mille écus, qui, en y joignant la rente de sa femme, lui permettrait de vivre à Mâcon et à Saint-Point en gentilhomme campagnard. Il supplie Virieu et M^{me} de Raigecourt de lui obtenir cette bienheureuse pension.

Au milieu de tous ces tracas, sa santé n'est toujours pas brillante : « j'ai des maux, des palpitations qui m'arrêtent. Sans cela, je chanterais la félicité de l'homme mieux que je n'ai chanté son malheur... Mais le foie, le cœur, l'estomac !... » Ses vieilles maladies ne le lâchent pas. Et, avec cela, il a des attaques de gouttes, qu'il attribue à l'humide climat napolitain. Il n'y tient plus : il se décide brusquement à demander un congé et il part pour Rome avec sa femme, sa belle-mère, toute sa maisonnée. De là, il écrit à M^{me} de Raigecourt : « l'air de mer m'a chassé de Naples... Je ne suis guère mieux ici. Je souffre mille martyres par tous les points de mon corps. Mais le cœur est calme, plein et heureux ».

*
* * *

Le voilà libre de nouveau, rendu à la vie oisive dont il a trop l'habitude. Il s'attarde trois mois à Rome, où sa femme fait ses couches. Il a un fils, le petit Alphonse, venu

avant terme et dont la précaire et brève existence ne sera qu'une perpétuelle maladie. On le baptise à Saint-Pierre, ce qui éblouit fort la famille de Mâcon, non moins que les titres et qualités du parrain et de la marraine, le marquis Gagliati et la princesse Oginska. Bien que Lamartine attribue à la littérature ses déboires de carrière, il n'en continue pas moins à versifier : *versaggio di qua in là*. Il prétend même avoir conçu alors l'idée et le plan de son « grand poème », ce poème qui sera l'œuvre de sa vie, s'il a le temps de l'écrire, dont il parlera pendant des années, dont il tentera même d'écrire des fragments, dont il élargira sans cesse les ambitions et qu'il finira par abandonner : « En sortant de Naples, écrit-il à Virieu, le samedi 20 janvier, un rayon d'en-haut m'a illuminé : J'ai conçu. Je me sens un grand poète, malgré mon ode... » Cette ode, c'est sa pièce officielle sur la naissance du duc de Bordeaux. Car la poésie ne lui fait pas oublier ses intérêts d'avenir. Sans être le moins du monde courtisan, l'attaché d'ambassade sait ce qu'il doit à la monarchie, d'abord comme poète encouragé par le gouvernement et ensuite comme fonctionnaire. Sur la route du retour en France, il s'arrêtera à Florence, pour voir le marquis de La Maisonfort, alors ministre plénipotentiaire auprès du grand duc de Toscane, et dont il juge expédient de se ménager les bonnes grâces, si, un jour ou

l'autre, il se décide à rentrer dans la carrière active. Puis, après un assez long séjour à Aix-les-Bains, il revient définitivement en Bourgogne, se partageant entre Mâcon et Saint-Point.

Près de quatre années vont se consumer pour lui dans une oisiveté toujours agitée : l'attaché d'ambassade est en congé illimité. Cela ne l'empêche pas d'intriguer sans cesse pour obtenir un poste plus élevé. Il a honte, à son âge, d'être encore attaché d'ambassade. Bon quand on a seize ans ! Et comme il désespère d'arriver, il se résigne à s'enraciner à Saint-Point. Il restaure, il embellit son vieux manoir. Sa santé et celle de sa femme l'obligent à des cures de villes d'eaux et à des voyages continuels. Voyages et constructions, tout cela coûte cher. Comme d'habitude, il multiplie les dépenses et il se plaint de ne pas avoir le sol. Pendant l'été de 1822, il passera quelques mois à Londres, sous prétexte de faire connaissance avec la famille de sa femme, mais très probablement pour se rendre compte de ce qu'il pouvait espérer de la succession de sa belle-mère. Il s'y ruine comme à Naples. Peut-on le croire lorsqu'il écrit, de Richmond, à son ami Virieu : « Les maladies de cet enfant (son fils moribond) avec ces médecins si chers m'ont achevé. *J'en suis à vendre montre, chaîne d'or et tout le superflu*, pour me soutenir sans emprunt jusqu'à mon retour... » Lamartine a dû vendre sa montre !

Il poétise sans doute. En tout cas, c'est le même homme qui, rentré à Paris, dans cet état de dénûment, doit occuper un grand appartement, rue de Rivoli, « avec un immense salon, où l'on fera beaucoup de musique », et qui rapporte de Londres des pianos et des harpes, sans parler des rasoirs pour les amis, « tout ce qu'il y a de supérieur... »

Peu de temps après son retour, il a le grand chagrin de voir mourir l'enfant malade. Presque en même temps, naissait la petite Julia qu'il allait perdre au cours de son voyage en Orient. Mais ces événements domestiques ne ralentissent point son activité.

A Paris, comme à Saint-Point, au milieu de ses maçons, il se remet finalement à la littérature, une littérature trop alimentaire, trop intéressée. Mais un inspiré de sa qualité ne peut pas trahir complètement la Muse : il reste encore et toujours le grand poète des premières *Méditations*. Il écrit les secondes, il prépare *La mort de Socrate*, en s'agitant fort pour en tirer un bon rendement. Il songe même à se présenter à l'Académie, pour toute espèce de raisons que l'on devine, mais sous le prétexte naïf et traditionnel que sa famille y tient beaucoup et, en particulier, que cela fera grand plaisir à son père : « tu penses bien, dit-il à Virieu, que ce n'est pas pour moi : je m'en fiche en style académique!... » Naturelle-

ment. Mais il ne néglige rien pour le succès : « tout Paris est en remuement pour moi... Tout va sur quatre roues. Roger m'écrit pour m'assurer de son dévouement, Villemain qu'il est libre et qu'il m'admire... Daru m'a reçu comme un dieu et montré ses intentions. Raynouard excellemment aussi ». Et puis il arrive qu'on lui préfère « un nommé M. Droz, qui est ami de MM. Auger, Campenon, Lacretelle et C^{ie}, libéral par-dessus tout. Les libéraux le portent, ces cinq voix royalistes s'y joignent, et je reste avec deux ou trois voix de moins qu'il ne m'en faudrait... » Bien qu'il « s'en fiche », c'est tout de même une déception. Il le confesse, non sans aigreur : « J'ignorais qu'une cabale composée de cinq ou six animaux gouvernait tout le troupeau académique et j'ai donné, tête baissée, dans un piège... Si j'ai quelque chose en mépris et en haine, ce sont les corps où la médiocrité se soutient pour écraser ce qui l'offusque... » Dans le premier feu de son ressentiment il se laisse même aller à composer « une ode fulminante » contre les académiciens. C'est ce que font tous les candidats évincés. Mais, prudemment, il ne la publie pas. Ce diplomate sait ménager l'avenir.

Il n'abandonne pas, pour cela, la littérature qui, à tout le moins, est une ressource pécuniaire. Il est en relations avec les milieux littéraires parisiens, bien qu'il se tienne à l'écart de tous les cénacles. Comme,

plus tard, en politique, il entend rester seul. Il reçoit Nodier et Victor Hugo, à Saint-Point, moins en confrère qu'en gentilhomme et en propriétaire campagnard : cela se sent rien qu'à la façon dont Hugo a raconté cette hospitalité un peu cavalière.

Au milieu de ses intermèdes poétiques et malgré le peu d'encouragement qui lui vient du ministère, ses ambitions de carrière ne le quittent pas. Il cultive les influences, les anciennes comme les nouvelles, notamment le vieux marquis de La Maisonfort sous les ordres duquel il se trouvera prochainement à Florence : « J'ose vous prier, lui écrit-il, de vouloir bien nous rappeler au souvenir de M. et Madame de *Château* ». *Monsieur de Château*, c'est Chateaubriand, qu'il nomme ainsi avec une certaine désinvolture et qu'il n'a jamais aimé, parce qu'il sent en lui une obscure malveillance, opposition de caractère plutôt qu'hostilité littéraire, car l'un et l'autre paraissent bien avoir été exempts de toute jalousie de ce genre. Au moment où Lamartine écrit à M. de La Maisonfort, Chateaubriand quitte Berlin pour l'ambassade de Londres, et Londres est un poste qu'il envie, en raison de ses attaches anglaises. L'année suivante, pendant son séjour en Angleterre, il est reçu par le vicomte de Chateaubriand, effectivement ambassadeur à Londres, mais avec froideur et même une certaine hauteur, qu'il ne pardonnera jamais à ce futur ministre des Affaires étrangères.

Celui-ci, pendant son passage au ministère, aurait évincé Lamartine pour un de ses concurrents, candidat au poste de Florence. Du moins Lamartine le croit : d'où un nouveau ressentiment contre « Monsieur de Château ». Il jette feu et flammes dans une lettre à Virieu : « On a donné Florence à Boissy, à ce qu'on assure. S'il en est ainsi, je vais donner ma démission *ab irato*. Ayez donc des procédés ! Château ne m'en a pas seulement prévenu. Je suis dans une poétique fureur !... » Explosion de colère bien excusable. Lamartine a trente-trois ans, il jouit déjà d'une réputation européenne, il est au premier rang de la jeune génération royaliste, et il reste toujours attaché d'ambassade, — un emploi de débutant !

Mais un nouveau règne commence. Charles X succède à Louis XVIII et il est probable que le personnel politique va être sensiblement changé. Un retour des ultras semble imminent. Lamartine, fidèle à sa ligne de conduite, se tient toujours à égale distance de ceux-ci et des libéraux ; raison de plus pour se montrer fervent royaliste et bien-pensant. A Mâcon, il fait ostensiblement ses Pâques. Il compose le *Chant du sacre*, qui va se vendre à 20.000, peut-être à 30.000 exemplaires et dont il se plaint de n'avoir tiré que cent louis. C'est ce qu'il appelle son *Poème de Fontenoy* : « Mais, ajoute-t-il, je ne le fais ni pour la gloire, ni pour l'argent, par pure conscience royaliste

et pour témoigner une juste reconnaissance à qui de droit ». Reconnaissance au Roi, au gouvernement, car il vient d'obtenir la croix d'honneur. Il est fait chevalier, en même temps que Victor Hugo, promotion des jeunes écrivains royalistes. « Cela vaut, dit-il, l'Académie » et cela va rendre son père bien glorieux. Enfin il se sent en pleine faveur et en plein succès littéraire. Il en profite pour versifier avec plus d'entrain que jamais et il écrit un *Dernier chant de Child Harold* : « cela a 1.700 ou 1.800 vers, une préface en six pages de mon écriture et une vingtaine de pages de notes... » Et il serait bien heureux de vendre tout le paquet pour 9.000 francs à un libraire de province.

En attendant, le *Chant du Sacre* a fait le meilleur effet dans le monde royaliste comme auprès du gouvernement. Un si beau zèle mérite une récompense. Le duc Mathieu de Montmorency, ami de Lamartine, est ministre des Affaires étrangères : il lui propose enfin un deuxième Secrétariat à la Légation de Florence, qu'il convoite depuis si longtemps. Lamartine accepte à cause de sa femme et de sa belle-mère : ces dames s'ennuient à Mâcon et à Saint-Point. Et aussi pour des raisons de santé : il lui faut un climat chaud pour sa poitrine et pour ses rhumatismes. Et c'est l'Italie, raison suprême ! Mais il a maintenant l'expérience de ces déplacements, de ces séjours à l'étranger. Il sait ce qu'il va quitter, — et pour

quoi ?... « Nous irons à Florence, écrit-il à Virieu. La santé et l'imagination encore très séductible de ma femme ont mis le poids dans mes justes balances, et j'accepte avec regrets, car, hélas! que vais-je chercher ? Il y a moins d'aisance qu'où je suis, moins de solitude, moins de loisirs, moins d'ombres, moins de vieilles habitudes, moins de tout ce qui, maintenant, compose ce qu'on appelle un bonheur enviable... »

En dépit de toutes ces appréhensions trop justifiées, vers le 15 septembre 1825, il reprenait encore une fois le chemin de l'Italie.

*
* *

Ce départ fut une véritable mobilisation. Lamartine ne pouvait voyager qu'avec une suite nombreuse et un grand déploiement de carrosserie et de cavalerie : onze personnes et cinq ou six chevaux, femme, enfant, belle-mère, domestiques et palefreniers. Dès la fin d'août, il écrit à la marquise de Barol : « Seriez-vous assez bonne, à notre arrivée à Turin, pour me faire chercher un brave garçon parlant l'italien et comprenant le français, s'il se peut, pour conduire mes chevaux avec mon cocher, de Turin à Florence, et puis revenir seul. Mon cocher ne pourra pas mener cinq chevaux à travers l'Italie, sans un aide, sachant la langue... »

Il lui faut donc amener des chevaux et

un cocher en Italie : ce dont il semble qu'il aurait pu facilement se dispenser. Ces chevaux ne lui serviront à rien pour le voyage, puisqu'il prend des voitures de poste à six chevaux pour faire la terrible route de Gênes, si dure, si accidentée, tandis que son cocher se promène avec les chevaux de son maître, en compagnie d'un guide italien. En cours de route, Lamartine est obligé de payer continuellement des chevaux de renfort. Mais il n'a jamais plaint la dépense.

Dès le début d'octobre, il arrive sans trop d'encombre dans cette Florence, où il allait passer trois années de sa vie, certainement les plus belles et les plus heureuses d'une existence agitée et coupée par toutes sortes de traverses. Il n'y était pas précisément très désiré, surtout par son chef hiérarchique, le marquis de La Maisonfort, qui vivait là en compagnie d'une vieille maîtresse, une M^{me} Esmangart, personne désagréable, susceptible, de petit esprit et qui conduisait le ministre par le bout du nez. Pour sa bienvenue, celui-ci lui écrit, de Lucques, la lettre que voici : « Ce qui m'étonne, c'est que vous ayez accepté... C'est, selon moi, un second voyage d'Italie que vous arrangez pour la santé de M^{me} de Lamartine, et rien de plus... Venez donc passer un an ou deux, à l'ombre des « pâles ombrages ». Vous y serez bien reçu, bien vu et bien traité. Vous travaillerez avec moi, ou, pour mieux dire, nous nous reposerons

ensemble, car l'Italie est d'une tranquillité désolante pour des diplomates un peu zélés. Quand vous parlez de servir sous mes ordres, je suis tenté de répondre en souriant comme Sertorius au grand Pompée : *de pareils lieutenants n'ont de chefs qu'en idée !...* Je vous ai toujours désiré, indiqué souvent, mais jamais demandé positivement. J'ignorais que vous eussiez conservé le désir d'habiter l'Italie... Si vous voulez y apporter un peu de bienveillance pour moi et pour les personnes qui m'entourent ne prenez pas vos recettes dans la pharmacie de votre prédécesseur... »

Ainsi, le voilà dûment averti, dès avant le débarquer : on ne l'attendait pas, on ne le demandait pas. On est étonné de le voir. Mais on est prêt à le recevoir, à l'accueillir aimablement, si toutefois il se montre plus accommodant que son prédécesseur à l'égard du ministre et *des personnes qui l'entourent* (lisez : M^{me} Esmangart !) Il est évident que M. de La Maisonfort ne tenait guère à avoir un secrétaire, dont la réputation littéraire avait franchi les Alpes et qui, infailliblement, allait éclipser son ministre. Et, de son côté, M^{me} Esmangart allait voir son prestige diminué dans la société florentine par la présence à la Légation de France de M^{me} Birch et de M^{me} de Lamartine : d'où cet accueil un peu frais. Mais M. de La Maisonfort, homme d'esprit et assez diplomate pour être conciliant, saura se faire une rai-

son, à condition que Lamartine y mette du sien. Qu'il soit entendu que celui-ci vient à Florence en amateur, pour la santé de sa femme, non pas précisément comme secrétaire d'ambassade, mais comme poète en villégiature, qu'il soit souple, complaisant, et tout ira bien !...

Le nouveau secrétaire de la Légation de France ne demande pas mieux : il répond à son chef par une lettre spirituelle et flatteuse. Il pousse la complaisance jusqu'à faire ses commissions et à se charger de certaines correspondances un peu délicates : « Je vous apporte, lui dit-il, vos boutons et on m'enverra pour vous quelques lettres trop intimes pour les confier aux postes. J'apporte aussi à M^{me} Esmangart des bracelets que Fossin m'a remis pour elle... » Il fait donc tout ce qu'il peut pour apprivoiser le vieux couple. Mais trop de choses les séparent. On restera jusqu'au bout en défiance les uns à l'égard des autres. Après quelques semaines de contact, Lamartine écrit à son prédécesseur : « Le service était doux sous votre règne, vous n'étiez ni exigeant, ni capricieux. Le marquis de La Maisonfort ne l'est pas non plus, quand il est seul, mais il a un entourage qui... ne rend pas les relations aussi sûres et aussi simples que le seraient les nôtres sans cela. Jusqu'à présent pourtant, je me tire d'affaire en louvoyant, et il n'y a pas eu encore de choc direct, mais beaucoup de mots dits

par derrière que je fais semblant d'ignorer... »

La situation ne sera donc pas commode tous les jours. Qu'importe ! Notre poète est prêt à tous les sacrifices pour le bonheur d'habiter « ce divin pays ».

*
* *

Il commence par s'y installer avec une joie d'enfant : « j'ai trouvé, dit-il à Virieu, un logement un peu vieux, un peu sale, mais à souhait pour moi : belles écuries, immenses remises, cour, jardins et terrasses, vignes et cyprès tout à l'entour, et la vue et l'air bornés seulement par les collines du midi, la villa d'Albizzi et celle de notre ami Machiavel, près de la Porte romaine, et n'ayant que dix pas de pavé, pour galoper dans les avenues du Poggio imperiale... Adieu ! J'ai la fièvre comme partout ailleurs, mais l'air est chaud. Bonsoir et mille amitiés à ta femme !... » Tout serait parfait, s'il ne venait de perdre son cheval chéri : « il est mort, cette nuit, de la gourme. C'était un bijou que je ne remplacerai jamais. Amène-moi le cheval de M^{lle} de Fargues. Je le paierai ce qu'elle voudra... Si, à Turin, tu trouves un joli cheval sarde bon pour femme, prends et amène... »

Mais l'été vient. La chaleur est torride à Florence. On part pour les bains de mer. Lamartine loue, à Livourne, « une villa magnifique », la Villa Palmieri, sur la route

de Montenero. « Rien ne vaut une villa à Montenero », à moins que ce soit la Villa Ladarisi, dans la campagne de Lucques, Arcadie de l'Italie, où il vient rejoindre son ministre... « Cinq ou six villas majestueuses sont assises sur des pelouses entourées de cyprès, précédées de colonnades de marbre entrevues derrière la fumée des jets d'eau... Des chemins étroits, encaissés par les murs des *poderi* et par le lit des torrents, mènent, en serpentant, à ces villas, où les grands seigneurs de Florence, de Pise, de Lucques et les ambassadeurs étrangers passent dans les plaisirs les mois d'automne... »

La vue de ces splendeurs stimule ses instincts de faste et de dépense. Après avoir loué une villa à Livourne, il rêve d'en acheter une à Fiesole. Il annonce même qu'il l'a achetée. Que ne rêve-t-il pas ? Quelques mois après, il achète une villa délicieuse à la porte de Florence, pour avoir une place au soleil. Bien entendu, tout cela se passe dans son imagination. Mais le désir d'avoir un pied-à-terre à Florence, au cas où il quitterait la diplomatie, le hante de plus en plus. Il vient de faire deux héritages, celui de son oncle de Montculot et celui de son oncle de Monceau, l'aîné de la famille, qui sont morts récemment : héritages trompeurs, l'un grevé de charges considérables, l'autre encore en espérances, puisque la vieille demoiselle de Lamartine, sa tante, conserve Monceau jusqu'à son décès. Alors

il va se lancer dans la bâtisse. Il se croit riche, d'autant plus que, devenu chargé d'affaires pendant le congé de son ministre, il a vu son traitement porté à 22.000 francs : « *me voici bien riche*, écrit-il à Virieu. Quoique ce testament (celui de son oncle de Monceau) soit bizarre, il se pourra qu'il tourne à ma plus grande fortune, un jour. Dès à présent, il me donne le double de ce que j'attendais. Je traite et je vends. Je dirige hardiment ma barque, et je suis de plus en plus convaincu que, dans les grandes affaires, résoudre sur le champ et agir largement sont un grand secret. Je me trouve bien d'avoir suivi cet axiome, car me voici avec plus de 50.000 francs de rentes dès aujourd'hui. Demande-moi comment ? Je ne le sais pas. Il y a pour moi multiplication des pains évidente : *plus je mange et plus je donne, plus il me reste ! ...* »

N'est-ce point admirable ! L'heureux homme !... Dans ces conditions, comment résister à la tentation d'« agir largement » et de dissiper au plus vite cette aubaine ? Sans renoncer encore à l'acquisition d'une villa aux portes de Florence, il songe décidément à bâtir et il essaie d'entraîner Virieu dans ses projets de construction : « Me voilà dans les mains de notre ami Sylvestris, qui m'a fait des plans charmants et économiques. J'achète simplement un champ, ce qui s'appelle un *podere* et là j'élève ma serre-chaude, mais modeste et petite, quoi-

que pleine d'élégance et de goût. J'étends autour un tapis de gazon et quelques arbustes, et je laisse le reste en vignes et en oliviers. Le tout me coûtera 36.000 francs et me rendra mon loyer et 1.000 francs environ par an. L'affaire n'est pas folle. Je la place de façon à la louer encore les années et les mois où je ne l'occuperai pas, ce qui ne manquera pas... » Il écrit cela en octobre. A la fin de décembre, nouvelle idée : « Or donc, j'ai acheté et à moitié payé une villa charmante, chaude et confortable dans la ville même. Sylvestris y est déjà, décorant, ornant et confortant encore. J'achète les meubles et j'y entre le premier février. Cela consiste en un joli casino devant un joli jardin qui devient anglais, puis un domaine faisant suite au jardin, avec oliviers, vignes, légumes, blé, trois vaches, etc... le tout clos de murs et regardant Fiesole. Enfin, une maison de cultivateur, vastes remises et écuries, puis cinq maisons dans une rue, maisons louées. Cela me coûte en tout environ 100.000 francs... La chose est solide et bonne et nous fera à toi et à moi une retraite admirable, quand tu voudras... »

Le projet primitif s'est enflé considérablement. Il s'agissait d'abord de 36.000 francs. Nous voici à cent mille. Et ce n'est pas fini : l'architecte, le fameux Sylvestris va se révéler un fripon ou un incapable. Son premier devis de 2.000 francs pour la restauration des locaux est allé d'un saut à 24.000 francs.

Il faut payer la différence. Surprise et fureur de Lamartine, qui jure bien de ne plus jamais faire bâtir de sa vie, « même une écurie à cochons ».

Mais il vaut mieux faire contre fortune bon cœur, d'autant plus que le *casino* en question est charmant et qu'on pourra le louer, quand on partira, à de riches hibernants : « Nous sommes enchantés de notre affaire, écrit-il à sa mère. Madame Birch surtout et ma femme y tiennent extrêmement. Madame Birch nous a fournis de meubles pour sa part. Ils sont simples, mais jolis et de nature à tenter les Anglais et les Russes qui sont ici quatre à cinq mille par an. Madame de Barol nous a envoyé de Pise deux vases de marbre énormes et de toute beauté. Nous plaçons son cadeau dans deux coins du salon sur des piédestaux... » Il se console, comme il peut, avec les beaux vases de Madame de Barol, qui doivent faire un si imposant effet dans le salon de la villa. Et puis, enfin, n'at-il pas la joie d'habiter « ce divin pays de Toscane » ?... Il déchantera bientôt quand, au moment de revenir en France, il sera obligé de liquider tout cela, de vendre ses chevaux et ses voitures, de louer son casino et, comme il le dit, de se faire loueur d'hôtel pour les Russes et les Anglais.



Voilà bien des déboires pour la simple affaire du logement. Le milieu où il va vivre lui réserve d'autres désagrémens. Décidément, cela ne va pas avec son ministre et sans doute moins encore avec l'Egérie de celui-ci, M^{me} Esmangard, dont on ne parle qu'à mots couverts. Le marquis de La Maisonfort est jaloux de son secrétaire. A Paris, pendant son congé, il dénigre Lamartine au ministère, « se plaignant fort, écrit celui-ci, de ma bonne conduite et de mes dépêches, dont on est trop content. Cela lui fait une juste peine et *je ne doute pas qu'il ne me desserve de son mieux...* Faisons notre devoir et laissons faire aux envieux. Il ne reviendra pas, je crois, avant l'automne. Je ne pense pas qu'il réussisse à me décaver d'ici-là. Ce monde est une guerre perpétuelle... Je me la laisse faire et ne la rends pas, mais c'est une tentation qui me prend violemment quelquefois... »

La patience finit par lui échapper. Un beau jour, il dit son fait au marquis, mais en galant homme, qui ne veut pas prendre les choses au tragique et qui se borne à renvoyer la balle à l'adversaire : « Vous souvenez-vous de ce que vous disait l'abbé de Montesquiou quand vous débutiez dans son salon à votre brillante carrière diplomatique : « Monsieur de La Maisonfort,

vous êtes un homme d'esprit, de beaucoup d'esprit, d'infiniment d'esprit ! La diplomatie et la préfecture sont au-dessous de vous : faites des tableaux de l'Europe ». Eh bien, vous faites aujourd'hui pour moi ce que l'abbé de Montesquiou faisait pour vous : « Monsieur de Lamartine, vous êtes un poète, un grand poète, un très grand poète, mais vous ne serez jamais qu'un pauvre diplomate ». Je n'en crois rien, je fais comme vous mon métier de mon mieux, et je suis votre exemple non vos paroles... » La tactique du marquis consistait, en effet, à représenter Lamartine comme un simple amateur, un rêveur égaré dans la diplomatie. Or celui-ci n'a jamais cessé de répéter qu'il aimait son métier, qu'il le prenait au sérieux et il était bien convaincu qu'il avait toutes les qualités requises pour l'emploi : nous en verrons bientôt des preuves. Mais il savait de longue date les préventions des gens de bureau et d'administration contre les hommes de lettres. A de certains moments, il aurait voulu renier la poésie, dans l'intérêt de sa carrière : « Les bons vers déconsidèrent un homme public », écrit-il à sa dévouée protectrice, M^{me} de Raigecourt.

Miné sourdement par son chef, il trouve peu de sympathies chez les Florentins. Mêmes préventions qu'à Naples : l'aristocratie locale, comme les libéraux et les nationalistes, déteste en lui le Français réputé

ennemi de l'unité italienne. Les « carbonari » surtout le tiennent en suspicion : « Je passe ici, dit-il à son prédécesseur, le chevalier de Fontenay, pour un *jésuite déguisé*, tant ils ont horreur de tout ce qui croit en Dieu, et vous savez combien je suis loin de l'ultracisme en tout genre... Florence est le paradis pour nous, à la société du pays près. Vous y êtes adoré unanimement. Quelquefois, je dis que je suis votre ami, mais ils ne veulent pas le croire, tant on a réussi à leur donner d'idées justes sur mon compte : ils me croient une espèce d'intrigant, espion, jésuite... et font, peut-être avec raison, peu de cas de mon esprit ». Il faut conclure de tout cela que le secrétaire de la Légation de France était fort mal noté chez les carbonari et tout ce qui se disait patriote italien. On voyait en lui un affreux clérical, un réactionnaire, ami des prêtres, des Bourbons de Naples et des Autrichiens. Comment en douter ? On l'apercevait sans cesse dans les églises, prolongeant jusqu'à la fermeture des portes ses pieuses stations au Duomo ou à Santa Maria Novella. Il récitait dans le monde son *Hymne du Soir dans les temples* et il passait son temps à versifier des hymnes au Seigneur. Il faisait ses Pâques sans doute au vu et au su de tout le monde : « Heureux, écrit-il à sa mère, ceux qui suivent les traces des Montmorency dans ce monde et surtout dans l'autre. J'espère être du nombre, car je fais mes Pâques demain

(7 avril 1826). Je sais que c'est une bonne nouvelle à vous donner ». Enfin, il était à Florence le représentant officiel d'un gouvernement qui était en abomination à tous les patriotes italiens.

Cela lui valut un duel retentissant avec un colonel Pepe, carbonaro napolitain exilé à Florence. Peut-être avait-il contre Lamartine des rancunes qui dataient du passage de ce dernier à Naples. L'attaché d'ambassade auprès du duc de Narbonne se serait-il signalé alors par des excès de zèle ou par des propos imprudents contre les révolutionnaires ?... On connaît l'histoire : le prétexte de la provocation fut un passage du *Dernier Chant de Child Harold* considéré à juste titre comme injurieux pour l'Italie. Il faut avouer qu'il y avait de quoi :

O terre du passé, que faire en tes collines ?
 Quand on a mesuré tes arcs et tes ruines,
 Et fouillé quelques noms dans l'urne de la mort,
 On se retourne en vain vers les vivants : tout dort,
 Tout jusqu'aux souvenirs de ton antique histoire
 Qui te feraient du moins rougir devant ta gloire.

.

Ta langue, modulant des sons mélodieux,
 A perdu l'âpreté de ses rudes aïeux.
 Douce comme un flatteur, fausse comme un esclave,
 Tes fers en ont usé l'accent nerveux et grave,
 Et semblable au serpent, dont les nœuds assouplis
 Du sol fangeux qu'il couvre imitent tous les plis,
 Façonnée à ramper par un long esclavage,
 Elle se prostitue au plus servile usage,

Et, s'exhalant sans force en stériles accents
 Ne fait qu'amollir l'âme et caresser les sens.

.
 Adieu ! Pleure ta chute en vantant tes héros !
 Sur des bords où la gloire a ranimé leurs os,
 Je vais chercher ailleurs (pardonne, ombre romaine !)
 Des hommes, et non pas de la poussière humaine!

Avouons qu'il était difficile d'être plus blessant. C'est un réquisitoire en règle, où l'auteur a ramassé tout ce qu'on pouvait dire de désagréable aux Italiens d'alors, réquisitoire injuste, car le *risorgimento* commençait à réveiller, d'un bout à l'autre de la Péninsule, les énergies nationales. On s'étonne que Lamartine, si amoureux de l'Italie, se soit laissé aller à cette diatribe, on s'étonne surtout de la légèreté et de l'imprévoyance du diplomate. Il pouvait penser tout ce qu'il voulait des Italiens, mais le dire publiquement et sous cette forme, quand on est candidat à un poste diplomatique chez les gens qu'on dénigre ! Car enfin il avait publié *Child Harold* au moment même où il intriguait pour se faire nommer à Florence.

Le colonel Pepe riposta dans l'*Antologia* par un violent article, où Lamartine était traité de lâche et de poltron. Impossible, dans ces conditions, d'éviter une réparation par les armes, bien que le poète français se défende d'avoir voulu attaquer l'Italie. Il ne parle pas en son nom, disait-il. Il n'est

que l'interprète de lord Byron... Quoi qu'il en soit, le duel eut lieu. Lamartine fut élagamment blessé au bras droit. Sa bonne grâce, sa séduction naturelle, son désir et celui du gouvernement toscan d'étouffer l'affaire, tout cela fit que les suites n'en furent pas trop fâcheuses. Quand il se montra au théâtre avec son bras en écharpe, il paraît qu'il fut applaudi par les spectateurs. Quelque temps après, il acheva de réparer son étourderie en écrivant un poème sur *La perte de l'Anio*, qu'il dédia au marquis de Barol, patriote italien, et où il célébrait l'Italie en termes magnifiques, quoique sans trop se démentir. Et non seulement il se réconcilia avec son adversaire, mais celui-ci étant dans la misère, il sut l'obliger discrètement, en lui demandant de donner des leçons d'italien à sa fille Julia.

*
* *

C'était sortir honorablement d'un mauvais pas. Mais cela ne le mit point en meilleure posture dans les milieux florentins. Il semble bien qu'on le bouda jusqu'au bout, en dépit de toutes ses avances et de toutes ses amabilités : « Avec les gens du pays, écrit-il à sa mère, toute société est impossible ». Ce sont des figures de tapisserie dans les salons où on les invite. Ils viennent se goberger chez nous et ils nous paient par le mépris et le dénigrement. » Il finira

par dire : « s'il y a une duperie au monde, c'est celle de se faire boire et manger par des seigneurs italiens : c'est un moyen sûr de se faire moquer et haïr un peu plus. Je le vois par tout ce qui m'entoure et je le tiens pour démontré ».

Rien à faire avec les indigènes. Alors, il se rabat sur la colonie étrangère, les hibernants de marque et ce qu'on appelle « le monde des ambassades ». Là, il triomphe, lui et ses dames. Il y récite ses vers. Il est de toutes les réceptions, de tous les dîners et de tous les bals. Quand il écrit à sa famille de Mâcon, ou à son ami Virieu, il étale ses éblouissantes connaissances : la princesse Aldobrandini Borghèse, une Française, née La Rochefoucauld, la comtesse de Bombelles, femme de l'ambassadeur d'Autriche, la comtesse Boutourline, la princesse Shérobotof, « très aimable Russe », le prince Demidoff, qui a six millions de rentes à dépenser par an... Toute l'Europe voyageante est à Florence, « et, chaque année, elle devient plus nombreuse en Français. Enfin, c'est un monde et un éclat à en perdre la tête, de fatigue et non de plaisir pour mon compte. Je ne suis heureux que quelques moments de solitude après le dîner. Puis il faut s'habiller à dix heures et sortir à onze heures. Les bals commencent à minuit, Cela n'est pas très sain, comme vous voyez, quand on est par état obligé d'aller presque tous les soirs faire des présenta-

tions partout... » Il fréquente non seulement la colonie étrangère et ses collègues des Légations, mais il est personata grata auprès du grand-duc Léopold et de sa famille. Le Prince régnant lui témoignera jusqu'à la fin une sympathie particulière et il regrettera son départ. Pendant la saison des bains de mer à Livourne, il est reçu avec les siens chez les grandes-duchesses. Il ne voit que personnages royaux et princiers. Un jour, il dîne chez le duc et la duchesse de Modène, « souverains qu'on dit très distingués et très aimables ». Naturellement. Le surlendemain, il est invité chez S. M. la duchesse de Parme, l'ex-impératrice Marie-Louise, la veuve de Napoléon. « C'est une princesse charmante, à ce qu'on assure. Elle est plus à son aise dans ses petits Etats qu'elle ne l'était dans sa prison splendide des Tuileries ». L'Impératrice Marie-Louise ! Voilà de quoi éblouir encore une fois les tantes et la famille de Mâcon, qui ne verront dans la veuve de l'usurpateur que la fille des Césars germaniques, l'archiduchesse d'Autriche. Le secrétaire d'ambassade s'étonne du silence des siens sur un événement aussi considérable : « Vous n'avez donc pas reçu les détails de mon séjour auprès de Marie-Louise ? J'y ai été traité à merveille. Sa cour est charmante, elle est devenue aussi aimable, aussi prévenante qu'on lui reprochait de l'être peu. Je lui ai promis de m'arrêter chez elle, à la campagne, au printemps, en allant en

France. Elle est instruite, elle est on ne peut meilleure et plus agréable... » Avec quelle émotion respectueuse, on va lire tout cela, à Mâcon, rue des Ursulines ou à l'hôtel d'Ozenay !...

En même temps que la colonie étrangère et le monde des ambassades, il faut recevoir les Français de passage : il en arrive presque tous les jours. « C'est un cercle de Paris, dit Lamartine, sous un ciel plus beau ! » Voici, dès son arrivée à Florence, les Saint-Aulaire, les Castellane, les Valence, la princesse Aldobrandini, née La Rochefoucauld... Tout l'armorial de France, toutes les notoriétés politiques, littéraires ou mondaines vont défiler dans sa salle à manger : « J'ai une nuée de Français à dîner et à trimballer... Je vous écris, dit-il à sa mère, entre un dîner et un bal, où je vais mener tout à l'heure vingt-deux Français et Françaises de distinction, le duc et la duchesse d'Istrie-Bessières, le duc de Dalmatie, la duchesse Decrès, les Montebello, etc..., etc... Après-demain, ma femme fait les honneurs d'un bal donné par des Français à douze louis par tête, 8.000 francs le bal... » Il attend Casimir Delavigne alors en voyage à Rome, M^{me} Sophie Gay et sa fille, la délicieuse Delphine, la future M^{me} de Girardin, qu'il trouve charmante, elle aussi, mais dont il goûte peu les vers, comme, en général, toute la poésie féminine. Il se fait un point d'honneur non seulement d'accueillir et de pilo-

ter, mais de régaler tous ces passants. Devenu chargé d'affaires, pendant le congé de son ministre, le marquis de La Maisonfort, il tient à représenter dignement la France, comme plus tard Chateaubriand à Rome. Il se ruine, avec une magnifique insouciance, à ce métier d'amphitryon : « J'ai, dit-il, une espèce de maison ouverte et un cuisinier pour les voyageurs français. Ils sont enchantés... » Mais l'hôte sait ce que cela lui coûte : « je suis accablé de voyageurs qui me mangent ». Il en prend son parti allègrement. Quand on est grand seigneur, il faut l'être jusqu'au bout.

Cette vie mondaine est très fatigante, très absorbante. Le secrétaire d'ambassade s'en plaint continuellement : avec ces bals qui commencent à minuit, on se couche à l'aurore. Mais, au fond, il adore cela. Et cela ne lui fait pas oublier les devoirs de sa charge. Outre les compatriotes de passage, il s'intéresse aussi, comme il le doit, à la colonie française de Florence et de la région toscane. Que pouvaient bien être ces gens-là, commerçants, aventuriers, fonctionnaires en disponibilité, résidus de l'occupation napoléonienne. Lamartine ne semble pas en avoir une très bonne idée. Tous bonapartistes probablement, ou carbonari, en tout cas ennemis de la Restauration bourbonnienne. Il s'agit de les rallier doucement au régime royaliste. Lamartine s'y applique avec son charme de séduction habituelle.

Au bout d'un an, il peut écrire à Virieu : « J'ai réuni, remoralisé et royalisé complètement la colonie des Français dans toute la Toscane par de bonnes manières, des égards et de bons dîners... » Le 4 novembre, jour de la fête de Charles X, il leur offre un banquet et les fait boire à la santé du Roi : « Les Français établis dans le pays ont été, dit-il, très flattés d'être enfin reconnus et invités à une messe et à un festin pour la Saint-Charles. Tout s'est passé royalement ». Il fait de la propagande royaliste, même à l'étranger. Il est bon fonctionnaire...

De ce Lamartine, diplomate et mondain, une anglaise de la colonie étrangère, Lady Blessington, nous a laissé un portrait qui semble pris sur le vif : « Il a bien bel air, dit-elle, est distingué d'aspect et s'habille si bien en gentilhomme qu'on ne le soupçonnerait jamais poète. Pas de col de chemise retourné, pas de ces longues boucles qui retombent sur le parement de l'habit, aucune prétention à l'afféterie d'aucune sorte : tout juste l'espèce d'homme, qui, vu dans n'importe quelle société, serait déclaré très comme il faut. Ses traits sont beaux et son attitude particulièrement intelligente et intellectuelle. Ses manières sont polies et sa conversation particulièrement brillante et intéressante... Quoique doué d'une très ardente imagination et d'un esprit parfaitement réfléchi, M. de Lamartine a été appelé à jouer un rôle considérable dans les scènes

de la vie matérielle et active. Cela l'a forcé à exercer ses facultés raisonnantes, autant que son génie le conduisait à mettre en jeu celles de l'imagination. De là le fait qu'il présente une union peu commune d'habile hommes d'affaires, de gentleman et de poète et qu'il apparaît à son avantage dans ces trois rôles. Il est fort bien disposé pour les Anglais et il n'y a pas lieu de s'en étonner, puisqu'il est le mari d'une dame anglaise, dont on dit qu'elle possède tant de qualités estimables qu'elle doit donner une favorable impression de ses compatriotes... »

Portrait des plus justes, bien que la dame anglaise se soit exagéré, comme Lamartine lui-même, ses aptitudes d'homme d'affaires. Pour elle, le poète passe au troisième plan. Ce que les hiverneurs et les hôtes de la Légation de Florence voyaient d'abord en lui, c'était le parfait gentilhomme et le diplomate.

*
* * *

Car enfin il s'est donné consciencieusement à son métier. Il est vrai que c'était un petit métier. Comme à Naples, il n'y avait pas grand chose à faire pour un diplomate. M. de La Maisonfort l'en avait amicalement averti. Le chargé d'affaires se borne à expédier la besogne courante, d'ailleurs grandement aidé en cela, sinon suppléé par le fidèle Antoir, le chancelier de la Légation,

qui paraît bien en avoir été, en ce temps-là, la cheville ouvrière. Et pourtant Lamartine a d'autres ambitions que celle de rédiger des dépêches. Il a même ses idées en matière de politique européenne : on le verra bientôt, lorsqu'il sera député et enfin ministre des Affaires étrangères.

Dès sa nomination à Florence, il eut l'occasion d'en fournir une preuve, dans des conditions bien modestes il est vrai, et tout à fait indignes de lui. Il s'agissait d'un concours institué par le ministre d'alors, le baron de Damas, pour le choix des attachés d'ambassade, concours d'un caractère presque scolaire et auquel on s'étonne qu'un homme de l'âge et de la qualité de Lamartine ait condescendu à prendre part. Pourtant le document est là : sa composition, car c'en est une, entièrement écrite de sa main est datée du 5 janvier 1826 : il était alors à Florence.

Le ministre avait proposé aux concurrents plusieurs sujets à traiter, et notamment celui-ci : « Que faut-il entendre en politique sous l'expression d'un ami ou d'un ennemi naturel ? Et quels sont les états de l'Europe que la France peut ou doit considérer sous l'un ou l'autre point de vue ?... »

C'est à cette dernière question que Lamartine répondit en une trentaine de pages.

Très justement, il commence par critiquer l'expression « d'ami ou d'ennemi natu-

rel ». En politique, il n'y a point d'amitiés ou d'inimitiés naturelles. « Ce sont les rapports des nations entre elles qui modifient, qui détruisent leur amitié, ou leur inimitié. Or ces rapports sont eux-mêmes créés, modifiés, détruits par les circonstances, les temps, les religions, les formes de gouvernement. Les amitiés divisent, les inimitiés s'allient, et le monde politique est un sable mouvant, où l'on ne reconnaît pas aujourd'hui le chemin d'hier... Tout a changé, tout changera encore. Il n'y a point de système durable à établir sur une base sans cesse mobile : laissons donc de côté ce mot « d'amis ou ennemis naturels », et passons au seul point de la question qu'il soit possible et peut-être utile de résoudre : quels sont les amis ou les ennemis naturels de la France ? »

Et Lamartine d'examiner, à cet égard, les principaux états, dont l'action politique peut aider ou contrarier celle de notre pays. Dans la plupart des cas, on s'étonne de la clairvoyance et de l'esprit réaliste de ce poète, qui n'a guère quitté sa petite ville provinciale que pour un stage de trois mois à l'ambassade de Naples. On peut contester tel ou tel de ses jugements sur tel ou tel pays, en remarquant d'ailleurs que, depuis cent ans, les choses ont beaucoup changé et que ce qui pouvait être vrai en 1830 ne l'est plus aujourd'hui. Ainsi pour la Prusse, qu'il considère comme quantité négligeable, pour l'Italie dont il voudrait faire une

fédération d'états sous l'hégémonie de la France, pour l'Espagne qui, à ses yeux, n'est plus qu'une nation morte. Et pourtant que de traits de lumière à travers des erreurs que l'état de l'Europe d'alors pouvait autoriser ! De l'Espagne il dit entre autres choses : « Est-ce un pays mort ? Est-ce un pays prêt à renaître de ses cendres ?... L'Espagne n'est peut-être qu'endormie !... » Cela peut se redire encore aujourd'hui. A propos de l'Italie : « Il y a sympathie entre les peuples comme entre les individus. Elle existe entre la France et l'Italie. Elle est plus forte que les intérêts mêmes. Vingt fois la France est descendue en Italie, a ravagé les plaines, saccagé les villes, trahi les espérances, et l'Italie nous aime toujours... » Vue très juste et très profonde. Et ceci encore sur l'Autriche : « Aspirant par sa nature même à la domination la plus étendue, sa politique extérieure est de reculer devant le fort et d'envahir le faible. L'égoïsme est sa raison d'état. *L'Autriche ne connaît point de paix : un traité, pour elle, n'est qu'une trêve imposée par la force. Elle aiguise ses armes, elle médite ses hostilités, elle épie le moment. Le moment venu, rien ne l'arrête : ni le respect des traités, ni les intérêts moraux de l'Europe, ni l'honneur, ce respect humain des nations.* Craignant tout et convoitant tout, elle est soupçonneuse comme la faiblesse et insolente comme l'audace. C'est un cabinet avec lequel il ne

faut jamais dormir, car lui-même ne dort jamais. Son esprit survit à ses hommes d'Etat. Sa politique n'est jamais celle d'un homme, c'est celle d'un corps dont le chef peut mourir, mais dont l'âme qui l'anime revit dans chacun de ses membres... » A peu de chose près, l'Allemagne actuelle peut se reconnaître dans cette image de l'Allemagne d'autrefois.

Mais ce qu'il a écrit sur l'Angleterre, en 1826, dans cette composition de concours, reflète bien l'opinion d'alors. Il avait beau être la mari de Marianne Birch, admirer lord Byron et les Anglais, il n'avait aucune illusion sur l'Angleterre. Relisons ces pages chargées de sens, lourdes d'enseignements : « Sa politique, isolée de la politique continentale, est une politique personnelle, hostile, envieuse surtout. Comme sa grandeur n'est pas réelle, elle a besoin de l'abaissement des autres puissances pour paraître grande à ses propres yeux... Ses rapports avec nous sont hostiles. La France est, par sa position continentale, par l'étendue de ses côtes et l'énergie de ses peuples, sa rivale la plus redoutable. En dépit des hommes et des traités, les intérêts des deux peuples se haïssent... Dans une alliance commandée par un intérêt du moment, l'Angleterre ne se servira de la France que comme d'un instrument. Elle le brisera après. La France ne peut recevoir de l'Angleterre que de l'or pour solder son sang : jamais aucun agrandissement solide...

« Si les intérêts matériels des deux peuples se combattent, leurs intérêts moraux ne sont pas moins hostiles. La France est la clé de voûte du catholicisme, l'Angleterre est l'arc-boutant de la Réforme. La France est monarchique, elle soutient de tout son poids les anciennes institutions de l'Europe modérées par la civilisation moderne. L'Angleterre, quoiqu'avec une forme et des dénominations monarchiques, est essentiellement républicaine. Elle marche, sous ce masque de monarchie, à toutes les institutions populaires. Elle y pousse surtout, bien plus qu'elle ne s'y précipite elle-même. *Après avoir combattu l'agrandissement de la France sous le nom d'esprit révolutionnaire, elle s'est fait de cet esprit même une arme terrible avec laquelle elle combat sourdement les états d'Europe et d'Amérique.* Son prosélytisme politique ébranle toutes les anciennes croyances. Elle affecte parmi les nations cette popularité remuante qui est aussi le plus terrible des empires...

« C'est par les mœurs que les nations périssent. Celles de l'Angleterre s'altèrent tous les jours. Une nation dont les classes élevées traînent dans toute l'Europe le luxe et la mollesse de l'Orient et fuient leur terre natale comme un exil, une nation qui n'a plus du patriotisme que son orgueil, de la religion qu'un fanatisme oppresseur, de la richesse publique que du papier, de la liberté que la licence et de la monarchie que le

nom, cette nation penche vers sa ruine ».

Sans doute ces critiques de Lamartine ont besoin d'être éclairées par les faits contemporains, et souvent son expression n'est pas à la hauteur de sa pensée, bien que, ça et là, éclatent les formules les plus heureuses. Mais, dans tout cela, que de vues pénétrantes, de critiques plus ou moins justifiés ! Dès 1826, en pleine anglomanie, il gardait la liberté de son jugement.

Enfin, ces lignes étonnamment prophétiques sur la Russie :

« La Russie est, pour le reste de l'Europe, ce que la Gaule fut pour les Romains. C'est le pays où germe le sort futur du monde. Elle fixe tous les regards, elle frappe toutes les imaginations... Elle est pleine d'avenir : ses peuples ont, avec la civilisation d'un âge avancé, toute l'énergie de la jeunesse, tout le fanatisme de l'ignorance... C'est un peuple né pour conquérir, pour renouveler la face du monde sur les traces d'un nouvel Attila. Nombre, force, volonté, rien ne lui manque. Qu'attend-il ? Un signe de la Providence. Mais de quel côté se précipitera cette masse prête à s'écouler ?... La Perse, la Chine, la Turquie, voilà des proies pour la Russie... »

Son intérêt est « d'affaiblir l'Allemagne afin de braver l'Angleterre. Ces intérêts sont aussi ceux de la France. La Russie aime donc la France. Elle a en elle une alliée contre l'Autriche. Son existence, sa pros-

périté, sa grandeur sont des conditions essentielles aux projets futurs de la Russie... Aucun conflit d'intérêts, aucunes différences de doctrines religieuses ou politiques, aucune rivalité de territoire ou de commerce ne peuvent inquiéter les deux peuples sur leurs dispositions naturelles. La nature, en séparant leur sphère d'action les a fait amis, et la nécessité a scellé pour longtemps encore ce traité tacite... »

Cela fut écrit près d'un siècle avant la politique franco-russe et l'avènement du bolchevisme envahisseur, qui prétend, en effet, « renouveler la face du monde ». Mais ces considérations ne semblent pas avoir beaucoup touché le jury des Affaires étrangères auquel elles furent soumises. Le mémoire de Lamartine n'obtint que le troisième rang parmi ses concurrents.

L'apprenti-diplomate n'eut pas, à Florence, l'occasion de manifester ses dons de clairvoyance politique. Aucune affaire d'importance non plus ne sollicita son habileté de tractateur. Le seul incident diplomatique, au cours de sa mission, fut une sommation du Pacha de Tripoli, réclamant indûment un backchich au gouvernement du Grand-duc, sommation à laquelle se joignit celle du Dey d'Alger exigeant qu'on lui livrât la famille Bacri de Livourne et que l'on confisquât les propriétés de cette famille à son bénéfice. Avec cela, menace de déclaration de guerre et même de bombardement.

La Toscane invoquait les traités. Mais, remarquait Lamartine, « les traités ne sont bons avec ces braves gens que lorsqu'ils sont scellés de quelques coups de canon. Or la Toscane n'a que deux bateaux canoniers qui ne portent pas si loin... » En sa qualité de chargé d'affaires, jusqu'à quel point intervint-il dans le conflit et joua-t-il le rôle d'arbitre entre le Grand-duc et les Barbaresques?... Quelque temps après, il écrivait à son chef, le marquis de La Maisonfort, sur le point de rentrer à Florence : « Vous trouverez la Toscane enchantée de l'intervention et de la protection qu'elle nous doit. C'est vraiment une belle œuvre de la France et qui la repopularise dans la Méditerranée. On m'annonce à l'instant deux frégates pour croiser devant Livourne. Cela s'appelle servir ses amis ».

Il faut croire que, si le secrétaire de la Légation se mêla beaucoup de l'affaire, il sut ménager le Pacha de Tripoli, puisque celui-ci daigna lui vendre « obligeamment » deux chevaux arabes, dont il se déclare émerveillé... Et voilà le bilan de son activité diplomatique à Florence : une composition pour un concours, un règlement de backchich et l'acquisition de deux chevaux !...

*
* * *

Jugerons-nous qu'il a perdu son temps pendant ces trois années passées en Italie ?

S'est-il borné à « gribouiller », comme il dit, de vagues dépêches, à aller dans le monde et à danser, tous les soirs, à donner des dîners et des fêtes ?... Et quand cela serait, il aurait au moins vécu la vie large et fastueuse qu'il aspirait à mener depuis si longtemps. Ces trois années de Florence, ce sont certainement les plus heureuses de sa longue existence. Et non seulement il y a mené la vie à grande guide, non seulement il y a été heureux, mais il y a gagné en spiritualité, en ouverture d'esprit, en connaissance des hommes et du monde. Et enfin il a eu pour se consoler des petits ennuis de la carrière ce qu'il aimait par-dessus tout : les chevaux et les vers.

Le chapitre des chevaux mérite une place à part dans l'histoire de ces trois années. On se rappelle que Lamartine était arrivé de Mâcon avec cinq chevaux, tant de voiture que de selle. Grave préoccupation pour lui. Pendant tout son séjour à Florence, il ne cessera de brocanter et de maquignonner pour entretenir ou pour perfectionner son écurie. Il commence par perdre un de ces précieux animaux, qui meurt de la gourme et, tout de suite, il s'adresse, pour le remplacer, à son ami Virieu alors à Turin. Au moment de son duel avec le colonel Pepe, il est immobilisé chez lui, ayant reçu, dans son écurie, un coup de sabot, qui lui a écrasé le pied et fait sauter les ongles. Il en prend facilement son parti. Il maquignonne plus

que jamais. Il indique au vicomte de Marcellus, ministre plénipotentiaire à Lucques, des chevaux à vendre chez le prince Borghèse. Il annonce à Virieu qu'il a, à présent, « des chevaux de selle du Holstein, de toute beauté ». A son vieil ami, l'abbé Dumont, le curé de Bussières, que son beau cheval du Mecklembourg, « le plus magnifique animal que vous ayez jamais vu », vient d'avoir une jambe déchirée par une roue, en venant de Livourne. A Virieu encore il écrit : « Pourrais-tu me dire sûrement et promptement si, dans le mois de novembre, je trouverais dans les écuries des marchands de chevaux de Lyon, une belle paire de chevaux allemands ou normands pour moi ? Les miens sont usés. Je viens de commander à Tripoli deux chevaux arabes de première race pour ma femme et pour moi. J'espère être joliment monté. J'ai maintenant une superbe jument Mecklembourg bai et ta jument dont les jambes sont devenues d'acier dans ce climat. Je ne la donnerais pas aujourd'hui pour 60 louis. J'ai de plus un bon cheval sarde, mais qui fait le service de mon tilbury. Je ne vendrai rien à l'arrivée de mes deux arabes, mais je mettrai dans mes prés tantôt une jument, tantôt l'autre... »

Quelle écurie ! quelle cavalerie !... Enfin, les chevaux de Tripoli arrivent !... « En veux-tu un ? Tout le monde m'en demande, mais je ne donnerai rien avant ton refus,

à supposer que j'en vende un. Je te le donnerais bien entendu, prix secret et coûtant : cela ne passera pas, je crois, voyages compris, cent louis. Réponds-moi. Je retiendrais dans le marché avec toi, que tu ne le revendrais à personne qu'à moi, prix établi. Ce ne sont pas chevaux de Barbarie, je n'en ai pas voulu : on en a pour 500 francs. C'est arabe de pure race et qualité... »

On se croirait sur le champ de foire. Alphonse a cela dans le sang. Quand, sur la route de Béthune, il se déguisait en maquignon pour échapper aux bonapartistes, il obéissait peut-être à une vocation secrète.

Mais c'est un maquignon-poète. Le consul général de Tripoli, « grand amateur de vers et de chevaux », lui envoie la généalogie de ses deux étalons arabes avec un poème en leur honneur : « Leur dos est un trône, leur queue est une comète. Celui qui leur donne l'orge dans la main gagne autant d'indulgences de Mahomet qu'il y a de grains d'orge dans leur ration..., etc..., etc... » Sur ces bêtes magnifiques et de si noble race, quel orgueil de galoper aux Cascines ou au Poggio imperiale ! Et quelle ivresse de pouvoir annoncer à la famille de Mâcon aux amis de Paris et d'ailleurs : « je monte à cheval ! » Monter à cheval, c'est une moitié de sa vie. L'autre moitié appartient à la poésie, du moins quand il est de loisir...

*
* *

Ce loisir, il en jouit à Livourne pendant tout l'été. Avec sa famille, sa femme, sa belle-mère, la petite Julia, il s'installe à Montenero, dans une villa. Il vient y soigner ses fièvres, car il a toujours quelque maladie à soigner, et prendre des bains : « Je monte à cheval à cinq heures du matin. Je nage dans la mer à trois heures après-midi. Je fais la sieste, je dîne, je monte en calèche le soir au bord de la mer... » Il y vient surtout rêver, se fondre en contemplation devant une nature, qui, en ces mois d'été, donne toute sa splendeur. A ces stations devant la mer, à ces courses matinales par monts et par vaux dans l'Apennin, il a dû de sentir et d'exprimer comme personne la volupté estivale et aussi la magnificence du paysage italien : « Je voyageais entre Gênes et la Spezzia. Une lune splendide éclairait la mer. Les oliviers, les châtaigniers, les rochers de la côte obscurcissaient la terre. A chaque tournant du cap, à chaque échancrure de la rive, à chaque embouchure des montagnes la scène changeait. Le vertige de la course fougueuse des chevaux s'ajoutait au vertige de l'admiration pour ce sublime et mystérieux spectacle. Les parfums qui s'exhalaient des champs de fleurs cultivées pour ces bouquets dont les Gênois ont fait un art, une

tapisserie végétale, achevaient de m'enivrer. Ce fut une ivresse de la terre, de la mer et de la nuit, une fièvre d'enthousiasme pour ce beau pays...

« J'aime mieux le balancement d'une seule voile de pêcheur sur les lames bordées d'écume de ce golfe ; j'aime mieux l'ombre d'un pin d'Italie transpercée d'une pluie de rayons de lune sur cette grève ; j'aime mieux les grands bras d'un châtaignier de ces montagnes, penchés sous le vent tiède, sonore et embaumé de l'Apennin que les deux ou trois cents vers dans lesquels j'ai tenté de me réfléchir à moi-même cette nuit... »

On n'ose pas trop le contredire. Pour moi du moins, j'aime mieux le « commentaire » que « l'harmonie », belle sonate un peu monotone, où l'oreille s'assoupit comme au déferlement sans fin des vagues. Sauf quelques longueurs encore, — j'ai écourté le passage, — il a enfermé en trois ou quatre phrases de prose toutes les images et toutes les émotions essentielles de cette nuit féérique.

Ce qu'il a senti surtout, c'est le côté idyllique de la campagne italienne, la beauté, la suavité du paysage, l'air de joie que respirent les êtres et les choses. Et, dans cette campagne, les fastueuses villas, leurs jardins, « leurs pelouses enserrées de cyprès, précédées de colonnades de marbre, entrevues derrière la fumée des jets d'eau, — et les

vieux palais de Rome, de Naples et de Florence, comme il a aimé tout cela ! Avec quelle joie naïve il montait, en invité des ambassades, leurs larges escaliers, ordonnés pour le déploiement des pompes princières ! Il ne les aime point en esthète, qui met un nom sous chaque tableau d'une galerie fameuse, qui s'extasie sur une majolique ancienne, ou une dentelle de Burano, mais en voluptueux qui se laisse aller au charme facile et abondant de la vie italienne.

La Florence romantique de 1830 le ravissait. Il y goûta de belles heures malgré ses occupations diplomatiques, peut-être plus absorbantes qu'on ne le croit. Sitôt fermés les bureaux de la Légation de France, — « après les dépêches écrites, nous dit-il, je montais à cheval sur le quai de l'Arno. Je sortais de la ville par une de ces hautes portes antiques qui conduisent aux campagnes voisines. J'étais seul entre les haies de figuiers, d'oliviers, de cyprès, qui revêtent ces collines d'une draperie un peu pâle, mais douce aux yeux et j'écoutais les inspirations fugitives, *presque toujours pieuses*, qui me montaient de cette terre au cœur. Le soleil couché, je rentrais par les longues rues sombres, pavées de dalles retentissantes et tout embaumées par l'odeur de résine qui s'exhale des charpentes des maisons et des palais de Florence, faites de bois de cyprès... Puis, j'allais au théâtre assoupir

mon âme et laisser ravir mes sens au son de la poésie de Rossini, dont une seule note vaut tous nos vers... »



Il se mêlait beaucoup de sensualité à ces émotions lyriques de la contemplation. Mais, dans l'âme religieuse de Lamartine, ce lyrisme ne devait pas tarder à se fondre en adoration. De là sortirent les *Harmonies*. Et ainsi allait se préciser en lui cette religiosité toujours un peu vague qui se conciliait tant bien que mal avec les pratiques du catholicisme.

Le bon M. Antoir, le chancelier de la Légation, âme pieuse et sentimentale, donne à entendre, dans ses mémoires, que c'est lui qui aurait inspiré à Lamartine l'idée des *Harmonies*. Un jour du mois de mars 1825, il rentra d'une promenade dans un tel état d'exaltation que Lamartine lui en demanda la cause : le spectacle de la voûte étoilée l'avait jeté dans le ravissement, et, après avoir senti sa petitesse et son néant devant ces splendeurs et ces immensités, sa pensée s'était élevée naturellement, avec espérance et crainte, vers le Créateur...

« Tandis que je parlais ainsi, raconte-t-il, le visage de M. de Lamartine s'était animé. Ses joues étaient rouges et ses yeux brillaient. On voyait qu'il était en veine :

— Tout cela est très poétique, dit-il, écrivez-le.

— Je le ferais volontiers, lui répondis-je, si j'avais votre génie et votre plume. Mais votre muse qui s'est exercée si souvent et avec tant de succès sur de semblables sujets, devrait maintenant vous inspirer une harmonie religieuse.

— Voyons, me dit-il, je veux essayer : je me sens en verve.

Et, en moins d'une heure, il composa l'*Hymne de la Nuit*, de cent huit vers qu'il me dédia et dont je conserve la minute autographe dans mon portefeuille. J'étais assis vis-à-vis de M. de Lamartine, tandis qu'il écrivait sa composition : *Jamais, je ne l'avais vu aussi beau qu'en ce moment...* Sa plume, quoique véloce, ne pouvait suivre sa pensée... »

Tel que nous connaissons M. Antoir, ce récit doit être d'une exactitude absolue. On ne sait pas pourquoi Lamartine prétendit plus tard que cette première harmonie avait été écrite à Montenero. Pourtant le fait qu'il la dédia à Antoir semble bien confirmer les allégations de celui-ci. La vérité probable, c'est que ce poème a été écrit sur des impressions de Montenero. Une parole fortuite prononcée par un camarade fit jaillir toute cette poésie qui s'était amassée dans l'âme du poète. Et ce fut, pour lui, l'indication d'une voie nouvelle : tout un renouvellement de sa pensée et de

sa manière. C'est en Toscane, pendant ces trois années de sa légation, que son idée de Dieu, indépendante de tout dogme, cette idée qui allait dominer désormais toute son œuvre et toute sa politique, commença à se dégager dans son esprit.

Pour lui, les beautés de la nature, comme les grandeurs morales et spirituelles ne sont pas seulement des reflets, mais des preuves de Dieu. Il est partout, sinon en tout. Il est l'ordre, la beauté, la bonté, l'harmonie, il est la pensée de notre pensée. Aider l'homme à prendre conscience de Dieu, de cette omnipotence, de cette beauté, de cette bonté, de cette perfection, — faire descendre Dieu dans les lois comme dans les âmes, telle doit être la tâche du poète, comme du législateur. La poésie est un hymne d'adoration, d'acceptation, de soumission à une sagesse qui nous dépasse infiniment. La politique c'est la réalisation progressive de cette sagesse dans le gouvernement des hommes... De plus en plus, il s'attachera à ces idées. Ses écrits, comme ses paroles, vont prendre une forme de plus en plus religieuse, quoique en dehors de toute orthodoxie... Chose curieuse ! C'est au moment où il est fonctionnaire, personnage officiel, en pleine réaction *ultra*, au moment où il s'efforce d'être aussi conformiste qu'il le peut, où il fait ses pâques et demande des ornements d'autel pour la chapelle de Montculot, que se forment

insensiblement en lui l'état d'âme et l'idéologie qui vont l'éloigner décidément du catholicisme dogmatique.

*
* *

Ce n'est pas seulement le poète et le contemplatif qui ont profité de ces années florentines, en apparence oisives et un peu vides. Au point de vue carrière, Lamartine en a bénéficié beaucoup plus qu'on ne croit d'abord. Il avait vu du monde et beaucoup de monde, dans cette Florence d'alors, salon de l'Europe et excellent poste d'écoute. Il avait surtout appris à connaître l'Italie, non pas seulement les paysages, les villes et les musées, mais les hommes aussi. Il s'était fait à ce sujet des idées beaucoup plus justes que la plupart des Français de son temps : il le prouva, lorsqu'il devint ministre des Affaires étrangères.

Bientôt, ses voyages en Orient et dans le centre de l'Europe vont élargir encore le cercle de ses connaissances, donner une assiette positive à sa vision du monde moderne. Ce rêveur, pour qui la beauté seule existait, savait voir une foule de réalités attristantes, dont il tenait compte dans la pratique, tout en voulant les ignorer de parti pris. Elles lui dérangent l'ordre de l'univers, mais il les acceptait, en attendant... De sorte que ce serait une

grande erreur que de prendre au pied de la lettre le vers fameux de Sainte-Beuve :

Lamartine ignorant qui ne sait que son âme..

Malgré tous ses défauts, ses inexactitudes, ses opinions superficielles, ses tendances au chimérique, le secrétaire de la Légation de Florence avait tout de même sur le monde et les hommes de son temps des notions plus étendues, — et j'ajouterai des intuitions plus pénétrantes et plus géniales — que le bibliothécaire de la Mazarine et le petit bourgeois du quartier Montparnasse.

CHAPITRE IV

L'HOMME POLITIQUE

Si, en dépit de tous les ennuis d'argent et de carrière, Florence était toujours pour Lamartine un « divin pays », comment se décida-t-il à le quitter à la fin de l'été 1828 ?

En réalité, il espérait bien y revenir. Il y possédait une maison et il caressait le rêve d'y passer tous les hivers. Mais il sentait bien qu'en haut lieu on ne le prendrait jamais au sérieux comme diplomate et qu'il n'avait aucun avancement à attendre dans sa carrière, sinon par un coup de faveur bien improbable. Il se disait qu'il allait avoir quarante ans et qu'il gâchait sa vie dans ce médiocre emploi de secrétaire de Légation. Au mois de novembre 27, il s'en plaignait à sa mère : « On m'écrit de Paris que je suis désigné pour Bruxelles. J'ai écrit au ministre que je n'accepterais pas et préférerais rester en disponibilité. Quoique vous en disiez, ni M^{me} Birch ni moi nous ne sommes plus d'âge à aller courir l'Europe,

de résidence en résidence, faire des établissements pénibles et coûteux tous les deux ans pour y jouer le rôle de secrétaire de légation. Je pense très différemment de vous sur ceci. Je trouve qu'approchant de 40 ans et ayant reçu du pur don de Dieu une cinquantaine de mille livres de rentes indépendantes, c'est pécher contre le Saint-Esprit et contre le sens commun que de perdre les années de vigueur d'esprit à copier des dépêches et à faire l'antichambre d'un ambassadeur, pour arriver à quoi, dans dix ans?... A être nommé ministre en Allemagne, où je ne puis pas aller par raison de santé. Or, il n'y a pas d'autres ministères pour nous autres commençants. Que répondrai-je à la fin de ma carrière, si ma conscience me demande à quoi j'ai employé les plus fortunées années de ma vie? A gagner quelque mille francs de plus, dont je n'avais pas besoin, pour satisfaire quelques vanités autour de moi, — vanités même mal entendues, car certainement un bon ouvrage de moi les satisferait plus sûrement qu'une place quelconque. Permettez-moi de vous dire que je suis étonné qu'une femme de votre mérite puisse abonder dans un pareil sens. J'en dis autant à ma femme... »

Ainsi, des deux côtés, la famille, encore une fois, essayait de le retenir dans une situation qu'il estimait indigne de lui : besoin atavique du Français d'avoir une place du gouvernement, un traitement fixe,

une carrière tracée d'avance. Et puis la perspective, pour Alphonse, d'être un jour ambassadeur ne pouvait qu'émerveiller les bonnes gens de Mâcon. Mais il résistait, s'ancrait de plus en plus dans sa résolution. Il concluait finalement : « Mon projet est, en définitive, de me laisser mettre en disponibilité, pendant quatre ou cinq ans, de passer huit mois avec vous et quatre mois ici... »

Ainsi, il ne brûle pas ses vaisseaux, il ne donne pas sa démission. Prudemment, il réserve un avenir toujours possible. Si l'on veut bien l'envoyer comme ministre ou ambassadeur en Grèce, à Constantinople, à Madrid, ou ailleurs, pourvu que ce soit dans le midi, il acceptera de reprendre le harnais diplomatique. Mais combien tout cela est improbable ! Il se défie d'un retour des ultras au ministère. Alors que faire ?... A la fin de 27, il se déclarait las du métier : « Plus possibilité de faire un vers, plus une minute à moi... J'ai refusé Bruxelles et Berne où l'on voulait honteusement m'envoyer recommencer mon noviciat. Mais ne parlons pas ambition ! Je n'en ai point, et, on aura beau faire, on ne pourra pas m'en inoculer : cela tient de famille. *Représenter son pays à la Chambre, influencer sur sa destinée, à la bonne heure ! Cela, je ne le refuserai jamais.* Mais faire le serviteur pendant quinze ans pour obtenir de le faire, le reste de sa vie, en habit un peu plus

brodé, cela me semble vraie folie quand, surtout, comme moi, on a mieux à faire et nul besoin d'appointements pour vivre... »

Quelque temps après, le baron de Vitrolles, dont il n'aimait pas les tendances politiques, ayant été nommé ministre à Florence, en remplacement du marquis de La Maisonfort, Lamartine prit enfin la grande résolution, devant laquelle il hésitait toujours, malgré ses fières déclarations : il se fit mettre en congé illimité.

Quitter Florence, même avec espoir de retour prochain, n'était pas si commode que cela. Lamartine y avait acheté ce qu'il appelle un « casino », il y avait fait des dettes, s'étant ruiné à recevoir les Français de passage et à tenir son rang avec magnificence. Il fallut liquider tout ce passif. Il dut s'occuper de louer son casino, bien heureux d'en tirer vingt louis par mois : ce qu'il considère comme un bon placement. Après cela, vendre chevaux, voitures, mobilier. Il envoie son cheval arabe à Turin pour le prince de Carignan. Il licencie son valet de chambre français : « Je ne fais que vendre depuis un mois, écrit-il à sa mère : porcelaines, cristaux, vins étrangers, plaqués, tableaux, voitures, harnais... » Le maquignon reparaît, toujours roulé, bien entendu. Il vend à perte, comme d'habitude, et laisse, en partant, un sérieux découvert. Mais, comme toujours aussi, il en prend lestement son parti, tout en avouant qu'il

a perdu sur ses équipages : « Cela m'a remonté un peu, prétend-il et me mettra à même de vous arriver sans dettes et avec une fortune ordinaire, *après trois ans de luxe et de réceptions* ».

Cette « fortune ordinaire » se monte, d'après lui, à deux cent mille francs ; il s'en vante à son ami Virieu. Mais il est bien forcé de reconnaître que ces « deux cent mille francs se trouvent encore pendant trois ans entre les mains des autres », et qu'il vit sur son courant seul, « trop étroit, cette année, pour les belles et bonnes choses que j'ai faites... »

En conséquence, après avoir liquidé tout ce qu'on aura pu, on s'en reviendra en France « dans un humble et large voiturin » : triste équipage comparé à l'escorte princière de l'arrivée ! Il est vrai que, déjà, le prodigue rêve d'acheter, à Paris ou à Genève, une voiture de campagne plus légère que sa belle calèche, vendue 2.000 francs...

*
* *

Rentré en Bourgogne, il s'occupe de ses propriétés, si dispendieuses, qui comportent pour lui tant de charges onéreuses, Milly, Saint-Point, Montculot. Et, comme ses ambitions diplomatiques, ne l'ont pas abandonné tout à fait, il s'empresse d'aller à Paris faire sa cour au souverain et aux ministres. Naturellement il est enchanté de

l'accueil qu'il reçoit et qui ne pouvait être que triomphal. Il écrit à sa mère : « J'ai vu le Roi, ce matin, qui m'a traité avec toute bonté et témoigné toute satisfaction de mes services. Il m'a dit qu'il lisait toutes mes dépêches avec un vif intérêt et m'a assuré de la continuation de sa bienveillance. Il m'a gardé fort longtemps à parler de choses graves avec toute confiance. Je ne lui ai rien demandé et me suis borné à lui exprimer ma reconnaissance pour sa confiance royale. J'ai été enchanté de sa santé, de sa bonhomie, de sa manière de voir et de parler et surtout de sa parfaite bonté pour moi, dont je n'oserais répéter les expressions dans une lettre... »

Charles X était un charmeur comme Lamartine et c'était aussi un brillant cavalier. On devait se plaire mutuellement. Nul doute que le secrétaire de la Légation de Florence n'ait été accueilli de la façon la plus aimable et qu'il ne soit revenu ravi de cette audience royale. Mais cela ne l'avancait pas à grand'chose. Dans les bureaux des Affaires étrangères, il y avait contre lui une sourde opposition qu'il ne put jamais désarmer complètement. Car il a beau annoncer qu'il va donner sa démission, si on ne le nomme pas à tel ou tel poste, il espère toujours vaincre les résistances. Ou plutôt, il change perpétuellement d'avis au gré des circonstances. Est-il déçu dans ses démarches, il crie bien haut que c'est

fini, qu'il en a assez de la diplomatie. Mais voici qu'il a des ennuis d'argent : plus le sou et des dettes ! Alors les appointements d'un secrétaire d'ambassade lui paraissent une chose non négligeable. Et, de nouveau, il soupire après une place. En décembre 29, il écrit à Virieu : « Je n'aurais aucune difficulté à m'en aller, si j'étais placé, et *il conviendra même que je le sois pour mon existence de fortune présente et à venir*. J'irai en Grèce, si on n'en déplace personne pour moi. Sinon, je ne veux rien là, mais j'irais à Londres, Rome, etc... » Comme toujours, ces beaux projets échouent, et, cédant à des sollicitations d'amis ou de voisins, il déclare qu'il va faire de la politique. Foin des ambassades ! Il est né pour la tribune, et il va préparer sa candidature à la députation, en attendant qu'il ait l'âge d'éligibilité : (il fallait, alors, avoir quarante ans). Mais, pour cela, il faut de l'argent, il faut un journal ! Ces obstacles le rebutent, l'irritent : alors, il vivra sur ses terres, il sera gentilhomme campagnard, comme son père et tous les siens. En somme, il n'y a que l'agriculture ! Il n'y a que cela de vrai et de propre ! Déjà à Florence, il rabrouait Virieu qui voulait se lancer dans l'industrie : « Un homme comme toi ne doit faire que de l'agriculture. Voilà le lot du grand seigneur qui est un homme. Mais de l'industrie jamais ! L'industrie n'est ni noble, ni religieuse, ni morale, ni politique : elle

est bourgeoise, avide, avare et voilà tout !... »

Ainsi tirailé entre toute sorte d'idées et de velléités contradictoires, il n'aboutit à rien. Ces deux années qu'il va passer, entre son départ de Florence et la Révolution de juillet, sont des années de stagnation, qui rappellent les années confuses et désœuvrées de son adolescence et de sa première jeunesse. Son indécision congénitale reparaît là, peut-être plus excusable par les circonstances, — cette indécision qui est le grand défaut de son caractère et qui dégénère si vite, chez lui, en découragement ou en versatilité. Toutefois, au milieu de cette mobilité d'intentions, de désirs et de projets, il y a une tendance dominante qui s'affirme de plus en plus en lui : faire de la politique. Il est convaincu depuis longtemps qu'il est né pour cela et il prétend qu'il a plus de politique que de poésie dans la tête : « Hors des spéculations et de la haute politique, écrivait-il de Florence, à M^{me} de Raigecourt, je ne suis plus propre à rien... » La politique, les affaires, il va s'y jeter à corps perdu, pendant tout le reste de sa vie. Elles le mèneront à la catastrophe.

*
* *

Mais il a beau dire et beau faire, quand on a touché au monde des ambassades, vécu à Naples et à Florence, été reçu par des Altesses et des têtes couronnées, on ne se

résigne pas si facilement à vivre en campagnard dans un Saint-Point ou un Milly quelconque. Bien qu'il ait été obligé de vendre son casino florentin, il y pense toujours. Et, quand il n'a plus le sol, il est bien obligé de regretter son traitement de secrétaire de légation. Enfin, M^{me} de Lamartine, comme madame sa mère, habituée à la vie d'hivernage et de villes d'eaux, s'ennuie démesurément à Mâcon, a la nostalgie de l'Italie. Le mari sait tout cela. Mais il sait aussi que l'Italie lui est interdite pour l'instant. Chateaubriand, — Monsieur de Château, comme il l'appelle, — est ambassadeur à Rome et il n'a aucune envie d'avoir Lamartine sous ses ordres. Au commencement de 29, on parle du vicomte comme ministre des Affaires étrangères. Ce serait un désastre pour l'éternel postulant : rien à attendre de cet homme dont il a éprouvé « la longue injustice »... « Le Chateaubriand, écrit-il à Virieu, me renverra à mes moutons ». Dans ces conditions, il vaut mieux se retourner vers Londres, en dépit du climat, — Londres qui lui a été promis par M. de La Ferronnays, le ministre sortant, lequel lui avait dit : « Si je sors du ministère, comptez-y également. Je ne sortirai pas sans avoir pris ces arrangements avec mon successeur ».

Ainsi donc, il ne renonce pas à la carrière, en dépit de ses récriminations, de ses dégoûts, et de ses mépris. Il y revient, il s'y

cramponne par intermittences. Il reste toujours un fonctionnaire en disponibilité. Et, comme, d'un moment à l'autre, il peut avoir besoin de la bienveillance du gouvernement, — surtout s'il fait de la politique, — il s'attache à avoir une conduite et des opinions aussi correctes que possible sous un gouvernement conservateur comme celui de Charles X. Bien qu'il s'éloigne de plus en plus du catholicisme orthodoxe, il tient toujours à passer pour bien pensant : il vient faire ses Pâques à Mâcon. Il se préoccupe d'installer un desservant à Montculot, de procurer des calices et des ornements sacerdotaux à l'église d'Urcy. Et cela dès qu'il avait hérité ce domaine de son oncle : « Je vais m'occuper à présent de réparer mes terres et d'y faire de pieux et utiles établissements de curés et de sœurs hospitalières : instruction, prière et secours, voilà ce qu'il faut à chacun ». En même temps, il ne manque pas une occasion de s'affirmer fervent royaliste, mais sans démonstrations extrêmes : il est « juste milieu, aussi ferme dans la conviction monarchique que dans le désir d'une sage et légale liberté ». Voilà comment il s'exprime et voilà ce qu'il pense en 1829, à la veille de la Révolution de juillet. Et pourtant, il a commencé par ne pas y croire, à cette Révolution : lorsqu'il était en Italie, il avait perdu le contact direct avec l'opinion française. Rentré en France, il conserve un instant ses illusions :

« nous sommes, dit-il, trop près de la révolution pour en avoir une seconde... » Bientôt, son optimisme l'abandonne. Après la formation du ministère Polignac, il écrit à Virieu : « Je te le dis entre nous : je crois à la possibilité d'une révolution qui emporte la dynastie. Je n'y croyais pas hier ». Et, dès son premier voyage à Paris, en arrivant de Florence, il avait été frappé du détachement complet du royalisme et des Bourbons, sans toutefois croire encore à un fanatisme révolutionnaire.

Il n'aime pas la révolution. Il la déteste même : « J'ai en horreur ce qu'on appelle chez nous notre glorieuse révolution ». Mais il ajoute tout de suite : « j'ai en mépris ce qui l'a précédée et enfantée ». C'est-à-dire que, comme ses oncles et son père, il admet, en somme, les principes de 89, tout en réprouvant les crimes et le régime qui en sont sortis. Il répugne radicalement à l'absolutisme. C'est pourquoi il ne pouvait se rallier à la politique réactionnaire du Prince de Polignac, malgré son désir de rester bien en cour et sa loyale intention d'être fidèle à la monarchie. En août 29, il écrivait : « J'ai reçu avant-hier l'invitation de me rendre sur le champ à Paris pour aider le prince de Polignac dans la réorganisation de notre ministère des Affaires étrangères et être moi-même placé convenablement ensuite. J'ai délibéré un instant, puis j'ai répondu que cela m'était impossible... Voici

mes motifs : Je n'approuve ni la mesure intérieure, ni la politique extérieure qu'elle entraîne... Je ne pourrais pas mentir à mon opinion et endosser gratuitement l'impopularité qui va s'attacher à tous les faiseurs de ce mouvement... »

Il est prudent. Il se vante, d'ailleurs, d'avoir l'instinct des masses. Il ne veut pas se compromettre avec un ministère et une politique qu'il juge sans avenir. Telle est bien l'attitude qui se reflète dans son discours de réception à l'Académie française, prononcé quelques semaines avant la chute de Charles X.

Après son premier échec de 1824, il avait fini par être élu académicien à la fin de 29. On s'était décidé à voter pour lui, parce qu'on ne pouvait plus faire autrement. Villemain lui avait promis sa voix, ainsi que M. Lainé, « Monsieur de Château » lui avait écrit une belle lettre en l'assurant de son admiration. Mais pouvait-on savoir comment ces messieurs se comporteraient devant les urnes ?... Enfin, il fut élu sans s'être dérangé pour faire les visites d'usage. Au printemps suivant, séance de réception, à laquelle « tout Paris » assista, déclare-t-il à Virieu. Il dut faire l'éloge de son prédécesseur, le comte Daru, — éloge bâclé en deux matinées, à ce qu'il prétend, et dont le sujet ne l'intéresse pas plus que celui d'un mandarin chinois. Néanmoins ce discours académique est fort convenable, et tout à

fait dans le ton de la maison, malgré un discret éreintement d'Horace, de la littérature pseudo-classique et de la culture exclusivement scientifique de l'époque impériale. En revanche, grand éloge des tendances du nouveau siècle, telles qu'il les conçoit, tendances religieuses et poétiques. Le lyrisme doit s'alimenter aux sources de la religion. Enfin, fidélité à la Charte et au Roi, défenseur des libertés individuelles. La monarchie est un régime de liberté : « Pour remonter de la licence à la liberté, les peuples n'ont d'autre chemin que la tyrannie ». Cette allusion à la tyrannie impériale se tourne ainsi à la louange d'une monarchie libérale, telle que Lamartine la désire. Comme toujours il est juste milieu. Il s'efforce de se ménager les sympathies des deux camps adverses, sans réussir pourtant à contenter les deux extrêmes. En somme, « bon succès politique et moral : c'est celui que je voulais. Les deux centres de l'opinion sont très contents ».

C'est le baron Cuvier, l'illustre naturaliste qui lui répondit. Lamartine ne semble pas avoir été très sensible à cet honneur, peut-être parce que l'orateur louait surtout en lui le poète et l'écrivain, alors qu'il se considérait comme un diplomate et un homme politique. Cuvier l'engageait même à ne pas abandonner les lettres pour le journalisme et la tribune. Et cet homme de science résumait sa pensée dans cette for-

mule : « une vérité, une seule vérité découverte, un seul sentiment généreux gravé par l'éloquence dans le cœur des hommes contribuera pendant des siècles au bien-être de générations innombrables et portera le nom de son auteur jusqu'à la dernière postérité... »

De cela Lamartine était bien convaincu. Et c'est pourquoi, en dépit de ses blasphèmes contre la poésie, il continuait à écrire des vers. Il ne pouvait pas s'en empêcher : il écrivait pour se soulager l'âme. Et puis ses perpétuels besoins d'argent le ramenaient à l'exploitation commerciale de ses dons littéraires. Comme s'il répondait au vœu de Cuvier qui le rappelait à la poésie, il publiait, quelque temps après, les *Harmonies poétiques et religieuses*. Mais il les avait développées tant qu'il avait pu, il avait entassé les alexandrins, de manière à faire deux volumes pour en augmenter le rendement. Lui-même l'avoue cyniquement : « que ferai-je ? Je n'en sais rien : quelques harmonies encore, avant la fin de cette année, pour toucher quelques cordes de plus et remplir deux volumes in-octavo ». Déjà en 1827, il écrivait de Florence à son ami Virieu : « *Je n'ai pas moins de quatre mille vers en portefeuille, et, d'ici à la fin de l'année, j'espère bien en faire encore deux mille, ce qui ferait deux énormes volumes à éditer en temps et lieu...* »

Pour lui, la denrée poétique se vend au

poids. On est consterné de le voir avilir ainsi ses dons. Mais il se persuade de plus en plus que son titre de poète est un obstacle à sa carrière politique. On lui jette sa lyre au nez : qu'elle lui serve au moins à gagner de l'argent ! Quand on le sait dans de telles dispositions, on ne s'étonne pas trop de la façon dont il accueillait ses admirateurs, à l'époque où nous sommes arrivés : « Je l'abordai, dit le comte de Carné, dans ses *Souvenirs*, comme un mortel aborde un dieu dans son temple. Mais l'oracle ne tarda point à me faire reprendre terre et m'étonna singulièrement par le sans-gêne de sa conversation, comme par une sorte de dédain calculé pour sa gloire. Quelque beau que fut alors M. de Lamartine, quelque magnifique qu'il ait été un peu plus tard à la tribune, il affichait dans ses relations habituelles des allures un peu soldatesques et lorsqu'on attendait Apollon, on trouvait un ancien garde du corps. Je m'évertuai vainement à lui adresser les plus chaleureuses félicitations sur la justice que lui avait rendue l'Académie après un échec dont l'opinion publique l'avait vengé. Je ne fus guère plus attentivement écouté, lorsque je lui exprimai toute mon admiration pour les *Harmonies* qui venaient de paraître.

— Oui, me répondit-il, je crois que ces deux volumes ne sont vraiment pas mal, quoique la plupart des pièces soient trop peu travaillées et que les épreuves n'en

aient été corrigées que par ma femme. Mais, au fond, *tout cela est de la graine de niais*, et le public s'en occupe beaucoup plus que moi. Car, d'après ce que me disait, ce matin, Gosselin, les acheteurs font émeute à sa porte... Si mes vers sont bons à quelque chose, ce sera pour me faire nommer député...»

Ce n'est là qu'un instantané, mais bien révélateur tout de même. Lamartine, à travers ces lignes, apparaît très cheval-léger restauration. Les jeunes royalistes d'alors croyaient élégant d'imiter les façons brutales des demi-soldes et des grognards napoléoniens. Ils affectaient d'être aussi mal embouchés que ces messieurs. C'était le moment où le baron d'Haussez répondait aux récriminations de l'ambassadeur de Sa Majesté britannique :

— La France se f.... de l'Angleterre !...

Et quant au dédain de Lamartine pour ses *Harmonies*, on aurait grand tort d'y croire : il est bien content qu'on fasse queue chez son éditeur pour les acheter. Et quand il dit : « si mes vers sont bons à quelque chose, ce sera pour me faire nommer député », cela prouve tout simplement la grande envie qu'il en avait et son intention de se lancer désormais dans la politique.

*
* *

Les intentions de Lamartine ne sont jamais très arrêtées. Toutefois il faut bien

tenir compte avec lui de certaines tendances constantes, sinon toujours dominantes, qui subsistent à travers mille velléités sans résultat. En cette année 1830, il est certain que la politique le tente et l'attire de plus en plus. Il sent qu'il y a là quelque chose à faire pour lui, voire un service de salut public à assumer. Dès sa rentrée d'Italie, il écrit à son ami, le marquis Gino Capponi : « Je ne vois plus les choses de même couleur qu'à Florence. Le monde n'est pas content de ce qu'il a, l'espérance ignorante le pousse dans quelque nouvel abîme... *Nous avons ordre et liberté*, grand problème résolu. Nous voulons plus, nous perdrons tout. Je ne retrouve plus la France au point où je l'avais laissée, et tout le monde est ébranlé... »

A ce moment, Lamartine est satisfait du régime de la Restauration : « nous avons ordre et liberté ». Il peut dire, en toute sincérité : « Je me déclare monarchique ». Mais il faut se préparer à tout événement et, dans le cadre de la monarchie, tâcher de servir le pays. Ses compatriotes jettent les yeux sur lui, et, à mesure que la situation empire, les instances se répètent dans toute la région. Au commencement de 29, il écrit à Virieu : « on me parle de députation de tous les côtés, mais je ne crois pas que l'on voulût réellement de nous par le vent qui court. Il nous faut dix-huit mois pour relever l'esprit des élections jusqu'à notre degré de température ». De Mâcon, quel-

que temps après : « On s'occupe beaucoup de mon élection future. J'aurai un fort parti si cela dure ». En mars de la même année : « On parle universellement de me nommer député ». Il était bien possible qu'il s'illusionnât. Mais il faisait comme si c'était vrai. Il commençait à soigner sa popularité.

Il y pensait depuis longtemps. Lorsqu'il revint à Montculot, à l'automne de 1828, les campagnards lui firent un accueil triomphal auquel il répondit par une réception aussi fastueuse que populaire, dont il éblouit Virieu quelque temps après. Accueil plus triomphal encore à Saint-Point : « il y avait trois corps municipaux en rubans blancs, deux curés, cent hommes notables des communes voisines, armés et endimanchés, des discours, des batteries de boîtes tirant sur les deux collines, des décharges de garde nationale tous les cent pas, des tambours, des musettes et des fifres, des vers, des lauriers, des discours et des devises, des groupes de tout le pays sur le chemin, nous prenant les mains et nous embrassant, enfin un coup d'œil charmant et touchant, plus un beau soleil pour le 16 novembre. Arrivés au château, j'ai répondu par une harangue, où j'ai prêché Dieu, le Roi et les honnêtes gens. J'ai arrosé mon éloquence de deux tonneaux de vin, puis un déjeuner de cent soixante couverts. La cérémonie n'a fini qu'avec le jour. Rien n'était ni commandé,

ni inspiré, tout spontané... Et qu'on dise qu'en se comportant avec bonté et bon-sens on ne peut exercer aucune influence !... Nous étions à cheval avec quelques-uns de nos amis... »

Du moment qu'il était à cheval, ce ne pouvait être qu'admirable. En tout cas, c'était là d'excellente préparation électorale. Cette scène si pittoresquement décrite est la préfiguration d'une foule d'autres qui vont se dérouler ailleurs et dans un tout autre esprit. Le manieur de foules se fait la main.

Pour l'instant, il est royaliste et légitimiste, confiant dans la solidité du régime, bien qu'il ait déjà de sérieuses inquiétudes. Quel dommage que le ministère du Prince de Polignac, en menaçant la Charte, compromette si fâcheusement la dynastie ! Lamartine est bien trop fin pour se fourvoyer dans cette bande d'ultras. Il escompte leur chute prochaine et une revanche des libéraux. C'est alors que l'occasion sera favorable pour lui. Dès maintenant, le moment d'agir est venu. En prévision de cette chute, il importe de former un parti dans lequel il essaie d'entraîner son ami Virieu, résolument réactionnaire et récalcitrant : « La politique a besoin de toi et de moi et de nous tous... Nous créerons un journal indépendant et représentant les hommes de notre temps et de nos doctrines précises. *Alors, nous sommes forts, riches et ministres*

à coup sûr. C'est le besoin du jour. Nul ne peut y satisfaire que nous et nos amis. Mâche ces idées dans ta ronde tête administrative et moi j'exécuterai. Il nous faut deux millions, et nous les aurons aisément, en mettant chacun cent ou deux cent mille francs... »

Rien de plus facile en effet. Le voilà qui vogue en pleine chimère ! Il écrivait cela en juin 1830. Quelques semaines plus tard, c'était la révolution. Elle le surprit, en pleines illusions, à Aix-les-Bains, où il souffrait, disait-il, horriblement : ce qui ne l'empêchait pas de se promener au bord du lac « avec des peintres » et madame de Lamartine elle-même, grande barbouilleuse de toiles, qui rapportait de ces promenades, « des trésors pittoresques »...

*
* *

A la première nouvelle des émeutes parisiennes, sa tête se trouble, son imagination s'égaré. Il revoit 93, les prisons, les supplices de la Terreur, les piques des sectionnaires et la guillotine en permanence, tout ce qu'il a en horreur. Le 29 juillet, la dernière des « trois glorieuses », il écrit à Virieu : « serions-nous assez malheureux pour avoir une révolution au berceau et l'autre au tombeau de notre passage ici-bas !... » On ne peut pas dire qu'il en fut quitte pour la peur : il lui fallut un certain temps pour se

rassurer et se rassénérer. Mais, immédiatement, il essaya de réagir et, avec une netteté, une perspicacité de vues surprenantes chez un rêveur comme lui, il prit position sans hésiter et se traça une ligne de conduite, dont il ne dévia guère par la suite.

Avant toutes choses, barrer la route à la Révolution : « La voilà à nos portes ! Si elle les franchit, si nous tombons en anarchie, c'est fait de nous, de la France et de l'Europe : c'est le déluge universel, sans arche pour s'en tirer. Mais, entre elle et nous, il y a encore un gouvernement improvisé, fortifié de tous les vœux de la classe moyenne, de toutes les lumières et de bonnes intentions... Tout plutôt que l'anarchie, plutôt que cette niaise et honteuse complicité avec les ennemis de nos ennemis, qui nous dévoreraient après eux ! Laissons ce rôle aux imbéciles qui nous ont amenés où nous sommes... Pendant qu'on peut combattre encore pour son pays, pour les principes sauvés de la ruine d'un trône, il faut le faire et ne pas s'inquiéter trop si le drapeau a trois couleurs ou une seule, si ce qui subsiste de monarchie, de liberté, de religion, de stabilité, s'appelle Pierre ou Paul !... »

Ainsi le voilà rallié tout de suite, ce légitimiste de la veille, au gouvernement de Louis-Philippe ! Ses ennemis auront beau jeu pour l'accuser de versatilité. Mais il est convaincu que la cause des Bourbons de la branche aînée est perdue : il en a l'intuition

soudaine et très juste. Il faut choisir entre le nouveau gouvernement et l'anarchie. Son choix est fait instantanément, au grand scandale de son ami Virieu, qui, lui, se cramponne au drapeau blanc.

Cependant le poète du *Sacre*, le fonctionnaire de Charles X sait à quoi l'honneur l'oblige. Tout en se ralliant au nouveau régime, il ne veut pas non plus renier l'ancien. Ce serait s'attirer la réprobation de sa famille et de ses amis : « J'irai, dit-il, à Paris, donner mon adhésion d'une main et ma démission de l'autre, adhésion comme conscience politique, qui préfère tout à l'anarchie et démission comme honneur qui ne permet guère de servir le lendemain un régime né des ruines d'une dynastie qu'on servait la veille... » Ainsi, son sacrifice est fait : il ne sera ni ministre plénipotentiaire, ni ambassadeur. Adieu Madrid, Athènes, Constantinople, tous ces beaux rêves de vie au soleil ! Il donne sa démission de secrétaire d'ambassade.

Ainsi, tout en satisfaisant à l'honneur, il rompt sa dernière attache avec le gouvernement déchu. Et il s'empresse d'autant plus de le faire qu'il se sent menacé dans ses biens et même dans sa vie : il s'est quelque peu compromis sous Charles X par son zèle royaliste et il s'est désigné de la sorte aux fureurs révolutionnaires. Le bruit courut bientôt qu'il avait été attaqué à Saint-Point par des bandes d'émeutiers : « Tous

ces bruits à la source desquels je viens de remonter, partent d'une bande de vagabonds et de mendiants à deux ou trois lieues d'ici dans les montagnes. Ils voulaient piller un château présumé riche et susciter pour cela un prétexte... Toutes les communes voisines, bourgs et villes, viennent de m'envoyer offrir leur assistance armée pour toute occurrence, mais je n'en ai nul besoin... » Il n'en est pas très sûr. Par précaution, il fait venir sa femme à Milly, où elle sera plus en sûreté qu'à Mâcon. Et, dans le moment même où il écrit ces phrases rassurantes, il ajoute ce post-scriptum : « J'apprends que d'autres instigateurs de la montagne demandent à se porter ici pour fouiller le château, plein d'armes et de poudre, à ce qu'ils assurent : ils y trouveront des livres et des plumes. Tu vois qu'ils ne négligent rien pour me discréditer dans le pays... »

Raison de plus pour s'attacher aux soutiens de l'ordre, c'est-à-dire au nouveau gouvernement. En même temps qu'il envoie au comte Molé, ministre des Affaires étrangères, sa démission de secrétaire d'ambassade, il lui fait part de son ralliement à la monarchie de Louis-Philippe. Il se rallie par patriotisme, pour sauver la France « du mal sans remède de l'anarchie ». Et il se déclare prêt à prêter librement et volontairement serment de fidélité au roi des Français et à accepter du prince et du pays

tous les devoirs que ce serment impose aux jours du péril. Enfin, il prie le ministre « de vouloir bien mettre et sa démarche et ses expressions sous les yeux du Roi envers qui il professe non seulement les devoirs de tout Français, mais encore des sentiments de reconnaissance et de dévouement qui lui ont été imposés par ses bontés envers sa famille... »

Peut-être force-t-il un peu la mesure. On s'étonne de ces protestations de reconnaissance et de dévouement quand on se rappelle ses vers sur Philippe-Egalité dans son *Poème du sacre*, la colère et l'indignation qu'en ressentit le duc d'Orléans, le blâme de Charles X lui-même. Mais il est trop évident que, dès ce moment, le châtelain de Saint-Point songe à la députation et qu'il sent la nécessité de se ménager les bonnes grâces du pouvoir. D'ailleurs, il méditait depuis longtemps cette réconciliation. Sa politique a des détours qu'il est toujours intéressant et quelquefois amusant de suivre. En particulier, son attitude à l'égard de la famille d'Orléans est assez significative et vaut la peine qu'on s'y arrête un instant...

*
* * *

On se souvient que sa mère avait été nommée chanoinesse de Salles par la protection de Philippe-Egalité. M^{me} de Lamar-

tine en avait gardé un souvenir reconnaissant, et nous savons qu'elle ne parlait jamais des princes d'Orléans et de la vie qu'elle avait menée à Saint-Cloud et au Palais-Royal qu'avec admiration et respect. Ces sentiments étaient passés chez ses enfants, de sorte qu'on n'est pas trop surpris de lire dans une lettre de Lamartine datée du 19 mai 1814 : « Je suis venu seul à Lyon pour me présenter à M^{me} la duchesse d'Orléans qui doit passer ici ». Ainsi, il ne perdait pas de temps. A peine la duchesse était-elle rentrée d'exil qu'il se précipitait au devant d'elle, comme au devant d'une protectrice future. Les Cent-Jours passent, la Restauration s'affermir et la famille d'Orléans est rétablie dans ses biens, titres et dignités. Louis-Philippe devient Altesse Royale. Plus que jamais, le jeune Lamartine a besoin de protecteurs et, encore une fois, il se tourne vers ceux qui ont eu « des bontés » pour sa mère. Sans doute ils l'aideront à faire jouer son *Saül*. En mars 1819, il écrit à M^{lle} de Canonge : « Je suis tout occupé d'une soirée fort intéressante pour moi. Le duc d'Orléans et les princesses ayant beaucoup entendu parler d'une de mes tragédies... m'ont fait inviter à aller leur en faire une lecture aujourd'hui à huit heures du soir. Je m'y prépare en ce moment. Je m'étudie à bien lire et à produire sur Leurs Altesses un effet qui pourrait m'être fort avantageux par la suite, toute

ma famille ayant, depuis un siècle, été attachée à leur auguste maison... »

Quelques jours plus tard, léger sentiment de déception : « Vous me demandez des nouvelles de ma lecture chez le duc d'Orléans. Elle a passé tout ce que je pouvais en espérer. *Mais son but d'utilité est encore bien éloigné*, le Prince ne voulant former sa maison, où *ma place était assurée*, qu'après la mort de sa mère. Dans ce temps-là, je n'aurai plus besoin de cela... »

Ce qui ressort de ces lignes, c'est que, dans un moment de détresse, il avait pensé trouver un emploi chez le duc d'Orléans. Et voilà que cet espoir s'évanouissait tout de suite. En dépit de l'admiration que les auditeurs princiers lui témoignèrent, l'accueil du duc avait-il été un peu froid ou réservé ? Toujours est-il que Lamartine en garda comme une désillusion et, sur le moment, il en éprouva de l'humeur, au point d'envoyer promener cette belle relation inutile : « je n'aurai plus besoin de cela !... »

Sans doute, cette impression fâcheuse subsista chez lui d'une façon plus ou moins consciente. Joignons que, dans sa famille paternelle, chez ses oncles, comme chez les vieux émigrés de Mâcon, il avait dû entendre attaquer violemment la conduite de Philippe-Egalité, le régicide : il lui en était resté quelque chose, malgré la gratitude persistante de sa mère. Enfin, quand

Charles X succéda à son frère, Lamartine postulait une place de secrétaire d'ambassade. Il convenait de ménager les ultras qui avaient l'oreille du souverain et surtout de ne pas se compromettre avec le clan orléaniste. Le Pavillon de Marsan était en hostilité plus ou moins ouverte avec le Palais-Royal. Ces raisons agirent-elles sur l'esprit du poète officiel lorsqu'il écrivit son *Chant du sacre*, et, en rappelant la trahison de Philippe-Egalité, pensa-t-il faire sa cour au parti triomphant ? De tels calculs sont bien éloignés de son caractère. Il est probable que la même légèreté qui lui avait fait insérer dans son *Child Harold* des invectives blessantes pour l'Italie, à la veille d'en être l'hôte, lui avait inspiré cette allusion inopportune à un vieux crime, au moment où le pouvoir lui-même en souhaitait l'oubli. On sait que Charles X fit savoir son mécontentement au poète, qui, d'ailleurs averti et supplié par sa mère, eut d'abord l'intention de supprimer le passage incriminé. Son éditeur le trahit. Louis-Philippe s'emporta, et ce fut la brouille définitive, irréparable, bien que, par la suite, on ait tenté des deux côtés, d'arranger les choses.

Lamartine ne tarda point à se repentir de sa maladresse : étant données ses ambitions, il ne pouvait pas se faire un ennemi d'un personnage comme le duc d'Orléans, qui, d'un moment à l'autre, jouerait un rôle de premier plan dans l'Etat. Et Louis-

Philippe avait tout intérêt à se concilier un écrivain illustre, dont l'influence, dans la presse, ne cessait de grandir. C'est Madame Adélaïde, conseillère prudente de son frère, qui fit, semble-t-il, le premier pas. Au mois d'août 29, en plein ministère Polignac, Lamartine écrivait à son jeune collègue de Florence, le comte de Sercey : « Je vous sais bon gré de m'informer d'une chose à laquelle j'attache un grand prix : la bonté avec laquelle Mademoiselle s'est exprimée sur mon compte et le désir qu'elle a témoigné d'avoir quelques vers de moi. Le malheur involontaire que j'ai eu de déplaire à une famille que la mienne vénère et pour laquelle j'ai été élevé dans les mêmes sentiments, *est un des remords de ma vie*. J'attends avec impatience une occasion favorable et convenable de témoigner publiquement ces sentiments et de démentir ceux qu'on m'a injustement supposés... » Quelques semaines plus tard, au même Sercey : « J'ai reçu votre lettre, mais, avant de partir de Mâcon, j'avais eu celle de Mademoiselle, charmante, affectueuse, prévenante, et, au nom de son frère et au sien, *oubliant le passé et m'invitant à aller les voir...* » Comment résister à tant de politesses ? Lamartine était on ne peut mieux disposé en faveur de Louis-Philippe, lorsque la révolution de juillet fit du duc d'Orléans le roi des Français.

Et cependant il lui envoya sa démission

de secrétaire d'ambassade, il est vrai dans une lettre des plus mesurées et des plus respectueuses. Le Roi la déclara « honorable », mais il est certain qu'au fond il en fut froissé, surtout après ses avances et celles de sa sœur. Il ne pardonna jamais l'injure faite à sa maison par un homme qui descendait d'anciens « domestiques » de sa famille et pour qui il avait eu de l'indulgence et des bontés. Lamartine s'était mis en posture d'ingrat. Le Roi le lui fit sentir, après l'envoi de sa démission. Le futur candidat à la députation essaya vainement d'effacer cette impression fâcheuse, ce froissement secret : « J'ai donné ma démission honnêtement, dit-il à Sercey, et comme je la devais vis-à-vis du Roi et de madame Adélaïde, à qui je porte tant de reconnaissance. J'ai pensé que, dans ma position spéciale, l'honneur le voulait. J'avais aimé, servi, chanté les anciens rois : la palinodie ne pouvait me convenir. *Cela ne m'empêche pas d'être politiquement et personnellement très dévoué au Roi actuel, roi par nécessité. Sans lui, la France était perdue.* Je le sers comme citoyen, mais je n'ai pas voulu le servir comme salarié... si vous trouvez occasion de me rappeler à Madame Adélaïde ne manquez pas de lui dire que vous savez *que je suis tout à son frère et à elle*, malgré ma démission qui a pu les choquer, mais qui n'est que sentiment d'honneur et pas du tout éloignement politique... »

Avouons qu'il est difficile d'affirmer un dévouement, de se donner à quelqu'un, de façon plus catégorique. C'est cependant ce même homme, ce bon serviteur, qui, quelques années après, contribuera le plus à ébranler le trône et obligera le fils du bienfaiteur des siens à reprendre encore une fois le chemin de l'exil. Certainement Lamartine n'y a mis ni ressentiment, ni méchanceté, ni vilain sentiment d'aucune sorte. Mais entre les deux hommes, entre les deux politiques qu'ils représentaient, il y avait incompatibilité de nature et d'esprit. Et puis enfin il y a des circonstances, des moments tragiques qui font taire tous les scrupules et toutes les délicatesses de conscience.

*
* *

Voilà donc le légitimiste d'hier devant un nouveau régime, un nouvel état de choses ! Que va-t-il faire ? Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'il ait si vite pris son parti, lui si indécis, d'habitude, si inconstant dans ses projets. Se flattant d'avoir l'instinct des masses, il croit deviner la volonté du pays et, d'autre part, il juge avec beaucoup de bon sens la politique dangereuse et, à son avis, déraisonnable, de son ancien parti. Au rebours de Virieu qui attend le bien de l'excès du mal, le rétablissement de la légitimité des atrocités et des sottises de la

révolution, il préconise sans une minute de défaillance le ralliement au parti de l'ordre, c'est-à-dire au gouvernement établi. Il combat de toutes ses forces l'éternelle aberration du parti conservateur français qui croit très habile de pactiser avec les révolutionnaires pour couler ses ennemis politiques. Virieu veut la république pour couler Louis-Philippe. Et Lamartine lui répond : « Tu auras ta république et j'en frémiss. Je ne vois pas comme toi le bien sortant du mal : faux principe ! Le mal sort du mal, et le mieux sort du bien... La guerre, les ébranlements de toute l'Europe, d'affreux malheurs au dedans, point de bannière pour aucun parti : voilà où nous en sommes, si la République, comme je le crains, est déjà proclamée aujourd'hui. *Quod Deus avertat !...* » Il avait ces craintes en octobre 1830. Mais peu à peu le régime s'affermi et il est plus que jamais convaincu que c'est un devoir de le soutenir. Il blâme la neutralité où son ami, comme certains légitimistes, voulait s'enfermer provisoirement : « *La neutralité ! Réfléchis-y froidement !...* la neutralité, en l'année 1830, quand le monde moral tout entier et le monde immoral sont sous les armes, quand on va livrer les plus grandes batailles intellectuelles, dont jamais ait dépendu le sort des générations nées et à naître ! La neutralité sous prétexte ou sans raison d'un goût ou d'un dégoût, d'un penchant ou d'une

répugnance à une couleur ou à un nom ! Je te le dis net et cru : une telle neutralité est, à mes yeux, un crime envers soi-même, une blessure inguérissable à sa conscience. »

De telles paroles, en de telles circonstances, étaient la sagesse même. Et ce sont, en somme, les idées qui inspirent la brochure que Lamartine écrivit alors et qu'il intitula : *La politique rationnelle*.

On ne peut qu'approuver son attitude. Et, d'autre part, on ne peut qu'admirer le courage, la noblesse, la générosité d'âme qu'il mit à défendre les malheureux ministres de Charles X, auteur des malencontreuses Ordonnances de juillet, et dont la démagogie victorieuse réclamait la tête. Il publia alors son *Ode au peuple*, qui est une pathétique protestation contre la peine de mort en matière politique. Après quoi, il eut un moment de découragement. Ses amis semblaient l'abandonner, le pays, après ses convulsions, retombait à l'inertie et à la stagnation : « Adieu donc ! écrit-il à Virieu. Je souffre de ne pas être en pleine harmonie d'idées avec toi. Mais nous n'y pouvons rien, ni l'un ni l'autre. Ne pouvant faire un journal, ne pouvant monter d'assaut à une tribune, ma vraie place en l'an 1831, je m'en irai : *super flumina Babylonis ibimus et flebimus...* »

Babylone ! C'était l'Orient, dont il n'avait jamais cessé de rêver. A Florence il pensait déjà à ce grand voyage. Le temps est venu

de mettre ce beau projet à exécution, puisqu'il ne peut se rendre utile dans son pays !...

Mais voici que des évènements d'importance contrarient ses intentions, à tout le moins retardent ses projets de voyage. Son beau-frère, M. de Coppens, qui habitait Hondschoote, l'engage à poser sa candidature à la députation dans la circonscription de Bergues et lui donne son élection comme à peu près certaine. Il aura pour lui les royalistes modérés et les libéraux « à manche large », le tout renforcé, dit-il, de trois cents électeurs des campagnes, « qui ne veulent pas plus que moi qu'on abatte les croix de nos églises ». Sur ces entrefaites, Mme Birch, sa belle-mère, meurt à Dieppe. C'était un bon débarras pour lui que la disparition de cette encombrante personne, qu'il appelle « le clou dans la roue de sa fortune errante ». Tout de suite il partit pour Londres dans l'intention de recueillir l'héritage de la vieille dame. Il avait, à cet égard, des illusions : il ne trouva qu'une « fortune convenable ». Et encore ce n'est pas très sûr, si l'on en juge par la lettre quelque peu désenchantée qu'il écrivit, au retour, à son ami Virieu. Pour comble de désagrément, il fut battu aux élections de Bergues, quoique très honorablement et avec espoir de revanche.

Alors, force lui est de revenir à ses champs, à ses vignes et à sa littérature : « Je renonce à la politique faute d'électeurs, écrit-il, à

M^{me} de Girardin, et je me rejette pour le reste de mes jours dans l'inertie, dans la poésie et dans la philosophie... » Il se lance à corps perdu dans des travaux de culture et la mise en valeur de ses terres. Il bâtit, il sème, il achète, il a des équipes d'ouvriers à Saint-Point, comme à Milly, où il se vante de faire planter six mille sapins. Tout cela lui coûte cher, tellement cher qu'il se décide brusquement à vendre sa belle propriété de Montculot, dont il demande d'abord 700.000 francs. Il a sans doute un pressant besoin d'argent pour son voyage en Orient, qu'il organise de façon fastueuse, pour ne pas dire déraisonnable. Mais les amateurs sont rares : il finit par rabattre beaucoup de ses prétentions et par céder le château de son oncle au baron de Monthureux pour 330.000 francs. Cette somme va disparaître dans on ne sait quels gouffres, en tout cas et tout d'abord dans le tonneau des Danaïdes du fameux voyage. Dès que l'affaire est bâclée avec le baron, — et les tractations avaient été longues, — il annonce son départ pour le prochain été.

Et pourtant une foule d'obstacles semblent s'y opposer. Il veut emmener sa femme et sa fille. Et voici qu'au mois de mars la petite Julia crache le sang à pleine bouche. En juin, elle est atteinte d'un « catarrhe aigu suffocant ». Avec cela, le choléra fait rage à Paris et dans toute la France. Lamartine s'est réfugié à Milly avec les siens, S'il

part, on va dire que c'est une fuite, qu'il abandonne honteusement ses compatriotes décimés par le fléau...

Il partira quand même. Il est convaincu que ce voyage est nécessaire à sa fortune et à sa gloire, qu'il y va de sa destinée tout entière. Comme écrivain, il n'est certes pas jaloux de Chateaubriand. Si l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* a pu exciter son émulation, il veut faire tout autre chose, il vise plus haut. De même que Bonaparte, il veut recevoir le sacre de l'Orient. Ce sera son Expédition d'Égypte. Avec quel prestige, quand il reviendra, ne va-t-il pas se manifester à ses électeurs ! Il est persuadé aussi que les ruines des antiques civilisations vont lui découvrir une foule de vérités essentielles, des vérités perdues par le monde moderne et qui lui apporteront comme un écho de la Révélation primitive. En outre, pour son éducation politique, il a besoin de voir de près des nations somnolentes et décadentes dont le sort commence à passionner et à agiter toute l'Europe.

D'autres considérations peut-être ont agi, — et notamment la crainte d'une guerre civile et européenne, que les partis révolutionnaires d'alors s'évertuaient à rendre inévitable. N'avait-il pas le devoir de mettre les siens à l'abri ?... Et pourtant, après une longue période de désarroi et d'inquiétude, il se reprenait à espérer : le

nouveau régime pourrait durer, les républicains n'en voulaient pas, du moins pour l'instant, à la propriété. Il se rassurait, il était content de son attitude à la fois prudente et courageuse. Une popularité naissante commençait même à lui sourire : les gens de Mâcon venaient de le nommer colonel de la garde nationale !...

*
* *

Lamartine s'entendait admirablement à organiser sa réclame. On peut même le considérer comme le premier de nos grands réclameurs littéraires. Pour son expédition d'Orient, il eut un départ à grand orchestre, qu'il eut le loisir de préparer pendant les trois ou quatre semaines qu'il passa à Marseille avant de s'embarquer : aubades, sérénades, réceptions et dîners d'honneur, séance solennelle à l'Académie marseillaise, discours et remerciement en vers, enfin, dit-il « un accueil universel auquel je ne puis rien comparer de tout ce que j'ai vu d'enthousiasme poétique ou personnel, jusqu'ici... Ce serait à en faire des récits interminables. J'en suis enivré et accablé... » Des fenêtres de l'Hôtel Beauvau, où il était descendu, il contemplait son brick, nolisé pour lui tout seul, — bateau de 250 tonnes, armateur Rostand, capitaine Blanc, de La Ciotat. Il est très fier de ce bateau pour lui tout seul, où il emmène avec sa femme et sa fille,

toute une escorte d'amis et un personnel de six domestiques. Il a son artillerie, quatre canons, deux tromblons, vingt-deux fusils. Il a son pavillon. Il va voyager comme un souverain.

Il ne tarde pas à déchanter. Ce brick « charmant », dont le capitaine est, dit-il, le premier de la Méditerranée, se révèle des plus inconfortables. Les cabines sont des trous sans lumière et sans air, « auxquels on ne peut même comparer un cachot de prison ». Et c'est dans un de ces trous qu'il va loger une femme et une enfant malade, pour des semaines de navigation, sur un petit bateau qui danse terriblement aux moindres coups de mer. Il en est au désespoir. Il regrette son imprudence et sa légèreté. Mais quoi ? « le sort en est jeté ! Il faut un fier courage et une ferme confiance dans la protection de Dieu. Je l'ai... »

Autres mécomptes : Son voyage va se faire dans des conditions déplorables. La Grèce, qu'il prétend visiter, est à feu et à sang : c'est à peine s'il pourra mettre pied à terre à Nauplie et au Pirée. Tout le Levant est bouleversé par les armées d'Ibrahim-Pacha, le fils de Méhémet-Ali en révolte contre le sultan, son suzerain. La peste règne à Jérusalem, la révolution menace à Constantinople ! Et c'est à ce moment-là que notre poète se met en route. Joignons à tous ces agréments la menace des pirates grecs qui infestent l'Archipel et contre les-

quels les quatre canons et les tromblons de l'*Alceste* seront d'un faible secours. Les chances les plus défavorables se réunissaient donc pour que ce beau voyage fût manqué.

Littérairement, le *Voyage en Orient* n'est pas un très bon livre. Je ne parle point des inexactitudes matérielles, des récits fantaisistes qu'on reproche à l'auteur. Un écrivain est le maître d'ordonner et de situer un récit comme il lui plaît, pourvu que la vérité locale et la sincérité de l'impression soient sauvées. Mais ses descriptions sont, la plupart du temps, trop rapides, trop superficielles et avec cela interminables. Il a déjà pris l'habitude déplorable du tirage à la ligne. Il ne sait pas, comme Chateaubriand, composer un tableau, *faire voir* ce qu'il décrit. Il le chante, il en donne l'impression le contre-coup lyrique. L'ensemble reste confus. Ni Athènes ni Jérusalem ne lui ont inspiré des pages définitives. Celles qu'il a écrites sur le Parthénon outre qu'elles témoignent d'une ignorance candide, sont un battage de flancs désespéré. Il est vrai que l'état où se trouvait alors la Grèce contribuait beaucoup à la lui faire voir sous son pire aspect : il est consterné de tant de misère, de sauvagerie, de barbarie. Lui qui avait caressé l'ambition d'être nommé ministre en Grèce, il remercie le Ciel de lui avoir épargné ce calice.

Il n'en est pas moins vrai qu'il a dépensé

dans cet ouvrage, comme dans les plus mauvais de ses livres, énormément de poésie : un gaspillage perpétuel d'admirables phrases. Si l'on voulait y mettre un peu de malice, on dirait que ce qu'il a vu de plus beau, ce qu'il a le plus admiré en Orient, ce sont les chevaux, ses chers chevaux auxquels il ne cesse de penser. Sur quel mode lyrique n'a-t-il pas parlé de telle jument ou de tel étalon arabe, rencontré en cours de route ! Il se pâme sur les écuries et les haras de l'Emir Beschir. L'Orient lui aura permis d'approfondir et de compléter la psychologie du cheval.

Il lui a permis aussi d'approfondir et de compléter son idée de Dieu. Son déisme se rapproche de plus en plus de celui de l'Islam, bien qu'il ne veuille pas rompre avec le christianisme et même avec le catholicisme sentimental de sa mère. Un peu plus tard, causant avec Vigny, il affirmera, à la grande stupéfaction de celui-ci :

— L'islamisme est un christianisme purifié !

Ce qui le frappe le plus chez les Musulmans, c'est le sens de l'Adoration. Pour lui, l'Islam est « le peuple de la Prière ». Et, parce qu'il reconnaît en lui ces instincts religieux, il se croit un Oriental. Sa visite à Lady Stanhope, dans sa retraite mystérieuse du Liban, le confirmera naïvement dans cette conviction. La vieille Anglaise ironisait-elle, lorsqu'elle lui déclarait que

son nom de Lamartine avait des racines orientales et quand elle lui disait sans rire : « Regardez votre pied !... il y a, entre votre talon et vos doigts, un espace suffisant pour que l'eau y passe sans vous mouiller. C'est le pied de l'Arabe, c'est le pied de l'Orient : *vous êtes un fils de ces climats*. Et nous approchons du jour où chacun rentrera dans la terre de ses pères... » Et voilà le fils de Pierre de Lamartine, le descendant des vigneronnais mâconnais, persuadé qu'il est un Oriental, c'est-à-dire qu'il appartient à la race privilégiée qui a reçu la révélation primitive et qui a conservé le don de prophétie,

Lui, il sera le prophète des temps nouveaux, l'homme prédestiné qui fera sortir l'humanité future de l'ornière des révolutions, en la rapprochant de plus en plus de Dieu. Lady Stanhope, cette femme de génie, ne lui a-t-elle pas dit : « Vous êtes un de ces hommes que j'attendais, que la Providence m'envoie et qui ont une grande part à accomplir dans l'œuvre qui se prépare. Bientôt vous retournerez en Europe : l'Europe est finie. La France seule a une grande mission à accomplir encore : *vous y participerez*. Je ne sais pas encore comment, mais je puis vous le dire, ce soir, si vous le désirez, quand j'aurai consulté vos étoiles... » C'était peut-être là de l'humour britannique. Mais il ne faudrait pas lire ces lignes à la légère. Il est trop certain que les vaticinations de la sorcière du Liban ont eu une

influence sur les destinées politiques de Lamartine. Ces phrases, publiées en 1835, expliquent ce qu'il y a eu de plus aventureux, de plus chimérique dans son action sociale et révolutionnaire.

*
* *

Il a rapporté de son voyage quelque chose de meilleur et de plus solide que tout cela. Il a pris conscience du chaos ethnique qu'était alors l'Empire ottoman et qu'est toujours le Levant. Il a appris à connaître l'Oriental et ce qu'on peut attendre de lui pour la collaboration avec l'Occident et pour une œuvre de civilisation commune. Et enfin, au moment où la question d'Orient va se poser, il aura pris la peine de se documenter sur les lieux mêmes et sur le vif, il croira pouvoir proposer, en toute compétence, sa solution.

Malheureusement, il est trop convaincu que l'Empire ottoman est fini, que les Turcs sont non seulement une nation décadente, mais une nation moribonde. Pour lui, les Turcs n'existent pour ainsi dire plus. Ils sont partout en infime minorité. Ce que nous appelons l'Orient est un ramassis de populations hybrides, Arabes, Grecs, Arméniens, Juifs, Maronites, qui n'aspirent qu'à secouer le joug ottoman et à se grouper en états autonomes sous le protectorat de l'Europe. Que l'Europe s'empresse d'écouter

ce vœu et qu'au lieu de faire des guerres absurdes et sanglantes pour maintenir le despotisme du Sultan, elle préside au partage d'un Empire qui se décompose de lui-même. Qu'un Congrès européen se réunisse et qu'il attribue à chacune des grandes puissances sa zone d'influence dans le Levant. Ce sera travailler pour le plus grand bien de la paix et de la civilisation !...

Lamartine ne fut pas écouté. Les puissances préférèrent maintenir l'unité de l'Empire et l'autorité, même nominale de « l'Homme malade ». C'est seulement après la guerre de 1914 que le partage des zones d'influence fut décidé et adopté. Les résultats sont tels qu'on en vient à regretter le régime turc, même avec toutes ses tares.

Ce qu'il y avait de plus original et de plus pratique dans les vues de Lamartine sur l'Orient a été condensé dans ce *Résumé politique* qui termine le récit de son voyage. Il voit dans ces pays du Levant, Egypte comprise, des exutoires pour l'Europe moderne, troublée et inquiétée par la croissance continue de ses populations, comme par le progrès des idées révolutionnaires et la menace des luttes sociales. L'industrialisme, la presse, l'instruction des masses, l'avènement du prolétariat ont créé, pour l'Europe comme pour la France, un besoin d'expansion, qui est un fait tout nouveau non moins qu'irrésistible : « Or, par une admirable prévoyance de la Providence,

dit Lamartine, il se trouve qu'au moment même où la grande crise civilisatrice a lieu en Europe... une grande crise d'un ordre inverse a lieu en Orient et en Asie, et qu'un grand vide s'offre là au trop-plein des populations et des facultés européennes. L'excès de vie qui va déborder chez nous peut et doit s'absorber sur cette partie du monde. L'excès de forces qui nous travaille peut et doit s'employer dans ces contrées où la force est épuisée et endormie, où les populations croupissent et tarissent... »

C'est-à-dire que Lamartine préconisait pour les pays du Levant ce qu'on a appelé depuis « la pénétration pacifique ». Cette pénétration s'est accomplie intensément pendant toute la seconde moitié du XIX^e siècle. Elle a donné les résultats que l'on sait, et elle n'est pas près de cesser. On peut dire qu'en cela au moins l'auteur du *Voyage en Orient* s'est montré bon conseiller et bon prophète.

*
* *

. Ce voyage si triomphalement commencé fut interrompu par le plus affreux malheur qui pût frapper Lamartine. Après avoir perdu son premier né, mort à l'âge de deux ans, il voyait mourir dans ses bras sa petite Julia qu'il avait eu l'imprudence d'emmenner avec lui, malgré l'état de santé toujours précaire de la pauvre enfant. Elle s'éteignit

à Beyrouth au commencement de décembre 32, comme le père rentrait d'une longue excursion en Palestine. Elle avait été soignée d'une étrange façon : d'abord ces semaines de mal de mer sur un bateau à voiles dont les cabines étaient des trous sans air et sans lumière. Puis l'installation de fortune à Beyrouth : la fenêtre de sa chambre ouvrait sur une étable à vaches, sous prétexte que l'haleine et les émanations de ces animaux étaient bonnes pour sa poitrine. On la gorgeait de lait d'ânesse et, deux fois par jour, on faisait monter à cheval cette petite poitrinaire qui crachait le sang à pleine bouche.

Lamartine fut très frappé et longtemps accablé de cette perte, qui fut peut-être, après la mort de sa mère, la plus grande douleur de sa vie. Elle lui inspira aussi un de ses plus beaux poèmes, ce *Gethsémani*, qui, pour la sincérité poignante, la profondeur de l'accent, peut être mis à côté de *La vigne et la maison*. Et puis, tristement, il prit le chemin du retour. Dégoûté de la voie de mer, il s'en revint par Constantinople, la Bulgarie, la Serbie, l'Autriche. En arrivant en France, il apprit que ses fidèles électeurs de Bergues l'avaient élu député. Sa carrière politique allait enfin commencer.

*
* *

Lorsqu'à la fin de décembre 1833, le député de Bergues vint s'asseoir sur les bancs du Palais-Bourbon, son programme était bien arrêté, sa ligne de conduite mûrement réfléchie.

Lamartine se déclare toujours royaliste, — royaliste libéral, bien entendu. Autorité et liberté, tel est son idéal de gouvernement. Il ne se demande pas comment il conciliera ces deux principes d'apparence contradictoire. Sa pensée a pu varier souvent, mais il est toujours resté ferme sur ces deux points. Même en 48, la république qu'il rêve doit être à la fois autoritaire et libérale dans le sens social du mot. Il a répété souvent : « en matière de gouvernement, je ne crois qu'à la force. » En 1819, il l'écrivait déjà à son amie, M^{lle} de Canonge. Mais il croit aussi à l'instinct des masses et il se vante, comme on sait, d'avoir le sens des masses, qu'il confond trop facilement avec le sens national : il faut écouter la voix du pays, quitte à l'incliner doucement dans le sens de la justice et de la raison. Pensant ainsi, il se rend bien compte qu'il sera peu suivi. Dès ses premiers débuts, il est résigné, comme il disait plaisamment, à siéger au plafond. Il ne sera d'abord d'aucun parti, se bornant à prendre à chaque parti ce qu'il a d'honnête et de raisonnable.

Il restera seul jusqu'à ce qu'il ait réussi à grouper ce qu'il appelle, dans une lettre à son père, « un parti nouveau de royalisme avancé et impartial, qui ne prendra son appui que dans la conscience du pays ».

Après une année de mandat, il écrit fièrement : « J'ai déjà plus de vingt voix votant à mon image : j'en aurai quarante à la fin de l'année, trois cents dans quatre ans. C'est nous qui livrerons le combat du désespoir à la mauvaise république et qui ferons ou une restauration passable, ou une république rationnelle... » Au fond, il n'a pas grande confiance dans « une restauration passable ». Mais il hait la république jacobine, la dictature de la canaille. En avril 34, il voit à l'œuvre, pendant une nuit d'émeute, les partisans de cette république-là, des « hommes atroces » qu'il a en horreur et dont il dira : « Ce qui compose le parti remuant et anarchique est au-dessus de la description. Si le Dante les avait connus, il aurait ajouté un cercle nouveau à son enfer. Tomber entre de telles mains, c'est bien pis que mourir. Quant à moi, je ferai toujours des vœux contre eux et je combattrai de toutes armes et sous tous drapeaux contre eux... » Cette répulsion devait être bien forte chez lui pour que, plus tard, en pleine révolution, et révolution déchaînée par lui, il ait résisté autant qu'il le pouvait, à cette démagogie sanglante.

En attendant l'avènement du parti qu'il

rêve, il soutiendra le régime établi, seule garantie de l'ordre, tant que ce régime sera d'accord avec l'instinct du pays et qu'il ne s'opposera point aux réformes libérales et sociales qu'il juge nécessaires. Il ne cesse de répéter que les masses ont besoin d'être instruites et moralisées et leurs conditions d'existence améliorées. Ces tendances socialisantes ne l'empêchent pas de proclamer que la propriété individuelle est intangible et qu'elle est la base de toute civilisation.

Ce qui domine ce credo politique, c'est un sentiment religieux de plus en plus exalté. Lamartine se souvient de l'horoscope de la sibylle du Liban : il a une mission à remplir. Il est l'homme désigné par Dieu pour remplir cette mission. Et il écrit le plus simplement du monde à son père, à propos des difficultés et des hostilités qu'il rencontre : « *Celui qui m'inspire me soutiendra !...* »

L'homme d'état, tel qu'il le souhaite, ressemble étrangement, par certains côtés, aux dictateurs d'aujourd'hui, qui, eux aussi croient à leur mission providentielle. Il veut un pouvoir central très fort, aussi démocratique, aussi égalitaire que possible, faisant une large part aux revendications sociales des masses, s'efforçant de les élever, de les diriger, de leur donner un idéal et, en même temps, bien résolu à sauver tout ce qui dans le passé, vaut la peine d'être sauvé, tout ce qui, dans la tradition est vital et

national, tout ce qui fait partie du patrimoine de la civilisation. Il était très en avance sur son époque, surtout très en avance sur ses amis légitimistes ou partisans de la monarchie de juillet. Il leur offrait un type de conservateur ayant l'apparence d'un révolutionnaire pour entraîner les masses, mais ayant la prétention de les conduire et de leur imposer à la fois le respect du passé dans ce qu'il a de bienfaisant et la confiance dans un avenir toujours meilleur. Il ne pouvait être compris ni par M. de Falloux ni par M. Thiers, pas plus, d'ailleurs, que par les Louis Blanc et les Raspail.

*
* *

Tel est donc le programme, telle est l'attitude que Lamartine va observer pendant toute la première partie de sa carrière politique, — jusqu'à 1840 environ. On ne peut qu'approuver la conduite de ce rêveur, conduite infiniment plus raisonnable que celle du parti légitimiste, qui combat Louis-Philippe, dans l'espoir d'une nouvelle Restauration. Son ami Virieu est de ceux-là, lui qui appelle la République dans l'espoir que les horreurs et la tyrannie jacobines vont en dégoûter la nation et mettre Henri V sur le trône. Lamartine lui répond : « Rêver le passage de ceci à Henri V, entouré d'institutions libérales, monarchiques et religieuses, c'est un million de fois rêver. Ce

qui pourra arriver de mieux, c'est qu'après cinq ans de massacres, d'anarchie populaire, de guerres civiles atroces, d'invasions immenses de l'Europe en France, vous retrouveriez Henri V à Paris, sur un trône abaissé de cent coudées, en tutelle de l'Europe, avec des amis insensés dans son palais et un peuple exécrationnel dehors, n'aspirant qu'à le renverser par des explosions nouvelles. Un misérable règne de trois ou quatre ans à ces conditions, c'est le seul avenir que ses amis lui préparent... »

Selon toute vraisemblance, Lamartine voyait juste. Il avait raison contre les illusions des légitimistes, de même qu'il avait raison encore lorsqu'il s'opposait à une de leurs idées de combat, cette manie de décentralisation, qu'ils ne prênaient que pour faire pièce à Paris et à la dictature des révolutions parisiennes : « ma pensée, disait-il, a toujours été ceci : décentraliser les forces intellectuelles et centraliser l'action administrative, car, la pensée est une chose essentiellement libre, multiple, diverse et décentralisée, et l'action est une chose essentiellement une et centralisée. Sans unité et centralisation, nulle action concordante, efficace et forte. *Décentraliser un pays, c'est le démembrer et le tuer...* Si on vous laissait faire, il n'y aurait plus de France dans dix ans, il n'y aurait que des provinces, et, comme le même principe appliqué à l'unité provinciale la démembrerait et l'énerverait

aussi, bientôt il n'y aurait plus de provinces : il n'y aurait que des municipalités... »

Bien qu'il soit en désaccord, sur presque tout l'essentiel, avec ses amis légitimistes, — sauf peut-être sur la nécessité d'un gouvernement fort —, Lamartine, pendant très longtemps après la révolution de juillet, s'est toujours cru royaliste. Au fond, ce qu'il désirait, ce n'est pas précisément une république, dont le nom lui a fait peur jusqu'à son avènement, mais une démocratie autoritaire, à la fois libérale et sociale, sous les espèces d'une monarchie constitutionnelle et temporaire, qui jouerait le rôle de tribun du peuple, en attendant que la République soit possible, dans un avenir plus ou moins lointain. Lamartine n'est pas trop pressé de la voir arriver : avec son instinct de propriétaire et d'homme d'ordre, il pressent ce qu'il en coûterait au pays. Un gouvernement à la fois autoritaire et libéral, — du moins libéral au sens où il l'entend —, il ne s'inquiète toujours pas de savoir comment concilier tout cela.

Il se dit pacifiste. La France ayant besoin de repos après ses convulsions révolutionnaires, il entend lui conserver la paix à tout prix, son honneur et sa liberté restant sauvés. Il n'a cessé de prêcher la paix au pays, comme à ses collègues du parlement. Et pourtant l'intervention à main armée ne lui fait pas peur. Il a voulu intervenir en Grèce, en Orient, en Espagne, en Suisse,

en Italie, mais au nom de l'intérêt français, qui, à ses yeux, se confond avec celui de la liberté. Ses ennemis politiques triomphaient de cette contradiction qui n'était peut-être pas aussi apparente que réelle. Comment ? Cet ennemi de la guerre, voulait jeter des troupes françaises ici et là, sous des prétextes moins nationaux qu'idéologiques ! Car Lamartine avait une sincère et persévérante horreur de la guerre, comme du militarisme et même du métier militaire. Il se défie du soldat, en homme qui se souvient de l'oppression napoléonienne et qui redoute toujours le général victorieux. Prédominance absolue du civil sur le militaire !... Dans son for intérieur, il est internationaliste, mais de l'internationale de la liberté et de la civilisation. Et la civilisation, pour lui, c'est le règne de Dieu sur la terre. La patrie n'est rien, si elle n'est religion, liberté, intelligence : « j'aime mieux la liberté qu'une frontière ! » disait-il à propos de la frontière du Rhin, sans trop se demander si la première ne dépendait pas de la seconde. Qu'on se rappelle sa *Marseillaise de la Paix*, réponse au chauvinisme allemand :

Déchirez ces drapeaux ! Une autre voix vous crie :
L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie.

La fraternité n'en a pas !

.....
Ma patrie est partout où rayonne la France !
Je suis concitoyen de toute âme qui pense :

La vérité, c'est mon pays !

« Déchirez ces drapeaux ! » Aujourd'hui encore, on emprisonne des gens qui n'en ont pas tant dit. Egarement d'une âme généreuse, illusions d'un idéaliste, qui ne veut pas connaître d'attristantes réalités ? Mais pas tant que cela ! Lamartine répond obstinément : « Je suis du pays de la civilisation. Pourquoi s'acharner à s'exterminer entre Européens, quand il y a des continents entiers à civiliser ? Comment se battre pour une rivière quand il y a des régions immenses à conquérir, du travail et de la richesse pour tout le monde dans des pays neufs, où tout est à créer ? » — Il pensait, en disant cela, à l'Orient levantin. Aujourd'hui, il penserait sûrement à l'Afrique.

Ce libertaire, ce démocrate, ce pacifiste, cet internationaliste réclame pour les sujets du Roi-citoyen le suffrage universel, la liberté de la presse, la liberté de l'enseignement, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et toutes les réformes sociales que le peuple de France peut souhaiter. Tout cela est, chez lui, article de foi. Il ne discute pas, il se préoccupe encore moins de la façon dont il réalisera ce magnifique programme, pourvu qu'il l'affirme avec éloquence. Si le gouvernement veut bien se charger de l'application, il le soutiendra énergiquement et avec la fidélité qu'il lui a promise. Sinon, non !

*
* *

Et ainsi le voilà entraîné à briguer un siège de député, puis à faire du journalisme et à s'improviser orateur parlementaire.

Cela n'est pas pour l'effrayer, lui qui se croit propre à tout. Chateaubriand, autre panier percé, disait intrépidement : « Les finances, que j'ai toujours sues ». Lamartine, lui, déclare qu'il les sait « divinement », comme il s'y connaît en affaires, en politique, en tout, voire en cuisine. La parole ne le gêne pas. Depuis longtemps, il était un orateur qui s'ignorait : « Je vois se réaliser, écrit-il, ce que j'avais toujours senti : que l'éloquence était en moi plus que la poésie... » Et il se met à parler, en effet. Il commence par écrire ses discours, qu'il apprend par cœur et qu'il récite. Puis, il parle d'abondance, sur un plan soigneusement préparé, il devient un des orateurs les plus écoutés de la Chambre. Sa haute taille, sa figure, la noblesse de ses façons et de ses attitudes, sa voix sonore au timbre grave et profond, tout cela servait admirablement ses dons oratoires. Ses adversaires lui reprochaient une certaine monotonie chantante dans le débit, la sublimité un peu trop continue et la longueur de ses développements. Le fait est qu'il développe « à l'excès : vieille habitude de rhétorique qu'il avait prise sans doute chez les Jésuites de Belley. Il

abuse aussi de sa facilité de parole, comme il abuse de sa virtuosité de versificateur. De là, trop souvent l'imprécision, le vague de sa pensée, l'incohérence de sa phrase. Surtout pendant la dernière période de sa carrière politique, sa période républicaine et tribunitienne, il lui arrive même de bafouiller : suprême ressource de l'éloquence populaire. Il en avait conscience et il s'en vantait. Dès 1837, il écrivait : « J'ai fait d'immenses progrès en avocasserie. J'ai improvisé une soixantaine de harangues aux conseils généraux et aux électeurs, vraiment dignes par le pathos sonore et le vide plein de mots, des orateurs-avocats qui nous illustrent à la Chambre. Nous sommes des gens de bonne compagnie apprenant péniblement le patois... » Entraîné par les mots, il déforme et dépasse fréquemment sa pensée, quand il ne la contredit pas avec sérénité. Et néanmoins, malgré tous ses défauts, il a des intuitions singulièrement justes et pénétrantes, surtout en matière de politique étrangère. En homme qui a voyagé et qui a su observer, il a une vue très nette, très positive de l'état et des aspirations de l'Europe de ce temps-là. La psychologie des peuples, spécialement des Italiens et des Orientaux, lui est familière. Très certainement, personne, au Parlement, comme dans les ministères, ni les Thiers, ni les Guizot, ni les Molé ou les Broglie, n'avaient, en ce domaine étranger, la compétence de Lamar-

tine. En sa qualité de vigneron, d'homme de la terre, de propriétaire qui fait travailler, qui vit en contact avec l'ouvrier et le paysan, il avait du peuple de France et des masses électorales une idée plus vivante et plus vraie que des légitimistes à la Berryer ou des doctrinaires à la Royer-Collard.

Pour s'en rendre compte, il suffit de se reporter à ses grandes interventions parlementaires et de lire ses principaux discours. En général, ses interventions sont pleines de sagesse, quoique souvent affaiblies par l'excès des développements oratoires et par les entraînements de parole. L'idée centrale est juste, sensée et opportune, mais offusquée par la luxuriance verbale. Rien n'est plus instructif et souvent, plus actuel que de lire ces vieux discours qu'il a publiés dans son recueil : *La France parlementaire*, et dont beaucoup semblent écrits ou prononcés d'hier. Qu'on en juge!

*
* *

En 1834, il était question de supprimer les évêchés non concordataires. Une pétition appuyée de 180.000 signatures en avait demandé le maintien. Lamartine, qui, dès ce temps-là, était partisan de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, parla néanmoins pour le maintien de ces évêchés. Selon lui, non seulement il fallait des évêques, mais des curés dans les villages perdus, dans les

régions les plus reculées ou les plus misérables, où le paysan vit dans un état voisin de la barbarie. Il parlait en connaissance de cause, il avait vu ce qu'étaient devenus ses paysans de Montculot après trente ans d'irréligion officielle. Eclairer et moraliser l'homme des bois et des campagnes, ç'a été une de ses grandes préoccupations comme châtelain et comme représentant du peuple. Il est convaincu que, pour l'instant du moins, nul n'est plus qualifié que le prêtre pour assumer ce double rôle. Sans l'église et le curé, le paysan, dit-il, « perdrait toute idée de civilisation », retomberait aux superstitions les plus grossières du paganisme. C'est déjà l'idée de Barrès dans sa défense des églises de France : le clocher élève et assainit. Par tous les moyens, Lamartine veut la diffusion des lumières et le progrès du bien.

C'est ainsi qu'il a dit des choses excellentes encore pour l'organisation de l'enseignement universitaire à tous ses degrés : facultés, collèges, écoles normales, écoles primaires, — et qu'il défendit les vieilles humanités et l'étude du grec et du latin contre Arago, partisan trop exclusif de la culture scientifique. De même à propos de la translation des cendres de Napoléon, qu'il considérait comme un encouragement au chauvinisme belliqueux et à une restauration bonapartiste, dont il pressentait et redoutait les conséquences. De même

encore pour les fortifications de Paris, sujet sur lequel il est revenu à maintes reprises et où il se trouvait en contradiction violente avec Thiers. Tout ce qu'il a dit sur cette question s'est vérifié par l'expérience. Non seulement il a fallu détruire ces fortifications comme inutiles et dangereuses, mais, ainsi que Lamartine le craignait, elles n'ont servi qu'à donner une place forte à la démagogie parisienne. Dès 1840, il a prophétisé la Commune. En cas d'invasion, — s'écriait-il, — « j'admets que vous puissiez nourrir 12 ou 13.000.000 hommes aux dépens du trésor public. Comment contiendrez-vous le moral de cette population dans des circonstances semblables ? Comment, dans une ville entourée d'ennemis, sans communication avec les départements, contiendrez-vous une masse de 200 ou 300.000 prolétaires sans travail ? Voilà vos rues sans circulation, vos fleuves sans navigation, voilà le gouvernement sans cesse en butte à des assauts toujours renaissants... Je dis que, dans une situation pareille, les factions les plus violentes tendraient malheureusement à s'emparer du pays et à le déchirer comme une proie... »

Dans le même moment, la question des chemins de fer se posait. Lamartine s'éleva contre le monopole des compagnies et préconisa l'action directe et énergique de l'État, pour accélérer la création de nos grands réseaux. La France, routinière comme tou-

jours, était en retard sur l'étranger. Il conjurait la Chambre de regagner au plus vite le temps perdu, et, notamment, il demandait avec instance, qu'on se hâtât de mettre à exécution la ligne du Nord et de la raccorder aux chemins de fer belges : « La Belgique, disait-il à la Chambre, a changé de nature depuis 1830. Oui, c'est le plus grand fait extérieur de la Révolution de juillet : la Belgique est redevenue française. Cet avant-poste de l'Angleterre, de la Prusse, de tous vos ennemis contre vous est devenu l'avant-poste de la France contre ses ennemis. Vous ne verrez plus un général anglais passer annuellement l'inspection des places et des troupes étrangères en Belgique. Vous ne verrez plus les troupes de la Confédération allemande venir camper sur vos frontières. *La Belgique, c'est votre forteresse, c'est votre champ de bataille.* Ne vous fermez pas ses portes ! Tenez-les ouvertes : c'est par là que vos armées iront se rallier sur des frontières naturelles et non sur des lignes idéales que vous ne pouvez défendre qu'à force de remparts impuissants... » — N'avais-je pas raison de dire que ces vieux discours n'ont rien perdu de leur actualité ?...

En ce qui concerne les colonies, Lamartine a été évidemment influencé et comme hypnotisé par son voyage en Orient. Il ne voit d'autre débouché pour la France que la Syrie, à la fois conquête militaire, industrielle et commerciale, terrain d'expansion

dont il s'exagère les facilités. C'est ce qui le rend injuste à l'égard de l'Algérie. Il en critique avec sévérité l'administration, alors exclusivement militaire. Toujours sa défiance du soldat ! Ce pacifiste ne comprend pas cette guerre interminable contre les tribus. Il s'indigne contre les horreurs commises, contre l'impéritie des chefs, leur prétendue soif de conquêtes. Il s'imagine qu'on pourrait se borner à fortifier le littoral, à y créer des ports et des ouvrages de défense, sans se rendre compte qu'en cas de guerre européenne, l'armée d'occupation et la colonie elle-même seraient prises entre deux feux et vouées à une destruction certaine. Enfin il méconnaît l'héroïsme admirable de nos soldats, qui, au milieu des pires souffrances, ont dû lutter plus de vingt ans contre un ennemi insaisissable et omniprésent, ne fût-ce que pour la sécurité du Tell et du littoral. Mais, en revanche, il a fort bien compris ce qu'il y a d'irréductible dans l'Islam et dénoncé tout de suite la chimère de l'assimilation. Enfin, il a proclamé bien haut, — et il y avait à cela quelque mérite en un moment où des parlementaires voulaient évacuer l'Algérie, — que, pour rien au monde, nous ne devons abandonner une conquête française. Il l'a fait, comme toujours, en termes aussi généreux qu'éloquents : « Ma pensée, dit-il, est que la conquête d'Alger a été parfaitement légitime. Ma pensée est que la conservation

d'Alger est un devoir pour le pays. Ma pensée est qu'Alger est un glorieux héritage que nous a laissé le gouvernement précédent et que c'est un noble adieu, un noble souvenir qu'il a donné à la France au moment même où elle était perdue pour lui. Ma pensée, c'est qu'Alger doit être un appendice du territoire français... que nous devons garder non seulement le littoral qui nous donnera une influence immense dans la Méditerranée... mais que nous devons occuper dans l'intérieur même, choisir des points importants et y asseoir notre influence à toujours... » — L'orateur persiste dans son illusion de croire qu'il suffit d'occuper dans l'intérieur « quelques points importants », pour garantir la sécurité du littoral et pour y asseoir notre influence. Mais tout l'essentiel est dit. La France, depuis cent ans, n'a fait que réaliser et développer ce grand programme de pénétration.

*
* *

C'est surtout en matière de politique extérieure que Lamartine a affirmé sa clairvoyance. D'abord, soucieux du prestige de la France à l'étranger, il a demandé le relèvement des traitements de nos agents diplomatiques et aussi des locaux dignes d'un grand pays pour nos ambassades. L'ancien chargé d'affaires de Florence, sait par expérience le tort que nous fait, aux yeux des

étrangers, notre habituelle mesquinerie. Il voudrait qu'un consul ou un ambassadeur de France pût représenter magnifiquement notre pays. Il voudrait des palais pour nos ambassades. Celle de Constantinople ayant été détruite par un incendie, il en réclame instamment la reconstruction : « Les Orientaux, dit-il, qui comprennent surtout par les yeux et pour qui la magnificence des palais est le symbole de l'importance relative des nations, voient avec étonnement l'abandon et les ruines de ce bel établissement national... » Et il appuie sa demande par ces considérations générales, qui, aujourd'hui, restent plus vraies que jamais : « Pour représenter la nation dans ses droits, il faut que (nos agents) résument en eux, avec évidence et avec éclat, l'autorité de leur gouvernement et le titre qui la leur confère. Pour la représenter dans sa dignité, il leur faut une attitude sociale correspondant à l'idée qu'une nation doit donner d'elle au dehors. Pour la représenter dans son influence, il leur faut une existence représentative et officielle assez élevée et assez large pour contrebalancer les influences rivales des envoyés des autres puissances et pour créer et maintenir autour d'eux un centre de patronage, de relations étendues et d'informations de tout genre au profit de leur pays ».

Cet ancien diplomate a grande foi dans la diplomatie : il est convaincu que tout

peut s'arranger par des tractations, qu'on peut toujours éviter la guerre, si l'on sait s'y prendre et si l'on y met de la bonne volonté, en tout cas qu'il ne faut s'y résoudre qu'à la dernière extrémité. Pour lui, c'est un point capital sur lequel il n'a jamais varié : il estime que la France, débilitée par toute une série de guerres et de révolutions, doit se refaire dans la paix. Il est résolument pacifiste. Il blâme les politiciens qui, comme Thiers, pour flatter le chauvinisme des masses ou de certains partis, voudraient nous lancer dans des aventures belliqueuses. Il n'admet pas que la France fasse *une guerre générale et sans alliés* pour des raisons de prestige ou de politique intérieure : « Ah ! la guerre ! s'écrie-t-il, la guerre magnanimement acceptée et non brutalement intentée à tout le monde : la guerre avec un droit, un sens, une cause, un intérêt juste et national... *la guerre à une heure bien choisie*, au tocsin d'une nécessité urgente et démontrée à tous, eh ! quel est le Français qui ne la saluerait comme un devoir, tout en la déplorant comme un fléau ?... » Et c'est ainsi qu'il s'éleva avec véhémence contre toute une partie de l'opinion et contre les dispositions d'un ministère, qui se déclaraient prêts à la guerre pour soutenir les prétentions de la Belgique sur le Limbourg et le Luxembourg, au risque de provoquer l'Angleterre et l'Allemagne et de former contre nous une nouvelle coalition. Selon lui, c'était

la guerre avec toute l'Europe. En mars 1839, il écrivait à Virieu : « *c'est moi seul, j'ose le dire, qui ai empêché la guerre de Belgique.* Si je l'avais pris mollement, elle avait lieu inévitablement... »

Il s'exagère peut-être son influence, mais il avait pris le bon parti, comme dans la question d'Orient. On se rappelle qu'il avait, à ce sujet, d'assez graves illusions. Il croyait que la solution dépendait d'un grand congrès européen, qui, considérant l'empire ottoman comme inexistant de fait, l'aurait partagé, par zones de protectorats, entre les puissances intéressées : la Russie aurait eu Constantinople, l'Autriche l'Adriatique, l'Angleterre l'Égypte, la France la Syrie, ou des compensations sur la rive gauche du Rhin : il est persuadé, comme Chateaubriand, que la question du Rhin, peut se résoudre à Constantinople, après accord avec la Russie. Combinaisons fragiles, espoirs chimériques. Mais Lamartine voit juste encore une fois, lorsqu'il s'efforce d'empêcher une intervention française en faveur de Méhémet-Ali : ce qui eut déclenché une guerre inexpiable avec l'Angleterre et nous eut attiré le ressentiment, sinon l'hostilité déclarée de toute l'Europe. Et pourquoi ? Pour flatter le chauvinisme bonapartiste ou républicain, sans être sûrs de mettre la main sur l'Égypte ?... En cette circonstance, Lamartine sut parler avec autant d'énergie que de bon sens : « Une crise suprême gronde

sur l'Europe, dit-il à la Chambre : *La France se trouve, depuis quelques jours, suspendue pour ainsi dire, par les fautes de son gouvernement, entre l'humiliation de sa dignité et la guerre sans cause, sans alliance et sans but...* Vous forcez l'Angleterre à être votre ennemie malgré elle. En lui demandant l'Égypte, vous lui demandez sa vie. Elle ne vous la donnera pas, mais elle vous donnera sa haine, et ces haines coalisées qu'elle sait souffler et solder sur toutes les terres et toutes les mers. Vous refaites vous-même la guerre de coalition, la guerre sans alliés, quand vous pouviez choisir des alliances. Mais la guerre sans alliés pour la France, au lendemain de 1830, c'est un fait tellement monstrueux dans l'ordre politique, que, si la démence n'était pas visible, l'histoire chercherait où fut la trahison ».

Le ministère voulait intervenir en faveur de Méhémet-Ali, parce qu'il était soutenu par nos partis de gauche et pour des raisons purement idéologiques. Mais les mêmes partis voulaient intervenir partout, en Pologne, en Irlande, en Belgique, en Italie. Lamartine, pendant toute sa carrière, a résisté tant qu'il l'a pu à cette folie furieuse, à ces entraînements sentimentaux qui menaient aux pires catastrophes. La question de la Pologne s'est posée maintes fois pour le gouvernement de juillet et celui de la II^e République. Chaque fois, Lamartine a combattu l'intervention, tout en

rendant un juste hommage à la nation sacrifiée. « Ce n'est pas moi, dit-il, qui repousserai de cette tribune, les supplications de cette généreuse nation polonaise, à laquelle nous devons de la fraternité, à laquelle nous devons nos efforts, et à laquelle peut-être, un jour, devons-nous même du sang!... ». Mais la solution n'est pas mûre, pas plus pour la Pologne que pour l'Irlande ou l'Italie, et, à vouloir brusquer les choses, on se précipite au devant des plus redoutables éventualités.

Et puis, que signifie cette manie d'interventions : « où en serions-nous, si nous étions tenus, sous peine de vos insultes et de vos calomnies de tribune, d'obéir, comme des condottieri de la Liberté, tantôt à l'Irlande qui nous somme par ses envoyés d'attaquer avec elle l'Angleterre, tantôt aux provinces rhénanes ou belges, qui nous somment par leurs clubs, d'attaquer la Prusse, tantôt à la Pologne, qui nous somme par ses émeutes dans Paris, d'attaquer la Russie, la Prusse et l'Autriche, tantôt à la Sicile qui nous somme d'attaquer Naples, tantôt à Gênes qui nous somme d'attaquer la Lombardie, tantôt à Milan qui nous somme d'émanciper la Lombardie de l'Autriche et de vous tout à la fois. Une telle exigence serait l'asservissement de la France à tout propos et hors de propos, à tous les droits, à tous les rêves des fragments de nationalités, dont la carte du monde est faite. La République

française n'aurait pas une goutte de sang pour sa propre défense, si elle le prodiguait aussi follement à cette transfusion du sang français dans les veines des nations faibles ou impatientes. La France serait partout, excepté où elle doit être, — chez elle, forte, libre, sage, *maîtresse de ses mouvements et de ses moments* ».

Encore une fois, comme tout cela est sensé et reste plus que jamais, actuel !

*
* * *

Nous avons déjà vu par sa composition de concours, en 1825, ce que Lamartine pensait des principales puissances européennes par rapport à la France. Dès cette époque, il jugeait avec beaucoup de perspicacité, quelquefois avec un réel instinct prophétique, l'Angleterre, l'Autriche, la Russie, l'Italie, la Prusse. Sous Louis-Philippe, en pleine Entente cordiale, il se déclare, avec le gouvernement, pour l'alliance anglaise. Mais il n'a aucune illusion sur la valeur de cette alliance : il sait ce qu'elle nous coûte et ce que représente le terrible égoïsme britannique. Il dénonce son perpétuel rôle diviseur, qui consiste à dresser les unes contre les autres, pour les affaiblir, les nations continentales. Lors de l'affaire de Belgique, il prévoyait l'attitude qu'allait prendre l'Angleterre : « Messieurs, disait-il à ses collègues du parlement, dans

des situations analogues, remontez à vos souvenirs récents, relisez l'histoire du dernier siècle. Qu'a fait l'Angleterre ? Elle n'a qu'un coup, mais il est infailible ; la division parmi les puissances continentales, le feu à l'Europe, la guerre sur le continent !... »

Même quand l'Angleterre et la France sont alliées, les charges sont loin d'être égales pour les deux contractants : « Vous êtes-vous jamais rendu compte de ce qu'est la guerre pour la France et de ce qu'est la guerre pour l'Angleterre dans une question maritime ? Avez-vous envisagé les différences ? La guerre de l'Angleterre avec la Russie, qu'est-ce, au fond, pour la puissance britannique ? Quelques rencontres de flottes à force supérieure, quelques blocus dans la Méditerranée, quelques monopoles commerciaux de plus saisis par l'Angleterre sur les mers : voilà tout ! Mais, pour la France, puissance continentale, la guerre avec la Russie, c'est le poids d'un empire de soixante millions d'hommes, c'est le poids de l'Europe à supporter ! Cela se compare-t-il ?... »

Que faire contre cette hégémonie, qui ne se soutient qu'en maintenant l'Europe en état de division et de guerre, et dont Lamartine reconnaît pourtant que l'appui est nécessaire à la France ? L'Allemagne n'existe pas encore. La Prusse lui inspire toute espèce de craintes ; il la voit déjà prenant la tête de la Confédération germanique et

devenant une ennemie redoutable pour nous. Cependant, en 1841, il écrivait au comte de Fontenay, alors ministre plénipotentiaire en Allemagne : « ma politique à moi est éminemment allemande. C'est la seule qui convienne à ce demi-siècle rempli par la question d'Orient. L'Allemagne est un contre-poids posé au milieu des deux grandes ambitions du monde ; c'est à nous de ne pas le jeter dans un des bassins, russe ou anglais, mais de nous combiner avec elle pour faire force et paix... »

Il écrivait ces lignes en 1841. Dix ans plus tard, après le coup d'état bonapartiste du Deux-Décembre, il dénonçait d'avance les erreurs de la politique impériale des nationalités et il voyait venir l'invasion allemande de 1870.

*
* *

Tout cela n'est pas mal, il me semble, pour un poète considéré comme un utopiste par les professionnels de la politique. Non seulement il a su juger du présent, mais il a prévu l'avenir. On peut se demander pourquoi ces idées si justes, si sensées, et, quelquefois, si prévoyantes n'ont pas eu plus d'influence sur l'opinion comme sur le parlement. C'est toujours un grand inconvénient pour un homme d'Etat, comme pour un écrivain que d'être trop en avance sur les idées de son temps. Le secret de la

popularité est de renvoyer aux masses ce qu'elles pensent ou ce qu'elles sentent déjà.

Mais sans doute aussi est-ce la faute de Lamartine : l'abus des généralités oratoires, le vague de l'expression, la prolixité qui finit par noyer l'essentiel de la pensée, et parfois, une obscurité qui touche au galimatias. Et puis cette prétention blessante pour ses collègues de « parler par la fenêtre », comme il disait, par dessus le Parlement. La jalousie qu'il excitait dans ce milieu de médiocres par sa supériorité d'esprit et la haute distinction de ses manières. Jamais, avant lui, les débats parlementaires n'avaient été portés à cette hauteur. Jamais on n'avait entendu là une parole aussi élevée, aussi intelligente, aussi naturellement éloquente. Qu'on invoque un instant les tristes individus, les mauvaises figures, qui composaient la majorité de cette assemblée et qu'on imagine en face d'eux ce voyant, qui prétendait « faire descendre Dieu dans les lois ! » Ce sont de ces choses qui ne se pardonnent point. Enfin, Lamartine entendait rester à part, planer au-dessus de tous les partis, être un isolé, en attendant de devenir le chef d'un ne sait quel parti chimérique qui ne se réalisa jamais. Grief d'orgueil contre lui, cause perpétuelle de faiblesse dans ses tentatives d'action.

Il finit par s'aliéner à la fois les ministériels et les légitimistes de l'opposition, après leur avoir donné des gages tour à tour.

Candidat plus ou moins déclaré à la présidence de la Chambre, il se vit préférer un obscur politicien nommé Sauzet : il en garda certainement une secrète rancune. D'autre part il estimait que le gouvernement de Louis-Philippe tendait de plus en plus à devenir une oligarchie parlementaire, une faction dynastique, qui ajournait indéfiniment les grandes réformes politiques et sociales jugées par lui nécessaires. De guerre lasse, il se rejeta vers la gauche, tout en proclamant que c'était le « terrain » et non les hommes de la gauche qu'il adoptait : c'est-à-dire les idées de la gauche, dans la mesure où elles se rapprochaient de son programme libertaire et social. Il multiplia les avances aux républicains, il se mit à faire risette à la Révolution, lui qui l'avait en horreur. Il glissa peu à peu au jargon démocratique et même révolutionnaire. Comme toujours, les mots le fascinaient. La rhétorique humanitaire et sentimentale, la conviction d'une mission divine à remplir vont l'entraîner beaucoup plus loin qu'il ne voulait aller.

*
* *

On peut dire que cette période de sa vie, qui se prolonge jusqu'à sa chute du pouvoir, a été la plus brillante, sinon la plus heureuse. Lamartine est devenu un des rois de l'opinion. On ne discute plus son génie.

Comme orateur et comme poète, il est au pinacle. Politiquement, il est une puissance avec laquelle le gouvernement doit compter, à qui l'on offre vainement ministères et ambassades. Son salon est le rendez-vous de toutes les célébrités parisiennes et même européennes. On lui écrit de tous les points du globe. Les éditeurs et les directeurs de journaux se disputent ses articles, sa prose et ses vers. Ce roi de l'esprit a toute une cour autour de lui.

Dès son élection comme député de Bergues, il a loué, à Paris, au numéro 82 de la rue de l'Université, un vaste et confortable appartement dans un vieil hôtel qui existe encore. Cela coûtait six mille francs de loyer, — nous dit Henri de Lacretelle, un des familiers de la maison, — et cela représentait presque l'installation d'un grand seigneur... Il s'est passé tant de choses dans ces pièces qu'elles sont devenues historiques. L'Europe politique, littéraire, artistique, plébéienne a défilé dans cette large salle à manger, et dans ce grand salon encadré par un divan, et dans cet atelier où séchait toujours quelques toiles de M^{me} de Lamartine... Les privilégiés sont entrés dans cette cabine où dormait Lamartine, où il écrivait sous la lampe du matin, et où il recevait les têtes couronnées du monde, entre son lit et sa table... A cette époque, le train de la maison restait presque fastueux, quoiqu'on n'y ait jamais dépensé plus de qua-

rante mille francs par an. Je ne parle pas des aumônes qui doubleraient les déboursés. M. de Lamartine amenait quatre chevaux à Paris, deux pour la voiture et deux pour la selle. Le domestique était toujours modeste. Les serviteurs restaient longtemps dans cet intérieur si facile à la vie. Il n'y avait pas de grands dîners, excepté le jour où la République de Genève envoyait une formidable truite du Léman, mais presque chaque soir, deux ou trois hôtes improvisés ou imposés... »

Lui-même se plaint d'avoir, deux fois par semaine, des soirées de cent vingt personnes. Il est excédé et débordé. Cependant il s'arrange pour se ménager quelques heures de solitude et de tranquillité : « toutes mes matinées, dit-il, interdites aux visites et aux solliciteurs, sont exclusivement à moi. Je monte à cheval ensuite, au Bois de Boulogne, jusqu'à trois heures où je vais à la Chambre. Je tâche d'en prendre le moins possible... » En dépit des corvées parlementaires et des montagnes des lettres à répondre, il entend se réserver ce qu'il appelle ses deux grandes consolations, à savoir les vers et les chevaux. Il cavalcade toujours et tient à honneur d'avoir une écurie. A propos de ses chevaux, un de ses familiers, le Dr Ménière écrivait : « il en a eu à Paris jusqu'à dix-huit, dit-on, et des voitures à l'avenant. Une semblable cavalerie à son service se trouvait à Mâcon, à Saint-

Point et je ne sais où encore ; si bien que cet escadron de quadrupèdes, mangeant à une foule de râteliers, entraînait une dépense fabuleuse de cochers, garçons d'écurie, piqueurs ; et, si l'on y joint le fourrage, les harnais et tous les accessoires, on a compris qu'il y a toujours eu là un puissant agent de ruine... » Le bon docteur exagère sans doute et répète des on-dit, puisque Lacre-telle n'a vu que quatre chevaux amenés par Lamartine à Paris. Mais celui-ci se rat-trapait sans doute dans ses châteaux. En tout cas, à l'époque où nous sommes, il continuait à monter à cheval comme à quinze ans.

Et, bien qu'il ne cesse de déclarer que la poésie n'a jamais été pour lui qu'un divertissement, une fête de l'âme que l'on ne peut s'offrir que rarement, jamais il n'a plus écrit de vers. C'est le temps où il publie *Jocelyn*, *La Chute d'un ange*, les *Recueils poétiques*. Il se remet à vendre ses vers en gros et au détail. Il les entasse par milliers : il est vrai qu'ils sont d'un si bon rapport ! Les éditeurs lui font des conditions invraisemblables pour des volumes de vers. Alors, quelle tentation de recourir à la poule aux œufs d'or, de la faire pondre jusqu'à l'épuisement !... « J'écris des vers tous les matins, à la bougie, dit-il à Virieu, pour gagner mon pain quotidien... » Il finit même par s'émerveiller de sa facilité, de sa déplorable fécondité : « Je fais en secret *des vers* par

milliers depuis six semaines, entre quatre heures du matin et le jour. Si les électeurs le savaient !... » Ailleurs : « J'ai recommencé à écrire quelques vers, c'est-à-dire de cinquante à cent par matinée... Je viens, ce matin, d'achever pour l'impression la copie de huit ou neuf mille vers perdus sur des pages d'album ou sur des marges de Pétrarque in-folio... J'ai mille affaires à terminer, sans compter huit cents vers à écrire... » Et ceci qui dépasse tout : « Tu me demandes des vers. J'en fais trop pour avoir le temps de t'en envoyer ces jours-ci. Je m'y suis remis depuis dix jours et j'en ai écrit déjà mille. Si je continue quelques semaines comme je l'espère, j'aurai ma *livraison* obligée... Je ne doute guère qu'à une deuxième ou troisième lecture, tu ne sois content des huit mille vers que je t'enverrai dans un an. J'en ferai ensuite *soixante mille autres*, si Dieu me laisse vie, et nous aurons ainsi nos poèmes indiens, infinis comme la nature... » Cela devient vertigineux. Et il se vante de ces prouesses, mêlant le commerce à l'inspiration, parlant à la fois de « livraisons » et de poèmes infinis comme la nature. Avec sérénité, avec inconscience, il fait métier et marchandise de sa poésie, il abuse scandaleusement de sa virtuosité. On a envie de lui dire avec Royer-Collard : « Respectez-vous, Monsieur, respectez-vous ! »

Au milieu de tout cela, de ses tracas d'af-

fares et de ses soucis d'argent, des batailles parlementaires, des importuns et des sollicitateurs, il est toujours d'une médiocre santé. « Je suis malade et triste », écrit-il à Virieu, au printemps de 38. Déjà, dix ans auparavant, au début de ses grands succès, de sa vie mondaine et parisienne, il jetait ce cri de détresse : « Je meurs de souffrance, ennui, mal de tête, rhumatisme, fièvre, estomac, goutte. Quel métier ! Cela me dégoûte de tout. Je n'apprécie rien qu'un rayon de soleil et une heure de non-douleur, avec un livre amusant sur les genoux et des chiens sur mes pieds. Dieu met le fiel dans le miel : *sans cela, la vie peut-être m'enivrerait.* Mais cette vie si brillante, aux yeux de ceux qui me voient passer et rayonner à Paris, c'est une espèce d'agonie. J'ai pitié et envie de ceux et de celles qui m'envient... »

Et pourtant, cette vie qui est une espèce d'agonie, il s'acharne à la vivre. Il sait qu'il a une mission à remplir, il croit fermement qu'il est prédestiné par Dieu à jouer un grand rôle. Tôt ou tard, son jour viendra : il attend ce jour-là.

CHAPITRE V

LE GENTILHOMME CAMPAGNARD

Assurément, Lamartine a pris très au sérieux, sa mission de prophète des temps nouveaux. Cela répondait chez lui à des instincts profonds, encore développés par l'éducation maternelle. Il s'est donné de tout cœur à la politique, peut-être avec un goût inavoué pour le pouvoir, en tout cas pour l'action politique et pour un rôle de premier plan. Mais le fond primitif chez lui, c'est l'amour de sa terre. Il est né gentilhomme campagnard. Sur ce terrien s'est greffé le poète, puis l'homme du monde, le protégé de M^{me} de Raigecourt et de M^{me} de Saint-Aulaire, enfin le châtelain qui aime à recevoir, à tenir table ouverte, au milieu d'un grand déploiement d'équipages et de domesticité. C'est par la poésie que cet homme de la terre est devenu l'homme du ciel. Mais la poésie, nous le savons, n'était pour lui qu'un délassement, du moins la poésie écrite, car sa poésie non-écrite a

rempli toute sa vie. Il est certain qu'il a été poète autant que campagnard avec délices. Tout cela se mêle et se confond en lui. Mais il adorait la vie de château, qu'il conciliait aisément avec les habitudes rustiques apportées de Milly. L'homme de chais et d'écurie, l'homme de chasse et de cheval troquait sans peine la veste de toile bise et les sabots du villageois contre le spencer et le haut-de-forme gris du gandin.

Disons le mot : c'était le propriétaire dans toute la force du terme. Sa première terreur, au moment de la Révolution de juillet, c'est que les partis extrêmes portent atteinte à la propriété. A ses yeux, la propriété est sacrée. Elle est la condition même de toute civilisation, et, tout en faisant une part aussi large que possible aux réformes sociales, il n'a jamais cessé de la défendre. Il a goûté comme personne la joie de posséder, d'avoir des vignes, des champs, des prés, des arbres, des maisons, des châteaux. À un certain moment, il aura au moins cinq résidences, sans parler de son appartement parisien : à savoir Mâcon, Milly, Monceau, Saint-Point et Montculot. Il est vrai que cet hôtel et ces châteaux n'avaient rien de fastueux : simples maisons de ville ou de campagne, à l'aspect de gentilhommières. Milly n'est guère qu'une maison de ferme, entourée de ses chais et de ses pressoirs, bâtisse carrée de gros vigneron enrichi. Lamartine l'a peu habitée, à partir de ses

grandeurs : c'était pour lui le vieux nid familial, qui lui rappelait sa mère, son père, ses plus chers souvenirs d'enfance : d'où le culte poétique qu'il lui voua. Ses deux résidences de prédilection furent Monceau et Saint-Point, cette dernière surtout pour le pittoresque du paysage, pour la solitude, la tranquillité relatives qu'il y trouvait. Saint-Point étant plus loin de la ville que Monceau, il pouvait avoir l'illusion qu'on viendrait moins l'y déranger. Mais on venait tout de même, — et par fournées de visiteurs, — ce dont il était, en somme, fort enchanté. En général, il passait l'été à Saint-Point et l'automne à Monceau. Toutefois, ce n'était point une règle ; il allait d'un château à l'autre, au gré de sa fantaisie, ou quand les circonstances l'exigeaient.

*
* *

Ces vieux logis existent toujours. L'extérieur en a été très peu modifié, si tant est qu'il l'ait été, depuis le temps de Lamartine.

Monceau est fort heureusement situé devant un vaste horizon déjà montagneux. De la terrasse qui précède la maison, on aperçoit à droite la roche de Solutré et, disséminées sur les hauteurs mamelonnées, des fermes, des vignes, le village de Prissé, avec son clocher pointu, ses toits rouges. Grandes surfaces veloutées, grande douceur

des teintes. Ce pays n'a rien de la végétation ni de l'âpreté lumineuse de l'Italie. C'est un beau paysage de la France centrale, typiquement bourguignon.

A l'extrémité d'une vaste terrasse exposée au midi et ornée d'arbustes, de corbeilles et de grenadiers en caisse, se dresse le corps de logis principal, flanqué de deux pavillons aux toits surélevés et prolongé de chaque côté par deux ailes assez considérables, qui semblent avoir été ajoutées après coup. Devant le bâtiment central, à la hauteur du premier étage, se déploie un perron, spacieux comme un balcon, auquel conduit un double escalier encadré, de part et d'autre, de charmilles taillées en manière de rampes. Malgré la grande simplicité de l'ensemble et l'absence de toute prétention architecturale, cela ne manque pas d'un certain air d'importance et de distinction, plutôt bourgeoise que seigneuriale.

Autrefois, pour accéder au château, on passait sous la terrasse, en tournant à droite, on en longeait le quadrilatère et on débouchait devant une porte monumentale de style Louis XIII, surmontée, de chaque côté, de bêtes héraldiques, laquelle s'ouvrait sur une avant-cour, où se creusait un grand bassin rectangulaire qui servait d'abreuvoir et de baignoire pour les chevaux. Après l'avant-cour, un corps de bâtiments, que l'on franchissait par un large corridor couvert aboutissant à un portail. On y voit

encore, sculpté, le modeste écu de chevalier des Lamartine. On était alors dans la cour d'honneur, de dimensions restreintes, encadrée d'un côté par les écuries et la chapelle, au fond par le corps de logis principal et, à droite, par une aile en retour.

La chapelle, qui existe encore, aurait remplacé, paraît-il, un théâtre, et elle aurait été aménagée et décorée par M^{me} de Lamartine. On y montre, du côté de l'Évangile, le prie-Dieu du poète, en forme de cathèdre gothique, qui rappelle le banc seigneurial de M. de Voltaire à Ferney. Lamartine y assistait à la messe, que venait dire, chaque dimanche, le curé de Prissé, et il s'y tenait en grand recueillement, nous dit-on, et debout pendant tout l'office. La tradition locale ajoute qu'il inondait le sol de tabac à priser, pieusement recueilli par les paysans des environs qui venaient ouïr la messe de Monceau. Car, chose horrible à penser, Lamartine était grand priseur. On frémit à l'idée de ce Cygne de la Poésie au blanc plumage tout barbouillé de tabac...

De là, par un escalier de quelques marches, on pénètre dans la galerie du rez-de-chaussée, qui est en réalité le premier étage donnant sur la terrasse. Au centre, vaste salon, flanqué, à droite et à gauche, d'appartements et de chambres à coucher, dont celle de Lamartine. A l'extrémité de ces pièces, on descend au rez-de-chaussée, côté terrasse, par un très bel escalier de pierre à rampe de

fer forgé, qui débouche au niveau des cuisines, amples comme dans l'ancien temps, pourvue d'une haute cheminée à manteau, avec tournebroche et profusion d'une magnifique chaudronnerie de cuivre rouge. En face la salle à manger, toute revêtue de boiseries qu'on a badigeonnées en jaune beige, et, — séparé d'elle par un vestibule, — un salon d'été de plain-pied avec la terrasse. Là aussi de belles boiseries du XVIII^e siècle, qu'on a masquées par des tentures mordorées de mauvais goût, encadrées de baguettes d'or.

Ni Lamartine ni sa femme n'avaient le génie de l'ameublement et de la décoration. Leurs tentatives en ce genre ont été la plupart du temps déplorables. Ici, comme à Saint-Point, ils ont abîmé et banalisé plutôt que restauré et embelli.

D'ailleurs, le maître de la maison n'était pas difficile en matière de confort et d'élégances mobilières. On montre encore aujourd'hui à Monceau le cabinet où il aurait travaillé, surtout pendant les dernières années de sa vie. C'est dans l'aile gauche, au premier étage, une chambre assez exiguë, qui communique avec le dehors par un escalier de bois. Les vigneronns qui venaient le trouver montaient par là jusqu'à cette petite pièce encombrée de journaux, de brochures et de paperasses. Un véritable capharnaüm, où Lamartine seul pouvait se débrouiller. Un mobilier des plus som-

maires, dont le principal accessoire était une lourde table de bois des plus communes. Un papier fort ordinaire aussi et d'une laide tonalité recouvre encore les murs. La cheminée, mesquine et banale, supportait des piles d'imprimés. C'était le seul luxe du réduit. Lamartine, très frileux à cause de ses rhumatismes, exigeait partout des feux d'enfer. On brûlait beaucoup de bois à Monceau. Lacretelle, visiteur de ces temps lointains, nous assure que des feux flambaient dans toutes les chambres d'amis et que la chaude haleine des calorifères emplissait les corridors.

Tel qu'il était, dans sa bonhomie et dans son négligé, ce vieux manoir de Monceau fut en quelque sorte la résidence officielle de Lamartine. Avec ses amples dégagements, il se prêtait à merveille au déploiement des cortèges, des délégations et des orphéons, comme aux réunions et aux manifestations des masses électorales. Le châtelain y recevait aussi les nombreux hôtes de passage, venus de Mâcon, et qui tenaient à économiser les frais de voiture...

*
* *

Saint-Point a plus de prétentions. Sis sur une éminence entre deux collines assez élevées qui bornent la vue de deux côtés, le château manque un peu d'horizon. Mais il a de beaux ombrages, de grands arbres, un

charmant paysage rustique et pastoral, au bord d'une petite rivière aux eaux courantes, dans un air de calme et de solitude. Bâtisse composite qui conserve même des parties médiévales, c'est la gentilhommière classique avec ses tours d'angle, sur quoi Lamartine, fanatisé par son voyage en Angleterre, a plaqué quelques morceaux de gothique oxfordien. Ce voyage a été désastreux pour Saint-Point. Notre Mâconnais fut littéralement ébloui par le style et par le confort anglais. De Londres, il fait part de ses admirations à Virieu : « Les maisons sont petites et enfumées en dehors, mais le dedans est un enchantement continuel. Ils ont divinisé l'existence physique, ils l'ont embellie et ennoblie par l'élégance. On se sent heureux et presque fiers d'avoir les besoins les plus bas de l'humanité, en les satisfaisant avec tant de luxe, d'aisance et de recherche... » Que cela est donc bien dit et quel génie idéalisateur que celui qui sait trouver de la poésie jusque dans ces endroits-là !... M^{me} de Lamartine n'était pas précisément faite pour corriger les erreurs de goût du grand homme. Son esthétique désolante se fait sentir partout à Saint-Point. Sa peinture de keepsake y sévit en maints portraits d'une extrême fadeur et jusque dans des médaillons qui ornent une cheminée de chambre à coucher. Amour du gothique et horreur des nudités. J'ai gardé longtemps la photographie d'une enlumi-

nure exécutée par elle et que je tenais de l'abbé Perrotin, le curé de Prissé. C'était le *Pater*, mis en vers par Lamartine, dans la *Chute d'un Ange*. M^{me} de Lamartine l'avait pieusement recopié et encadré de vignettes moyen-âgeuses, que sommait la figure du Christ en ascension dans un nuage et nu jusqu'à la ceinture. Mais, par pudeur, le reste du corps était enveloppé dans un jupon qui ressemblait à un tutu de danseuse...

Cette anglomanie a poussé le propriétaire à donner le genre « castel » à cette honnête maison de campagne, à la flanquer d'une tour pointue et vaguement crénelée qui contraste avec les grosses tours débonnaires d'autrefois, anciennes fuyes de cette gentilhommière ; à appliquer sur le mur uni de la façade un porche gothique flamboyant. La partie vraiment réussie de ces restaurations, c'est le bel escalier tournant, qui dessert tous les étages et dont le style ogival ne détonne pas trop après le porche de l'entrée. Malgré ces disparates, l'ensemble a grand air. A côté de la maison de maître, s'étendent de vastes dépendances, au milieu d'un magnifique parc, à la limite duquel, entre les branches des sapins et des marronniers, on aperçoit le clocher roman de l'église de Saint-Point...



Lamartine a vécu là les heures les plus belles et les meilleures de sa vie, heures de recueillement et d'exaltation. Personne ne saurait en parler mieux que lui-même. Laissons-le nous dire les enchantements et les délices de Saint-Point : « Je me lève à cinq heures du matin. Je m'enferme, auprès d'un bon feu, dans une petite bibliothèque, séparée du bruit du château et donnant sur une vallée que la lune éclaire, quand il y a lune. Là, je lis, ou j'écris, ou je pense, ou je me repose jusqu'à neuf heures du matin, sans qu'aucun bruit, aucune affaire vienne troubler mon repos. J'éteins ma lampe alors, je mets mes sabots et je vais encourager une centaine d'ouvriers qui me font des jardins et des routes. On déjeune frugalement avec les fruits du pays, le beurre de ses vaches, les choux de son jardin. Après déjeuner, viennent les gens du pays et des pays voisins portant en cadeau, les uns des lièvres, les autres des sangliers, ceux-ci des poulets, les plus pauvres des œufs ou du miel, car, dans l'antique usage, nul ne vient les mains vides, et je puis dire à la lettre que, depuis mon arrivée ici, j'aurais nourri cinquante personnes par jour de tous ces présents qui nous accablent... Vient ensuite quelques heures de cheval,

puis un peu de promenade avec son fusil et ses chiens, puis le dîner, puis deux heures de billard, enfin le coucher à neuf heures exactes... »

Il écrit cela à un ami italien, le marquis Gino Capponi. Il embellit un peu, comme toujours, mais il reste dans la prose. Voici maintenant la poésie : « Je me lève bien avant le jour : cinq heures du matin n'ont pas encore sonné à l'horloge lente et rauque du clocher qui domine mon jardin, que j'ai quitté mon lit, fatigué de rêves, rallumé ma lampe de cuivre et mis le feu au sarment de vigne qui doit réchauffer ma veille dans cette petite tour voûtée, muette et isolée, qui ressemble à une chambre sépulcrale, habitée encore par l'activité de la vie. J'ouvre ma fenêtre, je fais quelques pas sur le plancher vermoulu de mon balcon de bois. Je regarde le ciel et les noires dentelures de la montagne, qui se découpent nettes et aiguës sur le bleu pâle d'un firmament d'hiver, ou qui noient leurs cîmes dans un lourd océan de brouillards. Quand il y a du vent, je vois courir les nuages sur les dernières étoiles qui brillent et disparaissent tour à tour comme des perles de l'abîme que la vague recouvre et découvre dans ses ondulations. Les branches noires et dépouillées des noyers du cimetière se tordent et se plaignent sous la tourmente des airs, et l'orage nocturne ramasse et roule leurs tas de feuilles mortes, qui vien-

nent bruire et bouillonner au pied de la tour, comme de l'eau...

« A un tel spectacle, à une telle heure, dans un tel silence, au milieu de cette nature sympathique, de ses collines où l'on a grandi, où l'on doit vieillir, à dix pas du tombeau, où repose, en nous attendant, tout ce qu'on a le plus pleuré sur la terre, est-il possible que l'âme, qui s'éveille et qui se trempe dans cet air des nuits n'éprouve pas un frisson universel, ne se mêle pas instantanément à toute cette magnifique confiance, du firmament et des montagnes, des étoiles et des prés, du vent et des arbres, et qu'une rapide et bondissante pensée ne s'élance pas du cœur pour monter à ces étoiles, et de ces étoiles pour monter à Dieu ?... »

« Le coude appuyé sur la table et la tête sur la main, le cœur gros de sentiments et de souvenirs, la pensée pleine de vagues images, les sens en repos, ou tristement bercés par les grands murmures des forêts qui viennent tinter et expirer sur mes vitres, je me laisse aller à tous mes rêves... les images et les sentiments s'accumulent... Comme je ne sais pas écrire en prose, faute de métier et d'habitude, j'écris des vers... »

*
* *

Il avait, à Saint-Point, comme à Monceau, d'autres occupations moins poétiques : ouvriers et tâcherons à surveiller, vigne-

rons à diriger, solliciteurs, quémandeurs, agents électoraux à recevoir. Il s'acquittait de toutes ces tâches en conscience, gardant le contact avec les simples gens de sa terre et de son village. Lui-même, malgré ses façons volontiers seigneuriales, vivait très simplement. Redisons-le encore : nul besoin de confort ni de luxe chez cet homme des champs. A en juger par les lits qu'on a conservés de lui, il était fort mal couché. Il se contentait d'ustensiles de toilette rudimentaires : ceux qu'on montre à Saint-Point sont d'une simplicité toute rustique. Bien qu'il eût de grands assortiments de chaussures et de vêtements, sa tenue était plutôt négligée. D'ailleurs, au milieu de ses oiseaux et de ses chiens familiers, il ne pouvait pas conserver bien longtemps ses habits dans leur fraîcheur. Il avait constamment des aras perchés sur l'épaule et des chiens dans les jambes. Il les avait, à table, autour de lui, leur donnant à manger par terre, au grand agacement de ses voisines et au grand dommage de leurs jupes. Ses chiens étaient un fléau pour ses hôtes. Ses oiseaux auraient dû en être un autre pour lui. Il travaillait environné de volières, dans un caquetage perpétuel et assourdissant : ce vacarme à rendre enragé l'écrivain le moins émotif le laissait insensible. Ce grand lyrique n'avait pas de nerfs. Son cabinet de travail de Saint-Point, petite pièce voûtée et mal éclairée, était un nid

à rhumatismes pour un arthritique comme lui. Il avait beau y allumer de grands feux de ceps, il y grelottait par les froides matinées d'automne, de sorte qu'il se décida à faire capitonner cette cellule, glaciale comme un caveau, d'une assez vilaine étoffe recouvrant tout, la voûte elle-même comme les murs.

Nuls raffinements de bouche. La chère, à Saint-Point, paraît avoir été fort médiocre. Et ce n'était pas M^{me} de Lamartine, habituée aux austérités de la cuisine anglaise, qui pouvait l'améliorer. Il est vrai que le ravitaillement, dans ces trous de campagne, ne devait pas être très commode. Les paysans n'apportaient pas tous les jours des poulets et du gibier. Alors, il fallait bien se rabattre sur des menus plutôt conventuels, que toute la poésie du monde ne pouvait pas rendre bien savoureux. Les visiteurs s'en plaignaient tout bas. L'un d'eux, Charles de Jussieu de Sénevier, note ces maigres déjeuners de laitage et de pain bis : « J'avoue que je ne suis pas assez champêtre pour préférer le pain de seigle au pain de gruau. On mange dans ce pays, un mets composé de beurre et de courge, que je trouve très judicieusement nommé « rata-touille ». Les vendangeurs s'en régalent, et mesdemoiselles de Cessiat, ainsi que les Lamartine, ne dédaignent pas cette purée fade et sucrée, dont mon estomac a horreur... » On se rattrapait sur le vin, très

abondamment servi, mais qui, paraît-il, n'était pas toujours de première qualité. Lamartine, au fond, était resté le petit paysan de Milly, qui partait aux champs, avec un quignon de pain et un morceau de fromage de chèvre dans son bissac...

Son seul luxe et sa grande préoccupation, c'étaient encore et toujours les chevaux. En sortant de table, il allait faire un tour à ses écuries. Comme Louis XIV qui, après déjeuner, allait donner des biscuits à ses chiens couchants, il allait donner du pain à ses chevaux : « il en avait une douzaine en moyenne, dit Lacretelle, mais en général de peu de valeur. Je ne lui ai connu pendant vingt ans qu'un bel attelage anglais et un double poney pour la selle. Il les achetait dans le pays ou les faisait venir du Limousin. A chaque acquisition nouvelle, il s'extasiait. L'animal était incomparable et valait la jument du Prophète... C'était de l'exagération assurément, mais de la sincérité. Il aimait Dieu dans chaque créature et avait passé sa vie avec les chevaux, depuis le manège de Beauvais, lorsqu'il était garde du corps, jusqu'à ses grands campements en Syrie, dans le désert... »

Sa jument Saphyr, comme son chien Fido, est devenue, grâce à lui, presque une figure littéraire. Il l'a célébrée dans son *Cours familial*. Il avait pour ses chevaux toute sorte de tendresses. M. Jean des

Cognets, citant le journal de Dargaud, rapporte qu'au mois de décembre (vraisemblablement de 1834) « M. de Lamartine fit tuer un beau cheval très vieux qui avait une jambe cassée et un rhumatisme incurable très douloureux. Il lui dit cela à l'oreille tout bas, à la manière des Arabes. Il lui dit que la mort était préférable à tant de souffrances et que, s'il consentait qu'on la lui donnât, c'était par affection. Puis, il s'éloigna et le cheval fut abattu d'un coup de pistolet... »

Sous des airs de nonchalance et de flânerie, Lamartine était, en réalité, fort occupé. Il a été, presque toute sa vie, un grand travailleur, accablé de besogne, tiraillé entre les affaires, l'agriculture, la politique, la poésie, les lettres et même la librairie. Cet homme qui se levait à cinq heures du matin et qui couchait sur le papier des centaines de vers, avant d'ouvrir sa porte à ses vignerons, il n'est pas étonnant qu'il se sentît harassé, quand venait le soir. Il lui arrivait fréquemment de s'endormir au coin de la cheminée, les jambes au feu. A table, il parlait peu, sauf quand il sentait que son silence pesait, devenait une gêne pour ses convives. Ou bien, dans ses bons jours, c'étaient des improvisations éblouissantes, interminables, qui se prolongeaient fort avant dans la nuit. Quand il se mettait à parler, il ne s'arrêtait plus, comme quand il se mettait à abattre des strophes. Les grandes

orgues une fois déchaînées, le virtuose s'enivrait de sa musique.

*
* *

Tout en proclamant son désir de solitude, son besoin de recueillement, il était ravi, au fond, d'avoir sans cesse autour de lui une cour de visiteurs et d'invités. « Ma maison, répétait-il dans ses lettres, est une auberge ». Il avait l'air d'en gémir, mais il était très fier de tenir table ouverte, comme autrefois, à Florence, lorsqu'il était chargé d'affaires et qu'il représentait le Roi Très-Chrétien. Même affluence à Saint-Point qu'à Monceau. Pendant près d'un demi-siècle, il a reçu dans ses deux châteaux tout ce qui passait par la grande route de Mâcon. On y a vu M^{me} de Girardin, dans toute sa grâce, que Lamartine admirait beaucoup plus que ses vers : « le féminin, disait-il à propos d'elle, est terrible en poésie ». On y a vu Edgar Quinet, Lamennais, Lacordaire, le vieux Xavier de Maistre, le baron d'Eckstein, qu'il appelait « le baron sanscrit », les deux Alexandre Dumas et combien d'autres, jusqu'à des cabotins comme Lafont et Frédéric Lemaître et même un photographe nommé Adam Salomon !... Saint-Point reçut aussi Victor Hugo et Charles Nodier en compagnie de leurs épouses. Le récit de cette réception a été soigneusement consigné dans *Victor Hugo raconté*, et il vaut la

peine de s'y arrêter, parce que le récit est assez malicieux et qu'à travers ses sous-entendus ironiques, on voit assez bien s'esquisser un Lamartine gentilhomme campagnard et maître de maison.

C'était en 1825, avant les suprêmes embellissements de Saint-Point et après les premières tentatives de restauration du vieux manoir, c'est-à-dire avant le placage du gothique oxfordien. On s'était rencontrés à Reims, lors des fêtes du sacre de Charles X. Lamartine avait formellement invité Hugo et Nodier à venir le voir dans son vieux château crénelé, enseveli, disait-il, sous le lierre et la mousse. Il avait même invité Victor Hugo par une épître en vers. Peut-être ne se rappelait-il plus que ces dames Hugo et Nodier devaient accompagner leurs maris.

Ils tombèrent à Mâcon, en pleine canicule, entassés dans une calèche et une berline de louage, où avaient pris place, outre les deux hommes de lettres, M^{me} Nodier, M^{me} Hugo flanquée d'une bonne et d'une petite fille au berceau, et enfin un dessinateur qui devait illustrer le voyage : en tout sept personnes, sans compter les conducteurs des deux véhicules. Il y avait de quoi effrayer un hôte. Néanmoins, Lamartine, qui les attendait en ville, leur proposa tout de suite de les emmener à Saint-Point. Ces dames étant fatiguées par le voyage, on remit l'excursion au lendemain. Et,

cependant, malgré la fatigue, les voyageurs se laissèrent traîner au théâtre par leur amphitryon, ravi de montrer aux Mâconnaïses des célébrités parisiennes. Le préfet, très aimablement, avait offert sa loge. Hugo et Nodier s'étaient mis en habit et les dames en robes de soie, tandis que Lamartine était resté en culotte de cheval, une culotte de coutil blanc salie par la poussière des routes, et, négligemment, il était coiffé d'un vieux chapeau de paille crevé en plusieurs endroits. On sent que nos Parisiens en grande toilette furent un peu choqués de ce sans-*façon*.

Le lendemain, la troupe débarque à Saint-Point, où Lamartine, toujours à cheval, les avait précédés. Ils furent reçus dans « la cour d'entrée », non sans une certaine pompe. M^{me} de Lamartine avait introduit des grooms dans cette simplicité rustique. Et peut-être sa réserve d'Anglaise, toujours un peu distante, refroidit-elle les visiteurs, dès le premier abord. On croit deviner chez eux une première déception. La vue du château en fut une autre pour ces fanatiques de l'ogive et du mâchicoulis.

« Où est donc le château de vos vers ? demanda Victor Hugo.

— Vous le voyez, répondit M. de Lamartine. Seulement, je l'ai rendu logeable. L'épaisseur des lierres donnait de l'humidité aux murs et à moi des rhumatismes, je les ai fait arracher. J'ai fait abattre les

créneaux et moderniser la maison, dont les pierres grises m'attristaient. Les ruines sont bonnes à décrire et non à habiter... »

Lamartine s'en tirait par une pirouette, ce qui scandalisa fort MM. Hugo et Nodier. Après cela, on déjeuna, on se promena, on dit des vers. Ces dames Nodier et Hugo étaient toujours en robes de soie et en corsage montant, malgré la chaleur : elles devaient être fort gênées et un peu humiliées devant la tenue estivale, plus élégante de la maîtresse de maison et de ses nièces. Pour le dîner, celles-ci s'étaient mises en décolleté et grande toilette, au désespoir des deux malheureuses qui suffoquaient dans leurs corsages montants et leurs jupes de petites bourgeoises endimanchées. M^{me} Nodier n'y tint plus : elle se déclara indisposée, fatiguée et désireuse de rentrer au plus vite à Mâcon. Qu'à cela ne tienne !... Le châtelain de Saint-Point, « hospitalier, nous dit-on malignement, de cette vraie hospitalité qui laisse la porte ouverte aussi bien pour sortir que pour entrer », s'empressa de mettre sa voiture à la disposition de son invitée, la berline et la calèche qui avaient amenés les deux ménages, y compris la bonne d'enfants et le poupon de M^{me} Hugo, étant retournées à Mâcon : apparemment on devait passer la nuit chez les Lamartine. Et voilà que M^{me} Nodier avait subitement envie de déguerpir !...

On entassa les femmes, la bonne et l'en-

fant, dans la voiture. Les hommes et le dessinateur durent suivre à pied, tandis que M. de Lamartine, à cheval, les guidait jusqu'à la grande route. Là, « il leur serra la main et retourna chez lui », tout simplement. Et voilà Nodier, Hugo et le dessinateur, en plan sur la route ! Ce n'était pas une petite affaire que d'aller à pied de Saint-Point à Mâcon, même par des chemins de traverse. On juge de l'état et des dispositions de nos voyageurs, lorsqu'ils arrivèrent enfin à leur auberge, — d'autant plus que la voiture de ces dames, ne les rejoignit qu'après une longue attente, qui laissait supposer les pires accidents...

Cette légère mise au point du récit de Hugo nous donne à penser que l'hospitalité si large de Lamartine n'allait point sans un certain sans-gêne, un certain laisser-aller. A cette époque-là, on n'était pas difficile, à la campagne. On faisait chambre commune, on couchait à deux dans le même lit. On se contentait des légumes du jardin et des poulets de la basse-cour. Toutefois, certains invités n'étaient pas contents. La plupart revenaient quand même, malgré la froideur britannique et les grooms de M^{me} de Lamartine, malgré les chiens et les perruches du maître et la table peu raffinée. Cette grande renommée les fascinait. Cette lyre toujours vibrante les enchantait. Il faut dire aussi que, quand il le voulait, il savait se faire tout à tous. Il emmenait son monde par monts

et par vaux, en voiture et à cheval. On s'asseyait sur l'herbe, on buvait le lait de la fermière et on mangeait les gaufres des paysans. On écoutait le grand poète parler des cèdres du Liban, de lady Stanhope, ou des jeunes filles grecques de l'Archipel, et l'on rentrait au château, ayant assez mal goûté et un peu fourbus, mais éblouis et charmés.

*
* *

N'oublions pas qu'au milieu de ce flot de visiteurs, il était continuellement pris par des occupations et obsédé par des soucis de toute sorte, dont les ennuis d'argent n'étaient pas les moindres. Comment ce rêveur avide de solitude et de paix pouvait-il se recueillir sérieusement pendant les trois ou quatre heures matinales qu'il passait dans sa tour de Saint-Point ou dans son réduit de Monceau ? Le pouvait-il même tous les jours ? Il a souvent répété qu'il n'était qu'un amateur en poésie, un improvisateur qui s'abandonne à une minute d'inspiration, et que la poésie n'était pour lui qu'un délassement entre deux tâches. Il y mettait de la coquetterie, mais cela semble assez près de la vérité. Sauf dans sa première jeunesse, il n'a jamais eu le temps de se donner au travail fervent et régulier de la composition. De là le caractère fragmentaire de toute son œuvre, qui, sauf quelques rares morceaux, est en effet une improvisation per-

pétuelle avec tous ses risques et toutes ses défaillances, ou une énorme et confuse ébauche, quand le démon des vers s'emparait de lui et qu'il déversait des centaines d'alexandrins sur le papier.

Il n'en est pas moins vrai qu'il a dû à Saint-Point et à Milly ses meilleures inspirations. Son amour de la terre était peut-être le plus fort et le plus profond de ses sentiments. Il l'aimait non pas seulement en poète, mais en propriétaire, qui s'attache à son bien comme à sa substance, à l'âme de son âme. L'idée qu'il pourra être dépouillé de sa terre le met au désespoir : « S'il me fallait vendre une terre, écrit-il à M^{me} de Girardin, je me sentirais déraciné. Ce serait comme vendre mon père et ma mère et moi-même dans tout mon passé. Cela me rend triste quelquefois, et j'*embrasse* mes arbres pour qu'on ne nous sépare pas... »

Il les embrasse si bien, ces arbres si chers, qu'il put les garder presque tous jusqu'à la fin de sa longue vie, à part les sapins et les charmilles de Milly, qu'il lui fallut sacrifier, quelques années avant de mourir. Comment cet homme traqué par des meutes de créanciers, écrasé par des dettes sans cesse accrues, a-t-il réussi à garder jusqu'au bout ses trois châteaux ? L'amour de la terre n'y suffisait pas : il y a fallu une habileté de manœuvre peu commune. C'est la plus belle et peut-être l'unique réussite de l'homme d'affaires qu'il se vantait d'être.

En tout cas, la terre s'est montrée reconnaissante d'un tel attachement et d'un tel amour. On ne peut faire un pas dans ce pays lamartinien sans trouver partout le souvenir toujours vivant du grand homme, un souvenir fait d'admiration et de fidélité affectueuse : ce pays reste marqué, à jamais, à l'empreinte de son âme et de son génie.

CHAPITRE VI

LE PROPHÈTE ET LE TRIBUN

La vocation tribunitienne et prophétique de Lamartine date de loin. Dès sa première jeunesse, peut-être entraîné par l'exemple de Napoléon, ébloui par sa prodigieuse fortune, il a rêvé de jouer un rôle politique, de mener une vie d'action. D'autre part, il est hanté par ses souvenirs classiques, — le souvenir des grands orateurs et des grands tribuns de Rome. Cicéron est son modèle. Depuis le collège, il a pour lui une admiration qui ne s'est jamais démentie et qui lui a inspiré sur ce médiocre homme d'Etat des pages trop belles. Il se voit lui-même aux rostres, tonnante de toute son éloquence contre un Antoine ou un Catilina, ou bien montant au Capitole, et, drapé dans sa toge, le laurier aux tempes, prononçant le serment fameux : « Je jure que j'ai sauvé la république ! » Ou, encore, surgissant au milieu d'une crise, en pleine catastrophe politique, fascinant le peuple déchaîné par

le charme et l'autorité de sa parole, et comme César, s'emparant du pouvoir et rétablissant la patrie.

Chose curieuse : ce royaliste qui a tant protesté contre la dictature napoléonienne, a commencé par s'enthousiasmer pour le dictateur romain. Il appelle César « l'homme des hommes ». Ailleurs, c'est son « cher César ». Il en est tellement épris que, pendant ses inquiètes et stériles années de jeunesse, il s'attelle à une tragédie qui doit s'intituler : *César*, ou *La veille de Pharsale* : « J'y expliquerai, écrit-il à Virieu, mes opinions politiques et j'espère peindre comme je les sens le grand César, Brutus et le féroce Caton... Si on peut donner *Saül* cet hiver, tu verras un *César*, l'hiver prochain... » L'insuccès de *Saül* le fait renoncer à ce beau projet : « César, mon héros, l'homme des hommes, César est resté enseveli dans la poussière de ma cheminée et ne sortira pas de mon cerveau, avec ce caractère moitié Dieu, moitié Henri IV, que je lui destinais, pour écraser les singes de la liberté et montrer aux hommes que, quand ils sont pourris dans les vices de l'égoïsme, un tyran est un bienfait pour eux ».

Ce qu'il admire surtout dans son grand homme, c'est l'acteur politique, ce sont les grandes scènes spectaculaires, où il a joué le premier rôle. Il se sent appelé à un rôle pareil. Dans ses pires moments de découragement, il est hanté par cette idée qu'une

crise politique, une révolution vont le mettre en vedette, faire de lui un sauveur et un chef. Il se répète les vers qu'il fait prononcer au dictateur romain :

Je vis que j'étais né dans ces phases brillantes,
Où des états vieilliss les bases chancelantes
Dans l'abîme des temps s'écroulent à grand bruit,
Où tout dans l'univers ou change ou se détruit.
Je le vis. Et, de loin, dans la terreur commune,
J'en rendis grâce aux dieux et bénis ma fortune :
Réjouis-toi, César : ces jours sont faits pour toi !

Il écrit cela, au moment où il est tenté de désespérer, au moment où il est malade, où toutes les chances d'avenir semblent lui échapper, où il lui faut renoncer à être sous-préfet, ou attaché d'ambassade, où Talma refuse de jouer son *Saül*. Et pourtant il est convaincu qu'aux hommes prédestinés comme lui, l'occasion de réussir ne manque jamais. Tôt ou tard, elle se présente : elle vient à point à qui sait attendre. Il le dit à Virieu, comme à lui-même : « Songe à vivre d'abord en santé... et tu auras bien le temps de trouver des chances d'action. Elles ne nous manqueront pas, *sois-en sûr !* » (souligné dans le texte). Personne n'a été plus persuadé que le temps travaille pour lui. Son César est, en cela, son porte-parole :

Je ne me hâtais point : j'attendis les instants.
Ce qui manque le moins à l'homme, c'est le temps.

Et, dans ceux où le sort a placé notre vie,
L'occasion toujours se prodigue au génie!

Il est bien sûr d'avoir du génie : donc, un jour ou l'autre, l'occasion d'agir se présentera pour lui. Cette occasion, il dut l'attendre pendant plus de dix-huit ans, jusqu'en février 1848. Mais une foi invincible le soutenait. Il n'avait jamais oublié l'horoscope de lady Stanhope : « Vous avez une mission à remplir ! » Et cette mission, c'était de faire régner Dieu dans les lois comme dans la politique, de travailler à l'avènement du royaume de Dieu, à tout le moins d'annoncer Dieu aux hommes. La certitude que Dieu l'inspire a été de bonne heure en lui. Il l'affirmait déjà à son père, en entrant à la Chambre. Et il l'a redit maintes fois : « Si nous ne sommes pas les serviteurs de *la pensée divine, qui est en nous*, que sommes-nous ? » Plus tard : « L'avenir est à nos idées, car je suis aux idées de Dieu ». A la veille de la révolution : « Nous commençons une grande bataille : la bataille de Dieu ». Et, sur le point d'écrire ses *Girondins* : « Je travaille pour Dieu ! »

Jamais envoyé du Ciel n'a parlé de lui-même et de son message avec une plus ferme assurance.

*
* * *

Cependant, ce prophète qui n'était pas pressé et qui répétait volontiers le proverbe

musulman : « Dieu connaît le meilleur », finit par trouver le temps long. Vers 1840, après sept ou huit ans de tâtonnements à la Chambre des Députés, il s'était décidé, comme nous l'avons vu, à se tourner vers la gauche. La gauche, pour lui, était le parti de Dieu !

Il faut remarquer que, depuis quelque temps déjà, il avait perdu ce que j'appellerai ses deux contrepoids à savoir son père et son ami Virieu, qui, tous les deux, l'avaient plus ou moins retenu sur la pente des utopies. Son père était mort en 1840 et Virieu au début de 1841. Et, d'autre part, il subissait l'influence de la maçonnerie, représentée auprès de lui par les Lacretelle et les Dargaud. Ce dernier surtout finit par capter complètement sa confiance, par exercer sur lui une action tyrannique et déplorable. Tous les deux paraissent avoir été d'authentiques imbéciles. Comment expliquer ce besoin chez les hommes illustres d'avoir à leurs côtés des gens inférieurs ou médiocres ? C'est pourtant ainsi. Il leur faut une cour d'approbateurs perpétuels, ce qu'on a appelé des « garçons d'admiration », comme les dictateurs qui, une fois arrivés au pouvoir, ne peuvent plus souffrir la plus légère contradiction. Ils ont la boulimie de l'adulation, devenus indifférents à la qualité de la louange. Toutefois ce que nous savons de Dargaud ne permet guère de le ranger dans

la catégorie des adulateurs domestiqués. Il morigénait et rudoyait, à l'occasion, Lamartine. Comment donc s'expliquer une pareille familiarité ? Il est probable que le grand homme attribuait à ce suppôt des Loges une énorme influence politique, de même qu'il attribuait à Lacretelle une grosse influence électorale. Un autre familier, dont l'action sur Lamartine est non moins certaine, c'est « le baron » d'Eckstein, israélite d'origine danoise, nous dit-on, qui, comme Dargaud, venait passer des semaines entières à Monceau et à Saint-Point. Israël a toujours soin de placer quelqu'un des siens auprès de quiconque est une force intellectuelle, littéraire, ou politique. Pédagogue des nations, Israël surveille et dirige aussi leurs grands hommes.

Quoi qu'il en soit, Lamartine goûtait fort le commerce de ce baron, hôte de ses châteaux. Il en parle avec complaisance et il écrit de Monceau, au fidèle Virieu : « le baron d'Eckstein est toujours ici jusqu'au départ. Il nous enchante par son intarissabilité, sa science énorme, son parler brillant et passionné et sa faculté de traducteur de sanscrit et d'allemand. C'est un dictionnaire qui se feuillette lui-même et qui n'a pas de signet... » Le baron contribua certainement à orienter la pensée du maître vers l'Inde des *Védas* et à lui donner l'ambition d'écrire de vastes Ramayânas de soixante mille vers : il a certainement sa

part de responsabilité dans *La Chute d'un ange*. Quant à Dargaud, ce franc-maçon ne cessait de tourmenter Lamartine pour l'amener à une rupture éclatante avec le catholicisme. Il l'amena même à soutenir contre son évêque un prêtre interdit : l'abbé Thyons, curé de Chânes, dont Lamartine, devenu ministre des Affaires étrangères, fit plus tard un consul de France à Bucarest. Mais le poète du *Crucifix* sut résister à l'indiscret catéchiste des Loges. Si son déisme pouvait se rapprocher de celui de la franc-maçonnerie d'alors, Lamartine comprenait pourtant que combattre le catholicisme ce serait porter atteinte au sentiment religieux dans les masses, — et cela, il ne le voulait pas, étant l'homme profondément religieux que l'on sait. « Souvenez-vous, disait-il, qu'on n'insulte jamais la statue d'un saint, sans que la religion en souffre ». Il répugnait donc à entrer en lutte ouverte avec l'Eglise. Il entendait même rester extérieurement catholique et mourir dans la religion des siens :

O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe !

Par ailleurs, il se ralliait fermement à tout ce que le christianisme contient de principes libertaires et sociaux. Pour lui, l'Evangile est républicain. La République, c'est le règne de Dieu sur la terre. Lamartine s'attache de plus en plus à ces idées. Il s'accoutume même à l'idée de la Révolution,

dont il eut si longtemps une telle peur. Il s'apprivoise avec elle. Il finit par la trouver aimable, séduisante, désirable : la chose, non plus que le mot, ne l'épouvante. Il sent que, seule, une révolution peut lui permettre d'être l'homme providentiel qu'il aspire à devenir. En 1841, il écrivait déjà : « il est à croire qu'un grand flot de terreur me jettera au timon brisé. Je persiste dans cette idée : *une tempête ou rien !*... Je suis plus révolutionnaire que les démagogues, mais je suis révolutionnaire au nom d'un pouvoir ayant une volonté et non pas au nom d'une populace d'écrivassiers n'ayant que des passions... » L'année suivante, il rompt décidément avec la majorité et il déclare qu'il va se lancer dans « la grande opposition ». Plus de concessions aux ministériels et aux conservateurs. Pourtant, il y aurait eu quelque chose à faire avec ces derniers, s'ils avaient eu le sens des nécessités et des opportunités politiques : « Oh ! s'écrie-t-il, si j'avais eu cette armée à conduire ! Mais ma foi n'aurait pas été avec mon drapeau. Il vaut mieux porter haut et ferme celui de la Révolution, où sont écrits, il y a cinquante ans, les vrais dogmes de mon âme ». Profession de foi dictée en partie par le dépit, par la rancune de n'avoir pu s'emparer de la droite, pour la conduire dans les voies du libéralisme. Ainsi, le voilà révolutionnaire comme pis-aller et aussi par entraînement sentimental. On ne le

croit pas. La gauche se souvient de ses attaches réactionnaires, de ses avances aux conservateurs, de son appui donné fréquemment à la Couronne. Alors, pour prouver sa sincérité, son culte de la Révolution, il va écrire *Les Girondins*.

Il les écrit assurément avec conviction, — une âme comme la sienne ne sait pas mentir, — mais peut-être et surtout parce qu'il a un grand besoin d'argent : « mes affaires vont très mal, avoue-t-il en septembre 1843. J'écris des volumes pour les restaurer... Je vis de coquillages et d'herbes. *Je tâche de faire argent de tout*, pour me soutenir encore un an à Paris. Je doute même d'y réussir ». Que ses affaires fussent fort mal en point, cela n'avait rien d'extraordinaire. Cet homme qui n'avait jamais le sou, était toujours à la veille de la faillite. Mais, cette fois, la situation est particulièrement grave : « Je ne veux à aucun prix compromettre mes créanciers, dit-il à Emile de Girardin. Il faut être honnête homme avant tout ; on se relève de tout, hors d'une banqueroute... Je travaille ferme tous les matins ! l'angelus de cinq heures me trouve debout. Je ne suis ni triste, ni abattu. La vie est une marche : allons !... »

Il travaillait si bien qu'en très peu de temps, il avait abattu le premier livre des *Girondins*. Et, avant même de l'avoir terminé, il prétendait en toucher le premier terme d'avance, dès le début de 1844. Non

seulement il avait ses créanciers à payer, mais un journal à soutenir, *Le Bien public*, sur lequel il fondait les plus beaux espoirs et qui, en attendant, lui coûtait cher. Enfin, c'était une affaire de conscience, d'apostolat démocratique. Et puis il fallait se hâter ; la situation devenait inquiétante. On marchait à une révolution. Au moment de finir le récit de la Révolution de 89, il disait à Dubois, de Cluny, son grand électeur et homme de confiance : « Le jour où le Roi a signé le mariage espagnol, il a signé, pour moi, l'abdication éventuelle et presque certaine de sa dynastie... Le Roi est fou. M. Guizot est une vanité enflée ; M. Thiers, une girouette ; l'opinion, une fille publique ; la nation, un Gêronte. Le mot de la comédie sera tragique pour beaucoup ». C'est la fin de tout ! *Les Girondins* vont parachever la débâcle.

*
* *

Ce livre, qui allait déchaîner des tempêtes, fut d'abord une grosse affaire de librairie. Longtemps avant la terminaison, Lamartine avait préparé le succès matériel. Il avait le sens de la réclame, il savait alerter la curiosité, comme personne. Dès le mois de mai 1844, il annonçait : « des compagnies de libraires me font des offres très belles pour *Les Girondins* ». Les éditeurs, se disputant la bonne affaire, accouraient de Paris

à Saint-Point pour traiter avec le trop heureux auteur. Cela devait être d'abord une commandite : « samedi, le représentant chargé des pouvoirs de la société des *Girondins* arrive à Saint-Point, pièces en mains, pour signer nos actes... » Puis, le livre fut vendu 250.000 francs, « jouissance pour l'éditeur douze ans, paiements en 1846 et 1847 ». Enfin, des journaux qui demandaient à le publier d'abord en feuilletons, avaient envoyé aussi des négociateurs. Lamartine exultait : « Voilà pour les affaires ! disait-il. Elles vont bien comme vous voyez. Dans dix ans, si les *Girondins* sont passables je ou on les revendra bien autant. Cela fera 500.000 francs. Restent mes œuvres anciennes pour lesquelles Furne est venu négocier à Saint-Point. Cela se vendra l'année prochaine 200.000 francs, je crois. Puis sept à huit volumes de commentaires, confidences, poésies, tragédies, mélanges politiques. Le tout, en dix ans, doit aller au million... Je paierai mes dettes et j'aurai vécu dans l'indépendance du Roi et de son budget... »

Ainsi, ce gros livre non seulement allait être d'un merveilleux rapport, mais il allait relancer ou faire partir tout un assortiment d'œuvres anciennes et de vieux fonds de tiroirs. Le fait est que le succès fut immense, le scandale aussi : on accusa Lamartine d'avoir doré la guillotine. Sa réhabilitation de Robespierre surtout suffoqua l'opinion

bourgeoise. Mais il triomphait. Ses lettres sont de véritables bulletins de victoire. Au lendemain de la publication, il déclarait : « J'ai joué ma fortune, ma renommée littéraire et mon avenir politique sur une carte, cette nuit. Je l'ai gagnée ! Les éditeurs m'ont écrit à *minuit* que jamais, en librairie, un succès pareil n'avait été vu ; que le livre faisait une révolution... que les maisons de librairie de Paris leur envoyaient prendre, au lieu de dix exemplaires, cinq cents exemplaires par magasin. Le public des salons et mon large public des ateliers est plus passionné encore. C'est surtout le peuple qui m'aime et qui m'achète. Ils m'écrivent en outre que leurs quatre cent ouvriers ne peuvent suffire à imprimer, préparer, brocher les éditions populaires. (Mais ne parlez pas encore à Mâcon des éditions populaires, afin de laisser écouler celles de 20 francs d'abord). On dit partout que cela sème le feu sur les grandes révolutions et que cela améliore le peuple pour les révolutions à venir. Dieu veuille !... J'ai gagné mon petit Austerlitz ! — Vous avez votre exemplaire, mais ne le dites pas. *Laissez et faites acheter en masse !...* »

Qu'elle est curieuse, cette lettre ! Elle nous montre un Lamartine bon commerçant, veillant soigneusement au grain, soucieux de bien organiser sa vente, enfin plein d'excellentes idées pratiques, dont il détruit immédiatement l'effet par son imagination

aventureuse. Et elle nous montre l'éternel snobisme et l'éternelle sottise des salons toujours prêts à pactiser avec l'ennemi par vanité ou par lâcheté.

Quoi qu'il en soit, c'était la grande vogue, la grande popularité. Les gens de Mâcon eux-mêmes se laissèrent entraîner par l'enthousiasme parisien. Pour fêter le succès des *Girondins*, ils offrirent à leur illustre compatriote un banquet fameux, dont le souvenir dure encore : un banquet monstre, une manifestation, comme on n'en avait jamais vu en Saône-et-Loire, malheureusement gâtée par un temps affreux. Qu'importe ! Ce fut quelque chose de sublime, dit Lamartine : « sublime par le nombre : deux mille cinq cents couverts remplis et beaucoup de refusés : on peut dire avec vérité trois mille convives, quinze cents femmes admirablement groupées, parées, enthousiastes et deux ou trois mille spectateurs. Un spectacle inouï, un Colisée vivant de Rome, à Mâcon, un dôme en toile de quatre arpents. Mais, à la fin du dîner, un orage, foudre, éclairs, vent, langues de feu. Le dôme emporté en mille lambeaux sur les têtes, les piliers ondoyant comme des mâts de vaisseaux, près de tomber sur la foule... Pas un mouvement de terreur ! Et les cris de *Vive Lamartine !* répondant seuls, même des voix de femmes, aux coups de vent et du tonnerre. Suspension d'une heure, chacun à sa place, sous une pluie diluvienne. Admirable

patience ! Enfin essai de discours... emporté par le vent, étouffé par le bruit des écroulements, acclamé par des milliers de voix... »

Ainsi, l'assentiment des dieux n'a pas manqué à la fête : le feu du ciel est tombé. Des « langues de feu » sont descendues sur la foule, comme le Saint-Esprit est descendu sur les apôtres. Et ces toiles qui se déchirent, ces piliers qui s'écroulent, quels signes avant-coureurs de la catastrophe prochaine, de la fin d'un régime et peut-être d'un monde ! ... Lamartine est frappé de tout cela, comme d'un prodige. Il se grise de ces applaudissements, de ces acclamations. Il est persuadé qu'avec Mâcon toute la France est derrière lui. Il s'en vantait déjà, l'année d'avant : « Jamais l'opinion publique estimable ne m'a favorisé d'une pareille popularité... La Chambre se range en silence, chaque fois que je me lève pour parler, plus que pour un ministre et un chef de parti.. »

Mais l'impulsion révolutionnaire était donnée. Le banquet de Mâcon ne fit que souligner l'importance des *banquets réformistes*, dont on commençait à s'occuper à Paris. On sait comment le mouvement se propagea par tout le pays, sous prétexte de réclamer du pouvoir des réformes déclarées indispensables. Ces réformes, c'étaient celles que Lamartine lui-même avait réclamées impérieusement dans son discours de Mâcon : l'établissement du suffrage uni-

versel, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la suppression de la Chambre des Pairs. Il sommait le gouvernement de les accorder sous peine d'être emporté par une révolution. C'est pour le suffrage universel surtout que les organisateurs des banquets menaient campagne. L'agitation devint telle que le ministère Guizot crut devoir les interdire. Lamartine, qui jusque-là, s'était tenu à l'écart du mouvement, défendit, à la Chambre, à propos des banquets, le droit de réunion. Passant outre à l'interdiction ministérielle, un certain nombre de députés de l'opposition décidèrent de se rendre au banquet organisé par le XII^e arrondissement. Lamartine fit cause commune avec eux. Mais ceux-ci, effrayés par l'attitude résolue du ministère, firent bientôt mine de reculer. Sur quoi le triomphateur de Mâcon les apostropha avec véhémence : « Nous sommes placés par la provocation du gouvernement, s'écrie-t-il, entre la honte et le péril... Je ne sais si les armes confiées à nos braves soldats seront toutes maniées par des mains prudentes. Je le crois, je l'espère. Mais si les baïonnettes viennent à déchirer la loi, si les fusils ont des balles, ce que je sais, messieurs, c'est que nous défendrons de nos voix d'abord, de nos poitrines ensuite, les institutions et l'avenir du peuple, et qu'il faudra que ces balles brisent nos poitrines pour en arracher les droits du pays !... »

[Ces paroles sonores emportèrent un moment l'adhésion des auditeurs : le projet de banquet fut maintenu, séance tenante. Puis la peur finit par l'emporter. On décida qu'on se bornerait à un simulacre, par acquit de conscience. Le futur tribun, d'accord avec quelques intransigeants, déclara que le banquet aurait lieu quand même. On devait se réunir Place de la Concorde, ce qui fournit à Lamartine l'occasion de lancer cette belle phrase : « La place de la Concorde dût-elle être déserte, tous les députés dussent-ils se retirer de leur devoir, j'irai seul au banquet avec mon ombre derrière moi ! » Mais les intransigeants eux-mêmes se résolurent à céder. Personne ne vint et Lamartine resta seul, en effet, avec son ombre derrière lui. J'ai dit qu'il y a souvent du comique mêlé aux nobles attitudes ou aux paroles grandiloquentes de ce poète lyrique. Cela va se vérifier malheureusement, plus d'une fois, pendant son court passage au pouvoir.

*
* *

Ceci se passait le 21 février : le lendemain 22, Paris était en effervescence, des cortèges de protestataires se formaient, des barricades s'élevaient dans les quartiers du centre. La révolution commençait. Il est trop certain que l'auteur des *Girondins* y avait sa grande part de responsabilité. Il s'en est

repenti plus tard. Il s'est accusé, dans ses mémoires politiques d'avoir contribué à déchaîner des masses qu'il a été tout de suite impuissant à contenir. Six mois plus tard, à propos du débat sur l'élection présidentielle, il avouait à la tribune, sa déception, pour ne pas dire son imprudence : « La république, confessait-il à ses collègues, n'a été qu'une grande et merveilleuse surprise du temps. Tous les esprits n'y étaient pas encore suffisamment préparés ». Supprimons les épithètes laudatives : il reste que la république, pour Lamartine, a été une surprise. Il ne croyait pas que ce fût pour demain. Il avait joué avec les mots, avec les illusions et les haines populaires. Et voilà que ce peuple, tant adulé par lui, se retournait contre lui. Avec effroi et pénitence, il contemplait les ruines accumulées par son imprévoyance. Maintenant, il fallait reconstruire !

[Je crois bien que, dès le premier moment, il fut déconcerté par la soudaineté de l'explosion, il éprouva un sentiment de crainte devant l'avenir. Son attitude embarrassée, le 24 février, à la Chambre, le prouve assez. Puis, ayant pris son parti, il se jeta résolument dans la mêlée. C'était, — plus tôt qu'il ne l'avait pensé, — la *tempête* désirée par lui. Il se vit aussitôt « au timon », comme il disait. Son jour était arrivé, enfin : | | |

Réjouis-toi, César : ces jours sont faits pour toi !..

Mais était-il prêt à jouer ce rôle de tribun, peut-être de dictateur ? En poète qu'il était, il voyait surtout le côté brillant, pour ne pas dire théâtral de l'aventure : de belles attitudes, des poses et des scènes historiques, le triomphe de sa parole, les multitudes domptées et charmées par son éloquence, par la musique de ses phrases, — la lyre d'Orphée enchantant les bêtes... Il est certain que l'essentiel de son action politique se réduisit à cela, à être un charmeur et un dompteur de foules, s'il n'en va pas de même de son action diplomatique. Il s'est toujours vanté, nous le savons d'avoir l'instinct des masses. Mais il les suit plus qu'il ne les domine. Cette domination de quelques instants n'est qu'un feu de paille. Ce qui lui manque pour être réellement un tribun, un conducteur de peuples, c'est la volonté énergique et persévérante. D'abord, il a peur de la violence, du sang versé ; il est un pacifique et un diplomate. Il espère toujours que tout s'arrangera à force de belles paroles, de flatteries, d'avances courtoises, de concessions verbales. Il veut tout concilier, il a l'illusion qu'on peut marier le blanc et le rouge. Qu'on se rappelle ses coquetteries avec ses pires ennemis, avec les gens du *National*, avec Armand Marrast, avec Thiers, avec Odilon Barrot, — et même avec Ledru-Rollin, Louis Blanc, Cabet, Raspail, Blanqui. Des conservateurs aux républicains et aux communistes, il a ca-

ressé tout le monde : faiblesses que lui reprochent amèrement ses adversaires et qui compromettent son influence comme son caractère. Mais le pire de ses défauts, c'est son indécision, c'est cette mollesse de sa volonté. Il est prompt à se décourager, à se laisser impressionner par les mouvements de rues et les spectacles révolutionnaires. Et pourtant il a souvent d'heureuses idées, d'heureuses inspirations au milieu même du tumulte et sous le coup des pires menaces. Il a le sens de l'opportunité. Feu de paille encore ! A la moindre résistance, il capitule, sauf quand il s'agit de questions de principes : de la propriété, de la liberté de conscience, de la non intervention à main armée. Là-dessus, il n'a jamais transigé. Il a eu des heures et des actes d'héroïsme, mais ce sont plutôt les conséquences de ces actes isolés qui ont eu des effets salutaires, que son action personnelle développant avec vigueur un dessein soutenu. Et ainsi, on peut dire que, dans la plupart des cas, son passage au gouvernement n'a été qu'une perpétuelle capitulation, une compromission inquiétante avec des gens qui n'étaient ni de son monde, ni de sa qualité d'âme, ni de sa hauteur d'intelligence.

*
* *

Après la mort tragique du duc d'Orléans, il avait pu accueillir le rêve d'être le Riche-

lieu d'une Régence avec Hélène de Mecklembourg et le jeune comte de Paris. Peut-être, le 24 février, hésitait-il encore sur le parti à prendre. Voyant la salle des séances de la Chambre envahie par l'émeute, par une révolution qu'il n'attendait pas, il s'y rallie immédiatement, mû par le sûr sentiment qu'une Régence est désormais impossible. Il suit la foule. Il propose un gouvernement provisoire, dont il fera partie. Mais ce gouvernement provisoire, le projet en avait été arrêté déjà par Marie et Crémieux. Il se borne à habiller d'éloquence cette motion de fortune : « je demande que l'on constitue, à l'instant, du droit de la paix publique, du droit du sang qui coule, du droit de ce peuple qui peut être affamé, du glorieux travail qu'il accomplit depuis trois jours, je demande que l'on constitue un gouvernement provisoire !... un gouvernement qui ne préjuge rien ni de nos droits, ni de nos ressentiments, ni de nos sympathies, ni de nos colères, sur le gouvernement définitif qu'il plaira au pays de se donner, quand il aura été consulté !... Je demande donc un gouvernement provisoire !... » C'était tirer habilement parti des circonstances. Mais ce fougueux tribun n'avait rien prévu. Il emboîte le pas à une motion préparée par d'autres. Sans doute n'y avait-il rien de mieux à faire en un pareil moment, à condition toutefois de former un véritable gouvernement. Or, il s'en fallait de beaucoup.

Lamartine, on le voit, ne voulait pas encore accepter officiellement la République : il réservait le vote de la Nation régulièrement consultée. Mais, à l'Hôtel de Ville, sous la pression des insurgés et de ses collègues les plus avancés, il dut admettre la proclamation de la République par le gouvernement provisoire. Louis Blanc s'empressa de l'annoncer à la foule massée sur la Place de Grève. Et non seulement cela, mais, après avoir écarté ce même Louis Blanc du gouvernement, Lamartine fut obligé de l'y faire entrer en qualité de secrétaire, avec son disciple, l'ouvrier-mécanicien Albert.

Voilà donc la République officiellement fondée ! Restaient le socialisme et le communisme à satisfaire. Louis Blanc voulait imposer le socialisme au gouvernement : c'était une manœuvre dirigée contre Lamartine et les membres modérés du comité provisoire. Or Lamartine détestait le socialisme et le communisme. Il a déclaré maintes fois que le socialisme, dans ses diverses formules, lui faisait pitié. Quant au communisme, il détruisait à la fois la famille, le travail, le capital, le salaire, l'état et la population même : « ce n'est pas la vie, mais le suicide d'un peuple... Si Dieu me donnait une société de sauvages à civiliser et à moraliser, la première institution que je leur donnerais serait celle de la propriété... » — Il disait cela, et cependant,

lorsque Louis Blanc, à la tête d'une manifestation, vint à l'Hôtel de ville sommer le gouvernement de reconnaître le droit du peuple au travail et d'ouvrir des ateliers nationaux, Lamartine s'inclina. Il signa le décret, qui parut le lendemain au *Moniteur* et par lequel le gouvernement s'engageait à fournir du travail à tous les citoyens, ce qui entraînait « une réforme sociale, ayant l'association pour base et, pour but ultérieur, l'abolition du prolétariat ». Il signa dans la crainte d'exaspérer le peuple, qui inondait la Place de Grève et l'Hôtel de ville lui-même. Les ateliers nationaux étaient reconnus d'utilité publique.

Cela ne suffisait pas aux socialistes. Il fallait encore que le drapeau rouge, symbole de la révolution sociale, fut adopté par la République. Cette fois, Lamartine fut héroïque. On sait comment il résista à la foule hurlante et finit par sauver le drapeau national. Mais c'était une victoire de pure forme, puisque désormais, par l'institution des ateliers nationaux, le socialisme était pratiquement réalisé. C'était pourtant quelque chose que de ne pas l'avoir reconnu officiellement. La France en fut redevable à un éclair d'inspiration chez Lamartine.

Il avait toujours préconisé le suffrage universel à plusieurs degrés. Cependant, lorsque le 2 mars, un décret promulgua le

suffrage égal pour tous, il le ratifia sans discussion. De même pour les circulaires de Ledru-Rollin qui visaient à établir par toute la France une sorte de dictature prolétarienne, il signa, avec ses collègues modérés, une proclamation qui consacrait leur défaite. Le 16 avril, grande manifestation ouvrière-socialiste organisée par les clubs. Mais la garde nationale et l'armée sauvent la situation : c'était une victoire du parti de l'ordre. Là-dessus, Louis Blanc, bien plus tribun que Lamartine, se met à crier à la réaction, demande une enquête sur les menées réactionnaires. Lamartine, effrayé par les menaces de la gauche, se rallie à la demande de son collègue et, contre tous ses principes, vote la proposition d'enquête.

Toutefois, il avait fait son possible pour réorganiser la force publique et pour hâter l'élection de l'Assemblée nationale. Celle-ci s'étant réunie le 4 mai nomma une commission exécutive dont Lamartine fit partie. Le 15 mai, nouvelle émeute. La Chambre est encore une fois envahie. Lamartine, obligé d'abord de se réfugier à la Présidence du Palais Bourbon, finit par se mettre à la tête d'un bataillon de gardes mobiles et par délivrer l'Assemblée. De là, marche sur l'Hôtel de ville, où Barbès et Albert avaient déjà formé un gouvernement révolutionnaire. L'Hôtel de ville est dégagé, Barbès arrêté. Pour la seconde fois, les modérés triomphaient. Louis Blanc qu'on soupçonnait

d'être l'instigateur de l'insurrection fut l'objet d'une demande de poursuite. Lamartine, craignant toujours de ne pas être assez à gauche, le défendit : ce qui acheva de le discréditer aux yeux de l'Assemblée.

[A la veille des journées de juin, il arrêta tout un plan de défense avec le général Cavaignac, il paya de sa personne pendant les troubles, s'exposa courageusement ; mais, comme toujours, le danger passé, il s'effraya de son audace, eut peur de s'être compromis avec la réaction, reprocha au général d'avoir agi trop durement, tant et si bien que l'Assemblée, exaspérée de l'impuissance de la commission exécutive, vota une motion qui délégua à Cavaignac tous les pouvoirs exécutifs, ce qui équivalait à la destitution de la commission. Celle-ci le comprit, elle se retira d'elle-même et c'est Lamartine qui rédigea la lettre de démission.

A partir de ce moment, c'en est fait de son prestige et de son influence : il rentre dans le rang. Son action devient de plus en plus effacée et stérile. A la Chambre, on se défie de sa politique que l'on juge incohérente, tantôt penchant à droite, tantôt penchant à gauche, hésitant toujours entre le conservatisme et la révolution. Lorsqu'il s'agit, pour l'Assemblée d'élaborer un projet de constitution, Lamartine émit le vœu qu'elle s'inspirât des traditions chrétiennes du pays et que l'idée religieuse

dominât la législation comme la politique de la République : heureuse inspiration, mais il n'osa pas dire toute sa pensée : il parla de « philosophie religieuse », sans doute pour ménager les Loges. Il fallait, pensait-il, que cette politique républicaine envers le peuple fût « une religion, un véritable culte de la société envers elle-même, oui, une religion de la société envers Dieu » : ce qui était du pur galimatias. La politique, disait Barrès, donne l'habitude de l'argument grossier. Voilà ce qu'elle avait fait de la pensée de Lamartine ! Les mauvaises fréquentations avaient encanaillé ce grand seigneur de l'esprit.

[Ce plaidoyer à mots couverts en faveur de la religion dut le faire passer aux yeux de beaucoup de ses collègues, pour un jésuite de robe courte. Et ce qu'il dit, à ce propos, contre le communisme, dut le faire passer pour un affreux bourgeois : c'était tout simplement le propriétaire rural qui parlait, le vigneron de Monceau et de Milly : « On m'a accusé, s'écriait-il, d'abandon du principe de la propriété. Je ne connais pas en France un homme qui *adore* autant que moi la propriété, non pas seulement comme mobile de tout travail, comme réservoir de toute épargne, comme stimulant de toute industrie... je dis que je l'adore comme principe divin : il m'a été de tout temps impossible de comprendre aucune nature de société qui n'eût pour base cette loi

même de la propriété. ... J'ai étudié aussi profondément qu'il m'était possible, la nature métaphysique de cette institution sociale, et j'y ai reconnu partout non seulement la sanction que donnent l'homme et la législation à un principe, mais la sanction sacrée que Dieu donne, par un sentiment même, à une institution... »

Ces phrases, même nettoyées des bavures de l'improvisation, ainsi que nous l'avons dû faire, restent encore bien vagues. Voici qui semble plus net : « partout, messieurs, vous pourrez mesurer degré par degré, l'échelle de la civilisation par l'achèvement des conditions de la propriété dans les différents peuples... en sorte que, si des ennemis de l'ordre social, n'ayant pas seulement des systèmes, mais ayant des perversités sataniques dans l'âme, des haines inextinguibles contre le genre humain, voulaient faire tout le mal qu'une société peut souffrir ici-bas, ils n'ont pas besoin de s'ingénier beaucoup : ils n'ont qu'à frapper au cœur la propriété. A l'instant même où la propriété s'écroule dans un pays, tout s'écroule : c'est la vie même qui est atteinte !... » La propriété, c'est la civilisation pour Lamartine. Et la civilisation, c'est Dieu se manifestant aux hommes. Voilà pourquoi et comment la propriété est d'institution divine, comment elle est Dieu même et pourquoi il l'adore. Descendons de ces hauteurs, ne retenons que l'idée de l'étiage de

la civilisation mesuré par les conditions d'une propriété bien réglée, et se sera la raison, la sagesse même. C'est Alphonse de Lamartine, maire de Milly, qui parlait, ce jour-là, à la tribune du Palais-Bourbon.

Malheureusement, il y avait aussi l'utopiste et le sentimental. Lors du débat sur l'élection présidentielle, il se prononça pour un véritable plébiscite, contraire à tous ses principes antérieurs. Tandis que certains députés voulaient que le Président de la République fût élu par l'Assemblée nationale, Lamartine voulait qu'il le fût par le suffrage universel. Pour lui, le suffrage universel se confond avec l'essence même du régime républicain. Le peuple jugera. S'il veut la République, qu'il le montre par son vote. Sinon, le devoir des représentants de la nation est de s'incliner devant la volonté populaire : « Je sais bien, dit-il, qu'il y a des moments d'aberration dans les multitudes ; qu'il y a des noms qui entraînent les foules comme le mirage entraîne les troupeaux, comme le lambeau de pourpre attire les animaux privés de raison. Je le sais, je le redoute plus que personne, car aucun citoyen n'a mis peut-être plus de son âme, de sa responsabilité et de sa mémoire dans le succès de la République. Si elle se fonde, j'ai gagné ma partie humaine contre la destinée. Si elle échoue ou dans l'anarchie, ou dans une réminiscence de despotisme, mon nom, ma responsabilité,

ma mémoire échouent avec elle et sont à jamais répudiées par mes contemporains... »

C'est, d'avance, l'acceptation de la défaite, sinon le désaveu, du moins l'abandon de toute son œuvre politique. On ne comprend pas d'abord une pareille résignation. Et puis on se rappelle qu'il y avait en lui un fataliste musulman : « Dieu sait le meilleur ». S'obstiner, c'est aller contre sa volonté. Hâtons-nous d'ajouter que cet acte de soumission à la volonté divine, qui est celle du Peuple, n'était point exempt d'arrière-pensées personnelles. Lamartine, bien qu'il s'en soit défendu, désirait au fond être Président de la République. Ses deux concurrents étaient Louis-Napoléon et le général Cavaignac. Se défiant de l'hostilité de la Chambre à son égard, il demandait l'appel à la nation par le suffrage universel, avec la conviction que ce serait lui, ou Cavaignac, qui serait élu. Il avait, en cela, de grandes illusions. Très peu de temps avant l'élection, il écrivait au comte de Circourt : « Si l'on nommait le Président par le pays et seulement dans deux mois, *je serais nommé, soyez-en certain.* Mais on a la fausse idée de le nommer par la Chambre. Je combattrai cette faiblesse ». Ainsi s'explique un peu comiquement, comme toujours, sa résignation à la volonté du Peuple.

On sait ce qu'il en advint : Lamartine qui, finalement, n'escomptait plus que 500.000 voix, en obtint, en tout et pour

tout : 17.910. C'était la défaite écrasante. Par son imprévoyance et aussi par son indécision et un reste de vanité et d'ambition inavouée, il venait de mettre Louis-Napoléon sur le chemin des Tuileries. Le coup était rude pour lui ! Il avait étranglé de ses propres mains cette République dont il aimait à se proclamer le père. Il ne s'en releva jamais. Dorénavant, il se désintéresse de la politique, du moins de la politique active. Il se rejette aux affaires et aux travaux de librairie. En 1849, lors des élections législatives, il ne fut même pas renommé député. Il fallut qu'Orléans, suivi bientôt par Mâcon, lui offrît un siège de consolation.

*
* *

Ainsi, le rôle de Lamartine, homme politique, a été plutôt médiocre. Son action vraiment salutaire n'a été que momentanée. La République qu'il rêvait a sombré dans la dictature. De sorte qu'il s'est inutilement compromis avec une racaille de bas politiciens tout à fait indignes de lui. On souffre de le voir en pareille compagnie. Mais avec sa superbe confiance en lui, et son intrépidité d'illusion, il n'a voulu considérer que les beaux côtés de l'aventure. Pour lui, « tout va très bien », tout va toujours très bien, même lorsqu'on se fusille dans les rues de Paris et que le canon tonne contre les barricades. Après avoir risqué la mort vingt

fois au milieu des insurgés, il écrit au maire de Mâcon : « La République nouvelle, pure, sainte, immortelle, populaire et transcendante, pacifique et grande, est fondée ». Au commencement de mars, à la veille des émeutes socialistes : « La France est sublime du haut en bas ». Et il convie Eugène Pelletan à venir travailler avec lui pour la République : « Venez la fortifier et la diriger dans le sens de Dieu et du peuple : c'est un même mot pour nous ! »

Quatre ans plus tard, après toute sorte de déceptions et d'humiliations, il relevait encore la tête et déclarait fièrement : « Il fallait qu'un homme résolu et dévoué se jetât à la tête du peuple qui allait tout engloutir et s'engloutir lui-même. Je l'ai fait, et, quoi qu'on dise, sans penser une minute à moi, mais à la société. Je l'ai préservée de guerre, de crimes, de sang, de spoliation, d'anarchie. J'ai remis le pays représentatif debout. J'ai préparé les armes du 20 juin et j'y ai combattu en brave soldat... Depuis, j'ai accepté l'obscurité, la calomnie, les menaces, la prison, l'échafaud, enfin les galères du travail. Je n'ai pas cédé une virgule aux passions ou aux utopies des démagogues. Que voulez-vous de plus ? Je pouvais prendre dix fois la dictature, la présidence, mais c'était au prix du sang, de la trahison, de l'homicide. Je ne l'ai pas voulu... »

Tout cela est vrai en gros. Peut-être La-

martine s'exagère-t-il sa part d'influence sur les évènements, son action salvatrice. Il est certain que sa présence au gouvernement a empêché bien des sottises et a contribué à donner à ce régime ballotté entre la démagogie révolutionnaire et l'anarchie une certaine tenue, une certaine dignité d'attitude. Mais là où son action a été vraiment efficace et méritoire de tout éloge, c'est aux Affaires étrangères.

Tout de suite, ce ministère lui fut attribué, en raison de son passé diplomatique. C'avait été le rêve de toute sa vie. Sous Louis-Philippe, il était entré dans l'opposition, sans doute pour d'autres raisons, mais aussi et peut-être surtout parce qu'on lui refusait les Affaires étrangères. La situation, en pleine anarchie, n'était pas commode pour lui. Les partis de gauche, dans leur éternelle stupidité, ne rêvaient que de déclarer la révolution au monde, c'est-à-dire, pour commencer, de partir en guerre contre toute l'Europe. Conscient du danger, Lamartine s'empessa de rassurer les puissances, et cela au moment où toutes les démenées belliqueuses étaient à redouter de la part de nos révolutionnaires. Dans cette crise de folie, il sut parler le langage de la raison. Aux vieux gouvernements aristocratiques de la Sainte-Alliance, il parla en gentilhomme et en homme du monde. Au milieu des bêtes déchaînées, il fut l'intelligence et la poésie.

La lettre qu'il adressa, dès le 27 février, aux ambassadeurs étrangers, est un modèle de mesure, d'opportunité et, en même temps, de fierté patriotique :

« Monsieur l'Ambassadeur,

J'ai l'honneur de vous informer que le gouvernement provisoire de la République française m'a confié le portefeuille des Affaires Etrangères.

La forme républicaine du nouveau gouvernement n'a changé ni la place de la France en Europe, ni ses dispositions loyales et sincères à maintenir ses rapports de bonne harmonie avec les puissances qui voudront, comme elle, l'indépendance des nations et la paix du monde.

Ce sera un bonheur pour moi de concourir par tous les moyens en mon pouvoir à cet accord des peuples dans leur dignité réciproque et de rappeler à l'Europe que le principe de la paix et le principe de la liberté sont nés le même jour en France ».

Un peu plus tard, il faisait écrire dans le même sens à nos représentants diplomatiques : « La proclamation de la République française n'est un acte d'agression contre aucune forme de gouvernement dans le monde. Les formes de gouvernement ont des diversités aussi légitimes que les diversités de caractère, de situation géographique et de développement intellectuel, moral et matériel chez les peuples. Les nations ont,

comme les individus, des âges différents. Les principes qui les régissent ont des phases successives... Question de temps. *Un peuple se perd en avançant l'heure de cette maturité, comme il se déshonore en la laissant échapper sans la saisir. La Monarchie et la République ne sont pas, aux yeux des véritables hommes d'Etat, des principes absolus qui se combattent à mort : ce sont des faits qui se contrastent et qui peuvent vivre face à face, en se comprenant et en se respectant...* La République française n'intentera donc la guerre à personne... La pensée des hommes qui gouvernent, en ce moment, la France, est celle-ci : Heureuse la France, si on lui déclare la guerre et si on la contraint à grandir ainsi en force et en gloire, malgré sa modération. Responsabilité terrible à la France, si la République déclare elle-même la guerre sans y être provoquée... »

Et ces instructions se développent ainsi pendant plusieurs pages, mêlant les conseils de prudence au rappel de la grandeur et de la dignité françaises et le désir d'éviter la guerre à l'intention de rompre, dès que ce sera possible, les traités de 1815.

La grande sagesse de Lamartine, ministre des Affaires étrangères, ç'a été de résister énergiquement, et sans la moindre concession, à cette manie interventionniste qui sévissait chez nous depuis l'époque révolutionnaire et qui, hélas ! dure encore. En 1848, les partis de gauche voulaient lancer

des armées à la fois en Irlande, en Belgique, en Suisse, en Pologne et en Italie. Des hordes avaient franchi la frontière du Nord. D'autres, parties de Lyon, avaient marché sur Chambéry. Lamartine fut obligé de désavouer ces actes de démesure et de justifier sa politique devant l'Assemblée constituante. En ce qui concerne l'Italie, son opinion était faite depuis longtemps, depuis le temps où il était Chargé d'affaires à Florence. Il estimait qu'on ne pouvait plus résister au sentiment national italien, qui aspirait à l'unité. Seulement, cette unité, il la concevait sous la forme d'une confédération garantie et protégée par la France. Il ne voulait pas qu'elle se fît au bénéfice de la maison de Savoie. Quel avantage aurions-nous eu à déloger l'Autriche de la Lombardie, pour installer sur notre frontière des Alpes une nouvelle puissance maîtresse de l'Italie tout entière et commandant à 26 millions d'hommes ?...

Aussi, lorsque Charles-Albert, roi de Sardaigne, déclara imprudemment la guerre aux Autrichiens, Lamartine jugea à propos d'observer une attitude expectante. Il savait qu'une intervention française irriterait profondément les Piémontais : l'ambassadeur sarde le lui avait signifié. Alors que faire ? On lui reprochait à la Chambre de n'avoir pas intervenu. Il répondait aux interpellateurs : « Avons-nous mis un sceau sur nos lèvres ? Avons-nous caché nos sentiments à

l'Europe à l'égard de l'Italie ?... Non, vous savez ce que nous avons dit : *le respect des nationalités, nos principes, le droit et, en même temps, la volonté des peuples, nous empêcheront d'aller faire nous-mêmes la liberté des autres peuples. Pour leur gloire, pour leur honneur, pour la solidité même de leurs institutions, il faut que ces peuples les achètent et les cimentent avec leur propre sang.* Voilà la vérité. Mais si ces peuples étaient trop faibles dans leurs droits légitimes..., la France est là, elle est au pied des Alpes, elle viendra vous tendre sa main libératrice. Dès les premiers jours, nous avons fait communiquer aux puissances italiennes la volonté ferme d'intervenir au premier appel qui nous serait fait, et, par un acte conforme à cette déclaration, nous avons réuni à l'instant, au pied des Alpes, d'abord une armée de 30.000 hommes, puis une armée qu'en peu de jours nous pouvons porter à 60.000 combattants. Elle y est encore : nous avons attendu un appel de l'Italie... »

Or, non seulement cet appel n'est pas venu, mais le gouvernement de Turin a repoussé comme une offense l'idée d'une intervention française. Par conséquent ne brusquons pas les choses, au risque de nous mettre à dos l'Italie et l'Autriche ensemble. Toutefois Lamartine ne peut pas dire toute sa pensée à la tribune. Si, malgré le refus de l'Italie, il garde une armée à la frontière,

c'est qu'il ne veut pas laisser écraser le Piémont par les Autrichiens : il la tient prête à entrer en campagne, non pour voler au secours de la révolution italienne, comme le voudraient nos révolutionnaires, mais pour empêcher un puissant voisin de se substituer au débile Piémont.

Même sagesse, même prudence à l'égard des revendications polonaises. Aux insensés qui, là encore, voulaient intervenir, il répondait : « Fallait-il oublier nos propres frontières... pour ne penser qu'à la question théorique de la reconstitution d'une nationalité polonaise et pour lancer une armée française au-delà du Rhin ? Une armée française en Allemagne ! Ils en parlent bien à leur aise !... Quand on nous demandait de lancer, au lendemain de la révolution, une armée de 120.000 ou 200.000 hommes à travers l'Allemagne, savez-vous quelles étaient nos forces, en effectifs, à ce moment-là ?... Nous avons 88.000 hommes à mettre en ligne !... Et quand nous aurions lancé cette armée de 100.000 ou 120.000 Français à travers l'Allemagne, qu'eût-elle rencontré dans sa route ?... Elle aurait trouvé 500.000 Allemands sur ses deux flancs de droite et de gauche avant d'arriver en Pologne. Et quand elle y fût arrivée, elle trouvait 250.000 Russes et une Pologne anéantie sous ses pieds : c'est-à-dire qu'on nous reproche de ne pas avoir envoyé 100 ou 120.000 de nos enfants à une véritable

boucherie... (Mais) tous ont compris qu'il s'élèverait de la dernière chaumière de France un cri unanime de réprobation contre un gouvernement assez complaisant à la popularité, assez faible de principe et de conviction, pour se livrer à des entraînements pareils... Le seul moyen, c'est l'Allemagne... Relever la Pologne, non plus par un acte insensé qui ne la relèverait que pour la faire immoler tout entière, mais la relever solide, digne, permanente par la main des grandes puissances, par la main de la France, de l'Angleterre, et surtout par la main de l'Allemagne, intéressée comme nous à la résurrection, à la reconstitution de cette grande avant-garde de la civilisation de l'Occident !... »

Répétons-le encore : toutes ces considérations sont aussi actuelles qu'en 1848. Elles sont plus que jamais à méditer.

*
* *

Malheureusement, Lamartine n'a passé que deux mois au ministère des Affaires étrangères : il n'a pas pu donner sa mesure comme homme d'État. Plus tard, dans son *Cours familier*, il a consacré des pages admiratives à Talleyrand, en qui il saluait un de nos plus grands diplomates. En eût-il été lui-même un autre ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il avait sur l'Europe des vues à la fois très pénétrantes et très justes et que

son action trop éphémère, mais aussi raisonnable qu'opportune, ne s'inspirait que de l'intérêt de la France.

Je crois bien que cette action ne pouvait être que momentanée. Lamartine n'était pas homme à se cramponner au pouvoir : il n'avait pas le don de persévérance. Au fond, il se sentait trop au-dessus de la politique, comme des honneurs. C'a été sa faiblesse, en tant qu'homme d'action. Il méprisait trop la politique parlementaire et les politiciens. Pour y réussir, il faut y croire, il faut avoir une violente envie d'arriver, une ferme résolution de se maintenir par tous les moyens. Il y faut aussi une certaine bassesse, ou une certaine brutalité d'âme. Lamartine n'était pas de cette race. Quand il se disait très détaché de toute ambition, même académique, il ne mentait pas. Et quand il fut question pour lui d'être élu président de la Chambre, ou président de la République, il est probable qu'il aurait été très flatté de ce choix. Mais il ne fit rien pour cela. S'il est nommé, il accepte, — par devoir, dit-il. Sinon, il estime que cela vaut mieux pour sa tranquillité. D'ailleurs les obstacles l'irritent, les compromissions, les vilenies, petites ou grandes, les violences ou les duplicités qu'il faut admettre ou commettre, tout cela lui répugne profondément. C'avait été déjà l'attitude de Chateaubriand qui disait : j'aurais pu me maintenir au ministère, si j'avais voulu, j'aurais

pu intriguer comme tant d'autres. Mais cela ne vaut pas la peine que je m'avilisse. J'ai d'autres consolations, d'autres jouissances, j'ai autre chose à faire dans le monde. Quand on a la Muse, on peut se moquer du reste. C'est ce que pensait aussi Lamartine. A la première avanie, il envoyait tout promener. Avec un beau mépris pour les politiciens, il les laissait barbotter dans leur borbier. Un grand écrivain est toujours fourvoyé dans la politique.

Est-ce à dire que Lamartine y ait renoncé, après sa retraite définitive ? Pas le moins du monde : la politique le passionne et l'obsède toujours, bien qu'il se soit retiré de l'action. Il est la pensée, toujours vigilante, qui juge et qui critique, qui pourrait toujours diriger, à l'occasion, il est l'expérience qui sait, qui a vu et qui a qualité pour conseiller. On a la preuve de ces préoccupations constantes dans son *Cours familier de littérature*, comme dans tous les écrits de cette dernière période de sa vie. N'avait-il pas fondé, au lendemain de ses premiers échecs, un journal populaire qui s'appelait *Le Conseiller du Peuple* ? Assagi, désabusé par ses déboires et ses épreuves, il finissait par comprendre que le seul rôle qui convienne à l'écrivain, en matière politique, c'est d'être un conseiller et un guide. En somme, il en était bien convaincu depuis longtemps. Mais il croyait aussi que c'était un devoir pour l'écrivain d'agir en temps de

crise. Il avait essayé : il y avait tout perdu, sa fortune, sa popularité et même un peu de sa dignité et de son génie.

*
* * *

Bien qu'il affectât un détachement plein de hauteur, il en fut très ulcéré. Il se consolait comme il pouvait en accusant l'ingratitude et l'injustice du public : l'amertume de la défaite persistait. Et cela se traduisit, dans la dernière période de sa vie, par un sensible changement de son caractère. Le politicien aigri devint quinteux et malveillant : changement d'autant plus significatif qu'il avait toujours affiché jusque-là une universelle bienveillance et un optimisme de principe. Ami de tout le monde, incapable de rancune, autant que de réel attachement, voilà comme le jugeaient ses contemporains les plus sévères. Cette fois « la coupe d'amertume » avait laissé à ses lèvres plus qu'un souvenir. Il y avait là aussi plus qu'une nuance de caractère : en réalité, ce poète si indulgent, avait toujours été très sensible aux défauts d'autrui et il ne s'en était point caché. Ce n'était pas d'abord de la malveillance, ni de l'acrimonie, ni surtout de la jalousie : ayant une très haute idée de lui-même, il ne s'abaissait point à jalouser qui que ce fût. Mais il sentait vivement les imperfections des autres, comme en général, toutes les

bassesses et toutes les laideurs : elles lui dérangent l'harmonie de son univers. Ajoutons à cela une certaine naïveté, une certaine insensibilité d'égoïsme et beaucoup de légèreté, — et l'on comprendra qu'en telles circonstances il n'ait pas hésité à dire aux gens, et même assez brutalement, ce qu'il pensait d'eux, ce qui le choquait en eux.

Qu'on se souvienne de la façon dont il a parlé de Byron, que pourtant il admirait et qu'il prétendait flatter, tout en le traitant d'« enfant déchu », de chantre « infernal » et de « démon ». Le pire, ce sont ses diatribes contre l'Italie dans *Le dernier chant de Child Harold*, et cela précisément au moment où il sollicitait un poste diplomatique à Florence, ou à Rome. Qu'on se souvienne encore avec quelle désinvolture il a traité Musset et aussi de ses airs protecteurs, de ses critiques désobligeantes à l'égard de Sainte-Beuve : celui-ci s'en est vengé par des sévérités outrées. Mais il faut avouer que Lamartine lui avait dit les choses les plus désagréables, au milieu de protestations d'amitié et d'amour : « tes vers fruits imparfaits d'un arbre trop hâté ». Et tout le reste : hyperboles dissimulant le vide ou la faiblesse, hémistiches boiteux, couleurs fausses ou voyantes, platitudes et nudité... Et, pour faire passer toutes ces aménités, il ajoutait débonnairement :

Ces vers, en vain frappés d'un pénible anathème,
Mon cœur plus indulgent les excuse et les aime.

Le ressentiment de Sainte-Beuve était trop justifié. Notons que Lamartine lui faisait ces compliments dans une épître responsive à des vers extrêmement élogieux. Longtemps après, regrettant ses rigueurs, il trouvait le moyen, dans un commentaire de son épître, d'y glisser des phrases comme celle-ci : « il se jeta dans le roman philosophique, genre inférieur à son talent et dans la critique, *puissance des impuissants*. » Ailleurs, dans son *Cours familier*, toujours sous prétexte d'amabilité, il évoque leurs relations de jeunesse et il rappelle à Sainte-Beuve, outre qu'il n'était point beau, qu'il portait, en ce temps-là, une redingote râpée et des souliers ridicules. Evidemment, il n'y mettait aucune méchanceté : c'était inconscience, habitude de penser tout haut, sans se demander s'il choquait ou s'il blessait.

Voilà le Lamartine jeune. A la fin de sa vie, après ses déboires de toute sorte, tant politiques que financiers, cette tournure d'esprit s'accroît : il devient agressif, il a la critique prompte et incisive, il n'épargne personne, en homme qui doit se défendre contre beaucoup d'ennemis. C'est surtout contre Chateaubriand qu'il s'est acharné, peut-être parce qu'il était furieux de ne pas être assez nommé dans les *Mémoires d'outre-tombe*. En cela, redisons-le encore, nul soupçon de jalousie littéraire. Lamartine, grand poète, ne peut pas jalouser Chateaubriand, qui n'a jamais su faire un beau vers. Cela

ne l'empêche pas de reconnaître le génie de son illustre aîné, tout en sachant mettre le doigt sur ses défauts. A propos du *Génie du Christianisme* : « cela, écrit-il, est de la beauté cherchée. Cela sent la grande décadence, les magnifiques débris d'une vieille langue. Ni Cicéron ni Bossuet n'auraient trouvé ces beautés ». On voit que, quand il veut s'en donner la peine, il est un critique des plus perspicaces et même des plus mordants. On raconte que Victor Hugo, froissé d'une appréciation de Lamartine, l'aurait mise sous enveloppe avec cette suscription : « Essai de morsure par un cygne ». Ce cygne savait mordre. Et il avait plus de rancune qu'on ne le croit. Il l'a prouvé surabondamment contre Chateaubriand.

S'il avait quelque jalousie à son égard, c'était surtout contre l'homme politique. Il estimait que son action avait été néfaste. Il l'accusait d'insincérité, d'ambition personnelle et d'égoïsme aveugle. Il relevait les contradictions et les volte-faces de ses opinions et de sa conduite : ses flatteries à Napoléon, aux républicains, aux monarchistes : « Mon cœur, dit-il, n'était pas sans quelque scrupule sur l'immaculée pureté du bourbonisme de M. de Chateaubriand... mais le génie a bien des excuses pour effacer ses erreurs ». Il dénonce aussi l'insincérité de ses convictions religieuses, qu'il prétend avoir été très influencées par l'intérêt. Enfin, il accueille, sur le compte du grand homme

bien des commérages. Ainsi, pour l'exactitude des descriptions dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* : les moines de Terre-Sainte lui auraient dit que Chateaubriand n'avait jamais vu le Jourdain. M. Fauvel, ancien consul à Athènes, lui aurait parlé des bévues, des impressions superficielles et trop rapides du voyageur. Quant à la dévotion de ce soutien de l'autel et du trône, son ami de Genoude lui aurait conté que le vicomte poursuivait de ses galanteries M^{me} Récamier jusque dans l'église de Saint-Thomas d'Aquin et que même au moment de l'élévation, il lui coulait à mi-voix ses déclarations de tendresse. Avec cela, les cancans des ambassades : Chateaubriand, secrétaire à Rome, se serait aliéné son ambassadeur, le cardinal Fesch, en dénigrant son vin et en se faisant servir un vin spécial à la table même de son hôte. Quoi encore ?... Il était bossu, il avait les jambes trop courtes, sa fameuse maison de la Vallée-aux-Loups n'était qu'une baraque de briques et de plâtras, sottement rachetée par Mathieu de Montmorency. Si Chateaubriand traitait Lamartine de « grand dadais », celui-ci le traitait de « Thersite », semant partout la zizanie et acharné contre tout le monde. Il l'appelait cavalièrement, « monsieur de Château », ou « Monsieur Château », ou « Château » tout court. Racontant, dans son « Cours familial », une lecture de *Moïse* chez M^{me} Récamier, il ridi-

culise l'attitude du pauvre grand homme et celle de son Égérie, qui, pour la circonstance, avait « ouaté son salon de figures amies ».

Evidemment, ils ne s'aimaient pas. Il y avait entre eux contrariété de natures, mais surtout des froissements, par la faute de Chateaubriand, et que Lamartine ne lui pardonnait pas. Au début, le vicomte dut en vouloir à celui-ci à cause de ses protecteurs officiels et de ses relations avec des gens qu'il considérait comme ses ennemis : les Saint-Aulaire, les la Trémoille, les Raigecourt, le duc de Rohan. Plus tard, Lamartine, à son tour, en voulut au vicomte, ambassadeur à Londres, de l'avoir reçu avec hauteur, et enfin, lorsque Chateaubriand devint ministre des Affaires étrangères, de ne pas l'avoir nommé à Florence. Mais c'est surtout l'homme d'état qu'il attaque. Il termine son réquisitoire contre lui par cette dure phrase : « Il ne fut point assez honnête, pour être offert en exemple à l'avenir ».

Au fond, ce que Lamartine, exaspéré par les *Mémoires d'outre-tombe*, veut démontrer : c'est que son rôle politique, à lui, a été très supérieur à celui de Chateaubriand et qu'il a eu de bien plus grandes conséquences. Il est certain que l'un et l'autre ont rendu, à leur heure, de signalés services à leur pays. Mais il est non moins certain qu'ils ont échoué comme hommes de gou-

vernement. La politique est décidément néfaste aux grands écrivains.

Et quand Lamartine reproche à « M. de Château » son ambition effrénée, sa politique toute personnelle, que ne fait-il un retour sur lui-même ? Il ne faut pas regarder de trop près la conduite de tous ces grands idéalistes de l'époque romantique. Presque tous ont été de fervents arrivistes, quelques-uns d'un égoïsme féroce, sinon toujours d'excellents administrateurs de leurs talents et de leurs intérêts.

*
* *

L'amertume de Lamartine vaincu s'est traduite par des jugements acerbes, par des mots à l'emporte-pièce sur beaucoup de ses contemporains. On a pu dresser des listes de ce qu'on appelle « les rosseries de Lamartine ». Le fait est qu'il a eu des mots terribles. Ainsi celui-ci sur les salons parisiens décimés par la Terreur : « La guillotine avait rajeuni les salons de Paris ». Et sur Benjamin Constant : « cet homme trop faible pour la vertu comme pour le crime ». Il avait aussi des mots de polémiste et d'homme du monde, il ne dédaignait pas les médisances salonniers. A propos des coquetteries de M^{me} Récamier, il résumait ainsi la tactique de la chaste Juliette : « tout promettre et ne rien tenir ». Sur M^{me} de Staël et Napoléon : « Il n'y avait selon elle que deux

grands hommes dans la République, faits pour s'entendre et se compléter, — elle et lui ». Lorsque Victor Hugo, pair de France, fut pris en flagrant délit d'adultère par le commissaire de police, ce qui causa un grand scandale, Lamartine prit assez gaîment la mésaventure de son ami : « Bah ! dit-il, on se relève même, d'un canapé... »

Malgré toutes ses rancœurs, son parti-pris de retraite et de silence, après le Deux-Décembre, l'homme du monde n'était pas mort en lui. Dans sa jeunesse, ce vigneron de Milly et de Monceau, qui se vantait de ses sabots de paysan, avait été salonnier sans trop forcer sa nature. Dans le cercle de plus en plus restreint de ses relations, il le resta jusqu'au bout. Quelques amitiés de femmes furent ses dernières consolations. Pour lui, les salons faisaient partie de toute civilisation un peu raffinée : « Partout, écrivait-il, dans ses *Entretiens*, c'est du coin du feu d'une femme lettrée, politique ou enthousiaste, que rayonne un siècle ou que surgit une éloquence. Toujours une femme, comme une nourrice du génie, est au berceau des littératures. Quand ces salons se ferment, craignons les orages civils, ou les décadences littéraires. Ils sont fermés... »

Que dirait-il aujourd'hui ?

CHAPITRE VII

LE MARCHAND DE VINS ET L'HOMME D'AFFAIRES

Au fond, Lamartine était trop aristocrate pour aimer beaucoup la république. La démocratie contredisait trop violemment ses instincts, ses goûts, ses habitudes de fils de famille et de propriétaire terrien. Convaincu que la France n'était pas encore mûre pour elle, il l'entrevoyait dans un avenir plus ou moins lointain comme une nécessité qui s'imposait à son esprit et à sa conscience, une nécessité à la fois rationnelle et morale : la république était voulue de Dieu. Il fallait l'accepter comme un devoir. Mais quel ennui ! Ah ! qu'elle arrivât le plus tard possible ! Et voilà que c'était lui-même, par légèreté, par imprudence, qui avait hâté son avènement ! Elle s'était annoncée tout de suite comme une catastrophe, où il pourrait jouer le rôle de sauveur qu'il ambitionnait depuis si longtemps. Ce rôle ne lui avait pas réussi. Et c'est pourquoi, avec

son ordinaire mobilité de caractère, il se résigna sans trop de peine à la réaction.

Pourtant, il se considérait comme le père de la République : il était intéressé plus que quiconque à son maintien. Sa chute aurait été pour lui un désaveu humiliant, une insulte à tous les principes qu'il avait proclamés avec tant d'éloquence et de courage aussi. Il garda longtemps ses illusions à cet égard, même après l'élection de Louis-Napoléon à la Présidence. Encore en juillet 49, en pleine réaction, il écrivait de Paris à son ami Rolland, maire de Mâcon : « Tout va extrêmement bien ici. La tête calmée, les membres se calmeront. La République se consolide. J'ai confiance de plus en plus. *Dieu est pour Dieu, et la République est sa cause, du moins comme je l'entends* ». L'année suivante, à la veille du coup d'Etat, il proclamait toujours sa foi inébranlable : « Ah ! que vous connaissez peu ce pays, quand vous m'écrivez : « la République est bafouée par tout »... Souvenez-vous que, si elle est éclipsée, elle ressuscitera à trente millions de voix, le sixième mois ou la sixième année. Je ne croyais pas la France si enthousiaste de sa propre dignité civique... » Au comte de Circourt il déclarait, vers la même date : « La République honnête et modérée, comme je l'ai baptisée, tiendra entre quatre abîmes, et précisément parce qu'elle est entre quatre abîmes : je ne sais pas comment, mais elle tiendra, dût-elle vivre de

malédictions... » En septembre 51, deux mois avant la dictature bonapartiste, il affirmait toujours : « Je défie qu'on sauve la France, corps et âme, autrement que par la République... » Sa tendresse paternelle pour cette République, sa chère géniture, lui ôtait toute clairvoyance. Il ne voulait pas voir l'inévitable.

Et ce fut le Coup d'Etat. En a-t-il été aussi furieux que le prétend Lacretelle dans ses souvenirs. Sur le moment, c'est très possible. Cependant, huit jours après, il en parle avec un calme peut-être affecté, en homme qui ne veut pas avouer sa déconvenue : « Les évènements, écrit-il, au marquis de La Grange, m'ont affligé, non surpris... Je déplore maintenant le coup d'Etat des bonapartistes qu'un peu de patience aurait transformé en révision gouvernementale et légale de la constitution... Le moindre des principes valait mieux que cela... » C'était accepter le fait accompli avec beaucoup de sérénité. Et pourtant il venait de l'échapper belle. Des bandes réactionnaires l'avaient menacé dans son refuge de Monceau. Les journaux de Paris annonçaient qu'elles avaient incendié le château et qu'il avait été malmené par les émeutiers. Comme en 1830, les villages voisins avaient dû lui offrir de venir le garder dans le réduit, où la tradition veut qu'il se soit caché pendant ces jours troublés.

Ces émotions passées, il finit par se faire

une raison. Se rallia-t-il jamais à l'Empire, comme ses ennemis l'insinuaient perfidement ? Il est trop évident que non. Ç'eût été se renier lui-même. Mais, en somme, il n'y avait pas contradiction trop absolue entre le nouveau régime et celui qu'il rêvait. Ce que Louis-Napoléon apportait à la France, du moins au début de son règne, c'était la république autoritaire et sociale que Lamartine avait toujours préconisée. Ce n'était pas la république honnête, mais c'était la république modérée. En 1861, dans son *Cours familier*, il discernait ce bon point à l'Empire : « violent dans son origine, mais que *sa modération dans la force fait vivre...* » Sauf pour les guerres et la politique des nationalités, ce pacifiste pouvait se résigner au régime impérial. Il trouvait même Napoléon III supérieur à son oncle ; il le classait « parmi les hommes vraiment remarquables qui rapetissent tout ce qui est faussement grand autour d'eux ». Et puis quoi ? La France s'est prononcée, la France accepte l'Empire. Lui qui se flatte d'avoir l'instinct des masses, le respect de la volonté populaire, il ne peut que s'incliner devant le plébiscite de la nation : « L'histoire jugera, dit-il, dans quelques années. Je n'ai pas d'humeur contre l'histoire. La France peut se ranger d'un autre parti que moi. La France, c'est la France ! Nous ne sommes que des Français ; elle a toujours raison de se sauver quand il lui est démontré qu'elle

se sauve ? » On ne peut pas aller plus loin dans l'acceptation. Il faut avouer, d'ailleurs, qu'à partir de ce moment, quels que fussent ses griefs contre l'Empereur et ses préventions irréductibles contre l'Empire, il a toujours parlé de Napoléon III avec mesure et convenance.

*
* * *

Il importe peut-être de s'y arrêter un instant : ces rapports de Lamartine avec les Bonaparte, de même que son attitude à l'égard de Louis-Philippe et de la famille d'Orléans, éclairent tout un côté de son caractère. On sent, en lui, une secrète sympathie, une sympathie un peu honteuse, combattue par des principes publiquement affichés et avec lesquels il ne peut pas transiger. De là les contradictions de sa conduite à l'égard des Bonaparte et des bonapartistes. On se rappelle sa réception à Parme par Marie-Louise, lorsqu'il était chargé d'affaires à Florence : il est tout glorieux d'avoir été si flatteusement accueilli par la veuve impériale. Il la trouve charmante, aimable, même spirituelle. En 1837, après l'échauffourée de Strasbourg, il se montra plein d'indulgence pour Louis-Napoléon¹ qu'il appelle « ce malheureux

1. D'après ses *Mémoires politiques*, il aurait eu avec lui une entrevue mystérieuse, un soir, au Bois de Boulogne, dans une sombre allée de sapins.

exilé », Et, tout en approuvant le bannissement auquel il fut condamné et en blâmant le jury qui a acquitté ses complices, il ne parle du Prince qu'avec déférence et commisération dans le discours qu'il prononça devant la Chambre, à ce sujet : « Il n'est coupable, dit-il, que de sa naissance, il n'est puni que pour la gloire même de son nom... » Lamartine a des paroles d'amour pour tout le monde, surtout pour ses ennemis.

Cela ne l'empêcha point, en 1848, lorsqu'il fut ministre des affaires étrangères, de parler du prétendant sur un autre ton. En mars, au lendemain de la révolution, Persigny, le confident de Louis-Napoléon, étant venu demander au ministre, si le Prince pouvait poser sa candidature à l'Assemblée nationale, Lamartine répondit énergiquement qu'il le ferait arrêter, s'il ne repartait pas immédiatement pour Londres, sa présence à Paris étant illégale, en sa qualité d'exilé. Le Prince ayant été, quand même, élu député, Lamartine demanda son exclusion de la Chambre et l'application de la loi d'exil votée en 1832 contre tous les membres de la famille Bonaparte. Ce fut un échec pour lui, tant la légende de Sainte-Hélène était vivace. Mais il voyait grandir le péril d'une restauration bonapartiste, il ne cessait de le dénoncer dans ses lettres comme dans ses discours. Et c'est pour le conjurer qu'il demanda à la Chambre de faire élire le Président de la République

par le suffrage de la nation et non par celui du Parlement : Louis-Napoléon était son concurrent à la Présidence. Lamartine se persuadait que celui-ci ne serait pas élu et qu'il travaillait pour sa propre élection, en rejetant le vote par la Chambre, qui se défiait de lui. On sait ce qui arriva : Louis-Napoléon le battit à une majorité formidable, qu'il avait contribué, par vanité imprudente, à lui donner. On n'est pas plus naïf.

Il se vengea, en déclarant que ce futur dictateur était « un chapeau sans tête ». Il n'en dut pas moins capituler, tout en espérant toujours sauver la République. Et, bercé de ces illusions, il s'achemina petit à petit vers le Deux-décembre et la résignation finale.

Il convient de reconnaître, d'ailleurs, que Napoléon III en dépit de l'hostilité maintes fois affirmée de Lamartine, lui témoigna toujours beaucoup de considération et qu'en somme, il se conduisit plus que correctement à son égard. En 1858, lorsque les amis du poète, acculé à la ruine, lancèrent, en sa faveur, l'idée d'une souscription nationale, l'Empereur s'inscrivit, en tête de la liste, pour le chiffre de 10.000 francs. Enfin, en 1867, le gouvernement impérial lui fit voter, par le corps législatif, une somme de 500.000 francs, à titre de récompense nationale, et en stipulant que cette somme, comme les intérêts, était incessible et insai-

sissable. Malheureusement, le pauvre grand homme n'avait plus même deux ans à vivre.

Quoi qu'il en soit, le Coup d'Etat bonapartiste était le coup de grâce pour Lamartine. Ce fut décidément la fin de son activité politique. Désormais il était rendu à ses chères études, à ses propriétés, à ses affaires et à sa littérature. Il va s'évertuer, pour payer ses dettes, à vendre son vin, sa prose et ses vers. Cela ne lui réussira pas plus que la politique.

*
* *

La politique et les vignes lui avaient coûté très cher, Ses affaires, en 1848, étaient plus que jamais, en fort mauvais état.

Au mois de novembre, étant à Monceau, il confessait à un ami : « J'ai vendu 3.000 pièces de vin et je n'ai pas un sol. Je laisse ici presque tout ce que j'ai obtenu comptant. Je suis démoralisé du gousset ». — L'année d'après, en juillet 49, il écrivait au même : « Je suis dans la plus absolue détresse : mes vingt-cinq francs pour vivre... Au nom de ma misère, portez ces 429 francs à mon tonnelier de Mâcon. Je dois et il est dans le besoin ». En septembre, à Dargaud : « Mes affaires deviennent désespérées. Plus un abonnement depuis mon départ. La France est sourde. Je mets tout en vente à

Monceau et à Milly. Je me sens un hôte chez moi-même ».

Il met tout en vente, dit-il. Cela devient un refrain dans ses lettres. Mais il ne vend jamais. Il ne vendra Milly, dont il s'est peu à peu désaffectionné, que dans les dernières années de sa vie. Ses affaires ont beau être désespérées, il veut espérer quand même. Encore en 52, après le Coup d'Etat, de mauvaises récoltes et mille déboires avec ses entreprises de librairie, il déclarait allègrement : « Tout est triste, mais rien n'est désespéré, tant qu'il reste un Dieu dans le ciel, des amis sur la terre, un cheval à l'écurie, un chien au foyer et une page blanche à faire noire sur la table ». Or, en ce moment-là, il avait peur, disait-il, des pavés de Mâcon. Il n'osait pas y mettre les pieds dans la crainte d'y être traqué par ses créanciers. Et c'est le même homme qui annonçait avec une belle inconscience : « Au milieu de ces soucis, il vient de m'arriver du désert, un charmant cheval arabe que je monte alternativement avec mon gros irlandais ». Il était cousu de dettes et il conservait une écurie.

Pour sauver la face, il comptait toujours sur la vigne. La vigne, avec la littérature, est sa vache à lait. Jamais propriétaire n'a exploité plus brutalement son bien. Il lui fait rendre l'impossible. Quand on dit qu'il avait l'amour de sa terre, il faut s'entendre. S'il l'aimait, c'était d'une façon sentimen-

tale et littéraire, parce qu'elle lui rappelait de chers souvenirs d'enfance, son père, sa mère, ses sœurs, et aussi parce que c'était là matière à mettre en beaux alexandrins, qu'on pouvait vendre très cher à l'éditeur Gosselin. Il l'aime surtout parce qu'elle l'aide à soutenir la vie large qu'il a toujours menée, sa vie de gentilhomme campagnard, qui n'a certes rien de fastueux, mais qui lui permet de représenter, de recevoir, de dépenser sans compter : il ne veut pas être gêné dans son privé. Et même la vie à grande guide est toujours son rêve, comme au temps de sa jeunesse, lorsqu'il s'éblouissait des aventures d'Alfieri et de Byron et qu'il les enviait pour leurs chevaux, leurs équipages, leurs voyages à travers l'Europe. Et ainsi l'amour de Lamartine pour sa terre ne ressemble que de loin à celui du paysan, du propriétaire rural, qui ménage son bien, qui sait se priver, se sacrifier pour le garder, pour l'améliorer. Lamartine, lui, n'hésiterait pas à tuer sa vache à lait, après l'avoir épuisée. Ce n'est pas lui qui doit se sacrifier, c'est la terre qui doit donner jusqu'à l'impossible, pour entretenir le train du maître, un semblant d'existence seigneuriale. Bien qu'il parle sans cesse de vente, de saisie, de liquidation, il ne se décide pas à réformer complètement un train ruineux : il garde ses trois châteaux jusqu'en 1861, date à laquelle il finit par se séparer de Milly. Il conserve, à Paris, son grand appar-

tement de la rue de l'Université jusqu'en 1855. Quand il meurt, il a toujours Monceau et Saint-Point, son chalet de Passy et même son écurie. Il a beau dire que cette écurie se réduit à deux rosses aveugles et percluses de rhumatismes : il faut toujours les entretenir et, avec cette écurie et ces divers logements, une domesticité appropriée, sans parler des déplacements coûteux. Là-dessus, il ne veut pas capituler. Il s'emporte même contre son ami Dubois, de Cluny, qui lui conseille des réductions de dépenses et qui lui démontre qu'en se débarrassant de ses propriétés, il pourrait encore vivre dans l'aisance et l'indépendance. Il se révolte contre cette idée : car c'est précisément sur ses propriétés qu'il table pour multiplier les emprunts et ajourner ses créanciers. Ses propriétés, c'est la base plus ou moins illusoire de son crédit. Et ce crédit il prétend en jouer magistralement. N'est-il pas un grand homme d'affaires, de même qu'il se targue d'être le premier vigneron de France ?

C'est donc à la vigne qu'il va demander de payer ses dettes. Mais comment s'y prend-il pour vendre son vin ? Le procédé de ce grand homme d'affaires est bien simple. Il vend sur pied et à bas prix, étant toujours pressé de toucher de l'argent frais, ou bien il achète à terme et au prix fort, pour revendre à n'importe quel prix, toujours talonné par mille échéances. Et ainsi il

perdait tout ce qu'il voulait. Il achetait trop cher, et revendait en bloc et à perte, afin d'être payé au comptant. De cette façon, il se procurait de l'argent à n'importe quelles conditions, il encaissait parfois des sommes considérables, et il avait toutes les peines du monde à rembourser ses vendeurs à terme, quand il les remboursait. Il est vrai qu'il faisait tout ce qu'il pouvait pour cela, qu'il se tuait à la peine pour payer ses dettes. Mais il ne semble pas s'être douté qu'en agissant de la sorte, il commettait une véritable énormité devant la loi. Certes l'intention dolosive était absente : le fait est qu'il revendait ce qu'il n'avait pas payé, ce que, la plupart du temps, il ne pouvait pas payer.

Lacretelle, qui constate avec tristesse ces agissements un peu étranges de son grand ami, se console en ajoutant qu'après tout Lamartine n'a ruiné personne et que tous ses vigneronns sont devenus capitalistes.

Non seulement, il achetait et vendait mal ses vins, mais il était souvent trompé sur la qualité. Lui-même se trompait : il était, paraît-il, mauvais dégustateur. Pourtant, il essayait de faire consciencieusement son métier de marchand de vin : « Il avait, dit encore Lacretelle, une petite tasse d'argent, entraînait dans le pressoir, dégustait, faisait une grimace approbative, et se posait en connaisseur ». En réalité, il n'y entendait

rien et se faisait gruger maintes fois par ses paysans.

Ayant toujours besoin de capitaux, il spéculait en grand : il achetait par mille pièces d'un coup, vivant sur un crédit de plus en plus compromis, s'évertuant à maintenir la façade de sa fortune. Il y arrivait par les moyens les plus paradoxaux. Ses gaspillages, ses aumônes mêmes contribuaient à entretenir, dans le pays et ailleurs, l'illusion de sa richesse. Les paysans, à qui il donnait une pièce de vingt francs pour un panier de gaufres, ou pour rien du tout, par charité, devaient être convaincus qu'un tel seigneur roulait sur l'or. Il aimait à payer en or. Et quand il mettait la main au gousset de son gilet, c'était toujours pour en tirer un louis d'or. Ainsi se soutenait son prestige dans le simple monde des campagnes. Quand on le voyait caracoler à travers champs, sur sa grande jument noire, suivi de M^{me} de Lamartine en écuyère, ou de quelque une de ses nièces, avec une meute de lévriers à ses trousses, et semant les louis sur sa route, comment ne pas croire que le châtelain de Monceau était toujours puissamment riche ? Ses prodigalités, qui le ruinaient, finissaient même par servir son crédit : on ne prête qu'aux riches. Lamartine, qui le savait, voulait continuer à paraître. Il bluffait en toute candeur.



En dépit de tous ses efforts, de trésors d'ingéniosité et d'imagination, pour sauver une situation de plus en plus précaire, il se vit, en 1849, au bord de la faillite. De guerre lasse, il s'était décidé à vendre ses terres, lorsque, par miracle, le gouvernement ottoman lui offrit une concession en Asie Mineure. Dès 1846, il était entré en relations avec la Porte : il avait écrit une lettre au sultan Abd-ul-Medjid à propos des affaires de Syrie, sur lesquelles il avait parlé à la Chambre. Trois ans plus tard, après ses échecs politiques, au milieu de difficultés financières de plus en plus pressantes, il sollicita lui-même cette concession par une demande adressée au grand Vizir, Rechid Pacha, en date du 24 avril 49. Il avait demandé cela parce qu'il se voyait à la veille d'une expropriation, parce qu'il se sentait impopulaire en France, que sa politique avait échoué, que la République, sa chère République, était jugulée par la réaction. Bientôt peut-être, ce serait l'exil, ou quelque chose de pis pour les hommes de Février. Alors mieux valait prendre ses précautions, se ménager d'avance un refuge. Il irait cacher sa défaite et sa misère dans cet Orient qu'il aimait, qu'il considérerait comme sa vraie patrie. Quant à l'autre, cette France ingrate qu'il avait sauvée et

qui le payait par l'injure et la ruine, elle n'aurait pas ses os, il allait secouer allègrement sur son sol odieux la poussière de ses souliers. Après l'élection de Louis-Napoléon à la présidence de la République, il écrivait déjà à la comtesse d'Agoult : « Il faut mourir noblement, ou aller cacher à jamais le nom de Français sur son front dans l'exil... »

Il acceptait donc l'exil, il le demandait. Le gouvernement ottoman, qui lui croyait peut-être une influence politique qu'il n'avait plus, finit par lui accorder la concession, sollicitée. Dans le courant de l'année 49, il écrit « à monsieur Valette, professeur de philosophie à Paris : il paraît que la Porte me fait une belle concession de territoire. J'en saurai plus long dans un mois. Mais tout se bornerait pour moi à un voyage de trois mois, dans un an, pour aller installer une colonisation agricole ». Puis, à Emile de Girardin : « Il paraît qu'au lieu d'une tente que j'y désirais pour vieillir et philosopher, la Porte m'y offre une magnifique vallée. J'irai voir cela dans un an, pendant trois mois, si je puis trouver quelques cent mille francs pour m'y asseoir ».

Ainsi, il ne s'agit plus d'aller vieillir et philosopher en Asie-Mineure, mais d'y installer une colonie agricole, moyennant quelques centaines de mille francs, qui, naturellement, le dédommageront en gros intérêts. Le spéculateur se réveille en lui. Il

imagine dans le même moment de s'éditer lui-même, affaire excellente, qui, sans nul doute, va lui donner les capitaux cherchés : « Je n'ai plus, dit-il, que ce moyen de conjurer la fortune. Si cela manque, il faut m'exiler ».

Au fond, l'exil ne le tente pas tant qu'il le répète. Mais quoi ? Il est toujours sous la menace d'une vente forcée. Le mouvement réactionnaire s'accroît tellement qu'il craint de plus en plus pour lui-même : « On a l'air, écrit-il à l'ancien maire de Mâcon, Rolland, d'avoir de confuses mauvaises pensées à l'Elysée. *Si cela éclate, malheur à nous*, quelques mois après ! Je suis la bête de l'Apocalypse pour la majorité. Je m'attends à tout et j'y ai le cœur préparé ». Il sent venir le coup d'Etat du Deux-Décembre. Il faut chercher un abri en prévision des pires représailles contre les républicains. N'hésitons plus ! Partons pour l'Asie-Mineure !... « Viendrez-vous en Orient, écrit-il au même correspondant, diriger mes affaires pour six mille francs de traitement, logé, nourri, servi, voyages payés, trois mois de congé par an ?... » Quelle belle imagination ! Il n'a pas encore vu sa concession, il se sait pas ce que l'affaire peut donner, et déjà il offre des places et des appointements à ses amis.

Il sait seulement que la Porte lui concède une vallée, près de Smyrne, que cela s'appelle Burgas-Owa et que cela repré-

sente vingt lieues de sol. Éblouissement du futur propriétaire. Mais il n'a même pas d'argent pour se mettre en route. Qu'à cela ne tienne ! Il va spéculer sur ce vaste domaine dont il n'a pas encore pris possession : il le divise en sous-concessions qu'il prétend offrir à des actionnaires, lesquels, affirme-t-il, auraient déjà souscrit pour cent vingt mille francs. Mais cela ne va pas tout seul. On l'accuse, auprès de ses électeurs d'Orléans, de vouloir s'expatrier et de se lancer dans des aventures financières. Il est obligé de démentir ces bruits dans *Le Journal du Loiret*. Non, il ne veut pas s'expatrier, il veut seulement payer ses dettes, et il ne met rien au-dessus de sa patrie, fût-elle ingrate. Quant à sa concession de Burgas-Owa, rien n'est plus sérieux. Elle lui a été accordée pour trente ans, à titre gratuit, par le Sultan : elle a douze à quinze lieues de tour, un sol fertile, des eaux abondantes, plusieurs fermes et villages déjà bâtis, une maison de maître, et n'attend que des cultivateurs intelligents et de faibles capitaux d'exploitation... Enfin, un vrai prospectus-réclame.

Malgré cela, les souscripteurs ne viennent pas. Pendant des mois, le colon de Burgas-Owa demande à cor et à cri vingt-cinq mille francs pour se mettre en route et aller visiter ses propriétés, qui se réduisent, d'ailleurs, à une concession temporaire de trente ans.

A la fin de juin seulement, il peut s'embarquer à Marseille. Notons que l'affaire traînait depuis plus d'une année. Il avait d'abord rêvé de partir pour Constantinople par chemin de fer et bateau à vapeur, descente du Danube, navigation sur la Mer noire. C'était trop cher sans doute : il dut se rabattre sur un paquebot-poste de l'Etat. Mais un personnage de sa qualité ne pouvait voyager sans une escorte et tout un pompeux appareil. Cet homme ruiné, dont les terres sont mises en vente, qui tend la main à tous les détenteurs de capitaux, non seulement il emmène avec lui sa femme, mais deux amis, MM. de Champeaux et de Chamborant de Périssat, et des domestiques européens, il traîne à sa suite toute une cargaison d'impedimenta. Quand, après être débarqué à Smyrne, il prend le chemin de Burgas-Owa, cela fait un défilé des plus imposants : « Nous montâmes à cheval à minuit, — conte-t-il dans sa relation de voyage, — précédés d'une file de chameaux portant mes meubles d'Europe, mes tentes, mes tapis, ma bibliothèque, mes vivres, mes armes, mes provisions de toutes espèces. Le miromandhar et ses cavaliers marchaient après. Nous les suivions à cheval, ma femme, mes amis et moi. Nos femmes et nos serviteurs européens, à cheval aussi, nous succédaient. Venaient enfin quelques cavaliers de mes terres, montés sur leurs chevaux demi-sauvages, le fusil à la main et leur

ceinture chargée de yatagans, ou de deux ou trois paires de pistolets à manche d'argent ciselé... »

Comme autrefois, lorsque, jeune étudiant, il faisait son entrée à Mâcon aux côtés de Monsieur son père, il se met aux fenêtres pour se voir passer. Et quel déploiement de cavalerie et de bêtes de somme, quelle mobilisation pour l'accompagner ! Il est vrai qu'il se considère comme un souverain dans sa concession. Écoutons-le nous en détailler les merveilles : « Je descends de cheval, écrit-il à Dargaud, je fais dérouler mes tentes et souffler mes chameaux et mes chevaux arabes. Je reviens d'une tournée complète autour de *mon royaume*. Il a juste vingt-huit à trente lieues de circonférence, y compris les montagnes qui l'encadrent et qui sont belles et fertiles comme des plaines... c'est véritablement la Limagne d'Asie. Il y a là une fortune sous quarante ou cinquante formes, tout ce qu'on veut sans exception. J'ai sept villages déjà et une assez belle maison arabe que je complète, en y adjoignant un beau harem, à jamais vide ! qui était attaché au château. Mais je vais bâtir ailleurs, sur un promontoire avancé où fut un temple, à trois lieues d'Éphèse... Réellement, le sultan m'a donné plus que le duché de Lucques tout entier, et une fertilité qui n'est comparable à rien... Ah ! si j'avais les moindres capitaux, quel royaume dans deux ans !... »

Folie des grandeurs ! Il se voit déjà sur son promontoire, dans une villa magnifique qui va prendre la place d'un temple en ruines. Il sera là comme un dieu.

Mais, à peine arrivé, il parle déjà de repartir. Il a passé tout au plus quinze jours en Asie-Mineure. Et c'est pour cela qu'il a transporté, avec sa femme, ses amis, ses serviteurs, une bibliothèque, des meubles d'Europe, et des provisions de toute sorte. Mais il est certain qu'il avait fait des folies en route et que, comme toujours, il n'avait plus le sol. Ainsi s'explique sans doute sa hâte de reprendre le bateau. Ajoutons que son imagination s'était échauffée à contempler sa satrapie asiatique. Au plus tôt, il fallait mettre en valeur ce domaine princier, « ce que j'ai vu de plus riche, dit-il, à Henri de Lacretelle, comme sol et comme fertilité... Avec un capital de cinq cent mille francs, on est certain de quatre à six cent mille livres de rente en trois ans, et sans peine ni problème. Voilà la stricte vérité... »

La stricte vérité ! quelle ardeur de foi, ou quelle confiance dans la candeur des futurs actionnaires ! Tout de suite, à peine débarqué à Marseille, il se préoccupe de trouver les capitaux qui vont lui ouvrir ce Sésame. Il prend à peine le temps d'embrasser sa famille, de présider à Mâcon le conseil général, et il part pour Londres où il espère trouver les cinq cent mille francs rêvés.

Grande déception, qu'il avoue piteusement à son ami Rolland, le futur administrateur de Burgas-Owa, à six mille francs d'appointements par an : « J'arrive ! mais, hélas ! de Moscou ! Il n'y avait personne à Londres. Tout le monde est à la chasse au renard, sans exception. Banques et portes fermées. J'ai semé un peu l'idée, mais je n'espère pas beaucoup et pas vite... peut-être deux cent mille francs dans quatre ou cinq mois ».

C'était encore une chimère. Rien à faire avec Londres. Lamartine rabattit ses prétentions à une simple avance de trente mille francs, qu'on hésitait à lui consentir. Sa femme, accompagnée de son ami Chamborant de Périssat, dut partir pour l'Angleterre, dans l'espoir d'arranger les choses. Un projet de société finit par être arrêté. Mais alors, la Porte intervint : elle se défiait des Anglais, qu'elle redoutait de voir s'installer à proximité de Smyrne, Pour en finir et pour aussi répondre au désir secret de Lamartine, que ces tergiversations commençaient à excéder et qui cherchait toujours des disponibilités immédiates, le gouvernement ottoman lui proposa d'échanger sa concession contre une rente annuelle de cent mille piastres pendant vingt-quatre ans. Cela faisait tout au plus vingt-cinq mille francs, encore réduits par le change et qui, sans doute, ne furent jamais que fort irrégulièrement payés.

Et voilà ce que lui avait rapporté ce grand

voyage et des démarches et des écritures de toute sorte pendant plus d'un an. Il s'était encore endetté. Il ramenait d'Athènes une femme malade, qui avait cruellement souffert de la traversée, et, sur le bateau même, il avait vu mourir son ami Champeaux, dont on dut immerger le cadavre avant de débarquer. Et il se retrouvait devant un déficit formidable. Il en venait maintenant à désirer la vente de ses terres. Les Pereire avaient parlé de lui acheter Monceau. Mais les acquéreurs ne se décidaient pas. Et pourtant, avouait-il, « je n'ai plus d'autre salut, à moins que, demain, chose possible, on ne m'apporte trente mille francs de la caisse d'un libraire... »

Les libraires, hélas ! avaient beau verser des sommes importantes dans ce tonneau des Danaïdes : rien ne pouvait combler le gouffre vorace.

*
* *

A partir de cette époque, c'est-à-dire au lendemain du Coup d'Etat, Lamartine demande de plus en plus à la littérature de payer ses dettes. Sa maison devient une véritable usine de copie et même une boutique. C'est le cas de répéter le mot de Royer-Collard : « Respectez-vous, Monsieur, respectez-vous ! ». Evidemment, il est honorable de payer ses dettes. Mais quand on ne fait rien, ou pas assez, pour les diminuer,

quand on fait tout pour les entretenir, quand on gâche pour cela les plus beaux dons, quand on fait le commerce des livres, comme celui des vins, a-t-on droit à plus d'admiration que de pitié ? Je sais bien que Lamartine, même dans ces entreprises de librairie, reste souvent le grand poète et, ça et là, le grand écrivain, qu'il a toujours été et qu'il ne peut pas complètement contraindre à de vénales besognes. En tout cas, c'est un spectacle lamentable que cet homme qui s'acharne à se diminuer lui-même, parce qu'il ne veut pas trop diminuer son train de vie.

Avec la dictature bonapartiste, la presse était soumise à un régime sévère. Ce fut l'arrêt de mort pour ses journaux, qui, d'ailleurs, lui avaient toujours coûté plus cher qu'ils ne lui rapportaient : Fini *Le Bien public*, *Le Pays*, *Le conseiller du Peuple* !... *Le Bien public* avait sombré dès les premiers jours de la tourmente révolutionnaire. *Le Civilisateur*, périodique mensuel, se soutint pendant quelque temps, puis disparut, faute d'abonnés. En 1855, il est continué par le *Cours familier de littérature*, qui eut d'abord un grand succès et dont les *Entretiens*, également mensuels, se poursuivirent même après la mort de l'écrivain. Au début, cela s'annonça comme une bonne affaire, mais dont Lamartine s'exagéra tout de suite le rendement : « Le mou-

vement des esprits et des cœurs, écrit-il à Dubois, est indescriptible ici et en province... Je marche à dater d'hier vers 5.000... J'espère monter à 6.000 dans six semaines et à 7.000 d'ici novembre, à 10.000 en décembre et en janvier prochain. Si toute cette campagne que je conduis avec énergie, ensemble et patience, n'est interrompue par rien, vous voyez que j'aurai constitué pour quelques années environ 300.000 francs par an... » Les centaines de milles ne lui coûtent rien. Et quelles espérances n'a-t-il pas ? Il s'imagine trop qu'à force de publicité on peut obliger le public à acheter n'importe quoi. Ses amis disaient, à propos de ses entreprises commerciales : « La réclame est un art inventé par Girardin et perfectionné par Lamartine ».

Malgré son succès initial, le *Cours de littérature* était loin de suffire pour seulement amortir les quelques millions de dettes qu'avait accumulées l'imprévoyant vigneron de Monceau et de Milly. Celui-ci s'évertua à combler le gouffre avec des quintaux d'imprimés. La réussite extraordinaire des *Girondins* l'avait grisé. Il se persuada qu'on pouvait recommencer indéfiniment ce coup de fortune trop heureux, qu'il n'y avait qu'à entasser volumes sur volumes pour toucher chaque fois des centaines de mille francs. C'est ainsi qu'il donna presque successivement ses *Confidences*, suivies bientôt des *Nouvelles confidences*, puis son *Histoire de*

la *Restauration*, qui, par certains côtés, est plutôt un livre de mémoires qu'un livre d'histoire proprement dit. Immédiatement après, il rédige une *Histoire des Constituants*, un *Nouveau voyage en Orient*, une *Histoire de l'Empire ottoman*, une *Histoire de Russie*, quoi encore?... Il met l'histoire en coupe réglée. Tout y passe sous la rubrique de *Vie des grands hommes*, depuis Homère jusqu'à Bossuet et jusqu'à Nelson. Enfin, à côté de l'histoire, il se met au roman. Il écrit *Geneviève*, *Le tailleur de pierre de Saint-Point*, *Fior d'Aliza*, *Antoniella*, sans parler de *Mémoires inédits* et d'*Alphonse de Lamartine par lui-même*... Il tuait ses secrétaires. Sa femme gémissait : « j'ai beau faire, je ne puis copier aussi vite qu'il produit ». Il était devenu d'une virtuosité effrayante, dont il se vantait tristement : « Je travaille ici comme un nègre, écrit-il à un ami,, sans respirer un seul jour. *Un volume par quarante jours*... et point de secrétaire pour me reposer. Mais je vais mieux et je suffis au jour comme à la nuit... » Et, pendant ses dernières années, ce désolant aveu : « Je mène une rude vie. Je viens de faire en dix jours : 1^o tout un volume en 500 pages, grand in-8^o ; 2^o la moitié d'un entretien sur Rousseau ; 3^o une correction d'épreuves de 200 pages ; 4^o enfin 200 lettres de ma main, le tout sur mon genou, de ma main, sans secrétaire ; ayant des affaires de banque et comptes de 4 heures par jour.

Comptez dix jours et récapitulez le travail ! C'est mon chef-d'œuvre de manœuvre de toute ma vie, et je ne suis pas fatigué ! Il y a des grâces d'état. Hachette, Pagnerre, Didot, Cassou, mes libraires, sont asphyxiés d'étonnement, et moi aussi, sans compter que mes horribles angoisses d'affaires ne me laissent pas dormir. Quant à manger, il n'en est pas question : des pêches, du fromage et du pain bis, voilà ma ration ». Qu'on y réfléchisse un instant : ce travail forcé devient, en effet, quelque chose de vertigineux, Un volume de 500 pages, grand in-8°, écrit en 10 jours ! C'est à croire que là encore il poétise.

*
* *

Ce qu'il y a de sûr, c'est que cette foison de copie lui rapportait de belles sommes. Mais tout cela était englouti dans le gouffre toujours béant des dettes. Ce qu'il écrivait ne suffisait pas. Depuis longtemps, il engageait l'avenir. Il se faisait payer pour ses élucubrations futures. Cela supposait une belle confiance dans ses facultés de production et dans le succès éventuel de ses livres. On l'exploitait comme une mine. Deux bons Israélites, MM. Mirès et Milhaud lui avançaient des sommes sur ses œuvres en gestation. Mais, comme ils se défiaient de sa négligence et de son inexactitude, ils lui imposaient, dans leurs contrats, des

clauses d'une précision inexorable. On a retrouvé, dans les archives de Saint-Point, la note que voici : « Compte vérifié de ce qui reste dû à MM. Mirès et Milhaud par M. de Lamartine sur le 2^e volume du *Voyage en Orient*... Le volume qu'il doit, conforme aux volumes des *Girondins*, contiendrait 440.000 lettres. Il a livré 322 pages contenant 644.00 lettres, c'est-à-dire la valeur d'un volume des *Girondins*, plus 200.000 lettres, ou environ un demi-volume. Il redoit donc à ces messieurs 240.000 lettres, ou un demi-volume, à partir du 1^{er} février prochain ». C'était le tirage à la ligne impudent, rendu obligatoire par traité. Mais Lamartine n'avait pas attendu les exigences de MM. Mirès et Milhaud pour pratiquer ce procédé. Dès l'époque des *Harmonies*, il s'évertuait à allonger sa matière, de façon à tirer deux volumes d'un seul livre.

A quels expédients ne fut-il pas forcé de recourir ? Il confia l'exploitation de ses œuvres, présentes et futures, à une société d'actionnaires, qui devint la *Société des œuvres de Lamartine*. Il accepta ensuite de les mettre en loterie, sur les conseils d'un groupe d'amis mâconnais. Immédiatement, cette belle idée excita son imagination. Il comptait placer cent mille billets à cinq francs. Mais la loterie étant interdite, en France, par la loi, le gouvernement s'opposa à l'entreprise. Il fallait donc y renoncer. On

se rejeta sur une souscription nationale, qui fut autorisée officiellement par le ministre de l'Intérieur. Napoléon III se fit inscrire en tête de la liste pour une somme de 10.000 francs. Cette largesse impériale fut fatale à la souscription. Les républicains, amis de Lamartine et les opposants anti-bonapartistes l'accusèrent de défection. D'ailleurs, l'opinion publique n'était plus avec lui, ni la faveur littéraire. Malgré tous les efforts, tant de lui-même que de ses amis, malgré des témoignages de sympathie et d'affection, venus de son pays natal et même de l'étranger, la souscription échoua. Il en fut atterré. Dans cet effondrement de ses suprêmes illusions, il écrivait ces lignes désespérées : « Je meurs contristé et indigné. L'échafaud politique m'aurait paru plus doux que le long et honteux supplice auquel la France me fait succomber. Je suis arrivé depuis quelques jours à l'insolvabilité complète. J'ai pourtant payé sur ma sueur un million et demi en dix-huit mois. Mais je suis à bout de force et la France n'a pas voulu m'aider... Je suis à la merci du premier qui voudra me chasser de mon foyer. Jugez quels sont mes jours et quelles nuits :... »

Il n'exagérait pas, quand il se disait ainsi à le veille d'être chassé de son foyer. Quelque temps après, il se voyait obligé de céder son Milly : « la moëlle de mes os, disait-il à une amie de sa femme, — ma

terre et ma maison natale de Milly, et à un prix de détresse qui ne représente ni la valeur morale, ni la valeur matérielle. J'ai emporté avec larmes, en quittant le seuil, les vestiges de ma mère et les reliques de ma jeunesse, et j'ai écrit sur la porte que je ne repasserai plus : *Bénédiction sur cette maison, malédiction sur la France !* Pardonnez à cette vengeance d'une âme ulcérée !... »

Le même jour, à M^{me} Grosset, la gérante de son *Cours familial* : « j'ai vendu, hier, Milly. J'ai le cœur déchiré. La France est odieuse de laisser dévêtir celui qui s'est plus occupé d'elle que de lui... »

Oui, la France se montrait ingrate envers l'homme, qui non seulement avait tant ajouté à sa gloire, mais qui, en 48, l'avait sauvée de la terreur et de l'anarchie. Il faut pardonner ses blasphèmes au pauvre poète, écrasé de labeur, exaspéré par l'injustice, au héros qui se redresse sous l'injure, ou l'indifférences stupide. Sans doute, il y avait beaucoup de sa faute dans la misère où il était tombé. Et rien ne s'entrevoyait de possible pour l'amener à une conduite plus sage, qui aurait répugné à ses habitudes comme à son caractère. Rien à faire, le mal était sans remède. Comme à plaisir, il se rendait très malheureux. Et il était, en effet, très malheureux. Il traîna encore quelques années ainsi, ne cessant de batailler contre ses créanciers, s'ingéniant jusqu'à la fin pour sortir d'une situation inextricable. En

1867, le gouvernement impérial finit par s'émouvoir de cette détresse. Sur son initiative, le Corps législatif lui votait cette récompense nationale de cinq cent mille francs, dont il devait si peu profiter. Ce fut Emile Ollivier qui emporta le vote par ces nobles paroles : « Si vous pouviez, dit-il, contempler, courbé sous les coups que ne cesse de lui porter la main des hommes, plus encore que sous le poids des années, sans repos et sans joie, esclave d'un labeur incessant, torturé par les préoccupations et les inquiétudes, malheureux autant qu'un être humain puisse l'être... et cependant toujours haut, doux, bienveillant et ferme ; si vous pouviez contempler dans son épreuve suprême celui que tant de splendeurs ont entouré, qui a fait battre tant de cœur et répandre tant de larmes, celui que tant de bouches ont acclamé et tant de mains applaudi : j'en suis sûr, quels que puissent être vos scrupules et vos griefs, vous les oublieriez et il n'y aurait plus de place dans vos âmes remuées que pour une douloureuse émotion... »

Ces cinq cent mille francs, dont on ne devait lui servir que les intérêts, étaient une aumône bien tardive. Quelques mois plus tard, Lamartine avait fini de souffrir.

*
* *

Eut-il au moins quelque consolation dans son entourage, au milieu des siens et des quelques amis fidèles qui lui restaient ?... Evidemment, ce fut d'abord un réconfort pour lui que de pouvoir conserver jusqu'au bout ses maisons de Monceau et de Saint-Point et de vivre dans l'illusion que rien n'était changé de son habituelle existence. Mais dans quelles transes y vivait-il ? Le plus pénible peut-être pour son amour-propre et le plus humiliant, ce fut de quitter son appartement de la rue de l'Université, pour venir s'établir au n° 43 de la rue de la Ville-l'Evêque, dans une maison inconfortable, dont il dut faire un magasin de librairie et un bureau d'abonnement et de comptabilité : « j'habite à Paris, disait-il à ceux qui dénonçaient son luxe, une petite maison reculée, au fond d'une cour, dans un quartier obscur, — maison qu'un des publicains qui me censurent, trouverait mesquine pour son intendant ou son concierge... »

Lacretelle prétend qu'il s'y installa dès la fin de 1849. D'autres affirment qu'il ne quitta la rue de l'Université qu'en 1855. Peut-être en fit-il d'abord une permanence, ou une officine de journaux et de librairie, où il serait venu se réfugier plus tard. Quoi qu'il en soit, voici comme Lacretelle l'a vue : « Le pavillon est étroit, au fond d'une

cour sombre, sur laquelle s'allonge, à gauche, une façade sans aucun caractère. Une porte de plain-pied avec le pavé, et au bord de laquelle remuait le cordon d'une sonnette sans cesse remuée, ouvrait sur un vestibule exigü. D'un côté, un escalier tournant conduisait aux quatre chambres de l'unique étage. De l'autre, une pièce, qui avait dû être une serre et qui se transforma bientôt en un magasin, où M. et M^{me} Grosset tinrent successivement pendant dix-huit ans la comptabilité, les registres d'abonnement et les numéros du *Cours familier de littérature*. On traversait une salle à manger si obscure que les locataires n'y dînèrent jamais, et on arrivait à un modeste salon... Dans le fond un boudoir qu'un chevalet remplissait tout entier, et, à main gauche, une petite salle, où l'on prenait les repas hâtifs. Le seul luxe de la demeure s'affirmait par un jardin de curé, où Lamartine fit courir une pelouse de vingt pieds de longueur pour les gambades de ses levriers... »

Triste logis, où le poète était continuellement relancé par ses créanciers, où il vivait dans la terreur de voir arriver ses vignerons de Monceau, à qui il devait des sommes importantes. Ce n'était plus le brillant salon de la rue de l'Université où avait défilé toute l'Europe. Seuls, quelques anciens amis lui étaient restés fidèles, ou des confrères célèbres qui n'admettaient pas la déchéance du grand homme et qui venaient de loin

en loin. Quelquefois aussi, des étrangers de passage, des Anglais ou des Russes, pour qui Lamartine était une des curiosités de Paris, ou des vieilles filles sentimentales attirées par la légende d'Elvire.

Mais il y avait près de lui deux femmes admirables qui se disputaient le soin de sa tranquillité, de sa vieillesse et de sa gloire. D'abord M^{me} de Lamartine, qui l'a beaucoup aimé, d'un amour persévérant, obstiné et désespéré, qui lui a tout sacrifié, sa fortune, ses goûts, sa vie tout entière, qui, après avoir essayé de le sauver de la ruine, voyant qu'il n'y avait rien à faire, s'était résignée à ne plus rien dire, à tout admettre de ses imprévoyances et de ses prodigalités. Elle fut longtemps pour lui le plus dévoué des secrétaires, ne se bornant pas à la correspondance, aux copies de manuscrits et aux corrections d'épreuves, mais préparant la documentation de l'ouvrage en cours. Il semble bien que tant de dévouement ne fut pas récompensé, du moins au gré de celle qui se dévouait ainsi. On se rappelle que Lamartine avait d'abord conçu son union avec Marianne Birch, sinon comme un mariage d'argent, du moins, comme un mariage de raison. Il disait à ses amis qu'il aimait sa femme à force de l'estimer. Elle avait, en effet, toutes les qualités, consolation des personnes disgraciées. Elle était parfaite, d'une perfection un peu froide, un peu compassée. Sa réserve et sa roideur

britanniques n'étaient pas précisément faites pour la rendre plus aimable et plus gracieuse. Et, même au temps de sa jeunesse, elle n'était point belle. Maigre, le nez gros et rouge, le teint légèrement couperosé, elle excitait les moqueries de ses nièces. « L'excellente Marie-Anna-Elisa — dit Mme Emile Ollivier, — sans abandon, sans charme, inspirait dans la famille l'estime et le respect, la gratitude, non l'attrait. Ses manières et ses manies britanniques, son inoffensive préoccupation de ses attraits absents, excitaient les railleries plus ou moins contenues des petites filles : son nez surtout, volumineux et empourpré, qui faisait son désespoir, faisait leur joie. Elle l'oignait sans cesse d'onguents, de liniments, qui ne réussissaient qu'à le rendre plus gros et plus rouge, et c'était une source inépuisable de gaiété pour l'âge sans pitié... »

Un mari tant adulé par les femmes et qui recevait toujours des déclarations amoureuses comme à vingt ans, ne pouvait avoir pour une pareille épouse, si différente de lui, que beaucoup de déférence et une affection reconnaissante. Marianne Birch, comme Julie Charles expirante, était avide d'autre chose. On n'ose pas sonder la profondeur d'une telle détresse : vivre toute une vie auprès d'un homme que tout le monde admire, ou aime, et qui ne semble pas voir celle qui se consume d'amour à côté de lui ! Quand elle fut pour mourir,

Lamartine, malade comme elle ne put pas même recueillir son dernier soupir. Elle ferma les yeux pour toujours sans lui avoir dit adieu. Mais son espoir était plus fort que la mort. Elle lui laissait une lettre confidentielle, écrite plusieurs années avant sa fin, et où elle lui criait cet amour obstiné et son désir de le revoir et de le retrouver ailleurs : « Que ma mémoire te soit chère, lui disait-elle ; je le demande à Dieu et à toi-même, et, si je t'ai jamais contristé, je t'en demande pardon à toi et grâce à Dieu... Croie que je t'ai aimé de toute la puissance de mon âme et que je demande à Dieu d'être réunie à toi dans le ciel... Mon seul vœu pour toi, c'est que Dieu te fasse la grâce, avant de mourir, de te jeter dans les bras de Jésus-Christ, qui seul peut porter nos péchés et nous rédimmer pour la vie éternelle... Dans le ciel, s'il y a plusieurs demeures, l'idée que nous ne serions pas ensemble, si nous mourons dans une foi différente, fait le tourment de ma vie. Quand je serai, comme je l'espère, purifiée de tous mes péchés par J. C. dans l'autre monde, je serai plus digne de toi, et je voudrais mourir avec la certitude que, toi aussi, tu chercheras la rédemption par J. C. et qu'ensemble nous serons dans son Paradis... »

*
* *

Celle qui écrivait ces lignes, à la fois si humbles et si ferventes, eut pourtant le

courage d'admettre sous son toit une autre jeune femme éprise de celui qu'elle aimait si ardemment et de partager avec elle la consolation et peut-être la joie du sacrifice. A partir de 1854, en effet, la nièce du poète, Valentine de Cessia, vint habiter chez son oncle et sa tante, après avoir reçu, chez eux, pendant toute sa jeunesse, une longue hospitalité. C'était la nièce préférée de Lamartine. Elle devait être la compagne, le soutien et le soin de sa vieillesse, après avoir charmé son âge mûr. Il avait pour elle plus que de la tendresse. Très probablement, c'est à elle qu'il a pensé, lorsqu'il écrivait ces strophes mystérieuses :

Il est un nom caché dans l'ombre de mon âme,
 Que j'y lis *nuit* et *jour* et qu'aucun œil n'y voit,
 Comme un anneau perdu, que la main d'une femme,
 Dans l'abîme des mers, laissa glisser du doigt...

Nuit et jour !... Ce n'est pas là une tendresse banale ! Mais nous ne savons pas positivement, s'il s'agit dans ces vers de Valentine de Cessia.

Quelle fut au juste la nature de ce sentiment ? De quelle tendresse le vieil homme chérissait-il cette nièce qui avait remplacé sa fille ?... Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle ne fut pas seulement pour lui une Antigone. Elle n'avait pas seulement pour lui de l'admiration, c'était de l'amour, l'amour total, éperdu, qui remplit toute une vie. Les quelques lettres qu'on

a publiées d'elle sont d'une grande amoureuse. Elles sont peut-être d'un accent plus profond, d'un caractère plus élevé que celles de Julie Charles : c'est non seulement la passion dans toute son ardeur, mais l'héroïsme dans le sacrifice et l'acceptation. Quand il s'agit, pour le poète ruiné, de vendre Milly ou Monceau, elle lui écrit : « Même s'il devenait nécessaire pour votre tranquillité de s'arracher de tout et de tout vendre, je me consolerais encore et toujours, si vous m'emenez avec vous, si je puis mettre mon pied sur l'empreinte des vôtres, n'importe le pays, n'importe le ciel ! Ma patrie, le lieu que je voudrais habiter, ne sera jamais ailleurs ni plus loin que votre ombre par terre... » Et, dans une autre lettre : « Ma première pensée, le matin, est votre nom dans une prière. Ma dernière action, le soir, est de demander pour vous à Dieu, du repos, les grâces du sommeil pour votre nuit et les consolations qu'il garde pour les âmes sublimes et saintes comme la vôtre. Voilà ma vie tout entière, mon cher oncle. Laissons dire ! Aimons Dieu ! avec vous, c'est le front haut, le cœur plein de confiance que je lui parle. Plus je vais, plus je me sens digne de votre tendresse. *Je voudrais m'agrandir le cœur pour vous aimer davantage...* Adieu, je vous embrasse, je ne sais si c'est comme une fille, une amie, une nièce. Mais, ce que je sais, c'est que, quelque soit le sentiment, il sera long

comme ma vie et plus fort que la mort... »

Ne cherchons pas à pénétrer les allusions ou les sous-entendus de ces lignes trop ardentes : n'y voyons que le dévoûment absolu qu'elles proclament. Comme M^{me} de Lamartine, Valentine de Cessia ne vécut que pour alléger au vieil écrivain la tâche écrasante sous laquelle il succombait. Elle travaillait avec lui, et l'on sait ce que c'était que ce labeur.

Même avec tous les soins, avec toutes les affections qui l'entouraient, il est prodigieux que ce condamné volontaire aux travaux forcés ait pu soutenir si longtemps un pareil surmenage. Rappelons-nous la besogne qu'il se vantait d'avoir abattue en une dizaine de jours. Jamais cerveau humain n'a été soumis à une pareille épreuve. Avec cela, il était presque constamment malade. Ses vieilles maladies le torturèrent jusqu'à la fin. Il put durer ainsi jusqu'à soixante-dix-sept ans. Alors commença pour lui une lente éclipse de l'intelligence et de la sensibilité. Il semblait devenu insensible à tout. Il ne parlait même plus, lui qui avait tant parlé. Quand on essayait de le tirer de son mutisme, il répondait : « Maintenant, j'ai bien le droit de me taire ». Puis, ce fut la démence sénile. Pendant le dernier automne qu'il passa à Monceau, il erra à travers champs pendant toute une journée, comme un pauvre chien perdu qui cherche un trou pour mourir. Cela rappelle la fugue du vieux Tolstoï

agonisant. On eut toutes les peines du monde à le ramener au logis. C'étaient les prodromes de la fin.

Au moment de partir pour Paris, il refusa de quitter la voiture pour monter en wagon. On aurait dit que, par un pressentiment funèbre, il ne voulait pas s'éloigner de sa tombe. Finalement, on le décida à reprendre encore une fois ce chemin qu'il avait fait si souvent dans la tribulation ou dans l'angoisse de l'avenir. Enfin, le 28 février 1869, il expirait dans son dernier domicile parisien, ce châlet de Passy que la municipalité lui avait concédé. Le curé de la Madeleine, l'abbé Deguerry, lui avait administré l'extrême-onction.

Comme celle de tous les mourants, sa fin est un mystère que nul n'a pu pénétrer, pas même sa chère fille adoptive penchée anxieusement sur son agonie. Qu'il soit mort dans des sentiments d'une stricte orthodoxie, on ne peut pas l'affirmer absolument. Mais il est hors de doute qu'il mourut en chrétien. Le Père Hyacinthe Loyson qui s'était arrêté à Monceau en se rendant à Rome, avait eu un entretien, tel qu'on peut le deviner, avec le poète du *Crucifix*. A Rome, il avait obtenu pour lui une bénédiction spéciale du Saint-Père, qui, quelques années auparavant, lui avait accordé l'autorisation de faire célébrer la messe dans la chapelle de Monceau, ajoutant « qu'il avait voulu profiter de cette

occasion pour assurer son très cher fils de son estime et lui envoyer toutes les plus grandes, tendres, particulières et permanentes bénédictions ».

Malgré l'indifférence de l'opinion publique, le gouvernement impérial s'empessa de faire proposer à la famille, pour l'illustre mort, des funérailles nationales. Mais la volonté du défunt était formelle : il voulait être inhumé à Saint-Point aux côtés de sa mère, de sa femme et de son enfant. Il est vrai que cela n'empêchait pas les funérailles nationales à Paris. Si elles furent refusées, n'y eut-il pas une opposition formelle de la part des amis de Lamartine et des vieux républicains de 48 ? Ou bien le gouvernement, craignant des manifestations, ne les aurait-il offertes qu'avec le désir manifeste de les voir décliner ?

*
* *

Ainsi Lamartine s'en allait après avoir vécu toute la plénitude de la vie, — une vie à la fois magnifique et misérable. Il avait connu toutes les joies de l'amour, toutes les jouissances de la richesse et du pouvoir, tous les triomphes littéraires, toutes les ivresses de la popularité. Mais aussi quels déboires, quelles désillusions et quelles souffrances ! Finalement, la politique, comme la terre, l'avait trahi. Une fois de plus, il était démontré qu'un grand écrivain ne peut pas

être un homme de gouvernement, pas plus qu'il ne peut être un spéculateur ou un marchand : il y a des besognes qui lui sont interdites. Le plus dur pour Lamartine, ce fut son échec politique, le soufflet que fut l'avènement de l'Empire pour l'homme qui croyait avoir fondé la République, qui la considérait comme sa chose. A la longue, il s'en consola par des raisons tirées de son expérience personnelle, de sa foi religieuse et politique. Il aimait répéter le proverbe musulman : « Dieu sait le meilleur ! » Et puis le tribun de la révolution de 48 avait horreur des révolutions. Pas de violences, toujours funestes ! Ne rien brusquer, laisser l'évolution suivre son cours ! Le temps se chargera de réaliser ce qui est conforme au désir inconscient des masses et à la volonté divine.

Il s'en allait, ayant beaucoup travaillé et beaucoup souffert, si bien que son existence presque tout entière est comme un démenti infligé à l'optimisme de son œuvre. En tout cas, cette existence ne ressemble pas à l'idée qu'on s'en fait communément. On croit que tout lui a été facile, que ce nonchalant, que ce paresseux a été constamment heureux. Quelle erreur ! On a pu voir, par ce qui précède, combien ses débuts ont été pénibles, autant ses débuts littéraires que ses débuts diplomatiques. Poète, il ne connaît le succès qu'après trente ans. A quarante, il n'est encore que secrétaire

d'ambassade. Avant d'arriver à sa déplorable virtuosité de versificateur, il a dû rimer d'innombrables petits vers pendant de longues années. Avant d'être attaché à l'ambassade de Naples, ce séducteur-né s'est condamné à des courbettes assidues dans les ministères et à des grâces dans les salons influents, — et cela au point de désespérer du succès. Il ne parvient pas à faire jouer son *Saül*, après avoir mis en mouvement tous ses protecteurs. Il a beaucoup de peine à faire imprimer ses *Méditations*... Et puis, les maladies presque continuelles, les deuils, les tortures imaginaires ou réelles de la passion, la ruine, les dettes, la calomnie, les injures et l'ingratitude, — enfin le travail forcené, la meule du labeur, dans l'amertume de se dire : « je n'ai pas réussi ! »

Il n'a pas réussi, parce qu'il a été un poète, en affaires comme en politique. Sa réussite, à lui, c'était la poésie, qu'il affectait de dédaigner. Quoi qu'il ait dit, il n'a jamais abdiqué la poésie : il ne le pouvait pas. Il a été poète dans toute sa vie, dans toutes les manifestations de sa vie. Il l'a été jusqu'au bout. Répétons-le encore son grand poème, ç'a été sa vie.

CHAPITRE VIII

LE POÈTE

Au premier abord, la vie agitée, affairée, tourmentée et fiévreuse de Lamartine semble peu compatible avec la poésie. Qu'on songe seulement à tout ce qu'il a été, à tout ce qu'il a fait ou voulu faire : grand propriétaire terrien, personnellement occupé à exploiter son domaine, intrigant en quête d'une sous-préfecture, diplomate, homme politique, député, ministre, marchand de vins, spéculateur, homme du monde et châtelain. Il a mené une des existences les plus complètes qu'on puisse rêver : il ne lui manque que la gloire militaire. Sa vie fut celle d'un héros de la Comédie humaine, avec toutes ses supériorités et ses faiblesses, son unité essentielle et ses contrastes. Il n'a été ni le ferme caractère, ni le grand amoureux, ni la créature céleste, ni l'ange, ni le cygne qu'on pourrait s'imaginer d'après son œuvre. Il a été surtout prodigieusement occupé, même à des besognes indignes de

lui. Sauf au temps de son adolescence et de sa première jeunesse, inquiète et désœuvrée, comment, au milieu d'une pareille et perpétuelle agitation, a-t-il trouvé le temps d'être un poète ? A l'en croire, il n'aurait donné à la poésie que quelques moments perdus. Il avait même réduit cela en théorie. D'après lui, on ne devrait chanter qu'à l'aube et au déclin de la vie. En 1849, après ses premiers déboires politiques, il écrivait dans une préface pour ses *Méditations* : « Je ne comprends le poète que sous deux âges et sous deux formes : à vingt ans, sous la forme d'un beau jeune homme qui aime, qui rêve, qui pleure, en attendant la vie active ; à quatre-vingts ans sous la forme d'un vieillard qui se repose de la vie, assis à ses derniers soleils, contre les murs du temple et qui envoie devant lui au Dieu de son espérance ses extases de résignation, de confiance et d'adoration... Ainsi fut David, le plus lyrique, le plus pieux et le plus pathétique à la fois des hommes qui chantèrent leur propre cœur ici-bas. D'abord, une harpe à la main, puis une épée et un sceptre, puis une lyre sacrée. Poète au printemps de ses années, guerrier et roi au milieu, prophète à la fin, voilà l'homme d'inspiration complet !... » On entend bien que Lamartine fait ici son propre portrait : c'est l'homme qu'il a été, ou qu'il se propose d'être. La harpe, ce sont ses *Méditations* ; son épée, c'est son sabre de garde du corps ;

son sceptre, c'est son ministère ; et sa lyre sacrée, ce sont les grands poèmes religieux qu'il écrira plus tard.

Cette idée que la poésie ne peut être qu'un divertissement, « une fête de l'âme », ou une consolation dernière, elle lui tenait au cœur : il l'a exprimée maintes fois. Il n'a pas manqué une occasion d'affirmer qu'il n'avait été, en poésie, qu'un amateur. Et, de fait, si l'on compare sa production à celle d'un Hugo, par exemple, on la trouvera légère. En tout six recueils de vers, gonflés artificiellement de commentaires, de notes copieuses, de préfaces souvent très longues, d'impromptus et de petites pièces d'albums. Et pourtant il a écrit des milliers de vers, dont il a perdu ou détruit un très grand nombre. Cela a duré jusque vers 1840 environ, c'est-à-dire jusqu'à la cinquantaine du poète. Il a pu avoir des intermittences, des temps d'arrêt, il a eu des périodes de production intense : entre 17 et 30 ans, entre 36 et 40, lorsqu'il était à Florence, ou en congé à Saint-Point, entre 43 et 50, lorsqu'il composait *Jocelyn* et *La Chute d'un ange*.

Il est donc loin de n'avoir été qu'un amateur, comme il se plaisait à le répéter, pour des motifs faciles à deviner, — parce qu'il croyait la poésie compromettante pour sa carrière de diplomate, ou de député, ou pour excuser les négligences de ses œuvres et leur caractère d'improvisation hâtive. Non seulement, il a été un poète d'instinct

et d'inspiration, mais il a été aussi un poète de métier, — poète dans toute l'acceptation du terme.

*
* *

Qu'il ait été admirablement doué pour cela, il est inutile d'y insister, — et qu'il ait mésusé de ces dons, qu'il les ait gâchés et gaspillés, cela est également incontestable. Mais il faut bien le reconnaître aussi : ce n'est pas seulement le temps qui lui a manqué, ce ne sont pas seulement les obligations du politicien ou de l'homme d'affaires, qui ont contrarié en lui le poète : de mauvaises habitudes, des erreurs et des préjugés littéraires, l'ont trop souvent empêché de donner toute sa mesure, ou ont dévoyé son inspiration.

Et d'abord l'habitude de faire vite, qui se développa d'une manière effrayante pendant les dernières années de sa vie. Nous l'avons vu bâcler des milliers de pages en quelques semaines, pondre des centaines d'alexandrins entre cinq heures et neuf heures du matin et s'en vanter comme d'une prouesse. Il affectait, avec cela, de mépriser et même d'ignorer ses vers. « De qui sont ces beaux vers ? » demandait-il à sa nièce Valentine, qui venait de lui lire un passage de *Jocelyn*. A Montenero, il semait dans la broussaille des pages entières que le vent emportait et qu'on retrouvait, le

lendemain, dans le sable de la plage. C'est ainsi qu'une de ses harmonies, l'*Hymne du matin*, faillit être noyée dans la mer. Il regretta un moment ces feuilles envolées, puis il n'y pensa plus, dit-il, et nous en eussions été privés, si la fille d'un ramasseur de coquillages qui les avait trouvées toutes trempées d'eau salée, ne les eût rapportées au négligent poète. De quel ton détaché il parle de ses vers ! Au moment où *La chute d'un ange* allait paraître, il écrivait à Virieu : « Je publie, ces jours-ci, un épisode de douze mille vers... C'est détestable, mais indispensable à mon œuvre future. Mille choses à ta femme... » Et quelque temps après : « *La Chute d'un ange* paraît dans quelques jours. Ici, je n'ai pas le temps de la lire. Je t'en enverrai. Adieu !... » Comment veut-il que le lecteur s'intéresse à une chose qui l'intéresse si peu lui-même, à l'en croire ? Et pourquoi lirions-nous des poèmes que lui-même ne se donne ni le temps ni la peine de relire ? Le fait est qu'il y a un déchet formidable dans ses vers, que la plus grande partie de son œuvre poétique est devenue à peu près illisible. Ce n'est pas là une disgrâce extraordinaire. Quel est le grand poète, dont il reste plus d'une centaine de vers qu'on puisse relire avec plaisir ? On les compte. Hugo, plus artiste et plus soigneux de la forme que Lamartine, est, aujourd'hui, insupportable dans la plus grande partie de ses œuvres en vers. Mais, même

dans ces parties caduques et franchement mauvaises, il reste grand écrivain : la langue, comme le style, est toujours parfaite. Il n'en va pas de même avec Lamartine. Ses négligences, sa fabrication quasiment mécanique, sa prolixité intarissable rendent extrêmement pénible la lecture de poèmes entiers. Ainsi, l'épisode de *Child Harold*, le *Chant du Sacre*, un grand nombre d'harmonies, une bonne moitié de *Jocelyn*. *La Chute d'un ange* presque tout entière. Dans les *Recueils*, en dépit de *La Vigne et la Maison* et de quelques morceaux de haute inspiration, il y a de larges coupes sombres à faire.

Et pourtant Lamartine était capable, quand il le voulait, de se surveiller et de se corriger. Les différentes versions du *Lac* le prouvent. Au fond, cela était contraire à sa nature. Il est homme d'inspiration et non de métier. Le souci de la forme n'aboutissait qu'à glacer, chez lui, le sentiment, à briser l'élan lyrique. Ajoutons que la rhétorique du collègue et la phraséologie du XVIII^e siècle s'étaient imposées à sa mémoire : il ne réagissait pas, il subissait ces règles et ces modes surannées. Il était en retard sur les romantiques ses contemporains. De là les clichés qui déparent ses plus beaux poèmes, l'abus des périphrases et des métaphores banales : les bardes, les lyres, les harpes de Solyme et les roses de Sâron et bulbul et Philomèle et l'Alcyon et le Léviathan...

Et puis la monotonie de son alexandrin, qui est toujours l'alexandrin classique. Convaincu que le lyrisme et l'éloquence sont identiques, il confond sans cesse le rythme oratoire avec le rythme du vers. A tout instant, la période poétique se prolonge en période oratoire, ce qui produit un désagréable effet de rupture de ton. On écoute avec ravissement le grand poète lyrique, quand, tout-à-coup, l'homme de tribune lui coupe la parole. Il y a aussi les coupes prosodiques qui ne sont pas toujours très heureuses. La seule dérogation au canon classique que se permette Lamartine, c'est la césure après la neuvième syllabe, sans doute à l'imitation d'André Chénier :

Qui les faisait ainsi balancer ?... Un regard !

Rien de plus plausible que cette césure. Mais dans la classique facture lamartinienne, elle paraît peu naturelle, elle détonne trop souvent.

Le plus fâcheux, c'est l'abus de fatigantes figures oratoires : les énumérations, les répétitions, les développements interminables, les cascades de synonymes trois par trois, que Sainte-Beuve critiquait surtout dans les œuvres en prose, des poèmes entiers aboutissant à une seule phrase après des catactes d'incidentes.

Mais n'insistons pas trop sur ces défauts qui sont la rançon d'une qualité maîtresse, du grand don de Lamartine : l'effusion

lyrique. Pour lui, un poème est une harmonie continue, un grand chant d'orgue qui jaillit, intarissable, sous les doigts souverains d'un musicien céleste. Pas de digue au torrent verbal. Il paraît qu'après ses triomphes oratoires, ses prodiges d'improvisation et de virtuosité, l'habitude prise de parler sans s'arrêter, Lamartine ne voulait plus de points ni de virgules dans sa prose comme dans ses vers : « Il lui était venu une idée bizarre, conte Lacretelle : il tentait une réforme dans la ponctuation. Le grand improvisateur trouvait que les majuscules coupaient trop souvent le flot de la phrase... » En conséquence de quoi, Paul de Saint-Victor, qui était alors son secrétaire bienveillant, fut chargé de faire la chasse aux majuscules sur les épreuves. Il est arrivé, d'ailleurs, à Lamartine, d'écrire des phrases qui tiennent toute une page. Cela ne lui suffisait pas : il fallait encore plus d'espace à son souffle. Et ainsi, ce devait être la mort des virgules et des points. Un discours ou un poème ne devait être qu'une seule et grande phrase mélodique.

Une autre faiblesse chez Lamartine, c'a été son goût persistant et même son admiration pour les écrivains mineurs du XVIII^e siècle et en particulier pour les érotiques et les élégiaques. On se souvient de l'élégie qu'il lut, en séance solennelle, à l'Académie de Mâcon, lors de la mort de Parny, en qui il salue le Tibulle français.

Ce fut chez lui plus qu'un engouement passager, un entraînement de la mode, cela répondait réellement à un fond de sensualité et d'épicurisme bourgeois et provincial. Pendant sa première jeunesse, ce Bourguignon célèbre assez volontiers le bon vin, la table et les belles. Quand il oublie ses rêves de gloire, qu'il reprend pied dans la médiocrité de sa petite ville, il n'a guère d'autre idéal de vie que les habitués du salon de son oncle, ces émigrés de l'ancien régime, ces retraités de la marine ou de la cavalerie. A un certain moment, son vieil ami M. Blondel, dans sa petite maison, au milieu de ses livres et des fleurs de son jardin, lui représente tout ce qu'il voudrait être, tout ce qu'il voudrait avoir : des loisirs, une fortune modeste, des amis choisis, une Eléonore pour embellir sa retraite.

Il y a non seulement chez Lamartine cette veine de sensualité, mais une certaine gauloiserie, qui lui fait lire avec complaisance les romans grivois d'un Pigault-Lebrun. Il a su par cœur des centaines de vers érotiques et polissons et il en a composé lui-même. Lorsqu'il partit pour son second voyage d'Orient, en 1850, avec son ami Chamborant de Périssat, celui-ci nous raconte qu'un soir, Lamartine se mit à lui réciter tout un répertoire de corps de garde, toute une rimaille graveleuse ou bouffonne, qu'on s'étonnait d'entendre d'une telle bouche. Il est vrai qu'un autre soir,

sur le pont du même bateau, Lamartine, abîmé dans ses Méditations, en sortit tout-à-coup pour lui parler de Dieu. Evidemment, l'instinct lyrique et religieux est de beaucoup le plus fort dans une nature comme celle-là, mais il est trop souvent combattu ou adouci par cette pointe de sensualisme persistant. Le chant de la volupté alterne avec le chant de l'adoration, quand ils ne se mêlent pas. Cela fait un mélange déplaisant. Le pire c'est que ces goûts attardés pour la petite littérature de l'autre siècle rabaisent l'inspiration du poète. Cela le diminue d'avoir tant admiré Parny et cela se sent malheureusement, même dans des pièces du caractère le plus élevé.

« Trop d'or et trop de souquenille ! » disait Sainte-Beuve, qui opposait les payanneries de Lamartine à ses descriptions trop magnifiques. Trop de dévotion et trop de sensualité, pourrait-on dire aussi. Il est vrai que, dans la seconde moitié de sa carrière littéraire, ce penchant, hérité du XVIII^e siècle, s'exagéra chez lui par toute une affectation d'orientalisme. Depuis que Lady Stanhope lui avait révélé qu'il avait le pied cambré comme un Bédouin et que son nom renfermait celui d'Allah (Allamartine), il se croyait obligé d'imiter la luxuriance verbale de la poésie arabe. Ce poète à l'esprit si éthéré, se matérialise, s'alourdit de sensations et de couleurs voyantes. Il veut être non seulement un musulman,

mais, après que le baron d'Eckstein l'a introduit dans la forêt touffue des poèmes védiques, un oriental, un Hindou. Cette immensité, cette énormité le fascinèrent. Il voulut rivaliser avec ces monstres. Sa déplorable facilité aidant, il ne rêva plus que d'épopées de soixante mille vers. Déjà, à l'époque des *Harmonies*, le satirique Barthélemy se moquait de ses « *gloria patri* délayés en deux tomes ». Faire vite, faire gros, faire beaucoup, entasser les alexandrins, cela était excellent pour la vente. S'abandonner à sa facilité, à sa nonchalance, à toute sorte d'inspirations disparates et de modes littéraires, sans y regarder de trop près, cela était évidemment très commode. Mais il est certain que ces mauvaises habitudes ont beaucoup nui au véritable génie de Lamartine.

*
* *

Des erreurs de goût, des préjugés aussi ont pu l'égarer. Par exemple, il a eu comme tous ses contemporains la superstition de l'épopée. Il a cru que les modernes pouvaient recommencer cette poésie primitive, refaire artificiellement et par principes ce qui fut l'expression naturelle et spontanée de sociétés depuis longtemps disparues. « Les Français n'ont pas la tête épique ! » cette phrase qui sonnait comme un reproche aux oreilles de la génération romantique, La-

martine a tenté de la démentir. D'abord, en jeune débutant qui a été nourri dans le culte de *La Henriade* et de *La Jérusalem délivrée*, il a l'ambition d'écrire un poème épique selon les règles. Son héros national, ce sera Clovis. Ce merveilleux sujet le transporte : il écrit même des fragments de ce grand œuvre qui doit le conduire à la gloire. Et puis ce beau feu s'éteint, sans doute devant la médiocrité, ou l'impuissance des tentatives. Mais la marotte épique le tient toujours. A Rome, en 1822, il reçoit le coup de foudre de l'inspiration : « J'ai conçu, dit-il, l'œuvre de ma vie... un poème immense comme la nature, intéressant comme le cœur humain, élevé comme le ciel... » Plus tard, ce projet grandiose se modifie, ou s'élargit encore. Ce n'est plus seulement du ciel et de la terre qu'il s'agit, mais de la destinée de l'âme, du mystère de Dieu et de la création. Sous l'influence d'Edgar Quinet, l'auteur d'*Ahasvérus*, et du baron d'Eckstein, le sanscritisant, cela va devenir quelque chose de formidable, de tellement formidable, que le poète n'ose aborder de front cette œuvre colossale : il commencera modestement par en donner un simple fragment, — et ce sera *La Chute d'un Ange*, paraphrase de son vers célèbre : « L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux ».

Reconnaissons-le : la lecture en est intolérable. On ne comprend pas un pareil

acharnement à mettre en vers, — et en des milliers de vers, — un sujet aussi décevant, aussi dénué de substance : un ange qui devient un homme, une humanité préhistorique, celle d'avant le Déluge, — que Lamartine imagine d'après ses souvenirs du Liban, de Balbek et de Palmyre, — comme tout cela est faux, comme tout cela est vide ! A part le « chœur des Cèdres », qui est d'un beau souffle panthéistique, ou la paraphrase de l'Écriture dans *Le livre primitif*, ce long poème est d'un morne ennui. Le besoin de gagner quelques sols justifiait-il une pareille erreur !...

Et pourtant, il est évident, qu'il y avait là une idée, une très grande idée, mais restée à l'état d'ébauche, superficiellement traitée et mise en œuvre. Ce n'est plus précisément un poème épique, ou cosmologique, c'est un poème symbolique. Le défaut de ces œuvres ambitieuses saute tout de suite aux yeux : le symbole se réduit à une idée abstraite, dont on a vite fait le tour, et qu'on enferme au large dans une carapace d'épopée, comme on enfermerait un roitelet dans une cage immense. D'un côté, il y a l'oiseau et de l'autre la cage. D'un côté, l'idée symbolique et de l'autre la grande machine poétique mise debout pour l'illustrer. Cela ne s'entreprénètre point. Au fond, tout est symbole dans la nature, mais le symbole ne doit pas être surajouté à l'objet, il se tire de l'objet lui-

même. Un personnage quelconque, un épisode de l'histoire ou de la vie courante, profondément creusés et rendus, peuvent devenir des symboles.

Autre erreur : ç'a été de confondre le lyrisme avec l'émotion religieuse. La prière est-elle de la poésie ? On l'a soutenu, encore une fois, il n'y a pas très longtemps. Assurément, il y a affinité entre l'une et l'autre. Pourtant on ne saurait les confondre. La prière est un acte de soumission, le lyrisme est un acte d'exaltation. Le lyrisme, c'est la porte ouverte à toutes les fantaisies de l'imagination, à toutes les impulsions du sentiment. La prière, c'est le recueillement dans une pensée ou dans un sentiment unique, c'est l'oubli de soi-même en Dieu, le lyrisme c'est la dilatation du moi. Celui-ci est liberté absolue. La prière, même sous la forme de l'oraison mystique, est contenue par des règles, dominée par un sentiment de dépendance totale. Vouloir faire du lyrisme avec des psaumes, c'est s'enchaîner volontairement, c'est se condamner à la monotonie de quelques formules : adoration, invocation, cris de détresse ou de repentir. Et c'est ce qui explique l'ennui mortel de la plupart des *Harmonies*, qui, en dépit d'une foule de beautés éparses et comme gaspillées, sont bien des « gloria patri » perpétuellement et fastidieusement recommencés. Quand le psalmiste a dit : « saint, saint, saint ! » ou « gloire à Dieu au plus

haut des cieux ! » que lui reste-t-il à dire ? A force de voir Jéhovah partout, on ne le voit plus nulle part. Et sa louange à propos de n'importe quoi devient une redite intolérable. Lamartine, obstinément enfoncé dans cette erreur, voulait terminer sa vie par de nouvelles *Harmonies*, d'un caractère encore plus religieux que les premières, par des *Psaumes* véritables. (C'était, d'ailleurs, le titre qu'il avait choisi d'abord pour les premières). Remercions le Ciel qu'il en soit resté à l'intention.

Sa religion, qui a toujours été un déisme assez vague, prétendait être l'accord de la foi avec la raison. Et du moment qu'il ne concevait la poésie, la haute poésie, — que sous une forme religieuse, il ne faut pas s'étonner qu'il ait défini la poésie de l'avenir, c'est-à-dire la sienne, comme une sorte de rationalisme lyrique. Dans sa préface aux *Méditations*, qu'il a intitulée : « Des destinées de la poésie », il affirme qu'elle doit être « la raison chantée ». Même erreur que pour le sentiment religieux. La poésie, n'est pas plus la science, ou la philosophie qu'elle n'est la prière. Vouloir en faire l'interprète de la raison, c'est la précipiter dans le prosaïsme, c'est recommencer les discours en vers de Voltaire. On sait que Lamartine admirait beaucoup Voltaire, qu'il a subi fortement son influence, tout au moins littéraire. Et, de fait, rien ne ressemble plus que certaines « méditations »,

aux discours en vers du philosophe de Ferney. Avec un peu plus d'accent, ou de couleur, *La Foi, L'Immortalité, La Providence à l'homme* ne sont guère autre chose. Entraîné par ce système, le poète en arrive à mettre en vers ce qui serait aussi bien dit, et même mieux, en prose. Il côtoie la poésie mécanique de Delille, qui était la mise en vers de toute chose. Sans doute il y a affinité entre la poésie et la métaphysique, comme entre la prière et le lyrisme. Mais cela non plus ne se confond point. Qu'on relise, par exemple, dans *La mort de Socrate*, les passages où Lamartine a essayé de traduire la métaphysique platonicienne : il y parvient au prix d'un certain vague, d'une certaine imprécision. Ce sont de brillantes réussites. Mais comme ces passages semblent didactiques, prosaïques même, en regard des morceaux de poésie pure qui font la haute valeur et le charme de cet admirable poème !

Lamartine, comme Renan, a cru à une raison collective, qui serait la manifestation totale de Dieu dans l'humanité. La poésie doit être l'interprète, l'annonciatrice de cette Raison suprême, qui sera la raison de tous. Le Peuple y participera. En attendant, il a besoin qu'on l'éclaire, qu'on tourne ses yeux vers ce sublime Idéal de l'avenir. Et ainsi la Poésie, qui est la raison chantée, doit être sociale. Elle doit s'adresser au Peuple : il faut une littérature pour le Peuple. C'a été une des chimères de Lamartine de

vouloir créer une littérature populaire. Il a cru au génie de Reine, la petite couturière d'Aix-en-Provence, comme à celui d'Antoinette Quarré, la jeune ouvrière de Dijon. Or, le Peuple a sa littérature : c'est le roman feuilleton, qui, d'ailleurs, est écrit par des bourgeois. Il faut que chacun parle sa langue. Il y a une langue littéraire et une autre qui ne l'est pas. La première n'est ni populaire, ni bourgeoise. Elle est littéraire tout simplement. Il faut l'apprendre, et tout le monde peut l'apprendre avec les capacités requises. En dehors de cela, il n'y a que niaiserie, grossièreté ou platitude. Il y a la littérature et sa contrefaçon, qui n'est littérature que par abus de langage.

*
* *

Empressons-nous de reconnaître que, malgré ces erreurs et ces préjugés, ces déficiences et ces faiblesses, Lamartine a été poète autant qu'on peut l'être, qu'il épuise toute l'idée de la poésie. Mais, pour avoir cette impression sans mélange, dans toute sa pureté et dans toute sa plénitude, il faut éliminer résolûment un énorme déchet et s'en tenir à un petit nombre de pièces à peu près parfaites. Ce sacrifice s'impose presque toujours, même avec les écrivains entrés dans la gloire : ils laissent sur le seuil de l'immortalité un lourd fatras. La plupart du temps, ce qui subsiste d'un grand poète,

pour la postérité, ce qui reste vivant dans la ruine de l'œuvre, se réduit à quelques centaines de vers, à quelques morceaux, voire à quelques strophes, qui prennent une place toujours précaire dans les anthologies. Pour goûter encore, dans leur ensemble, les *Méditations* ou les *Harmonies*, on est obligé de faire abstraction de toute une phraséologie démodée ou creuse et d'une foule de défauts, pour se laisser emporter par le grand souffle lyrique qui traverse ces prolixes développements, pour n'écouter que le grand chant d'orgue qui domine de vaines paroles, et qui se déroule par delà les mots. Il est vrai, d'ailleurs, que, même dans les parties les plus insupportables, d'admirables vers, des strophes entières éclatent.

Mais là où il est excellent, c'est vraiment la poésie toute pure, chose rarissime en français, qualité exquise que nos plus grands écrivains en vers n'ont presque jamais connue. C'est une fusion si complète de la musique et du verbe, qu'on ne peut rien rêver au-delà, une telle simplicité dans la justesse ou la magnificence de l'expression, que le style ne se remarque plus : il n'y a plus de style, tant la forme et le fond se pénètrent et s'identifient.

Dans l'univers de Lamartine, tout est fluide, éthéré, radieux. Il est le poète de la lumière, des reflets, des choses légères, impondérables. Lui seul pouvait essayer de nous suggérer l'idée des « corps glorieux »,

tels que les conçoit la théologie catholique :

— Quoi ! des corps dans le ciel ! La mort avec la vie ?
— Oui, des corps transformés que l'âme glorifie.
L'âme, pour composer ces divins vêtements,
Cueille en tout l'univers la fleur des éléments :
Tout ce qu'ont de plus pur la vie et la matière,
Les rayons transparents de la douce lumière,
Les reflets nuancés des plus tendres couleurs,
Les parfums que le soir enlève au sein des fleurs,
Les bruits harmonieux que l'amoureux zéphyre
Tire, au sein de la nuit, de l'onde qui soupire,
La flamme qui s'exhale en jets d'or et d'azur,
Le cristal des ruisseaux roulant dans un ciel pur,
La pourpre dont l'aurore aime à teindre ses voiles
Et les rayons dormants des tremblantes étoiles
Réunis et formant d'harmonieux accords
Se mêlent sous ses doigts et composent son corps...

Pareillement, dans le monde moral, il a ouvert des régions qui ne sont qu'à lui, d'une spiritualité inconnue jusqu'alors, du moins en vers, monde angélique, où tout est pureté, innocence baptismale, chasteté d'avant la chute, élévation, exaltation vers l'infini, affranchissement de la matière. Il est à remarquer que, quand il veut décrire la matière dans ses aspects brutaux, dans sa lourdeur d'élément, ou dans ses laideurs, il y échoue. Ses descriptions sont maladroites. De même, quand il veut peindre le mal, représenter des natures basses ou dégradées, comme dans certaines parties de *La Chute d'un ange*. Cela, chez lui, est forcé, cela tourne à la caricature. Le mal, comme

la laideur, échappe à ses prises. Au rebours d'un Pascal, ce chantre de la chute originelle, n'en a pas le sentiment. Et c'est la grande lacune de son éthique comme de sa métaphysique. A ses yeux, tout est splendeur égale, harmonie et beauté. Il ne veut voir que ce qu'il y a de divin dans le monde. La poésie est quelque chose d'immense comme Dieu même, qu'elle s'efforce d'exprimer. Tout est beau, tout est bon, tout est juste : le mal et la douleur même, qu'il est bien loin de nier, en homme qui a beaucoup souffert, finissent par s'intégrer, à leur place, dans l'ordre universel.

*
* *

Quand on a dans la tête une pareille idée de la poésie, il n'est pas étonnant qu'on cherche un moyen d'expression plus libre que celui du vers, qu'on rejette finalement les entraves de la prosodie et qu'on cherche, dans une prose rythmée et musicale, un instrument plus ductile, plus souple, plus embrassant, plus pénétrant que le vers. Lamartine, dès ses débuts, s'y acheminait instinctivement. Plus tard, c'est en toute conscience qu'il veut briser le moule prosodique et rejeter la rime. Qu'est-ce que cela donnera ? Sera-ce encore de la poésie ou de la prose poétique ? Il n'en a cure : ce sera son moyen d'expression à lui, le mieux approprié à sa vision intérieure, à la sura-

bondance de ses idées et de ses sentiments. Comment même emprisonner dans des mots cette chose subtile, immense et mystérieuse qu'est la poésie ? En tout cas, le nombre, le mesure et la rime sont des chaînes dont il vaut mieux se libérer. Dans son *Cours familier*, il y insiste à plusieurs reprises : « N'est-ce pas un jeu d'enfant que cette condition arbitraire et humiliante de la prosodie des peuples consiste à faire marcher l'expression de sa pensée sur des syllabes tour à tour brèves et longues, comme une danseuse de ballets qui fait deux petits pas, puis un grand sur ses planches ? N'est-il pas puéril que la poésie consiste à couper son sentiment dans toute sa fougue en deux hémistiches d'égale dimension, comme si les vibrations de l'âme étaient parallèles, et que la passion, l'amour, l'adoration, l'enthousiasme dussent être coupés par la césure, comme l'archet du chef d'orchestre coupe l'air en deux pour l'exécutant ? Enfin, comme si la pensée ne pouvait s'élancer de la terre au ciel, à moins d'attacher, sous le nom de *rime*, à chacun de ses vers deux consonnances métalliques, comme la bayadère de l'Inde attache deux grelots à ses pieds pour entrer et pour adorer dans le temple ! »

A ses yeux, l'univers, reflet de Dieu, est une immense poésie captive. On peut la délivrer par n'importe quel moyen d'expression. Il la trouve partout, dans tous les

actes de sa vie, dans toutes les manifestations de la pensée ou du sentiment : il suffit de la dégager et de la faire resplendir, pour magnifier et illuminer une existence. Même autour des êtres, ou des actes les plus humbles, il y a toujours comme une frange, comme un hâlo de poésie, que les âmes fraternelles savent discerner. Cette poésie-là, elle a rempli toute l'existence de Lamartine, depuis son enfance de petit paysan dans les champs et la vieille maison de Milly jusqu'à ses triomphes de tribun se dressant de toute sa hauteur et de toute son éloquence contre l'émeute déchaînée et abattant le drapeau rouge. Législateur, il veut faire descendre Dieu dans les lois. Simple gentilhomme campagnard, il met de la poésie dans tout ce qui l'entoure, dans les ceps de ses vignes, dans les plantations de Monceau ou de Montculot, dans ses chiens et ses chevaux, dans ses chevauchées, dans les banquets politiques et les réunions électorales, jusque dans ses déjeuners frugaux du matin, dans sa petite chambre voûtée de Saint-Point, lorsqu'après avoir abattu sa besogne quotidienne, il mange un morceau de fromage sur du pain bis, un raisin, ou une pêche. La façon fastueuse, dont il a vécu à Naples et à Florence, ses attitudes de grand seigneur terrien, ses réceptions, ses aumônes, ses prodigalités de toute sorte, c'est encore de la poésie lamartinienne. A la Chambre, lorsqu'il parle sur les sucres, les

chemins de fer, ou la conversion des rentes ; à Mâcon, lorsqu'il harangue le conseil général, ou la société d'horticulture, c'est encore et toujours de la poésie, ou, du moins, la poésie est toujours à l'arrière-plan du discours. Enfin, cette fiction qu'il a soutenue, ou qu'il a créée, cette fiction qu'il était riche, qu'il pouvait vivre à crédit sur des récoltes futures, des livres non encore écrits, des domaines ou des royaumes au pays des Mille et une nuits, n'est-ce pas encore de la poésie ?... En tout cas, lui-même l'a dit : « L'existence était un poème pour moi. L'univers, en notes diverses, ne chantait ou ne gémissait qu'un hymne... Les révolutions auxquelles j'assistai, la guerre, la diplomatie, la politique, auxquelles je me consacrai, m'apparurent, *comme les passions de l'adolescence m'étaient apparues, par leur côté littéraire*. J'aurais voulu que la vie publique mêlât le talent littéraire à tout. Rien ne me paraissait réellement beau dans les champs de bataille, dans les vicissitudes des empires, dans les congrès des cours, dans les discussions des tribunes, que ce qui méritait d'être ou magnifiquement dit, ou magnifiquement raconté... » Il écrit cela dans son *Cours familial*, à soixante-six ans, après la vie que l'on sait et dont il semble seulement prendre conscience. Quel aveu ! Il a été un poète, il a été un écrivain, soucieux de l'effet littéraire, d'un bout à l'autre de son existence. Il le reconnaît : lorsqu'il

aimait Graziella, lorsqu'il aimait Julie, c'était de la littérature, ou plutôt c'était de la poésie vécue. Il pouvait affecter de mépriser la poésie écrite, dans la crainte de ne pas être pris au sérieux par les gens positifs : il ne pouvait pas renier la poésie toute pure, l'âme de son âme, sans se renier lui-même.

*
* *

Mais c'est surtout dans son œuvre en prose, œuvre énorme qui dépasse de beaucoup son œuvre en vers, qu'il a été réellement un poète.

C'est certainement à sa propre prose qu'il pensait, lorsqu'il écrivait : « Parmi les écrivains poètes, les uns par impuissance, les autres par dédain, se sont dispensés avec bonheur de la forme des vers : *ils n'en ont pas moins inondé l'âme de poésie.* Platon, Tacite, Fénelon, Bossuet, Buffon, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Madame de Staël, Madame Sand en France, une foule d'autres en Allemagne et en Angleterre, ont écrit des pages aussi émouvantes, aussi harmonieuses et aussi colorées que les poètes versificateurs de nos temps et des temps antérieurs. On peut même affirmer sans scandale qu'il y a plus de véritable poésie dans leur prose qu'il n'y en a dans nos vers, parce qu'il y a plus de liberté... De là le discrédit croissant du vers et de la rime,

qui ne nous semblent plus que des jeux de plume ou d'oreille... »

Cette critique insistante du vers, c'était peut-être une bonne pierre lancée dans le jardin de Victor Hugo, mais cela répondait certainement à sa conviction la plus intime, c'était dit en toute sincérité. Il y a une connaissance poétique des choses et, comme je l'ai répété maintes fois, la poésie est une forme de la connaissance. C'est par la poésie que Lamartine a connu le monde et l'homme. La poésie pure est candeur, innocence, chasteté. De là la pureté, la simplicité exquise de sa phrase, sauf lorsqu'il veut faire du style, ce qui lui arrive rarement, ou lorsque la langue le trahit : il est à remarquer, en effet, que sa langue n'est pas toujours très pure. Mais ces scories sont emportées par le souffle lyrique, ou la sincérité de l'accent. Il a horreur du factice, de l'artifice : c'est son cœur qui parle en toute innocence, en toute confiance et en tout abandon. Je ne connais guère chez nous que Loti qui soit aussi simple, aussi sincère, aussi cœur à cœur avec son lecteur. Comme Lamartine est vrai surtout dans ses pages familières, qui sont des modèles de réalisme poétique ! Il a touché aux plus humbles sujets, il a glorifié les plus humbles gens, tout en restant un grand lyrique. Il a dit d'eux tout ce qu'il considérait comme l'essentiel, c'est-à-dire toute leur poésie intime, tout ce qui, en eux, pouvait parler au cœur.

De lui-même il n'a point parlé d'une autre manière : « Mon âme est comme ces cribles où les laveurs d'or du Mexique recueillent les paillettes du pur métal dans les torrents des Cordillères. Le sable en retombe, l'or reste. À quoi bon charger sa mémoire de ce qui ne sert pas à nourrir, à charmer ou à consoler le cœur?... » Lui aussi, du récit de sa vie il laisse tomber tout ce qui ne nourrit pas le cœur. Il choisit dans le réel ce qui porte, selon lui, la marque divine, même sous les espèces les plus chétives. Et il reste toujours vrai, d'une vérité lyrique, qui s'achève sans effort en idéalisme.

Qu'on lise ses mémoires, ses études historiques, ses relations de voyage, ses discours politiques, son Cours de littérature, sa correspondance et jusqu'aux commentaires dont il a rallongé ses méditations ou ses harmonies, on sera surpris de retrouver partout, même au milieu du pire fatras, comme dans ses plus mauvais poèmes, un flot de poésie toujours jaillissant, d'admirables pages perdues, jetées avec une prodigalité, une munificence vraiment royales. Tout le monde connaît le morceau célèbre sur Mistral, qui est une véritable ode triomphale en l'honneur du chantre de Mireille. Combien d'autres qu'il faudrait colliger en la plus magnifique et la plus vivante des anthologies ! Dans ses mémoires et ses confidences, tout ce qu'il a dit sur lui, son père, sa mère, ses sœurs, sur Milly, sur Saint-

Point, sur Mâcon et la société mâconnaise, sur ses voisins de campagne. Tout cela est chanté plutôt que conté. Et, pour s'en tenir aux morceaux de tout premier ordre, cette description ensoleillée et tragique du quartier du Transtévère dans l'épisode Regina-Saluce, le golfe de Naples dans *Graziella*, le lac du Bourget dans *Raphaël*; ailleurs, les paysages du Bugey, du Dauphiné, du lac de Genève; l'idylle avec la jeune batelière de Narnier; celle de la Jumelle et de Didier, le toucheur de bœufs, dans le *Cours familier*; et, dans ce même recueil, qui est une mine de richesses inconnues¹, cette éblouissante description de la représentation d'*Athalie*, à l'Opéra, devant Louis XVIII et toute la Cour de France, avec Talma pour interprète, prêtant le prestige de son art à cette grande manifestation royaliste et religieuse! Mais on n'en finirait pas de tout citer. Ses livres d'histoire, ses vies d'hommes illustres sont des successions de portraits héroïsés. Et quand il fait de la critique littéraire, c'est encore en poète. Je ne sais rien de plus pénétrant et de plus lyrique à la fois que ce qu'il a écrit sur Pétrarque, sur Voltaire, le moins lyrique des hommes, sur Cicéron surtout, en qui il se mire, en qui il voit l'homme-verbe de l'antiquité, le type le plus complet de

1. M. Jean des Cognets en a donné des extraits abondants et très heureusement choisis en deux volumes publiés par la Librairie Garnier : *Cours familier de littérature, extraits*.

l'homme de lettres et de l'homme d'Etat. Et toutes ces phrases qu'il sème comme négligemment, à propos de tel écrivain rencontré ou salué au passage, par exemple celles sur Bonald, qu'il appelle « un vieillard d'idées », une de ces intelligences obstinément tournées vers le passé, pour écouter « le beau son des choses qui meurent dans l'esprit humain... »

*
* *

Mais ne nous donnons pas l'air de sacrifier ses vers à sa poésie vécue ou écrite, pas plus que nous ne pouvons sacrifier le lyrique à l'homme d'action. Malgré tout ce qu'il reproche à la prosodie et tous ses plaidoyers en faveur de la liberté du lyrisme et de l'inspiration, il reconnaissait lui-même la supériorité du vers comme formule définitive et indestructible de la pensée : « Le vers français, disait-il, dont nous avons accusé ailleurs le vice et la puérité trop musicale dans notre poésie est cependant la dernière expression de la condensation, de l'harmonie, de la vibration, de l'image, de la grâce, ou de l'énergie de la parole humaine ¹ ». — Lamartine justifie absolument cette définition dans ses poèmes les plus parfaits, comme *Le lac*, *Le Crucifix*,

1. Il avait déjà dit dans un de ses poèmes :

Mais le vers est de bronze et la prose est d'argile.

Le Chant d'amour, Gethsémani, La vigne et la maison et une multitude de morceaux épars dans toute son œuvre. Cela durera certainement autant que la langue. Et cela est unique en français comme modèles de poésie pure, absence totale d'artifice, fusion intime et complète de la musique verbale, de l'image, de la pensée ou du sentiment. Cela est simple et semble fait de rien.

Quand on a lu de tels vers, on en vient à se demander si Lamartine ne serait pas notre seul poète, je ne dis pas notre plus grand écrivain en vers, mais celui de tous qui s'est le plus approché de ce qu'il y a d'essentiel dans la poésie ! Il est, en tout cas, le plus poète de nos grands poètes.

Cette œuvre radieuse et sans ombre, qui ne connaît ni la haine, ni la laideur, ni le mal, est toute pleine de richesses intérieures encore aujourd'hui trop ignorées. En avance sur son siècle, comme toutes les œuvres supérieures, elle n'a pas encore développé toutes ses virtualités exaltantes et purificatrices. Elle est pleine d'idées qui demandent à voir le jour, de sentiments qui sont la fleur d'une civilisation et dont la noblesse, la générosité, l'élévation sont une muette protestation contre les temps barbares où nous nous enfonçons.

Ses idées sociales surtout, comme ses idées politiques, ont été trop méconnues. Cet aristocrate, qui a subi la révolution de 48 comme une fatalité du moment, qui en

est, en partie, responsable, qui l'a faite, on peut le dire, malgré lui, débordé par la marche imprévue des évènements, est, au fond, un conservateur, mais un conservateur tourné vers l'avenir et qui, cependant, tout en comprenant la nécessité des réformes qui s'imposent, ne veut pas rompre follement avec les principes fondamentaux de toute civilisation. Encore à la fin de sa vie, dans un des entretiens de son *Cours familial*, il affirmait énergiquement ces principes, en réfutant les inhumaines théories de Rousseau : sainteté de la famille, sainteté de la propriété, sainteté du travail et de l'inégalité. Écoutons ce testament d'un homme de la terre, qui était aussi un homme du ciel : « Où serait, disait-il, le mobile de l'activité, si la loi sociale était assez insensée pour dire à l'homme laborieux et économe, et à l'homme oisif et parasite de la terre : « Travaillez, ou reposez-vous, produisez ou consommez, votre sort sera le même et vous serez égaux devant la misère. Je vous condamne à être également misérables pour vous empêcher d'être réciproquement envieux ! » Le monde s'arrêterait, le jour où une loi si immobile serait proclamée par les utopistes de J.-J. Rousseau. Cette politique ne pouvait naître que sous la plume d'un prolétaire affamé, trouvant plus commode de blasphémer le travail, la propriété, l'inégalité des biens, que de se fatiguer pour arriver à son tour à la propriété, à l'aisance,

à la fondation d'une famille. *De tels hommes sont les Attilas de la Providence.* Car la propriété et l'inégalité des biens sont les deux providences de la société : l'une procréant la famille, source de l'humanité, l'autre produisant le travail, récompense de l'activité humaine. Il n'y aurait plus d'injustice sans doute dans ce système, parce qu'il n'y aurait plus de justice. Il n'y aurait plus de misère, parce qu'il n'y aurait plus de pain : la famine serait la loi commune. Voilà la législation de ces philosophes de la faim : l'univers pétrifié, l'homme affamé, le principe de tout mouvement arrêté, le grand ressort de la machine humaine brisé. L'homme content de mourir de faim, pourvu qu'aucun de ses semblables n'ait le superflu : constitution de la jalousie, vice détestable, au lieu de la constitution de la fraternité, heureuse de la félicité d'autrui, vertu des vertus !... »

Cette grande voix du passé, qui jette le cri du salut, peut-elle être encore entendue par l'humanité d'aujourd'hui, cette humanité égarée, à qui l'on ne saurait trop rappeler, avec Lamartine lui-même, qu'elle est « tombée des cieux » ?

Antibes, 15 Nov. 39

NOTE

On lit, dans *Le Manuscrit de ma Mère*, à la date du 11 octobre 1816 : « Alphonse est parti le 30 septembre pour aller prendre quelques douches à Aix pour un peu d'embarras qu'il a auprès du foie, — et pour passer quelque temps chez un ami intime qu'il a et qui demeure dans ce moment tout auprès d'Aix. C'est M. Vignet, un excellent jeune homme... »

En admettant que cette date du 30 septembre soit exacte, Lamartine serait donc arrivé à Aix dans la première semaine d'octobre. Or, d'après une lettre qui ne figure pas dans sa *Correspondance*, et qui est datée du 12 octobre, ce serait le 10 qu'il aurait rencontré M^{me} Charles : « J'ai trouvé avant-hier une jeune personne qui se noyait sur le Lac ». Mais peut-on faire état de cette lettre ?

D'autre part, on nous parle de deux documents attestant la présence à Aix-les-Bains de M^{me} Charles, de Lamartine et de Vignet, le 20 octobre 1816, à savoir :

1^o Une page où les trois amis auraient recopié de leur main, l'un à la suite de l'autre, un passage des *Martyrs* de Chateaubriand et qu'ils auraient signée respectivement.

2^o Une pensée de Louis de Vignet, écrite dans le carnet de M^{me} Charles et qui est datée également d'Aix-les-Bains, 20 octobre 1816.

Admettons que Julie se soit encore trouvée à

Aix, le 20 octobre 1816, qu'elle ait signé avec Alphonse et Louis la copie du passage de Chateaubriand ; qu'à cette même date elle ait recueilli dans son carnet la pensée de Vignet : ce qui peut être contesté. Il n'en est pas moins vrai qu'à cette date du 20 octobre, Julie devait être à la veille de son départ ainsi que ses deux amis, puisque Vignet a passé tout le mois de novembre à Mâcon et à Milly avec Lamartine, après arrêt dans sa famille, en compagnie d'Alphonse : ce qui représente, trajets compris, environ une semaine, — la dernière semaine d'octobre.

Ainsi, en acceptant la date du 30 septembre donnée par *Le Manuscrit de ma Mère*, le séjour d'Alphonse à Aix n'aurait pas duré beaucoup plus de trois semaines, et, si la rencontre de celui-ci avec Julie eut lieu le 10 octobre, leurs relations n'auraient guère duré plus de dix jours.

Si l'on admet, au contraire, que Lamartine arriva, au début de septembre à Aix, l'idylle avec Julie aurait duré, comme j'incline à le croire, environ six semaines, — en défalquant le temps des préliminaires, — puisqu'on se sépara vraisemblablement après le 20 octobre !

(Voir à ce sujet la très ingénieuse, mais discutable hypothèse de M. le baron de Nanteuil dans les *Annales de l'Académie de Mâcon*, 3^e série, t. XXVIII).

ŒUVRES DE LAMARTINE

- Œuvres complètes*, 41 vol., 1860-1866.
Méditations poétiques, 1820.
Nouvelles Méditations poétiques (II^e et III^e), 1823.
La mort de Socrate, 1823.
Chant du Sacre ou la veille des armes, 1825.
Le dernier chant du pèlerinage d'Harold, 1825.
Contre la peine de mort : au peuple du 19 oct. 1830.
Cantate pour les établissements de St-Joseph et de St-Nicolas, Béthune, 1829.
Discours de réception à l'Académie française, 1830.
Harmonies poétiques et religieuses, 1830.
Sur la politique rationnelle, 1831.
Des Destinées de la poésie, 1834.
Voyage en Orient, 1835.
Jocelyn, 1836.
La chute d'un ange, 1838
Recueils poétiques, 1839
Vues, discours et articles sur la question d'Orient, 1840
Le Bien public, 1845
Souvenirs et impressions, 4 vol. 1845.
Histoire des Girondins, 8 vol., 1847.
Trois mois au pouvoir, 1848.
Histoire de la Révolution de 1848, 2 vol., 1849.
Les Confidences, 1849.
Raphaël, 1849.
Le Conseiller du Peuple, 3 vol., t. I, 1849, t. II, 1850, t. III, 1850.

- Les foyers du Peuple*, 1850.
Toussaint-Louverture, 1850.
Geneviève, 1851 et 1854.
Le tailleur de pierres de Saint-Point, 1851.
Histoire de la Restauration, 6 vol., 1851-1852.
Graziella, 1852.
Le civilisateur, histoire de l'humanité par les grands hommes, 1885-1886, en 3 vol.
Nouveau voyage en Orient, 1852.
Les Visions, 1853.
Lectures pour tous, 1854.
Histoire des Constituants, 4 vol. 1855.
La Russie. Œuvres complètes, 1855, 1860, 1866, t. XXXI.
La Turquie, 1855, 8 vol.
Vie des grands hommes, 1856, 5 vol.
Cours familial de littérature, 1856-1869, 28 vol.
Histoire de César, 1856.
Nouvelles Confidences, 1856.
Vie d'Alexandre le Grand, 1859.
Mémoires politiques, 1863.
Fior d'Aliza, 1863.
La France Parlementaire, 1834-1851. — Œuvres oratoires et écrits politiques, par A. de Lamartine, 1865, 6 vol.
Civilisateurs et Conquérants, 2 vol., 1865.
Les grands hommes de l'Orient, 1865.
J.-J. Rousseau : son faux contrat social et le vrai contrat social, 1866.
Antoniella, 1867.
Mémoires inédits de Lamartine 1790-1815, 1870.
Le manuscrit de ma mère, 1871.
Souvenirs et portraits, 1872.
Poésies inédites, 1873.
La politique de Lamartine. Choix de discours et d'écrits politiques (avec une étude sur la vie poli-

tique de Lamartine, par L. de Ronchaud, 1878) 2 vol.

Saül, 1879.

Poésies inédites, 1886.

Alphonse de Lamartine par lui-même, 1790-1847, 1892.

La Tribune de M. de Lamartine, 2 vol.

La bibliographie des études consacrées à Lamartine est immense. Je me borne à indiquer ici quelques-uns des ouvrages qui m'ont servi pour le présent livre :

BABONNEIX (Dr Léon). — *Lamartine garde du corps*. Paris, 1925.

— *Julie Bouchaud des Hérettes à Gand pendant les Cent jours*. Paris, Maloine, 1923.

— *Un Mémoire politique de Lamartine*, Sens, 1925.

— *Julie Bouchaud des Hérettes à la maison de Coigny*, 1923.

DES COGNETS (Jean). — *La vie intérieure de Lamartine*. Paris, 1913.

DOUMIC (René). — *Lamartine*. Paris, 1912, 2 vol.

GRILLET (Claudius). — *Un grand vigneron : Lamartine*, Paris, Vitté, 1923.

LACRETELLE (H. de). — *Lamartine et ses amis*. Paris, 1878.

LATREILLE (C.). — *Les dernières années de Lamartine*. Paris, 1925.

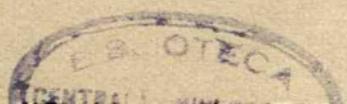
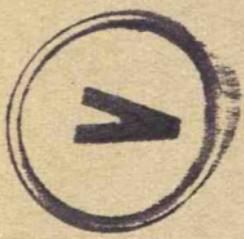
MATTLÉ (Robert). — *Lamartine voyageur*. Paris, 1936.

SÉCHÉ (Léon). — *Lamartine de 1816 à 1830*. Paris, 1906.

1841
184

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS.....	7
<i>Chapitre I.</i> — Le Fils de Famille.....	19
<i>Chapitre II.</i> — L'Amoureux.....	85
<i>Chapitre III.</i> — L'Apprenti diplomate	141
<i>Chapitre IV.</i> — L'Homme Politique.....	197
<i>Chapitre V.</i> — Le Gentilhomme campagnard.....	273
<i>Chapitre VI.</i> — Le Prophète et le tribun..	297
<i>Chapitre VII.</i> — Le Marchand de vins et l'Homme d'affaires.....	345
<i>Chapitre VIII.</i> — Le Poète.....	387
NOTE.....	419
ŒUVRES DE LAMARTINE.....	421



ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 7 MAI 1940
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (FRANCE)